

FOUR PLAYS

OF

SHAKESPEARE



B Harrison Cripps

FOUR PLAYS
OF
SHAKESPEARE

RENDERED INTO FRENCH

BY

BLANCHE HARRISON CRIPPS

FOR PRIVATE CIRCULATION

LONDON
THE BALLANTYNE PRESS
TAVISTOCK STREET, W.C.
1905



SHAKESPEARE'S COTTAGE

From a Painting by Blanche Harrison Cripps: 1904

PREFACE

For many years to rise at six and work for two hours at her translation of Shakespeare was the chief delight of Mrs. Harrison Cripps's life. Unfortunately at the time of her sudden and tragic death much of the work was in rough manuscript, and she had only revised the four plays now printed. The translation was written solely for circulation amongst her friends. The love of Shakespeare was a characteristic feature of Mrs. Cripps's life. To her the plays represented all that was best and noblest in English literature, while she considered his moral teaching second only to that of the Bible. In one of her last letters she writes: "I have been correcting some proofs of *Romeo and Juliet* before breakfast, and am much struck with the exquisite beauty of the play. I seem, since I have seen the little cottage at Stratford-on-Avon and the birth-room, to know the great poet and seer more intimately, and to know him better is of course to love him more." It was her special wish that she should be buried at her Argyllshire home, "with my Prayer Book and Shakespeare under my head." She rests as she wished, beneath the northern sky in the lone and lovely glen of the Ruel, with the books she loved so well. Around, the wild heath-clad mountains of Kilmodan watch o'er the hallowed spot, guarding the memory of one as pure, noble, and beautiful as themselves.

1905

CONTENTS

LES DEUX MESSIEURS
DE VÉRONE

ACTE I

SCÈNE I.—*Une Place publique à Vérone.*

VALENTIN *et* PROTÉE *entrent.*

Val. Cesse de me persuader, cher Protée,
La jeunesse qui ne voyage jamais n'apprend rien,
Si l'amour n'enchainât pas ta jeune vie
Aux regards doux de ta bien aimée honorée
Je t'aurais persuadé de m'accompagner
Parcourir le monde avec moi et voir ses merveilles,
Au lieu de t'endormir chez toi
Et de perdre la jeunesse dans l'oisiveté.
Mais comme tu aimes, aime encore, et prospère y.
Prot. Voudrais-tu partir? Cher Valentin, adieu!
Pense à ton Protée quand tu verras peut-être
Quelqu' objet digne d'attention dans tes voyages:
Si tu rencontrais le bonheur
Désire le partager avec moi, et dans le danger,
Si jamais le danger t'arrive,
Recommande tes malheurs à mes prières les plus saintes,
Parceque je voudrais bien être ton intercesseur, Valentin.
Val. Et prie donc sur un livre d'amour pour mon succès.
Prot. Sur quelque livre que j'aime j'intercéderai pour toi.
Val. Ah, cela sera sur quelque légère histoire d'un amour profond,
Parcequ'il était amoureux pardessus les oreilles.
Val. Cela c'est vrai, car tu dépasses dans l'amour les bornes,
Mais tu n'as jamais traversé à la nage l'Hellespont.
Val. Non, certes, je ne le ferai pas; à quoi cela sert-il?
Prot. Quoi?

Val. Etre amoureux, où les gémissements n'achètent que le mépris,
Les soupirs profonds du cœur que des regards réservés,
Un instant trop court de plaisirs pour vingt longues nuits blanches et ennuyantes.
Si même gagner, peut-être un gain sans profit ?
Si perdu, alors un lourd fardeau gagné.
Pourtant, ce n'est qu'une folie achetée avec l'esprit,
Ou l'esprit vaincu par la folie.

Prot. Alors, quant à vous, vous m'appelez fou.

Val. Eh bien, quant à vous, je crains bien que c'est vrai.

Prot. Vous êtes en querelle avec l'amour,
Je ne suis pas l'amour.

Val. L'amour c'est votre maître, parcequ'il vous a maîtrisé.
Et il me semble que celui qui est accouplé avec un fou
Ne serait pas inscrit comme un sage.

Prot. Néanmoins, on dit que, comme dans le bouton le plus doux
Demeure le chancre mordant,
Ainsi l'amour mordant se trouve dans les plus beaux esprits.

Val. Encore, les écrivains disent que comme le bouton le plus avancé
Est détruit par le chancre avant qu'il pousse,
Ainsi, l'esprit jeune et tendre est ruiné par la folie,
Détruit dans le bouton,
Perdant sa verdure dans ses fleurs,
Et les effets heureux des espoirs de l'avenir.
Mais, pourquoi perdre du temps en te conseillant
Qui est votif du désir amoureux ?
Encore, adieu : mon père sur la route
M'attends pour me voir embarquer.

Prot. Et c'est là que je te ramènerai, Valentin.

Val. Cher Protée, non, partons.
Donnes-moi de tes nouvelles à Milan,
Dis moi de tes succès dans l'amour, et autre chose
Qui t'arrive durant l'absence de ton ami ;
Et moi, je te raconterai aussi les miennes.

Prot. Je te souhaite chaque bonheur à Milan !
Val. Et toi pareillement chez toi ! et ainsi adieu.
[VALENTIN *sort.*
Prot. Il cherche l'honneur, moi l'amour ;
Il quitte ses amis pour les honorer plus ;
Je quitte moi-même, mes amis, et tout pour l'amour.
Toi, Julie, toi m'a métamorphosé ;
Toi a causé la négligence de mes études, la perte de mon temps,
Faire la guerre avec les bons conseils, mettre au néant le monde,
Enfaiblissant l'esprit avec la rêverie, soulevant le cœur avec la mélancolie.

SPEED *entre.*

Speed. Je te salue, Sir Protée ! As-tu vu mon maître ?
Prot. Il vient de partir d'ici s'embarquer pour Milan.
Speed. Je parie vingt contre un qu'il s'est déjà embarqué ;
Et j'ai joué la brebis en le perdant.
Prot. Vraiment un mouton souvent s'écarte du troupeau
Si le berger s'éloigne pendant quelque temps.
Speed. Alors, vous êtes de l'opinion que mon maître est un berger, et moi un mouton ?
Prot. C'est cela.
Speed. Eh bien, alors mes cornes sont ses cornes, soit éveillé ou endormi.
Prot. Une sotte réplique, et de la manière d'un mouton.
Speed. Ah, cela me prouve encore être un mouton.
Prot. C'est vrai, et ton maître d'être un berger.
Speed. Non, je puis nier cela avec des preuves.
Prot. Je gage que je le prouverai avec une autre.
Speed. Le berger cherche le mouton et non le mouton le berger ; mais moi je cherche mon maître, et mon maître ne me cherche pas, alors je ne suis pas mouton.
Prot. Le mouton suit le berger pour son fourrage, le berger ne suit pas le mouton pour sa nourriture, mais tu suis ton maître pour les gages ; ton maître ne te suis pas pour les gages ; comme cela, tu es un mouton.

Speed. Encore une telle preuve me forcera de crier "baa."

Prot. Mais assez de cela ! As-tu donné ma lettre à Julie ?

Speed. Oui, Monsieur, moi, un mouton égaré, lui ai donné ta lettre, et elle, un mouton lacé, ne m'a rien donné pour mes peines.

Prot. Ici, il n'y a pas assez de pâture pour tant de moutons.

Speed. S'il y a trop de moutons, vous ferez bien de les tuer.

Prot. Non, tu t'égares là, ce serait mieux de te mettre en fourrière. Mais venez donc, ouvrez la matière en bref. Qu'a-t-elle dit ?

Speed. Ouvrez votre bourse, de sorte que l'argent et la matière soient immédiatement enfantés.

Prot. Eh bien, Monsieur, voici de l'argent pour vos peines. Qu'a-t-elle dit ?

Speed. Vraiment, Monsieur, je pense que vous ne l'obtiendrez guère.

Prot. Eh, pourquoi pas ? Tiens-tu cela d'elle-même ?

Speed. Ah, Monsieur, je n'ai pu rien apprendre d'elle-même, non, pas autant qu'un ducat pour avoir apporté la lettre ; et, m'ayant été si dur que lui a porté tes vœux, je crains qu'elle se montrera aussi dur à toi en se révélant. Ne donne-t-elle que des pierres, car elle est aussi dure qu'une pierre.

Prot. Quoi, n'a-t-elle rien dit ?

Speed. Non, même pas autant que "Prends cela pour tes peines." Pour les preuves de ta générosité, je te remercie, tu ma's donné un teston, et en récompense, désormais portes tes lettres toi-même, et ainsi, Monsieur, je t'envoye à mon maître.

Prot. Va, va, donc, sauve ton vaisseau
Qui ne peut pas périr, t'ayant embarqué :
Etant destiné à une mort plus sèche à terre.
Je vais envoyer un meilleur messager ;
Je crains que Julie ne voudrait daigner mes vers,
Les recevant d'un courrier si vil.

SCÈNE II.—*Le même. Le Jardin de* JULIE.

Entre JULIE *et* LUCETTA.

Jul. Mais, dites-donc, Lucetta, maintenant que nous sommes seules,
Me conseillerais-tu de devenir amoureuse ?
Luc. Oui, Madame, pourvu que tu ne fasses pas un faux pas.
Jul. De tout le beau concours de gentilhommes
Qui me visitent chaque jour,
Lequel penses-tu est le plus digne de mon amour ?
Luc. Comme tu veux nommés les donc
Et je te conseillerai de mon petit mieux.
Jul. Que penses-tu du Sir Eglamour ?
Luc. Comme d'un chevalier avantageusement parlé, net et beau ;
Mais, si j'étais toi, il ne serait jamais à moi.
Jul. Que penses-tu du riche Mercutio ?
Luc. Très bien de sa fortune, mais passable de sa personne.
Jul. Que penses-tu de l'aimable Protée ?
Luc. Mon Dieu ! Mon Dieu ! Comme la folie nous dirige !
Jul. Comment donc ! Que signifie cette excitement à son nom ?
Luc. Pardon, chère Madame ; c'est une honte
Que moi, indigne que je suis,
Condamnerais ainsi un aimable gentilhomme.
Jul. Pourquoi pas condamner Portée comme tous les autres ?
Luc. C'est parceque parmi plusieurs bons je le crois le meilleur.
Jul. Vos raisons ?
Luc. Je n'ai que la raison d'une femme ;
Je le crois ainsi, parceque je le crois ainsi.
Jul. Et voudrais-tu que je lui donne mon amour ?
Luc. Oui, si tu penses que ton amour ne sera pas rejeté.
Jul. Mais, il est le seul qui ne m'a jamais touché.
Luc. Cependant, je pense que d'eux tous c'est lui qui t'aime le plus.
Jul. Son peu de paroles montre son peu d'amour.
Luc. Le feu qui si répand le moins est le plus ardent de tous.

Jul. Ceux qui ne montrent pas leur amour n'ont pas d'amour.

Luc. Oh, elles aiment le moins qui montrent aux hommes leur amour.

Jul. J'aimerais savoir ce qu'il pense.

Luc. Lisez cette lettre, Madame.

Jul. "A Julie." Dites-donc, de qui vient-elle?

Luc. Cela se verra par les contenus.

Jul. Dis, dis donc; qui te la donnée?

Luc. Le page de Sir Valentin; et envoyée, je pense, de Portée. Il te l'aurait donnée, mais moi me trouvant dans le chemin, je la reçus en ton nom; pardonne moi, je te prie.

Jul. Mais, par ma modestie, une bonne médiatrice!
Présumes-tu d'entretenir des vers lascifs?
De chuchoter et conspirer contre ma jeunesse?
Mais, crois moi, c'est une charge bien méritoire
Et tu la rempliras dignement.
Là, prends le papier, et voie qu'elle soit rendue.
Ou, fuie pour toujours de mes yeux.

Luc. Intercéder pour l'amour mérite une meilleure récompense que la haine.

Jul. Va, donc!

Luc. A ce que tu puisses réfléchir. [*Elle sort.*

Jul. Mais, cependant, je voudrais bien avoir lu la lettre.
J'aurais honte de la rappeler
Et lui demander faire la chose pour laquelle je la blamai.
Comme elle est folle, me sachant une femme,
Qu'elle ne m'a pas forcée aux yeux cette lettre!
Parceque les vierges en modestie disent Non quant elles
Voudraient qu'on le construise comme Oui.
Fi donc! Fi! comme ce fol amour est pervers,
Ressemblant à un enfant maussade qui égratigne la nourrice,
Et, bientôt, tout humble, va baiser la verge!
Comme j'ai rudement chassé d'ici Lucetta,
Quand je désirai vraiment la garder près de moi.
Comme je simulai un regard sévère
Quand la joie interne me força de sourire dans le cœur!
Mon amende est que je la rappelle

Et lui demande pardon de ma folie.
Hé donc ! Lucetta !

LUCETTA *rentre.*

Luc. Que Madame désire-t-elle ?
Jul. L'heure du dîner approche-t-elle ?
Luc. Cela me serait de bonnes nouvelles,
Alors tu pourrais donner cours à ton humeur sur ton repas,
Et non pas sur ta domestique.
Jul. Que viens-tu de ramasser si doucement ?
Luc. Rien.
Jul. Mais pourquoi t'es-tu baissée ?
Luc. Pour reprendre un papier que j'ai laissé tomber.
Jul. Et ce papier, n'est-il rien ?
Luc. Rien qui m'intéresse.
Jul. Alors, laissez-le pour ceux qui s'en occupent.
Luc. Madame, le papier ne restera pas où il doit rester
A moins qu'il a un faux interprète.
Jul. C'est un de vos amants qui vous écrit en vers.
Luc. A ce que je pourrais le chanter sur un air.
Donnez-moi un ton ; Madame puis le mettre en musique.
Jul. Aussi peu que possible de telles bagatelles.
Tu ferais bien de le chanter à l'air " Ne prends pas l'amour au sérieux ! "
Luc. C'est trop lourd pour un air si léger.
Jul. Lourd ! Alors il en a quelque refrain.
Luc. Oui ; et mélodieux si tu le chanterais.
Jul. Et, pourquoi pas toi ?
Luc. Je ne puis atteindre si haut.
Jul. Voyons ta chanson ; comment, mignonne ?
Luc. Garde l'air là si tu voudrais le chanter tout entier.
Cependant, il me semble que je n'aime pas cet air.
Jul. Non, pas ? vraiment ?
Luc. Non, Madame, c'est trop bémol.
Jul. Toi, mignonne, tu es trop impertinente.
Luc. Non, même, mais tu es trop bémol,
Et gâte l'accord avec un chant trop âpre.

Il ne manque qu'une majeure pour perfectionner ta chanson.
Jul. La majeure est inondée par ta basse.
Ce babil ne me troublera pas désormais.
[*Elle déchire la lettre.*
Va, fuis donc, et laisse les papiers :
Tu veux les toucher pour me fâcher.
Luc. Elle feint bien, mais en vérité elle serait plus contente
D'être fâchée avec encore une autre lettre. [*Sort.*
Jul. Que je fusse fâchée avec une telle lettre !
Oh mains abominables déchirer des mots si tendres !
Guêpes injurieuses se nourrissant d'un miel si doux
Et tuant les abeilles qui le produisent avec tes dards !
Je baiserai chaque papier particulier en réparation.
Voilà, c'est écrit ici—" aimable Julie " :—cruelle Julie !
Comme pour me revenger de ton ingratitude
Je jette ton nom sur les pierres écrasantes,
Foulant avec mépris ton dédain.
Et c'est ici écrit, " l'amour blessa Protée " :—
Pauvre nom blessé ! mon sein comme un lit
Te logera, jusqu'à ce que tu sois entièrement guéri ;
Et c'est avec un baiser souverain que je le cherche.
Mais c'est deux fois ou trois fois que " Protée " se trouve inscrit :
Soi calme, ne souffle pas, cher vent, n'emporte pas un mot
Jusqu'à ce que j'ai trouvé chaque lettre dans la lettre,
Excepté mon propre nom : que quelque tourbillon
Emporte ce nom là à une roche raboteuse suspendue terrible,
Et le jette de là dans la mer furieuse !
Voilà, ici est inscrit deux fois son nom ;—
" Pauvre Protée abandonné, Protée passionné,
A la douce Julie " ; cela j'arracherai ;
Mais, cependant, je ne le ferai pas, puis qu'il le joint
Si gentiment avec ses noms plaignants ;
Je les plierai ainsi l'un sur l'autre :
Maintenant baise, embrasse, combats, fais ce que tu veux

LUCETTA *rentre.*

Luc. Le dîner est servi, et votre père vous attend.
Jul. Eh bien, allons.
Luc. Quoi, laisserons nous ici ces papiers qui parlent?
Jul. Si vous avez du respect pour eux, il vaut mieux de les ramasser.
Luc. Non, on m'a reproché de les avoir déposés.
Cependant, je ne les laisserai pas ici de peur qu'ils s'enrhumeraient.
Jul. Je vois que vous avez grande envie d'eux.
Luc. Eh, Madame, vous pouvez bien me raconter vos visions;
J'ai aussi des visions, même que vous me croyez aveugle.
Jul. Allons donc, si cela vous conviendra. [*Elles sortent.*

SCÈNE III.—*Le même. Une Chambre dans la Maison* D'ANTOINE.

ANTOINE *et* PANTHINO.

Ant. Dites-moi donc, Panthino. De quoi parlais-tu si tristement
Dans le cloître avec mon frère?
Pan. C'était à propos de son neveu Protée, ton fils?
Ant. Eh bien, de quoi s'agite-il?
Pan. Il merveille que ta seigneurie le laissa
Dissiper sa jeunesse chez lui;
Pendant qu'autres hommes de moins de réputation
Envoient leurs fils chercher dehors la promotion:
Quelques-uns aux guerres éprouver là leurs fortunes,
Quelques-uns découvrir bien loin les îles;
Quelques-uns étudier dans les universités.
Pour quelques ou pour tous ces exercices,
Il crut bons pour votre fils,
Et me demanda de vous prier
De ne pas lui laisser encore chez lui dissiper son temps,
Ce qui dans sa vieillesse prouverait un grand désavantage

Ant. Ce n'est pas nécessaire de me persuader
Faire une chose à laquelle j'ai pensé depuis un mois.
J'ai bien considéré sa perte de temps ;
Et, comme c'est impossible de le rendre un homme parfait,
S'il n'est pas éprouvé dans le monde :
L'expérience est achevée par l'industrie,
Et perfectionnée dans le courant rapide du temps :
Alors, dites-moi, où serait-ce le mieux de l'envoyer ?

Pan. Je pense que ta seigneurie n'ignore pas
Que son compagnon, le jeune Valentin,
Sert l'empereur à la cour royale.

Ant. Je le sais bien.

Pan. Il conviendrait, je pense, si ta seigneurie l'y enverrait.
Là il pourrait s'exercer à des coups d'épée et des tournis,
Entendre le doux commerce, s'entretenir avec les nobles,
Et être au courant de chaque pratique
Digne de sa jeunesse et de sa noble naissance.

Ant. J'aime ton avis, tu m'as bien conseillé :
Et que tu puisses apercevoir combien je l'aime,
Son exécution immédiate montrera :
Même avec l'expédition la plus rapide,
Je l'enverrai à la cour de l'empereur.

Pan. Demain, si cela vous plait, Don Alphonse,
Avec d'autres messieurs bien nés,
Voyagent pour saluer l'empereur,
Et pour lui présenter leurs devoirs.

Ant. De bonne compagnie ; avec eux ira Protée.
Et, à propos.—Maintenant, nous nous ouvrirons avec lui.

PROTÉE *entre.*

Pro. Chère amie ! chères lignes ! chère vie !
Voici son serment sur l'amour, son gage d'honneur :
Oh que nos pères voudraient applaudir nos amours
Et sceller notre bonheur avec leurs consentiments !
Oh céleste Julie !

Ant. Comment ! Quelle lettre lisez-vous là ?

Pro. S'il plait à votre seigneurie, c'est quelques mots
De salutation envoyés de Valentin,
Apportés par un ami qui est venu de lui.
Ant. Prêtez-moi la lettre ; laissez-moi voir les nouvelles.
Pro. Il n'y a pas de nouvelles, milord, excepté qu'il écrive
Qu'il est heureux, et comment il est bien aimé
Et journellement favorisé par l'empereur.
Et comme il me souhaite de partager sa bonne fortune.
Ant. Et qu'en est votre volonté ?
Pro. Ma volonté est à votre service
Et ne dépends pas de son désir amical.
Ant. Ma volonté accorde un peu avec son désir :
Ne demande pas que j'agisse si subitement,
Car ce que je veux, je veux, et tout est dit.
Je suis résolu que tu passeras quelque temps
Avec Valentin à la cour de l'empereur,
Ce qu'il reçoit de ses amis pour le maintenir
Tu recevras le même de moi comme pension.
Demain soit prêt à partir ;
Ne t'excuse pas, car je suis péremptoire.
Pro. C'est impossible que je m'apprête si tôt ;
Vous plait-il d'attendre quelques jours ?
Ant. Regardez, ce que tu en as besoin te sera envoyé :
Ne parle plus de rester ; il faut partir.
Allons, Panthino ; tu seras employé pour hâter son expédition. [ANT. *et* PAN. *sortent.*
Pro. J'ai ainsi évité le feu, de peur d'être brûlé ;
Et j'ai plongé dans la mer, où je suis noyé :
Je craignai montrer à mon père la lettre de Julie,
De peur qu'il s'offenserait de mon amour ;
Et maintenant, avec l'occasion de ma propre excuse,
Il s'est le plus offensé contre mon amour.
Oh, comme ce printemps d'amour ressemble
A la gloire incertaine d'un jour d'Avril,
Qui maintenant montre toute la beauté du soleil,
Et bientôt vient un nuage qui en ôte tout !

PANTHINO *rentre.*

Pan. Sire Protée, ton père te demande ;
Il est en hâte ; alors, je te prie, va.
Pro. Mais, c'est donc ceci : mon cœur s'en accorde ;
Mais, cependant, il répond mille fois, Non. [*Tous sortent.*

ACTE II

SCÈNE I.—*Milan. Une Chambre au Palais du* DUC.

Entre VALENTIN *et* PROTÉE.

Speed. Sire, votre gant.

Val. Pas les miens; mes gants sont sur moi.

Speed. Peut-être celui-ci c'est à toi, car ce n'est qu'un.

Val. Ha! Laissez-moi le voir; ah, donnez-le moi, cela m'appartient. Charmant ornement, qui orne une chose divine! Ah, Silvie! Silvie!

Speed. Madame Silvie! Madame Silvie!

Val. Comment, coquin?

Speed. Elle n'est pas dans les limites d'écouter.

Val. Comment, Sire, qui t'a dit de l'appeler?

Speed. Ton honneur; ou je me suis trompé.

Val. Eh, tu seras toujours trop impertinent.

Speed. Et, cependant, je fus dernièrement grondé pour, être trop lent.

Val. Va donc, Sire; dis-moi, connais tu Madame Silvie?

Speed. Celle-là que ton honneur aime?

Val. Eh bien, comment sais-tu que je suis amoureux?

Speed. Ma foi, par ces marques spéciales: premièrement vous avez appris, comme Sire Protée, de vous entrelacer les mains comme un mécontent; d'aimer un chant d'amour comme un rouge-gorge; de marcher seul comme un qui a la peste; de soupirer comme un écolier qui a perdu son A B C; de pleurer comme une jeune fille qui vient d'enterrer sa grandemère; de jeûner comme un qui est au régime de veiller comme un qui a peur d'être volé; de parler en pleurnichant comme un mendiant à la Tous-

saint. Vous aviez la coutume, quand vous riiez, de chanter comme un coq ; quand vous marchiez de marcher comme un des lions ; quand vous jeûniez, c'était tout de suite après le dîner ; quand vous aviez l'air triste, c'était parceque vous manquiez d'argent ; et maintenant vous êtes métamorphosé par une femme adorée d'une telle manière que quand je vous regarde je ne puis guère vous croire mon maître.

Val. Ces choses-ci se sont-elles faites remarquer en moi ?

Speed. Mais, oui certainement.

Val. Mais, dites-moi donc, connais-tu Madame Silvie ?

Speed. Celle que tu regardés si fixément pendant qu'elle était assise au soupé ?

Val. L'as-tu observée ? C'est bien elle dont je parle.

Speed. Mais, Monsieur, je ne la connais pas.

Val. Comment, peux-tu la connaître par mes regards ayant été fixés sur elle, et en même temps ne pas la connaître ?

Speed. N'a-t-elle pas mauvaise mine, Monsieur ?

Val. Pas si belle, garçon, que de bonne mine.

Speed. Monsieur, je sais cela très bien.

Val. Que sais-tu ?

Speed. Qu'elle n'est pas si belle que vous la croyez.

Val. Je veux dire que sa beauté est exquise, mais sa grâce infinie.

Speed. C'est parceque l'une est peinte, et l'autre est hors des limites.

Val. Comment peinte et hors des limites ?

Speed. Vraiment, Monsieur, tant peinte pour se rendre belle que personne estime sa beauté.

Val. Comment m'estimes-tu ? J'estime sa beauté.

Speed. Tu ne l'as jamais vue avant qu'elle fusse défigurée.

Val. Depuis quand a-t-elle été défigurée ?

Speed. Depuis que tu l'a aimée.

Val. Je l'ai aimée depuis que je l'ai vue ; et encore je la vois belle.

Speed. Si tu l'aimes tu ne peux pas la voir.

Val. Pourquoi ?

Speed. Parceque l'amour est aveugle.

Val. Alors, garçon, tu es amoureux, car tu n'as pas pu voir à nettoyer mes souliers.

Speed. C'est vrai, Monsieur; je fus amoureux de mon lit: je vous remercie, vous m'avez châtié pour mon amour, ce qui me rend hardi de vous gronder pour le vôtre.

Val. Enfin, je l'aime.
Hier soir elle me pria d'écrire quelques vers à celui qu'elle aime.

Speed. Et l'avez-vous fait?

Val. Je l'ai fait.

Speed. Ne sont-ils pas mal écrits ?

Val. Non, garçon, aussi bien que j'ai pu les faire. Paix! la voici.

Speed. Oh ! motion excellente ! Oh marionnette parfaite ! Maintenant l'interpète va lui l'expliquer.

Entre SILVIE.

Val. Madame, et Maîtresse, mille fois bonjour.

Speed. Je te donne bon soir. Donnez-moi bonsoir ?
Voici un million de bonnes manières. [*A part.*

Sil. Sire Valentin et ton amant te donnent deux mille bonjours.

Speed. Il doit lui donner d'intérêt, et c'est elle que le lui donne.

Val. Comme vous m'ordonniez, j'ai écrit votre lettre
A votre ami secret et anonyme,
Je n'aurais pas volu le faire,
Sauf par mon devoir à Madame.

Sil. Je vous remercie, aimable domestique : c'est très bien fait.

Val. Maintenant, croyez-moi, Madame, c'est à peine qu'elle réussit,
Car, ne sachant à qui elle va,
J'écrivis au hasard, et très craintivement.

Sil. Peut-être vous en avez pris trop de peines?

Val. Non, Madame, si vous le voulez, j'écrirai,
Si vous l'ordonniez, je ferais encore mille fois de plus :
Mais, pourtant——

Sil. Un beau discours ! Je devine la suite ; et pourtant je ne veux pas le dire ; et pourtant —— je n'y tiens pas —— Et pourtant, reprenez ceci —— et pourtant je te remercie —— N'ayant plus l'intention de te déranger encore.

Speed. Et pourtant vous le ferez, et pourtant, et encore un autre pourtant. [*A part.*

Val. Madame que veut-elle dire ? Ne les aimez-vous pas ?

Sil. Mais oui ; —— les vers sont bien drôlement écrits ;
Mais, puisque c'est de mauvais gré, reprenez-les ;
Mais reprenez-les donc ?

Val. Madame, ils sont pour vous.

Sil. Ah ah, vous les avez écrits sur ma demande ;
Mais je n'en veux pas ; ils sont pour vous ;
Je les aurais fait plus touchants.

Val. S'il vous plait, j'en écrirai des autres pour Madame.

Sil. Et, quand ils sont écrits, relisez les par amour pour moi.
Et si cela vous semble bon, si non, c'est bon aussi.

Val. Et si cela me plait, Madame ! quoi alors ?

Sil. S'il te plait alors, prends les pour tes peines.
Et maintenant, bonjour, domestique. [SILVIE *sort.*

Speed. Oh plaisanterie inaperçue, inscrutable, invisible,
Comme le nez sur le visage d'un homme, ou une girouette sur un clocher,
Mon maître la solicite ; et elle a enseigné son amant,
Lui étant son élève à devenir son précepteur.
Oh projet excellent ! A-t-on jamais entendu un meilleur,
Que mon maître, étant écrivain, écrirait à lui-même la lettre ?

Val. Comment, Monsieur ? De quoi s'agit-il ?

Speed. Rien ; je faisais des vers ; c'est vous qui deviez les faire.

Val. Faire quoi ?

Speed. Porter la parole de Madame Silvie.

Val. A qui ?

Speed. A vous-même. Eh bien, elle vous recherche par une figure.

Val. Quelle figure ?

Speed. Par une lettre, je dois dire.

Val. Mais elle ne m'a pas écrit ?

Speed. Elle n'en a pas besoin, quand elle t'a forcé d'écrire à toi-même. Mais n'aperçois-tu pas la plaisanterie?

Val. Mais non, croyez-moi.

Speed. En vérité, je ne vous crois pas, Monsieur; l'as-tu pris au sérieux?

Val. Elle ne m'a rien donné sauf un mot de colère.

Speed. Cependant elle vous a donné une lettre.

Val. C'est la lettre que j'écrivis à ton amie.

Speed. Et cette lettre-ci elle a apporté, et en voilà la fin.

Val. Je voudrais bien que c'en était la fin.

Speed. Je te garantis que c'est bien comme cela.
Car souvent l'as tu écrit, et elle en modestie,
Ou, par faute de loisir en réponse, ne t'a rien dit;
Ou, craignant autre messager qui pourrait découvrir ses sentiments,
Elle-même elle s'est instruite d'écrire à son amant.——
Je dis tout ceci à la lettre, car je l'ai ainsi trouvé.
A quoi penses-tu, Monsieur? il est l'heure du dîner.

Val. J'ai diné.

Speed. Ah, mais écoutez, Monsieur; néanmoins, que la caméleon l'amour peut se nourrir de l'air, je suis un de ceux qui sont nourris par mes aliments, et je veux bien en avoir. Oh, ne soit pas comme ta maîtresse; sois touché, sois touché.

[*Tous sortent.*

SCÈNE II.—*Vérone. Une Chambre dans la Maison de* JULIE.

Entrent PROTÉE *et* JULIE.

Pro. Aie patience, douce Julie.

Jul. Il le faut, où il n'y a pas de remède.

Pro. Si c'est possible, je reviendrai.

Jul. Garde ce souvenir pour l'amour de Julie.

[*Lui donnant une bague.*

Pro. Alors donc, nous ferons un échange; voici, prends ceci.

Jul. Et scelle l'acte avec un baiser saint.

Pro. Voici ma main comme témoin de ma constance

Et quand l'heure m'échappe dans la journée,
Dans laquelle je ne soupire pas à cause de toi, Julie ;
Que l'heure suivante me porte un grand malheur
Pour me punir de l'oubli de mon amour !
Mon père m'attend ; ne me donne pas de réponse ;
La marée monte : non, certes, pas ta marée de larmes ;
Celle-là me retiendra plus longtemps que je dois rester.

[JULIE *sort.*

Julie, adieu ! Quoi, partie sans un mot ?
Oui, c'est comme doit agir l'amour vrai : il ne peut pas parler ;
Car la vérité se montre plutôt par les actions que par les paroles.

Entre PANTHINO.

Pan. Sire Protée, on vous attend.

Pro. Va ; je viens, je viens.
Hélas ! cette séparation abassourdit les pauvres amants.

[*Tous sortent.*

SCÈNE III.—*Le même. Une Rue.*

LAUNCE *entre, conduisant un chien.*

Laun. Mais non, encore une heure avant qu j'ai assez pleuré ; toute espèce des Launces ont cette même faute. J'ai reçu ce qui m'est dû comme un fils prodigue, et je vais avec Sire Protée à la cour impériale. Je pense que Crab, mon chien, est de l'humeur la plus mauvaise qu'il y ait : voilà ma mère qui pleure, mon père qui lamente, ma sœur qui polisse des cris, notre domestique qui hurle, notre chat qui fait tordre ses mains, et toute la maison dans la plus grande perplexité, et cependant ce vilain d'un cœur dur et cruel n'a pas versé une seule larme ; il est une pierre, un vrai caillou, et ne possède pas plus de pitié qu'un chien ; un Juif même aurait pleuré d'avoir vu notre séparation ; eh bien, ma grand'mère, n'ayant pas d'yeux, se pleura aveugle à notre séparation. Voici donc je vous montrerai la manière. Ce soulier-ci c'est mon père ; mais non, ce soulier gauche est mon père ; non,

non, ce soulier gauche est ma mère. Mais non, cela ne peut pas être non plus: Oui, c'est comme cela, c'est comme cela, la semelle en est pire. Ce soulier avec le trou est ma mère, et ce soulier-ci mon père. Comme c'est ennuyant ! voilà donc, maintenant, Monsieur, ce bâton est ma sœur; car, voie donc, elle est aussi blanche qu'un lis, et aussi petite qu'une bagnette. Ce chapeau est Nan, notre domestique; je suis le chien. Mais non; le chien est lui-même, et je suis le chien. O le chien est moi, et moi je suis moi-même; oui, oui, c'est donc cela. Maintenant je viens à mon père; père, ta bénédiction; maintenant le soulier ne peut rien dire à cause de ses larmes, maintenant baiserais-je mon père; maintenant il pleure toujours: maintenant je viens à ma mère. (Oh maintenant parlerais ce soulier comme une femme solicitée ;) bien, je la baise, quoi donc le voilà, voici sa respiration cà et là ; maintenant viens-je à ma sœur; note donc comme elle gémit, et tout ce temps le chien ne verse pas une seule larme, ni parle-t-il même un mot; mais voyez donc comme j'abats la poussière avec mes larmes.

Entre PANTHINO.

Pan. Va, va, Launce, à bord; ton maître s'est embarqué, et tu le suivras avec des rames. De quoi s'agit-il ? pourquoi pleures-tu, mon garçon ? Va donc, sot; tu manqueras la marée si tu t'y arrêterât encore, certainement tu manqueras la marée, et aussi tu manqueras ton voyage; et en manquant ton voyage tu perdras ton maître; et en perdant ton maître tu perdras ton service; et en perdant ton service—Pourquoi me fermes-tu la bouche ?

Laun. De crainte que tu perdras ta langue.

Pan. Où perdrai-je ma langue ?

Laun. Dans ton récit. Perdre la marée, le voyage, et le maître, et le service ! Mais, mon homme, si la rivière était sèche, je pourrais la remplir avec mes larmes; si le vent était abattu, je pourrais conduire le bateau avec mes soupirs.

Pan. Viens, viens, mon homme ; je suis envoyé pour t'appeler.

Laun. Monsieur, appelle-moi ce que tu oseras.
Pan. Veux-tu venir?
Laun. Bien, je viendrai. [*Ils sortent.*

SCÈNE IV.—*Milan. Une Chambre dans le Palais du* DUC.

Entrent VALENTIN, SILVIE, TURIO *et* SPEED.

Sil. Domestique!
Val. Ma maîtresse.
Speed. Mon maître, Sire Turio, vous regarde avec courroux.
Val. Eh bien, garçon, c'est par amour.
Speed. Pas pour vous.
Val. Pour ma maîtresse alors.
Speed. Ce serait bon de le frapper.
Sil. Domestique, vous êtes triste.
Val. Vraiment, Madame, j'en ai l'air.
Tu. En as tu l'air de ce que tu n'est pas?
Val. C'est possible.
Tu. Comme font les imposteurs.
Val. Et vous le faites aussi.
Tu. Que semblais-je que je ne suis pas?
Val. Sage.
Tu. Donnez-moi un exemple du contraire.
Val. Ta folie.
Tu. Et comment cites-tu ma folie?
Val. Je la cite dans ton pourpoint.
Tu. Mon pourpoint est un doublet.
Val. Bien, alors je doublerai ta folie,
Tu. Comment?
Sil. Quoi, fâché, Sire Turio? Changez-vous de couleur?
Val. Laisez-le, Madame; il est une espèce de caméléon.
Tu. Qui aimerait mieux se nourrir de votre sang que vivre dans votre entourage.
Val. Vous avez assez dit, Monsieur.
Tu. Oui, et fini aussi, Monsieur, pour aujourd'hui.

Val. Je le sais bien, Monsieur; vous avez toujours fini avant que vous avez commencé.

Sil. Une belle vollée de mots, Messieurs, et vîte lancés.

Val. Vraiment, Madame; nous remercions la donatrice.

Sil. Qui est elle, domestique?

Val. Toi-même, douce Madame; car c'est toi qui inspira le feu; Sire Turio emprunte son esprit des regards de Madame, et dépense ce qu'il emprunte avec bienveillance dans ta société.

Tu. Si tu dépenses mot pour mot avec moi, je ferai banqueroute de ton esprit.

Val. Je le sais bien, Monsieur; vous possédez un échiquier de mots, et nul autre trésor, je pense, pour vos suivants; car il est évident, par leur manque de livrées, qu'ils se nourrissent de simples mots.
Assez de cela, assez de cela, Messieurs; voici mon père.

Entre le DUC.

Duc. Maintenant, ma fille Silvie, on t'assiège fortement.
Sire Valentin, ton père se porte bien:
Que dites vous d'une lettre de vos amis
Avec de bonnes nouvelles?

Val. Milord, je remercierai
Chaque messager propice qui vient de là!

Duc. Connaissez-vous Don Antoine, votre compatriote?

Val. Oui, mon bon maître, un fils qui mérite bien
L'honneur et le respect d'un tel père.

Duc. Vous le connaissez bien?

Val. Je le connais comme moi-même; car dès notre enfance
Nous nous sommes entretenus, et avons passé nos heures ensemble;
Et quoique j'aie été un vaurien paresseux,
Négligeant le doux bienfait du temps
Pour vêtir mon âge d'une perfection angélique,
Cependant Sire Protée, car il s'appelle ainsi,
A bien employé ses jours;
Il compte peu de printemps, mais beaucoup d'expérience,

Sa tête sans maturité, mais son jugement mûr ;
Et, en un mot, car, bien loin de son mérite
Sont les louanges que je lui accorde,
Il est parfait de figure et d'esprit,
Avec tous les agréments qui peuvent embellir un gentilhomme.

Duc. Malédiction sur moi, mais si ceci est vrai
Il est aussi digne de l'amour d'une impératrice
Que convenable à être le conseiller d'un empereur.
Eh bien, Monsieur ; ce gentilhomme m'est venu
Avec des recommendations des grands potentats ;
Et ici il veut passer un peu de son temps.
Je pense que ces nouvelles ne vous sont pas fâcheuses.

Val. Aurais-je souhaité une chose c'eut été lui.

Duc. Souhaite-le alors d'une manière digne de son mérite.
Silvie, je te parle : et toi, Sire Turio :—
Car Valentin ce n'est pas nécessaire de le pousser à celà.
Je te l'enverrai bientôt. [*Le* DUC *sort.*

Val. Voici le gentilhomme dont j'ai parlé à Madame,
Qui serait venu avec moi, excepté que sa maîtresse
Le garda prisonnier par ses regards de feu.

Sil. C'est probable que maintenant elle les a affranchis
Sur quelque autre gage en fidélité.

Val. Mais, assurément, je pense qu'elle les tient encore prisonniers.

Sil. Alors il doit être aveugle ; et étant aveugle,
Comment pourrait-il voir pour te chercher ?

Val. Mais, Madame, l'amour a vingt paires d'yeux.

Tu. On dit que l'amour n'a pas même un œil.

Val. Regarder tels amants, Turio, que toi-même
Discutant un sujet si simple, je pense que l'amour peut clignoter.

Entre PROTÉE.

Sil. C'en est assez ; c'en est assez, voici le gentilhomme.

Val. Soyez le bienvenu, cher Protée ! Madame, je te supplie,
Confirme sa bienvenue avec quelque grâce spéciale.

Sil. Son mérite est la garantie de son bon accueil ici,
Si celui-ci est le même dont vous avez tant désiré nouvelles.
Val. Madame, c'est lui-même : chère dame, prends-le
Pour être mon camarade dans ton service.
Sil. Une maîtresse trop basse pour un serviteur si haut.
Pro. Non pas, chère Madame ; mais un serviteur trop bas
Pour aspirer aux regards d'une maîtresse si digne.
Val. Cesse ce discours d'incapacité :—
Ma douce dame, prends-le comme domestique.
Pro. Je me vanterai de mon devoir, et de rien autre.
Sil. Et le devoir n'a jamais manqué sa récompense.
Domestique, soyez le bienvenu d'une maîtresse sans mérite.
Pro. Je tuerais celui qui dit ainsi sauf toi-même.
Sil. Que tu es bienvenu ?
Pro. Que tu es sans mérite.

Entre un Domestique.

Ser. Madame, milord votre père veut vous parler.
Sil. J'attends son plaisir. [*Le Domestique sort.*
Allez donc, Sire Turio,
Viens avec moi :—Encore une fois sois bienvenu, nouveau domestique :
Je vous laisserai conférer des affaires de la maison ;
Quand vous avez fini, nous attendrons de nouvelles.
Pro. Tous deux de nous sont au service de Madame.
[SILVIE, TURIO *et* SPEED *sortent.*
Val. Maintenant, comment se portent tous ceux d'où tu viens ?
Pro. Tes amis se portent bien, et te rendent leurs salutations.
Val. Et comment se portent les siens ?
Pro. Je les ai tous laissés bien.
Val. Comment va Madame ? Et comment prospère ton amour ?
Pro. Mes récits de l'amour avaient coutume de l'ennuyer ;
Je sais què tu ne réjouis pas d'un discours d'amour,
Val. Ah, Protée, mais cette vie est changée maintenant.
Et j'ai fait penance d'avoir méprisé l'amour
Les hautes et impérieuses pensées duquel m'ont punies

Avec des jeûns amers, avec des jémissements pénitentiels,
Avec des larmes nocturnes, avec des soupirs journaliers
d'un cœur blessé.
Car, en revanche de mon mépris d'amour,
L'amour a chassé le sommeil de mes yeux asservis,
Et les ont fait veilleurs de la douleur de mon propre cœur.
Oh gentil Prothée, l'amour est un maître puissant ;
Et m'a si humilié, que je confesse
Il n'y a pas de malheur en comparaison de ce qu'il inflige
Ni comparable à son bonheur nulle joie du monde !
Maintenant nul discours sauf l'amour,
Maintenant puis je déjeuner, dîner, souper, et dormir
Sur le simple mot nu de l'amour.
Pro. Assez, je lis votre fortune dans vous yeux ;
Celle-là était-ce l'idole que vous adorez tant ?
Val. C'est elle-même, et n'est-elle pas une sainte céleste ?
Pro. Non, mais elle est un paragon terrestre.
Val. Nommez la divine.
Pro. Je ne la flatterai pas.
Val. Oh, flatte moi, car l'amour se réjouit dans les louanges.
Pro. Quand je fus malade vous me donniez des pilules amères,
Et il faut vous en donner de mêmes.
Val. Alors, dites donc d'elle la vérité, si non divine ;
Laisse la être une principauté
Supérieure à toutes les créatures dans le monde.
Pro. Excepté ma maîtresse.
Val. Chérie, avec nulle exception ;
Excepté que mon amour exceptera.
Pro. N'ai-je pas raison en préférant le mien ?
Val. Et je t'aiderai à la préférer aussi.
Elle sera dignifiée par ce grand honneur :
De porter la traine de Madame, de crainte que la terre basse
Volerait peut-être un baiser de sa robe,
Et, devenant fière d'un si grand honneur,
Dédaignerait à nourrir la fleur sentant d'été,
Et rendrait à jamais l'hivers âpre.
Pro. Quoi donc, Valentin, quelle forfanterie que celle-ci ?

Val. Pardonne-moi, Protée : tout ce que je puis ne lui est rien
Dont la valeur anéanti d'autres valeurs.
Elle est seule.
Pro. Alors, laissez la seule.
Val. Non, pas pour le monde entier, mais, mon homme, elle est à moi ;
Et moi je suis aussi riche en possédant un tel bijou
Que vingt mers, si tout leur sable était formé de perles,
Leur eau était nectar, et leurs roches d'or pur.
Pardonne-moi que je ne rêve pas de toi,
Parceque tu me vois fou de mon amour.
Mon sot rival que son père aime,
Seulement à cause de ses grandes possessions,
Est allé avec elle, et il faut que je suive,
Car l'amour, tu sais, est plein de jalousie.
Pro. Mais elle t'aime ?
Val. Oui, et nous sommes fiancés ; même plus, notre heure de mariage
Et la manière ingéniuse de notre fuite sont fixées.
Comme je dois monter sa fenêtre ;
L'échelle faite de cordes, et tous les moyens
Formés et convenus pour mon bonheur.
Bon Protée, va avec moi à ma chambre
Pour me conseiller dans ces affaires.
Pro. Va en avant ; je te ferai chercher ;
Je vais au port, pour débarquer
Quelques choses nécessaires dont j'ai besoin ;
Et alors, je serai tout à l'heure à ton service.
Val. Dépèche-toi ? [VALENTIN *sort.*
Pro. Je vais le faire.
Même comme une chaleur chasse une autre,
Ou comme la force d'un clou expulse un autre,
Ainsi la mémoire de mon premier amour
Est entièrement oublié pour un objet plus nouveau.
Est-ce sa mine, ou l'éloge de Valentin,
Sa vrai perfection, ou ma fausse transgression
Qui me cause sans raison de raisonner ainsi ?

Elle est belle, et Julie aussi que j'aime est belle,
Que j'aimai, car maintenant mon amour est refroidi
Qui ressemblant à une image de cire contre un feu,
Porte nulle impression de ce qu'elle était.
Il me semble que mon zèle pour Valentin est froid;
Et que je ne l'aime plus comme auparavant.
Oh, mais j'aime sa maîtresse trop, beaucoup trop,
Et voici la raison que je l'aime si peu.
Combien je serai fou d'elle avec plus de réflexion
Qui ainsi sans réflexion commençait à l'aimer.
Je n'ai vu encore que son portrait,
Et cela a éblouit la lumière de ma raison;
Mais quand je regarderai ses perfections
Sans doute je deviendrai aveugle.
Si je puis réprimer mon amour égaré, c'est bien;
Si non, pour l'obtenir j'emploirai toutes mes resources.

[*Il sort.*

SCÈNE V.—*Le même. Une Rue.*

SPEED *et* LAUNCE *entrent.*

Speed. Launce! Par ma bonne foi, sois le bienvenu à Milan.

Laun. Ne te parjure pas, charmant jeune homme; car je ne suis pas bienvenu. Je considère cette chose vraie qu'un homme n'est jamais perdu jusqu'à ce qu'il est pendu, ni jamais bien venu à un endroit jusqu'à ce quelque chose défini a été payé, et l'hôtesse dit "Sois le bienvenu."

Speed. Venez donc, écervelé, j'irai avec toi bientôt au cabaret, où, pour le prix de cinq sous, tu auras cinq mille bien venus; mais, coquin, comment ton maître s'est-il séparé de Madame Julie?

Laun. Vraiment! après ce qu'ils s'entendirent de bonne foi, ils se séparaient bien justement en plaisantant.

Speed. Mais l'épousera-t-elle?

Laun. Non.

Speed. Comment donc? L'épousera-t-il?

Laun. Non plus.

Speed. Quoi ? Se sont-ils dérangés ?

Laun. Non, ils sont tous deux aussi bien portants qu'un poisson.

Speed. Eh bien, donc, comment va leur affaire ?

Laun. Vraiment, comme ceci ; quand tout va bien avec lui, tout va bien avec elle.

Speed. Quel âne tu es ! Je ne te comprends pas.

Laun. Que tu es sot, que tu ne puis pas me comprendre. Mon bâton me comprend.

Speed. Ce que tu dis.

Laun. Ah, et ce que je fais aussi.

Speed. Mais, vraiment, dites-moi, sera-ce un mariage ?

Laun. Demandez à mon chien : s'il dit oui, cela se fera ; s'il dit non, cela se fera; s'il remue sa queue, et ne dit rien, cela se fera.

Speed. La conclusion est donc, alors que cela se fera.

Laun. Tu ne gagneras pas un tel secret de moi excepté par une allégorie.

Speed. C'est bien que je le gagne ainsi. Mais, Launce, comment dis-tu que mon maître est devenu un amant notable ?

Laun. Je ne l'ai jamais connu autrement.

Speed. Que comment ?

Laun. Q'un lourdeau notable comme tu viens de le dire.

Speed. Comment, toi âne libertin, tu ne m'as pas compris !

Laun. Quoi, sot, je ne voulais pas dire toi, je voulais dire ton maître.

Speed. Je vous ai dit que mon maître est devenu un amant passionné.

Laun. Eh bien, je te dis je ne me soucis pas s'il se consume par amour. Si tu veux, viens avec moi au cabaret ; si tu n'es pas digne du nom d'un chrétien.

Speed. Pourquoi ?

Laun. Parce que tu n'as pas assez de charité d'aller boire
De la bière avec un chrétien.
Veux-tu venir ?

Speed. A ton service. [*Ils sortent.*

SCÈNE VI.—*Le même. Une Chambre dans le Palais.*

PROTÉE *entre.*

Pro. En abandonnant ma Julie je me serai parjuré ;
Aimer la belle Silvie je me serai parjuré ;
Faire tort à mon ami, je me serai beaucoup parjuré ;
Et même cette puissance qui fut la cause de mon premier serment
M'incite à ce triple parjure :
L'amour me força de jurer, et l'amour me dit de me parjurer.
Oh doux séduisant amour, si tu as péché,
Enseigne-moi, ton sujet tenté à l'excuser !
D'abord j'adorai une étoile scintillante,
Mais, maintenant, j'honore le soleil céleste.
Des vœux inattentifs peuvent être cassés avec attention,
Et il manque d'esprit qui manque de volonté résolue
D'apprendre à échanger le mauvais pour le mieux.
Fie donc, fie, langue irrévérente, de l'appeler mauvaise,
La souverainté de laquelle tu as si souvent préférée
En la confirmant avec vingt mille vœux profonds.
Je ne puis cesser d'aimer, cependant je le fais ;
Mais c'est là que je cesse aimer où je devrais aimer.
Je perds Julie, et Valentin je perds :
Si je les garde, il faut que je me perde moi-même ;
Si je les perds, je trouve ainsi que par la perte d'eux
Pour Valentin je trouve moi-même ; pour Julie Silvie.
Je suis plus cher à moi-même q'un ami,
Car l'amour est encore le plus précieux en lui-même :
Et Silvie, j'invoque le Ciel, qui la créait belle !
Montre Julie qu'une Ethiopienne rembrunie.
J'oublierai que Julie existe encore,
Me rappelant que mon amour pour elle est mort ;
Et j'estimerai Valentin comme un ennemi
Parcequ'il aspire avoir Silvie pour une plus douce amie.
Je ne puis maintenant me montrer fidèle à moi-même

Sans montrer quelque trahison à Valentin :—
Cette nuit il à dessein avec une échelle de corde
Grimper à la petite fenêtre de la céleste Silvie ;
Moi-même en conseil son rival.
Eh bien, bientôt j'avertirai son père
De leurs projets, et leur fuite proposée ;
Qui, beaucoup enragé, banira Valentin ;
Car, il a l'intention de marier sa fille avec Turio.
Mais, quand Valentin est parti, je barrerai bientôt,
Par quelque ruse maligne, le simple projet du stupide Turio.
Amour, oh prête moi des ailes pour hâter mon dessein
Comme tu m'as prété l'esprit pour tramer ce plan.

[*Il sort.*

SCÈNE VII.—*Vérone. Une Chambre dans la Maison de* JULIE.

Entrent JULIE *et* LUCETTA.

Jul. Ton conseil, Lucetta ! douce fille, aide moi !
Et même à cause du bienveillant amour je te conjure,
Qui es la tablette sur laquelle toutes mes pensées
Sont visiblement inscrites et gravées,
De me conseiller, et dites-moi comment,
Avec quelque bonne excuse,
Sans perdre mon honneur, puis-je entreprendre
Un voyage chez mon bien-aimé Protée ?
Luc. Hélas ! la route est fatigante et longue.
Jul. Un vrai pélérin dévoué ne se soucie pas
De mésurer les royaumes avec ses faibles pas ;
Bien moins celle qui possède les ailes de l'amour pour voler,
Et quand le vol se fait à un être si cher,
Et de telles perfections divines que Sire Protée.
Luc. Il est mieux de s'abstenir jusqu'à ce que Protée retourne.
Jul. Oh, ne sais-tu pas que ses regards sont la nourriture de mon âme ?
Aye pitié du besoin dont j'ai souffert,
Désirant si longtemps cet aliment.

Connaissais-tu la touche intime de l'amour
Tu tacheras aussi bien d'allumer le feu avec la neige
Que d'éteindre avec tes mots le feu de l'amour.

Luc. Je ne cherche pas à éteindre le feu ardent de ton amour,
Mais à modifier l'extrème rage du feu,
De peur qu'il brulerait hors des limites de la raison.

Jul. Le plus tu le contiendrais, encore plus il brûle.
Le courant qui coule en murmurant doucement,
S'il est soudainement arrêté, tu sais comme il s'aurage impatiemment;
Mais, si on n'arrête pas son cours serein,
Comme il fait une harmonie mélodieuse sur les pierres émaillées,
Baisant doucement chaque laiche
Qu'il rencontre dans son pélérinage ;
Et c'est ainsi qu'il s'entortille par plusieurs enfoncements sinueux,
Avec une gaieté de bonne volonté jusqu'à l'océan sauvage.
Alors laisse moi aller, et n'empèche pas mon cours :
Je serai aussi patiente qu'un courant limpide,
Et je me réjouirai de chaque pas fatigant,
Jusqu'à ce que le dernier pas m'amène à mon bien-aimé ;
Et là je m'arrêterai, car c'est ainsi qu'arrête en Elysée
Après beaucoup de fatigues une âme bénie.

Luc. Mais quel déguisement prendrez-vous ?

Jul. Pas celui d'une femme, car je voudrais empêcher
Les mauvaises rencontres des libertins.
Gentille Lucetta, faites-moi un habit
Qui conviendrait bien à un page de bonne réputation.

Luc. Alors il faut que Madame coupe ses cheveux.

Jul. Non, certes ; ma fille, je les attacherai par des cordons de soie
En vingt nœuds d'amour bizarres et étranges ;
Etre fantastique conviendra peut-être à un jeune homme
D'un plus grand loisir que je ne possède.

Luc. De quelle façon, Madame, ferai-je vos culottes ?

Jul. Ce serait aussi bien de dire. Comment porterez vous votre bourrelet de robe ?
Eh bien, même de cette façon que tu préfères, Lucetta.
Luc. Il faut bien que tu les portes avec une braguette, Madame.
Jul. Fi ! fi donc ! Lucetta, cela sera vilain.
Luc. Un bas rond ne vaut pas une épingle
A moins que tu as une braguette pour enfoncer des épingles.
Jul. Si tu m'aimes, Lucetta, laissez-moi avoir
Ce que tu penses nécessaire et le plus convenable.
Mais dites-moi, fille, comment le monde me jugera-t-il
D'avoir entrepris un voyage si irréfléchi ?
Je crains qu'il me jugera diffamée.
Luc. Si vous pensez ainsi, restez chez vous et n'allez pas.
Jul. Non, je ne veux pas faire cela.
Luc. Alors, ne songe plus à l'infamie, mais va.
Si Protée aime ton voyage quand tu arrives
N'importe qui se fache quand tu es partie ;
Je crains qu'il n'en sera pas content.
Jul. Celle-là est la moindre de mes craintes :
Mille serments, un océan de ses larmes,
Et des preuves de son amour infini
Me garantissent d'être bienvenue à mon Protée.
Luc. Toutes ces choses là sont au service des hommes trompeurs.
Jul. Hommes faux qui s'en servent pour des objets si bas !
Mais des étoiles plus vraies gouvernaient la naissance de Protée :
Ses mots sont des obligations, ses jurements des oracles ;
Son amour sincère, ses pensées immaculées,
Ses larmes des messagères fidèles envoyées par son cœur.
Son cœur aussi loin de la fraude que le ciel est de la terre.
Luc. Que le ciel accorde qu'il se montre ainsi quand vous l'épouserez !
Jul. Maintenant, comme tu m'aimes, ne lui faites pas ce tort
De porter ces soupçons contre sa fidelité ;

Et seulement mérite mon amour en l'aimant ;
Et viens bientôt avec moi à ma chambre,
Voir ce dont j'ai besoin,
Pour m'équiper dans mon voyage d'amour.
Tout ce qui m'appartient je mets à ta disposition,
Mes biens, mes terres, ma réputation ;
Seulement en considération de cela, dépèche moi d'ici ;
Viens, ne réponds pas, mais va bientôt ;
Je m'impatiente de mon retard. [*Tous sortent.*

ACTE III

SCÈNE I.—*Milan. Un Vestibule dans le Palais du* DUC.

Entre le DUC, TURIO, *et* PROTÉE.

Le Duc. Sire Protée, laisse nous un peu, je te prie;
Nous avons des secrets dont nous voulons parler.
[TURIO *sort.*
Maintenant, dis-moi, Protée, que désires-tu de moi?
Pro. Mon gracieux seigneur, ce que je vais vous révéler
La loi de l'amitié me dit de cacher:
Mais quand je me rappelle les grands bienfaits
Que tu m'as rendus, indigne que je suis,
Mon devoir me pousse à te dire
Ce que nul bienfait m'en aurait arraché.
Sache, digne Prince, que ce soir mon ami, Sire Valentin,
Se propose de vous dérober votre fille;
Et je suis instruit du complot.
Je sais que tu es décidé de la donner à Turio,
Que ta gentille fille déteste,
Et serait-elle ainsi dérobé
Cela te fâcherait beaucoup dans ta veillesse.
Ainsi, à cause de mon devoir, j'ai préféré plutôt
Contrarier mon ami dans son projet
Que, en le cachant, te comblerait de malheurs
Qui te peseraient si fort
Que cela t'amènerait au tombeau.
Duc. Protée, je te remercie pour tes soins honnêtes;
Et en récompense, pendant ma vie je suis à vos ordres.
J'ai souvent remarqué moi-même leur amour,
Quand peut-être ils me jugeaient endormi;

Et souvent je me suis proposé de défendre
A Valentin sa société et ma cour :
Mais craignant peut-être que mes soupçons furent malfondés
Et qu'ainsi je déshonorais l'homme sans cause,
Une témerité (que jusqu'alors j'ai évité),
Je lui donnai des regards doux, espérant ainsi
Découvrir ce que tu viens de me révéler.
Et que tu verras encore ma crainte de cela,
Je la loge chaque nuit dans une tour élevée,
La clef de laquelle je garde toujours,
D'où elle ne peut pas être enlevée,
Car je sais combien la tendre jeunesse est facilement séduite.

Pro. Sache, noble seigneur, qu'on à projeté un complot
Par lequel il montera à sa croisée
Et l'enlèvera au moyen d'une échelle de corde ;
Pour chercher laquelle le jeune amant vient de partir,
Et il vient par ici tout à l'heure en la portant,
Et, s'il te plait, c'est ici que tu peux l'arrêter.
Mais, mon bon seigneur, faites-le si adroitement
Que je ne serai pas découvert,
Car c'est à cause de mon amour pour toi, et non ma haine à mon ami,
Que je t'ai découvert ce complot.

Duc. Par ma foi, il ne saura jamais
Que j'apprends ceci de toi.

Pro. Adieu, mon seigneur : voici Sire Valentin. [*Il sort.*

Entre VALENTIN.

Duc. Sire Valentin, où va-tu si vîte ?

Val. Plait-il à votre Grâce, un messager
Attend pour porter mes lettres à mes amis,
Et je vais les lui délivrer.

Duc. Sont-elles très importantes ?

Val. Elles ne parlent que de ma bonne santé
Et de mon bonheur à votre cour.

Duc. Non donc, alors cela ne se soucie pas ;

Restez chez-moi pour quelques temps ;
J'ai plusieurs choses à vous dire,
Qui me concernent intimement, dont tu dois garder le secret.
Cela ne vous est pas inconnu que j'ai cherché
Marier mon ami, Sire Valentin, à ma fille.

Val. Je le sais bien, milord ; et assurément le mariage
Serait riche et honorable ; d'ailleurs le gentilhomme
Est plein de vertue, de bonté, de mérite, et de toutes les autres qualités
Que doit posséder une telle femme que votre belle fille.
Votre Grâce ne peut-il pas la gagner à l'aimer ?

Duc. Non, certes, elle est maussade, obstinée, perverse,
Fière, désobéissante, entêtée, manquant le devoir,
Ne regardant pas qu'elle est ma fille,
Ni me craignant comme si je fus son père :
Et, puis-je te le dire, sa fierté
En réfléchissant à tiré d'elle mon amour ;
J'ai bien pensé que le reste de ma vie
Aurait été soigné par son devoir filial,
Mais maintenant je suis résolu de prendre une femme
Et de la chasser de chez-moi, d'aller je ne sais où,
Et de la renvoyer de la maison à celui qui veut la prendre.
Eh bien donc, que sa beauté soit sa dot de noce ;
Car elle n'estime pas ni moi ni mes possessions.

Val. Quel avis me donnerait ta Grâce en cette affaire ?

Duc. Il y à une dame, Sire, ici à Milan,
Que j'aime, mais elle est gentille et modeste,
Et n'estime point mon éloquence de vieillard.
Alors, maintenant, je t'aimerais pour mon précepteur,
Car depuis longtemps j'ai oublié de faire la cour,
Et, encore, la mode en est changée :
Comment et de quelle façon j'aurais dû me comporter
Pour être favorisé de ses yeux brillants comme le soleil ?

Val. Si elle n'écoute pas tes mots, gagne la par des cadeaux ;
Des bijoux muets souvent, même qu'ils ne parlent pas,
Touchent plus que les mots vifs, le cœur d'une femme.

Duc. Mais elle dédaignait un cadeau que je lui envoyai.

Val. Quelque fois une femme dédaigne ce qu'elle aime mieux.
Envoie lui encore un autre ; ne la renonce jamais ;
Car celle qui commence avec le mépris finit avec encore plus d'amour ;
Si elle fronce le sourcil, ce n'est qu'elle te haie,
Mais plutôt pour engendrer en toi plus d'amour.
Si elle te gronde, ce n'est pas qu'elle te veut partir ;
Car les folles sont furieuses quand on les laisse.
Ne prend pas l'échec, quoi que ce soit qu'elle dise ;
Car " Allez-vous en " ne veut pas dire " Je te renvoie."
Flatte, loue, applaude, exalte leurs grâces ;
Quelques noires qu'elles soient, dites qu'elles ont des figures d'anges.
Cet homme n'a pas de langue, je dis, et n'est pas un homme,
Qui ne peut pas gagner une femme avec sa langue.
Duc. Mais celle dont je veux parler est promise par ses amis,
Et on le garde sévèrement de voir les hommes,
Que c'est impossible de la rencontrer au jour.
Val. Alors, je me rendrai chez elle pendant la nuit.
Duc. Ah, mais les portes sont fermées à clef, et les clefs gardées,
Que personne ne peut la visiter pendant la nuit.
Val. Pourquoi pas entrer par sa fenêtre ?
Duc. Sa chambre est en haut, loin de la terre ;
Et construite si obliquement, que personne ne peut l'attaindre
Sans qu'il risque sa vie.
Val. Eh bien, alors une échelle adroitement faite de cordes,
Elevée en haut par une paire de crochets d'ancre,
Servirait à escalader encore une autre tour d'Héro,
Si un Léandre hardi oserait le risquer.
Duc. Maintenant, comme tu es un vrai gentilhomme,
Conseille moi où je puis trouver une telle échelle.
Val. Quand l'emploirais-tu ? Je t'en prie, dites-moi cela ?
Duc. Cette nuit même, car l'amour ressemble à l'enfant
Qui désire tout ce qu'il peut gagner.
Val. A sept heures je t'aurai procuré une telle échelle.

Duc. Mais, écoute donc; je vais la visiter seul:
Comment y porterai-je mieux l'échelle?
Val. Elle serait légère, milord, que tu puisses la porter
Sous un manteau d'aucune longueur.
Duc. Un manteau aussi long que le tien servira bien.
Val. Oui, mon bon seigneur.
Duc. Alors, laisse-moi voir ton manteau:
Je me procurerai un d'une telle longueur.
Val. Mais, milord, n'importe quel manteau servira bien.
Duc. Comment m'habituerai-je à porter un tel manteau?
Je te prie, laisse-moi sentir ton manteau sur moi.
Quelle est cette lettre-ci? Qu'est-ce ici?—A Silvie?
Et en voici des preuves qui me justifient!
Pour une fois je prendrai la liberté de rompre le sceau.
[*Il lit.*
"Mes pensées demeurent chaque nuit avec ma Silvie;
Et elles me sont des esclaves qui leur envoient en volant;
Oh que leur maître pourrait aller et venir aussi facilement;
Lui-même logerait, où elles demeurent insensibles.
Mes pensées proclamées se reposent dans ton pur sein;
Pendant que moi, leur roi, qui les ai là importuné,
Maudisent la grâce qui avec tant de grâce les a bénit,
Parceque moi-même j'ai besoin de la bonne fortune de mon domestique:
Je me maudis, car elles sont envoyées par moi,
Qu'elles logeraient où doit loger leur maître."
Qu'y a-t-il ici?
"Silvie, cette nuit je te rendrai libre."
C'est ainsi; et voici l'échelle pour l'accomplir.
Eh bien, Phaéton (car tu es le fils de Mérope),
Voudras-tu aspirer à conduire le chariot céleste,
Et avec ta folie audacieuse brûler le monde?
Atteindras-tu aux étoiles parcequ'elles brillent sur toi?
Va bas, importun! esclave présomptueux!
Accorde tes soins flatteurs sur tes égaux;
Et pense que ma patience, plus que ton mérite,
Est la cause de ton départ sauf d'ici:

Tes remercîments pour ceci plus que pour toutes les autres
faveurs,
Dont je t'ai comblé en trop d'abondance.
Mais si tu restes encore dans mes territoires,
Plus longtemps que la plus grande hâte
Te donnera le temps de quitter notre cour royale,
Grand Dieu ! ma colère dépassera beaucoup l'amour
Que j'ai jamais éprouvé pour ma fille ou pour toi.
Va donc ! je ne veux de tes vaines excuses ;
Mais, comme tu aimes ta vie, hâte toi d'ici.

[*Le* DUC *sort.*

Val. Et, pourquoi pas la mort plutôt que le tourment vivant ?
Mourir c'est d'être banni de moi-même ;
Et Silvie est moi-même : banni d'elle est
Toi-même banni de soi-même : un bannissement mortel !
Quelle lumière est lumière si Silvie n'est pas vue ?
Quelle joie est la joie si Silvie n'est pas là ?
Si non, de penser qu'elle soit là,
Et se nourrir de l'ombre de sa perfection.
A moins que je suis avec Silvie pendant la nuit,
Il n'y a pas de musique dans le rossignol ;
A moins que je regarde Silvie pendant le jour,
Il n'y a pas de jour pour moi à regarder :
Elle est mon existence : et je cesse d'exister
Si, par sa douce influence, je ne suis pas
Nourri, éclairé, chéri, soutenu.
Si je reste ici, c'est la mort qui m'attend ;
Mais, en fuyant d'ici, je fuis de la vie.

Entrent PROTÉE *et* LAUNCE.

Pro. Cours, mon garçon, cours, cours, cherche-le.
Laun. Eh bien ! eh bien !
Pro. Que vois-tu ?
Laun. Celui que nous voulons trouver :
Je parie bien que c'est un Valentin.
Pro. Valentin ?
Val. Non.

Pro. Eh bien, qui ? Son esprit alors ?
Val. Non plus.
Pro. Qu'est-ce donc alors ?
Val. Rien.
Laun. Rien peut-il parler ? Mon maître, frapperai-je ?
Pro. Qui voudrais-tu frappé ?
Laun. Rien.
Pro. Misérable, sois patient.
Laun. Comment, Monsieur, je ne frapperai rien : je te prie,—
Pro. Coquin, je dis ne le faites pas. Un mot, mon ami Valentin.
Val. Mes oreilles sont fermées, et je ne puis pas entendre de bonnes nouvelles,
Elles sont déjà si remplies de mauvaises nouvelles.
Pro. Alors j'euterrerai les miennes dans le silence muet,
Car elles sont dures, discordantes, et mauvaises.
Val. Silvie, est-elle morte ?
Pro. Non, Valentin.
Val. Non, Valentin, vraiment, pour la sainte Silvie !
M'a-t-elle répudié ?
Pro. Non, Valentin.
Val. Non, Valentin, Silvie m'a-t-elle répudié !
Quelles ont vos nouvelles ?
Laun. Sire, une proclamation te dit banni.
Pro. Que tu es banni, Oh celles-ci sont les nouvelles ;
Banni d'ici, de Silvie, et de moi, ton ami.
Val. Oh, je me suis nourri déjà de ce malheur,
Et maintenant son excès me causera le dégoût.
Silvie, sait-elle que je suis banni ?
Pro. Oui, oui, et elle s'est résignée à ce jugement.
(Que non révoqué reste dans la force efficace),
Une mer fondante de perles qu'on nomme des larmes ;
Celles-ci offre-t-elle aux pieds durs de son père
Avec celles-ci sur ses genoux elle-même tout humble :
Tordant ses mains, la blancheur desquelles le convenait si bien
Qu'elles semblaient se faire pâlir de malheur :

Mais, ni ses genoux fléchissants, ses mains pures levées en haut,
Ses tristes soupirs, ses gémissements profonds, ni des larmes comme d'argent versées
Peuvent pénétrer le cœur de son père impitoyable ;
Mais il faut que Valentin, s'il est pris, meure.
Outre, son intercession l'a tant vexé,
Quand elle suppliait pour ton rappel,
Qu'il la commandait à une prison rigoureuse
Avec des ménaces amères d'y rester.

Val. Pas encore ; le prochain mot que tu dis
Aurait quelque puissance maligne sur ma vie ;
Si oui, je te prie, souffle le dans mes oreilles,
Comme une anthème finale de ma douleur sans fin.

Pro. Cesse de lamenter ce que tu ne peux pas changer,
Et étudiez une remède pour ce que tu lamentes.
Le temps est la nourrice et la mère de tout ce qui est bon.
Si tu restes ici, tu ne peux pas voir ta bien-aimée
Outre que ton séjour ici abrégera ta vie.
L'espoir est le soutien de l'amour, pars d'ici avec cela,
Et ménage le contre les pensées désespérantes.
Tes lettres peuvent être ici même que tu n'y es pas ;
Qui, si tu me les addresses, seront délivrés
Même dans le sein blanc comme le lait, de ta bien-aimée.
Il manque le temps maintenant de te faire des reproches.
Viens, je te transporterai par les portes de la ville ;
Et avant que je te quitte je voudrais
Conférer avec toi de tes affaires d'amour.
Comme tu aimes Silvie, et non pour l'amour de toi-même,
Considère ton danger, et viens avec moi.

Val. Je te prie, Launce, si tu vois mon garçon,
Dis lui de se dépêcher, et de me rencontrer à la porte du nord.

Pro. Va, coquin, cherche-le. Viens, Valentin.

[VALENTIN *et* PROTÉE *sortent.*

Entre SPEED.

Speed. Comment donc, Seigneur Launce? Qu'elles sont les nouvelles avec ta seigneurie?

Laun. Des nouvelles les plus noires que tu as jamais entendues.

Speed. Quoi, mon homme, comment noires ?

Laun. Vraiment, aussi noires que l'encre.

Speed. Laissez-moi les lire.

Laun. Fi donc, stupide ! tu ne peux pas lire.

Speed. Tu ments ; je puis.

Laun. Je vais voir. Dites-moi ceci : Qui t'a engendré

Speed. Vraiment, le fils de mon grandpère.

Laun. Oh, trainard illitré ! ce fut le fils de ta grand'mère : Ceci c'est une preuve que tu ne peux pas écrire.

Speed. Venez, donc, sot, venez ; examine moi dans ton papier.

Laun. En voici ; et Saint Nicolas aide toi.

Speed. "Ensuite, Elle peut sucer."

Laun. Oui, certainement.

Speed. "Note bien, Elle brasse de bonne bière."

Laun. Et de là vient le proverbe,—"Béni soit ton cœur, tu brasses de bonne bière."

Speed. "Ensuite, Elle sait coudre.
"Elle sait tricoter.
"Elle sait laver et nettoyer."

Laun. Une vertu spéciale ; car alors elle n'a pas besoin d'être lavée et nettoyée.

Speed. "Ensuite, Elle sait filer."

Laun. Puis-je mettre la terre sur des roues, quand elle sait filer pour son existence ?

Speed. "Ensuite, Elle possède plusieurs vertus anonymes."

Laun. C'est à dire des vertus bâtardes : qui vraiment ne connaissent pas leurs pères, et ainsi ils n'ont pas de noms.

Speed. "Voici qui suivent ses vices."

Laun. Tout près à la suite de ses vertus.

Speed. "Ensuite, Le jeûn lui donne l'haleine mauvaise."

Laun. Eh bien, le déjeûner est le remède pour ce défaut. Continuez.

Speed. "Ensuite, Elle parle en dormant."

Laun. N'importe cela si elle ne dort pas dans ses paroles.

Speed. "Ensuite, Elle est tardive dans ses mots."

Laun. Oh, vilain, pour mettre cela parmi ses vices ! Etre tardive de paroles est la seule vertu d'une femme : je te prie, ôte cela, et met le pour sa plus grande vertu.

Speed. " Ensuite, Elle est fière."

Laun. Ote cela aussi ; c'est le legs d'Eve, et on ne peut le lui emporter.

Speed. " Ensuite, Elle n'a pas de dents."

Laun. Cela ne m'inquiète pas, car j'aime les croûtes.

Speed. " Ensuite, Elle est d'humeur mauvaise."

Laun. Eh bien, le mieux est qu'elle n'a pas de dents pour mordre.

Speed. " Elle loue souvent sa liqueur."

Laun. Si sa liqueur est bonne, elle doit le faire ; si elle ne voudrait pas le faire, je le ferais car les bonnes choses doivent être louées.

Speed. " Ensuite, Elle est trop libre."

Laun. De sa langue elle ne peut pas l'être ; car c'est inscrit qu'elle en est tardive ; de sa bourse elle ne sera pas, car je la garderai fermer ; maintenant d'une autre chose elle peut, et cela je ne puis pas empêcher. Eh bien, continuez.

Speed. " Ensuite. Elle a plus de cheveux que d'esprit, et plus de fautes que de cheveux, et plus d'argent que de fautes."

Laun. Arrêtez-vous là ; je la prendrai : elle était à moi, et pas à moi deux ou trois fois dans ce dernier article. Dites-le encore une fois.

Speed. " Ensuite, Elle possède plus de cheveux que d'esprit."

Laun. Plus de cheveux que d'esprit—c'est possible ; je le prouverai. La couverture du sel cache le sel, et alors elle est plus que le sel ; les cheveux qui couvrent l'esprit est plus que l'esprit, car le plus grand cache le plus petit. Qu'y a-t-il encore ?

Speed. " Et plus de fautes que de cheveux."

Laun. O l'horreur ! que cela fut effacé !

Speed. " Et plus de fortune que de fautes."

Laun. Mais, cependant, ce mot rende toutes ses fautes gracieuses. Eh bien, je la prendrai ; et si un mariage est la suite, car rien n'est impossible——

Speed. Quoi alors ?

Laun. Eh bien, alors je te dirai,—que ton maître t'attend à la porte du nord.

Speed. Pour moi ?

Laun. Pour toi ! eh, qui es-tu ? il a attendu un meilleur homme que toi .

Speed. Et faut-il que j'aille à lui ?

Laun. Il faut courir à lui, car tu t'es si longtemps arrêté, qu'aller simplement ne donnera pas de satisfaction.

Speed. Pourquoi ne m'as-tu pas dit cela auparavant ? La peste soit de tes lettres d'amour ! [*Il sort.*

Laun. Maintenant il serait battu pour avoir lu mes lettres : un esclave malhonnête qui se mêle des affaires d'autrui ! Je vais le suivre pour voir la correction du garçon. [*Il sort.*

SCÈNE II.—*Le même. Une Chambre dans le Palais du* DUC.

Entrent le DUC *et* TURIO, PROTÉE *à leur suite.*

Duc. Sire Turio, ne crains pas qu'elle ne t'aimera, maintenant que Valentin est banni de ses yeux.

Tu. Elle m'a le plus méprisé depuis qu'il est exilé,
Elle m'a banni de sa présence, elle m'a tant raillé
Que je désespère de l'obtenir.

Duc. Cette faible empreinte de l'amour ressemble à une figure
Creusée dans la glâce, qui avec la chaleur d'une heure
Dissoud dans l'eau et perd sa forme.
Un peu de temps, et ses pensées glacées fonderont
Et le vaurien Valentin sera oublié.
Comment donc, Sire Protée ! Votre compatriote
Est-il parti banni par notre proclamation ?

Pro. Il est parti, mon bon seigneur.

Duc. Ma fille s'afflige beaucoup de son départ.

Pro. Un peu de temps et cette douleur passera.

Duc. C'est comme je pense ; mais Turio ne le croit pas.

Pro. La bonne opinion dans laquelle je te tiens,

Car tu as montré quelques signes d'un grand mérite,
Me rend plus disposé de conférer avec toi.
Pro. Après que je ne suis encore loyal à ta Grâce
Ne me laisse plus vivre pour voir ta Grâce.
Duc. Tu sais combien je veux hâter le mariage
Entre Sire Turio et ma fille.
Pro. Je le sais, milord.
Duc. Et je pense aussi, tu n'ignores pas
Qu'elle s'est opposée contre ma volonté.
Pro. Elle l'a fait quand Valentin était ici.
Duc. Oui, et elle persévère avec perversité en cela.
Comment pourrions-nous faire oublier la fille
L'amour de Valentin, et la rendre amoureuse de Sire Protée
Pro. La meilleure manière est de médire Valentin
Avec la fausseté, la lâcheté, et la basse naissance;
Trois choses que les femmes tiennent en grande haine.
Duc. Ah, mais elle pensera que tu le dise dans la haine.
Pro. Certainement si son ennemi l'apporte;
Alors il faut que quelqu'un le dise avec cérémonie,
Et quelqu'un quelle estime comme son ami.
Duc. Alors il faut que tu le diffamasses.
Pro. Et quant à cela, milord, je ne voudrais pas le faire:
C'est un mauvais office pour un gentilhomme;
Surtout contre son vrai ami.
Duc. Où vos bons mots ne peuvent pas l'avantager
Vos calomnies ne peuvent pas l'endommager;
Alors l'office est impartial
Si tu en es sollicité par ton ami.
Pro. Vous m'avez convaincu, milord; si je puis le faire
Par quelque chose que je puisse dire dans sa défaveur,
Elle ne continuera pas longtemps son amour pour lui,
Mais même quand ceci enlève son amour pour Valentin,
Il ne s'ensuit pas qu'elle aimera Sire Turio.
Tu. Alors, en même temps que tu détaches son amour de Sire Valentin,
De crainte qu'il s'entortillerait, et ne serait bon à personne,
Il faut le pourvoir d'un fond en moi;

Qui arrivera en me donnant autant de louanges
Que tu imputes le tort à Sire Valentin.

Duc. Et, Protée, nous osons nous fier à toi en cette sorte ;
Car nous savons, sur le rapport de Valentin,
Que vous êtes déjà l'ami constant de l'amour,
Et ne pouvez pas bientôt vous révolter et changer d'airs.
Sur ce mandat tu auras l'accès,
Où avec Silvie tu pourras conférer à ton aise ;
Car elle est grosse, lourde, mélancolique,
Et elle t'accueillera bien à cause de ton ami,
Et, alors tu pourras la persuader
Haïr le jeune Valentin et aimer mon ami.

Pro. Autant que je puisse faire, je le ferai :
Mais vous, Sire Turio, n'êtes pas assez rusé ;
Vous devez tendre de gluaux pour embrouiller ses désirs
Par des sonnets plaintifs, les vers desquels
Seraient chargés plein de vœux avantageux.

Duc. Oui, grande est la force de la poésie céleste.

Pro. Dites, donc, que sur l'autel de sa beauté
Vous sacrifiez vos larmes, vos soupirs, votre cœur,
Écrivez jusqu'à ce que l'encre soit sèche,
Et humietez la encore de vos larmes,
Et composez quelque ligne touchante
Qui peut découvrir l'intégrité de votre cœur :
Car le luth d'Orphée était muni des ligaments de poëtes,
L'attouchement doré duquel pourrait attendrir le fer et les pierres,
Apprivoiser les tigres et d'énormes léviathans,
En les forçant de quitter leur profonds non sondés
Pour danser sur les sables.
Après vos terribles élégies pitoyables,
Visite la croisée de la bien-aimée la nuit,
Avec quelque concert mélodieux accorde à leurs instruments
Quelque air pitoyable ; le silence profond de la nuit
Conviendra bien à une telle douleur douce et plaintive.
Ceci la gagnera ; si non, rien.

Duc. Cette discipline montre que tu as été épris d'amour.

Tu. Cette nuit même suivrai-je ton avis.
Alors, cher Protée, mon conseiller,
Allons tout à l'heure dans la ville,
Chercher quelque gentilhomme très bon musicien.
J'ai un sonnet qui servira bien
Pour mettre en pratique ton bon conseil.
Duc. À l'ouvrage, Messieurs.
Pro. Nous rendrons nos devoirs à votre Grâce jusqu'à le soupé est servi,
Et après cela nous déciderons nos procédés.
Duc. Allons le faire ; je vous pardonnerai. [*Ils sortent.*

ACTE IV

SCÈNE I.—*Une Forêt près de Mantoue.*

Quelques PROSCRITS *entrent.*

I^e Proscrit. Confrères, tenez-vous fermes; je vois un voyageur.

II Proscrit. Si il y en a dix, ne vous retirez pas, mais à bas avec eux.

Entrent VALENTIN *et* SPEED.

IIIe Proscrit. Halte-là, Monsieur, et jettez nous ce que vous possèdez:
Si non, nous vous forcerons de vous asseoir, et nous vous pillerons.

Speed. Monsieur, nous sommes perdus; ceux-ci sont des scélérats
Dont tous les voyageurs ont si peur.

Val. Mes amis——

I^e Proscrit. Cela n'est pas vrai. Ce n'est pas ainsi, Monsieur;
Nous sommes vos ennemis.

IIe Proscrit. Paix! nous l'écouterons.

IIIe Proscrit. Oui, par ma barbe, nous l'écouterons; car il est un homme convenable!

Val. Eh bien, sache que j'ai peu de fortune à perdre,
Je suis un homme bien battu par l'adversité:
Mes richesses ne sont que ces pauvres vêtements
Desquels, si vous m'en dépouillez,
Vous prendrez tout ce que je possède.

IIe Proscrit. Où vas-tu?

Val. A Vérone.

I^e Proscrit. D'où viens-tu?

Val. De Milan.

IIIe Proscrit. As-tu longtemps séjourné là?

Val. Une quinzaine de mois, et j'aurais pu y séjourner plus longtemps
Si la mauvaise fortune ne m'eut pas contrarié.

I^e^ Proscrit. Quoi, y étiez-vous banni?

Val. Je l'étais.

IIe Proscrit. Pour quelle crime?

Val. Pour une chose dont le récit me tourmente;
J'ai tué un homme, une action que je me reproche beaucoup,
Mais cependant je le tuai honorablement dans la guerre,
Sans l'avantage faux, ni la basse trahison.

I^e^ Proscrit. Alors, ne vous en repentez pas, si c'en était fait ainsi.
Mais étiez-vous banni pour une si petite faute?

Val. Je le fus, et je me trouvai heureux d'un tel jugement.

I^e^ Proscrit. Connaissez-vous les langues?

Val. Mes voyages de jeunesse m'en ont rendu accompli,
Ou souvent j'aurais été misérable.

IIIe Proscrit. Par la tête nu du gras moine de Robin Hood,
Ce gaillard aurait dû être le roi de notre faction sauvage!

I^e^ Proscrit. Nous l'aurons. Messieurs, un mot.

Speed. Mon maître, faites-vous un d'eux;
C'est une espèce honorable de vol.

Val. Paix, coquin!

IIe Proscrit. Dîtes-nous donc: avez-vous quelque profession?

Val. Rien que ma fortune.

IIIe Proscrit. Sache, alors, que quelqu'uns parmi nous sont gentilshommes,
Tel que la furie d'une jeunesse déréglée
Ont banni de la compagnie des hommes dignes.
Moi-même je fus banni de Vérone
Pour avoir taché d'enlever une dame,
Une héritière, et intimement alliée au Duc.

IIe Proscrit. Et moi je fus banni de Mantoue, car dans une passion
J'ai ainsi frappé au cœur un gentilhomme.

I^e Proscrit. Et moi, pour de telles petites fautes comme celles-ci.
Mais venons au fait, car nous citons nos fautes,
Qu'elles peuvent excuser nos vies sans loi;
Et en partie, te voyant doué
D'un bel extérieure, et par ton récit même un linguiste,
Et un homme possédant les dons
Dont nous avons beaucoup besoin;—
II[e] Proscrit. Vraiment nous conférons avec toi plutôt qu'avec les autres,
Parceque tu es un homme banni.
Etes-vous content d'être notre général?
De faire de nécessité une vertue,
Et vivre comme nous dans ce désert?
III[e] Proscrit. Qu'en dis-tu? seras-tu un des nôtres?
Dis oui, et sois notre chef.
Nous te rendrons hommage, et nous serons gouverné par toi,
Et nous t'aimerons comme notre commandant et notre roi.
I[e] Proscrit. Mais si tu dédaignes notre courtoisie tu meurs.
II[e] Proscrit. Tu ne viveras pas pour te vanter de notre offre.
Val. J'accepte votre offre, et je vivrai avec vous,
Pourvu que vous n'outragiez pas
Des faibles femmes ni des pauvres voyageurs.
III[e] Proscrit. Non, nous détestons de telles pratiques viles.
Viens, va avec nous, nous t'amenerons à nos confrères,
Et te montrerons tout le trésor que nous avons amassé,
Lequel, avec notre personne, resteront à ta disposition
[*Tous sortent.*

SCÈNE II.—*Milan. La Cour du Palais.*

Entre PROTÉE.

Pro. J'ai été déjà faux envers Valentin,
Et maintenant il me faut être également injuste envers Turio.
Sous couleur de recommender Valentin,
J'ai les moyens d'avancer mon propre amour;

Mais Silvie est trop juste, trop fidèle, trop sainte,
Pour être corrompue avec mes dons vils.
Quand je lui atteste la vraie constance,
Elle me reproche la trahison de mon ami :
Quand je consacre mes vœux à sa beauté,
Elle me dit de penser combien je suis parjurée
En manquant à ma foi avec Julie que j'aimai :
Et malgré toutes ses railleries fachées,
La plus petite desquelles étoufferait l'espérance d'un amant,
Cependant, comme l'épagneul, le plus elle dédaigne mon amour
Le plus il croit, et la caresse encore plus.
Mais voici Turio qui vient : maintenant allons à sa fenêtre,
Et offrons de la musique à ses oreilles.

Entrent TURIO *et les Musiciens.*

Tu. Comment donc, Sire Protée, vous êtes vous insinué d'avance ?

Pro. Oui, gentil Turio ; car tu sais que l'amour
S'insinuerai là où il ne peut pas marcher.

Tu. Ah, mais j'espère, Monsieur, que vous n'aimez pas ici.

Pro. Mais, Sire, j'aime ; autrement je n'y serais pas.

Tu. Qui ? Silvie ?

Pro. Oui, Silvie ; pour l'amour de vous.

Tu. Je te remercie pour ton égard. Maintenant, Messieurs,
Commençons l'air, et faissons-le vigoureusement pendant quelque temps.

L'HÔTE *de loin et* JULIE *dans l'habit d'un Garçon.*

Hôte. Maintenant, mon jeune convive, il me semble que vous êtes mélancolique ; je t'en pries dites-moi pour quelle raison ?

Jul. Ma foi ! vraiment, mon hôte, c'est parceque je ne puis pas être gaie.

Hôte. Venez-donc, nous vous rendrons gaie ; je te conduirai où tu entendras de la musique, et verras le gentilhomme que vous cherchiez.

Jul. Mais l'entendrai-je parler ?

Hôte. Mais oui, certainement.

Jul. Cela sera de la musique. [*On joue de la musique*

Hôte. Ecoute ! écoute !

Jul. Est-il parmi eux ?

Hôte. Oui : mais paix ! écoutons-les.

CHANSON.

Qui est Silvie ? Qui est-elle,
Dont tous nos bergers chantent ?
Sainte, belle, et sage est-elle,
De ses grâces les cieux s'en vantent
Se réjouissant des louanges d'une telle.

Est elle bonne comme elle est belle ?
Car la beauté par la bonté se nourrit.
L'amour demeure dans les yeux du ciel,
Et de son aveuglement le guérit,
Et y demeure, par elle chéri.

Alors, à Silvie chantons nous,
Que Silvie possède la perfection ;
Et des mortels excède tous
Qui demeurent ici bas en déjection :
Des girlandes à elle apportons nous.

Hôte. Comment donc ! Etes-vous plus triste qu'auparavant ? Comment allez-vous, mon homme ?
La musique ne vous convient pas ? N'est-elle pas à votre goût ?

Jul. Vous vous trompez. Je ne conviens pas aux musiciens.

Hôte. Pourquoi, mon beau jeune homme ?

Jul. Il joue faux, père.

Hôte. Comment donc ? De mauvaise accord sur les cordes ?

Jul. Non pas ; mais cependant si faux qu'il m'afflige jusqu'aux cordes de mon cœur.

Hôte. Vous avez l'oreille fine.

Jul. Ah, que je fusse sourde ! cela me donne mal au cœur.

Hôte. Je m'aperçois que vous n'aimez pas la musique.

Jul. Pas de tout, quand elle est si discordante.

Hôte. Ecoute, quelle belle variété dans la musique !

Jul. Ah, c'est donc cette variété qui est si cruelle.

Hôte. Vous voudriez qu'ils ne jouent qu'une chose ?

Jul. Je voudrais toujours qu'un d'eux ne jouerait qu'une chose.
Mais, mon hôte, ce Sire Protée dont nous parlons,
Visite-il souvent cette dame ?

Hôte. Ji te dirai une chose, Launce, son domestique, me raconte qu'il l'aimait à la folie.

Jul. Où est Launce ?

Hôte. Il est allé chercher son chien ; que demain, par les ordres de son maître, il va porter comme présent à sa dame.

Jul. Paix !

Hôte. Paix ! Mettez-vous de côté ! la compagnie se disperse

Pro. Sire Turio, n'ayez pas peur. Je plaiderai d'une telle manière.
Que tu diras que j'excelle dans la ruse.

Tu. Où nous rencontrerons-nous ?

Pro. A la fontaine de St. Grégoire.

Tu. Adieu. [TURIO *et les Musiciens sortent.*

SILVIE *apparait en haut a sà fenêtre.*

Pro. Madame, je vous souhaite le bon soir.

Sil. Je vous emercie pour votre musique, Messieurs.
Qui est-ce qui a parlé ?

Pro. Quelqu'un, Madame, dont, si vous saviez la fidélité de son cœur,
Vous apprendriez bien vite à le reconnaître par sa voix pure.

Sil. C'est Sire Protée, je pense.

Pro. Sire Protée, aimable dame, et ton serviteur.

Sil. Quel est ton désir ?

Pro. Que je puisse faire ce qui est le tien.

Sil. Vous avez votre volonté ; mon désir est donc ceci :
Que maintenant que vous hâtez de vous coucher.
Homme rusé, parjure, faux, déloyal !
Penses-tu que je suis si superficielle, si peu sensée
Que d'être séduite par ta flatterie,

Qui as tant trompé par tes vœux ?
Retourne, retourne, demande pardon à ta bien-aimée.
Quant à moi, par cette pale reine de la-nuit je jure,
Que bien loin d'accorder ta requête,
Je te méprise pour ta fausse solicitation ;
Et bientôt je vais me reprocher
Même, pour ce temps que je passe en te parlant.

Pro. C'est vrai que j'aimai une dame,
Mais elle est morte.

Jul. Si je dirais ainsi cela serait faux,
Car je suis sûr qu'elle n'est pas enterrée. [*A part.*

Sil. Dis qu'elle est ; cependant ton ami, Valentin,
Survit ; à qui toi-meme est le témoin,
Je suis fiancée : et n'as-tu pas honte
De lui faire tort par ton importunité ?

Pro. J'apprends aussi que Valentin est mort.

Sil. Et moi aussi j'y suis ensevelie,
Car, dans son tombeau tu peux être sûr
Que je suis enterrée.
Va au tombeau de ta bien-aimée, et en demande
Ou, au moins, enterre le votre dans le sien.

Jul. Il n'entendit pas cela. [*De côté.*

Pro. Madame, si votre âme soit si dûr,
Accorde moi au moins ton portrait pour mon amour,
Le portrait qui est suspendu de ta chambre :
A celui-là je parlerai, à celui-là soupirerai et pleurerai ;
Car, depuis que tu t'es dévouée à un autre,
Je ne suis qu'une ombre ;
Et à ton ombre je ferai vrai amour.

Jul. Si cela fut une substance, assurément tu le tromperais
Et le rendrais qu'une ombre, comme je suis. [*A part.*

Sil. Je n'ai pas envie d'être votre idole, Monsieur ;
Mais, depuis que votre fausseté vous rend convenable
A honorer les ombres et adorer des figures fausses,
Envoie-le moi le matin, et je l'enverrai :
Et, maintenant, bon soir.

Pro. Comme s'en réjouissent les malheureux

Le soir qui attendent le matin leur exécution.
[PROTÉE *et* SILVIE *d'en haut.*
Jul. Mon hôte, voulez-vous partir ?
Hôte. Par la Sainte Vierge, j'étais bien endormi.
Jul. Je vous prie, où demeure Sire Protée ?
Hôte. Vraiment, chez-moi ; ma foi, le jour est presque venu.
Jul. Non pas ; mais cette nuit-ci à été la plus longue
Que j'ai jamais veillé, et la plus triste. [*Tous sortent.*

SCÈNE III.—*Le même.*

Entre EGLAMOUR.

Egl. C'est l'heure même que Madame Silvie
Me supplia de l'appeler et d'apprendre ses sentiments ;
Il y à quelque chose bien important dont elle veut m'entretenir.
Madame, Madame !
Sil. Qui m'appelle ?
Egl. Votre serviteur.
Quelqu'un qui attend les ordres de Madame.
Sil. Sire Eglamour, mille fois bon jour.
Egl. Je t'en souhaite autant, digne dame.
Selon les commandements de Madame,
Je suis venu de si bonne heure apprendre quel devoir
Il te plaira de m'ordonner.
Sil. Oh Eglamour, tu es un gentilhomme,
Ne pense pas que je te flatte, car je jure que je ne fasse pas.
Vaillant, sage, compatissant, fort accompli.
Tu n'ignores pas combien j'estime
Valentin, qui est banni ;
Ni comme mon père voudrait me forcer d'épouser
Le vain Turio, que j'abhorre de tout mon cœur.
Tu as aimé toi-même ; et je t'ai entendit dire,
Mille douleur t'accablai d'un tel chagrin
Que quand ta femme et ta bien-aimée est morte,

Sur le tombeau de laquelle tu vouas la pure chasteté.
Sire Eglamour, je voudrais aller auprès de Valentin,
A Mantoue, où on dit qu'il demeure ;
Et, car les chemins sont dangereux à traverser,
Je désire que tu m'accompagnes.
Sur ta foi et ton honneur je me répose.
N'excite pas la colère de mon père, Eglamour,
Mais pense à ma douleur, la douleur d'une dame,
Et sur la justice de m'enfuir d'ici,
Pour me garder d'un mariage le plus maudit
Que le ciel et la fortune toujours récompensèrent avec des peines.
Je t'en prie, même avec un cœur
Aussi plein de douleur que la mer est de sables,
De m'accompagner et de venir avec moi :
Si non, de cacher ce que je t'ai dit,
Que je puisse hasarder de m'en aller seule.

Egl. Madame, je suis bien touché de tes malheurs ;
Que depuis que je sache qu'ils ont leur source dans la vertue,
Je veux bien t'accompagner,
Me souciant aussi peu de ce qui m'arrive
Que je te souhaite beaucoup la bonne fortune
Quand iras-tu ?

Sil. Ce soir même.

Egl. Où te rencontrai-je ?

Sil. A la cellule du moine Patrice,
Où je vais faire la sainte confession.

Egl. Je ne manquerai pas à Madame.
Bon jour, gentille dame.

Sil. Bon jour, aimable Sire Eglamour. [*Ils sortent.*

SCÈNE IV.—*Le même.*

LAUNCE *entre avec son Chien.*

Laun. Quand le domestique d'un homme le traitera comme un chien, regarde donc, il va très mal : un que j'ai élevé dès

son enfance, un que j'ai sauvé d'être noyé, quand trois ou quatre de ses frères et sœurs aveugles souffèrent. Je l'ai appris avec bien de soin, même on dirais avec précision. Ainsi j'apprendrais un chien. On m'envoya le porter pour un cadeau de mon maître à Madame Silvie; et je viens d'entrer sa salle à manger quand il va à son tailleur, et en vole une cuisse d'un chapon. Oh c'est bien mal quand un mâtin ne peut se comporter bien dans chaque société !

Je voudrais avoir, comme on peut dire, un qui se chargerait d'être un vrai chien en toutes choses.

Si je n'eus pas possédé plus d'esprit que lui en m'accusant d'une faute qu'il a faite, vraiment je pense qu'il en aurait été pendu ; par ma foi il en aurait souffert. Vous serez le juge. Il se fourra dans la compagnie de trois ou quatre chiens bien élevés sous la table du Duc : il n'a pas été là pendant deux minutes que, ma foi, toute la chambre exhala l'odeur ! "Peste soit du chien," dit un, "Quel chien que ceci ?" dit un autre. "Chassez-le d'ici," dit un troisième ; "Qu'il soit pendu," dit le Duc. Moi, ayant reconnu l'odeur ; savait que ce fut Crab, et je vais à celui qui fouettait le chien : "Ami," dis-je, "vous voulez fouetter le chien ?" "Oui, ma foi, je veux," dit-il. "Vous lui faites plus de tort," dis-je, "puisque ce fut moi qui a fait cette chose." Et sans plus de façon il me fouettait hors de la chambre. Combien de maîtres feraient autant pour leur domestique ? Moi-même, je jurerais je me fus assis au bloc à cause des oies qu'il a tuées, autrement il en aurait souffert. Toi, tu ne te rappelles pas de ceci maintenant ! Moi-même, je me rappelle de la vilénie que tu m'as faite quand je fis mes adieux à Madame Silvie, ne t'ai-je pas dit de me regarder et de faire comme moi ? Quand m'as-tu vu élever ma jambe et uriner contre le bourrelet de robe d'une dame ? M'as tu jamais vu faire une telle chose ?

Entrent PROTÉE *et* JULIE.

Pro. Sébastien est ton nom. Je t'aime bien,
Et je t'emploierai bientôt pour quelque service.

Jul. Pour ce que tu veux.—Je ferai de mon mieux.

Pro. J'espère que tu le feras. Comment donc, toi paysan ?
Où as tu passé ces deux jours paresseux ? [*A* LAUNCE.

Laun. Vraiment, Monsieur, j'ai porté à Madame Silvie le chien selon vos ordres.

Pro. Et qu'a-t-elle dit de mon petit bijou ?

Laun. Vraiment, elle dit, votre chien était un mâtin ; et elle vous dit que des remercîments hargneux sont assez bons pour un tel cadeau.

Pro. Mais, elle a reçu mon chien ?

Launc. Non, vraiment, elle ne l'a pas reçu : voici que je l'ai rapporté.

Pro. Quoi, lui as-tu offert ceci de moi ?

Launc. Oui, Monsieur, l'autre écureil m'était volé par les garçons du bourreau dans la place du marché ; et alors je lui offris le mien, qui est un chien dix fois plus grand que le votre, et ainsi le cadeau est encore plus précieux.

Pro. Va, sors d'ici, et retrouve mon chien,
Ou ne reviens plus sous mes yeux.
Va, te dis-je ; restes-tu ici pour me vexer ? [LAUNCE *sort.*
Un esclave qui me fait continuellement honte.
Sébastien, je t'ai entretenu,
En partie, car j'ai besoin d'un tel jeune homme,
Qui peut conduire mes affaires avec quelques discretion,
Car c'est inutile de se confier à ce stupide lourdeaux ;
Mais, surtout à cause de ta figure et de ta conduire :
Lesquelles (si je ne me trompe pas)
Sont les témoins d'une bonne éducation, de la fortune et de la vérité :
En conséquence, sache que c'est pour cela que je t'entretiens.
Va bientôt, prends avec toi cette bague,
Apporte la à Madame Silvie ;
Elle m'aima bien, et me la donna.

Jul. Il parait que vous me l'aimâtes pas bien pour vous défaire ainsi de son cadeau :
Elle est donc morte ?

Pro. Non, pas ; je pense qu'elle vive encore.

Jul. Hélas !

Pro. Pourquoi dis-tu "Hélas !"
Jul. Je ne puis pas m'empêcher d'avoir pitié d'elle.
Pro. Pourquoi as-tu pitié d'elle ?
Jul. Car, je pense, qu'elle t'aima autant
Que vous aimez votre dame Silvie :
Elle rêve de celui qui a oublié son amour ;
Tu aimes à la folie celle qui ne se soucie pas de ton amour.
C'est dommage que l'amour soit si contraire ;
Et en y pensant je suis forcé de crier "Hélas !"
Pro. Eh bien, donne lui cette bague, et avec elle
Cette lettre ;—c'est là sa chambre. Dites à Madame
Je réclame la promesse de son tableau céleste.
Ton message fait, hâte toi à ma chambre,
Où tu me trouveras triste et solitaire. [PROTÉE *sort.*
Jul. Combien de femmes s'acquitteraient d'un tel message ?
Hélas, pauvre Protée ! tu as entretenu
Un renard pour être pasteur de tes agneaux :
Hélas, pauvre sot ! pourquoi ai-je pitié de lui
Qui me méprise de tout son cœur ?
Parcequ'il l'aime, il faut que je le plaigne.
Je lui donna cette bague quand il se sépara de moi
Pour le lier à se rappeler de ma volonté :
Et, maintenant, malheureux messager,
Il faut que je plaide pour ce que je ne voudrais pas obtenir ;
Que je porte ce que j'aurais voulu refuser ;
Que je loue sa foi, que j'aurais voulu blâmer.
Je suis l'amante fidèle et confirmée de mon maître,
Mais je ne puis pas être la servante fidèle de mon maître,
A moins que je ne suis une fausse traîtresse à moi-même.
Néanmoins, je ferai la cour pour lui, mais cependant très froidement,
Car, Dieu le sait, je ne lui souhaite pas de succès.

SILVIE *entre avec Suite.*

Madame, bon jour ! Je vous prie aidez-moi.
D'aller où je puis parler avec Madame Silvie.
Sil. Et, si c'était moi, que me voudrais-tu ?

Jul. Si vous êtes elle, je t'en prie d'écouter
Avec patience le message que je t'apporte.
Sil. De quoi ?
Jul. De mon maître, Sire Protée, Madame.
Sil. Oh ! il t'envoie chercher un tableau ?
Jul. Oui, Madame.
Sil. Apportez-moi ce tableau-là. [*On apporte le tableau.*
Va, donne ceci à ton maître : dis-lui c'est de moi,
D'une Julie, que ses pensées changeantes oublient,
Et qui conviendrait mieux à sa chambre que cette ombre.
Jul. Madame, voulez-vous lire cette lettre.—
Pardon, Madame, je t'ai sans ordre
Apporté une lettre de Madame.
Voici la lettre.
Sil. Je t'en prie, laissez-moi la regarder encore.
Jul. Cela c'est impossible ; bonne Madame, pardon.
Sil. Voilà, tiens.
Je ne regarderai-pas les vers de votre maître :
Je sais bien qu'ils sont pleins de protestations,
Et abondant de jurements récents qu'il violera
Aussi facilement que je déchire ce papier.
Jul. Madame, il envoie à Madame cette bague.
Sil. Encore plus de honte qu'il me l'envoie ;
Car je l'ai entendu dire mille fois
Que sa Julie la lui donna à son départ.
Néanmoins que son doigt faux a profané la bague,
Mon doigt ne fera pas à sa Julie un si grand tort.
Jul. Elle te remerçie.
Sil. Que dis-tu ?
Jul. Je te remerçie, Madame, pour ta sympathie.
Pauvre dame ! mon maître lui fait grand tort.
Sil. La connais-tu ?
Jul. Presqu'aussi bien que je me connais moi-même :
Me rappelant de ses malheurs je te proteste
Cent fois j'ai pleuré.
Sil. Elle pense peut-être que Protée l'a abandonnée.
Jul. Je pense qu'elle le fait ; c'est là la cause de sa douleur.

Sil. N'est-elle pas très belle ?

Jul. Elle a été plus belle qu'elle ne l'est, Madame,
Quand elle pense que mon maître l'aima bien ;
À mes yeux elle fut aussi belle que vous ;
Mes depuis qu'elle négligea son miroir
Et jeta d'elle son parasol,
L'air a chassé les roses de ses joues,
Et a enlevé le teint de lys de sa figure,
Que maintenant elle est devenue aussi sombre que moi-même.

Sil. Quelle taille avait-elle ?

Jul. A peu près comme la mienne, car à la Pentecôte,
Quand on joua tous nos spectacles de délices,
Les jeunes gens me persuadaient jouer le rôle d'une femme,
Et je m'habillai dans la robe de Madame Julie ;
Qui m'allait aussi bien, dans le jugement de tous,
Que si le vêtement m'avait été fait exprès :
Aussi, je sais qu'elle est à peu près de mon hauteur.
Et alors, je la touchai jusqu'au larmes,
Car je jouai un rôle lamentable :
Madame, cela ressemblait à Ariadne qui se passionnait
A cause du parjure et fuite injuste de Thésée ;
Quel rôle j'ai si bien feint avec mes larmes.
Que ma pauvre maîtresse, en étant touché,
Pleurait amèrement ; et que je puissiais être mort
Si moi dans mes pensées n'éprouvai pas sa vraie douleur !

Sil. Elle t'en est redevable, gentil jeune homme !
Hélas, pauvre dame ! désolée et abandonnée !
Je pleure moi-même en pensant de tes mots.
Voici, jeune homme, voilà ma bourse ; je te donne celle-ci
A cause de ta douce maîtresse, car tu l'aimes.
Adieu.

Jul. Et elle t'en remerçiera, si tu viens jamais la connaître.
Une dame vertueuse, douce, et belle.
J'espère que la cour de mon maître ne sera que froide,
Depuis qu'elle a tant de respect pour l'amour de ma maîtresse.

Hélas, comment l'amour peut-il se moquer de lui-même?
Voici son tableau : laissez-moi voir; je pense,
Si j'avais une telle robe, ma figure
Serait bien aussi belle que la sienne:
Mais cependant le peinture la flatta un peu,
A moins que je me flatte moi-même un peu trop.
Ses cheveux sont chatains, les miens sont parfaitement jaunes.
Si cela c'est toute la différence dans son amour,
Je me procurerai une perruque d'une telle couleur.
Ses yeux sont gris comme le verre, et les miens aussi :
Oui, donc, son front est bas, et le mien est haut.
Que serait-ce qu'elle respecte en elle,
Que je ne puis rendre en moi-même,
Si ce fol amour ne fut un Dieu aveugle?
Viens, ombre, viens, et lutte avec cette ombre,
Car c'est ton rival. Oh toi forme insensible,
Tu seras adorée, baisée, aimée, honorée ;
Et s'il y avait de sens dans cette idolatrie,
Mon être serait le tableau à ta place.
Je te traiterai avec bonté à cause de ta maîtresse,
Qui me traitait ainsi ; ou autrement, par Jupiter, je jure
Que je t'aurais écrasé tes yeux aveugles,
Pour rendre mon maître hors d'amour avec toi!

[*Elle sort.*

ACTE V

SCÈNE I.—*Le même. Une Abbaye.*

Entre EGLAMOUR.

Egl. Le soleil commence à dorer le ciel dans l'ouest ;
Et maintenant c'est à peu près l'heure même
Que Silvie aurait dû me rencontrer à la cellule du moine
Patrice.
Elle ne manquera pas, car les amants ne rompent pas les heures
Si ce n'est rien d'arriver avant leur temps ;
Si bien ils hâtent leur expédition.
Voie donc comme elle vient.

Entre SILVIE.

Madame, bonsoir !

Sil. Amen, amen ! va donc, bon Eglamour,
A la posterne près du mur de l'abbaye ;
Je crains que je suis suivie par des espions.

Egl. Ne crains rien, la forêt n'est pas éloignée de trois ligues.
Si nous y parvenons nous sommes sûr de notre chemin.
[*Ils sortent.*

SCÈNE II.—*Le même. Une Chambre dans le Palais du* DUC.

TURIO, PROTÉE, *et* JULIE *entrent.*

Tu. Sire Protée, que répond Silvie à mes avances ?

Pro. Oh, Monsieur, je le trouve plus douce qu'elle n'était ;
Mais, cependant, elle s'offence de votre personne.

Tu. Quoi donc, que ma jambe est trop longue ?

Pro. Non, qu'elle est trop courte.

Tu. Je porterai une botte, pour la rendre un peu plus longue.
Pro. Mais l'amour ne sera pas stimulé à ce qu'il abhorre.
Tu. Comment trouve-t-elle ma figure ?
Pro. Elle dit qu'elle est belle.
Tu. Non donc, la coquine ment ; ma figure est foncée.
Pro. Mais les perles sont blanches, et le proverbe dit,
"Des hommes noirs sont des perles dans les yeux des belles dames."
Jul. Il est vrai, de telles perles qui éteignent les yeux des dames,
Car j'aimerais mieux clignoter que les regarder
Tu. Comment aime-t-elle mon discours ? [*A part.*
Pro. Mal, quand vous parlez de la guerre.
Tu. Mais bien quand je parle de l'amour et de la paix ?
Jul. Mais mieux encore quand vous vous taisez. [*A part.*
Tu. Que dit-elle de ma valeur ?
Pro. Oh, Monsieur, elle ne se doute pas de cela.
Jul. Elle n'en a pas besoin quand elle sait que c'est la lâcheté ?
Tu. Que dit-elle de ma naissance ? [*A part.*
Pro. Que vous êtes bien descendu.
Jul. Vraiment d'un gentilhomme à un fou. [*A part.*
Tu. Considère-t-elle mes professions ?
Pro. Ah oui, elle a eu pitié.
Tu. Pourquoi ?
Jul. Qu'un tel âne les posséderait. [*A part.*
Pro. Qu'elles sont donné en bail.
Jul. Voici le Duc qui vient.

Le DUC *entre.*

Duc. Comment donc, Sire Protée ? Comment donc, Turio ?
Lequel de vous a vu Sire Eglamour dernièrement ?
Tu. Pas moi.
Pro. Ni moi.
Duc. As-tu vu ma fille ?
Pro. Non plus.
Duc. Comment donc, elle s'est alors enfuit à ce paysan Valentin ;

Et Églamour avec elle.
Il est vrai, car le moine Laurence les a tous deux rencontrés,
Comme il errait dans la forêt en pénitence ;
Il le connaissait bien, et dévina que c'était elle ;
Mais étant déguisée, il n'en fut pas sûr :
En outre, elle s'était proposée de se confesser
À la cellule de Saint Patrice ce soir ; et elle n'y était pas :
Ces apparences confirment sa fuite d'ici.
Alors, je te prie, ne perd pas le temps en parlant,
Mais montez bientôt à cheval, et rencontrez-moi
Sur le pied montant de la montagne
Qui conduit vers Mantoue, où ils se sont enfuits.
Dépêche toi, cher gentilhomme, et suis moi. [*Il sort.*

Jul. Eh bien, c'est donc comme ceci d'être une fille perverse,
Qui fuit sa fortune quand elle la suit ;
Je la suivrai ; plus pour m'être vengé sur Églamour
Que pour aucun amour de la folle Silvie. [*Elle sort.*

Pro. Et moi je suivrai, plus pour l'amour de Silvie
Que pour la haine d'Églamour qui l'accompagne. [*Il sort.*

Jul. Et je suivrai plus pour contrarier cet amour,
Que pour aucune haine que je porte à Silvie,
Qui est partie pour l'amour. [*Elle sort.*

SCÈNE III.—*Les Frontières de Mantoue. La Forêt.*

SILVIE *et les* PROSCRITS *entrent.*

I^e^ Proscrit. Viens, viens,
Soyez patiente, il faut vous conduire à notre capitaine.

Sil. Mille malheurs encore que celui-ci
M'ont appris à le supporter avec patience.

IIe Proscrit. Viens, emporte-la.

I^e^ Proscrit. Où est le gentilhomme qui l'accompagna ?

IIIe Proscrit. Etant au pied léger, il nous a dépassé,
Mais Moyses et Valérie le suivent.
Va avec elle à l'extrémité oueste du bois,

Voilà notre capitaine : nous poursuivrons celui qui s'était enfuit,
Le buisson est entouré, il ne peut pas s'échapper.
I^e Proscrit. Viens, il faut vous amener
À la caverne de notre capitaine ;
Ne crains pas ; il a un esprit honorable,
Et ne traitera pas une femme sans loi.
Sil. Oh Valentin, je souffre ceci pour toi. [*Tous sortent.*

SCÈNE IV.—*Une autre Partie de la Forêt.*

Val. Comme l'usage engendre l'habitude chez l'homme !
Ce sombre désert, ces bois peu fréquentés,
Je les supporte mieux que les villes peuplées et florissantes.
Ici puis-je m'asseoir seul, vu de personne,
Et aux notes plaintives du rossignol
Accorder mes malheurs et raconter mes douleurs.
Oh toi, qui si longtemps a habité dans mon sein,
Ne laisse pas inhabité encore ta demeure,
De crainte que l'édifice tombe, devenant ruineux,
Et ne laisse aucune mémoire de ce qu'il n'était !
Ranime moi avec ta présence, Silvie ;
Toi, gentille nymphe, chérie ton berger abandonné !
Que des holàs et quelle tumulte qu'il y a aujourd'hui !
Ceux-ci sont mes camarades, que font de leur volontés leur loi.
Et qui chassent quelque malheureux voyageur ;
Ils m'aiment bien ; cependant j'ai beaucoup à faire
De leur garder des outrages incivils.
Retire toi, Valentin ; qui va là ? [*Il se retire.*

PROTÉE, SILVIE, *et* JULIE *entrent.*

Pro. Madame, ce service que je t'ai rendu
Néanmoins que tu ne respectes point ce que fait ta domestique,
J'ai risqué ma vie pour te sauver de lui

Qui aurait forcé ton amour et ton honneur.
Une faveur plus petite ne puis-je te demander,
Et moins que ceci suis-je sûr tu ne peux pas me rendre.

Val. Comme ce que je vois et j'entends ressemble à un songe !
Amour, prête-moi de la patience pour m'abstenir un peu. [*A part.*

Sil. Oh misérable, malheureuse que je suis !

Pro. Tu fus malheureuse, Madame, avant que je suis arrivé ;
Mais, par ma venue, je t'ai rendu heureuse.

Sil. Par ton approche tu me rends très malheureuse.

Jul. Et moi, quand il vient dans ta présence. [*A part.*

Sil. Eus-je été saisie d'un lion affamé
J'aurais mieux aimé être un déjeûner à cette bête,
Que d'être sauvée par ce faux Protée.
Oh ciel, sois juge combien j'aime Valentin !
Dont la vie m'est aussi chère que mon âme ;
Tout autant (car encore plus est impossible)
Je déteste le faux Protée parjuré :
Ainsi, va donc, et ne me solicite plus.

Pro. Quelle action dangeureuse, même si elle entrainât la mort,
N'oserais-je pas entreprendre pour un regard doux ?
Oh c'est la malédiction de l'amour et toujours approuvée,
Quand les femmes ne veulent pas aimer où elles sont aimées !

Sil. Quand Protée ne peut pas aimer où il est aimé
Lisez donc le cœur de Julie, ta première bien-aimée.
Pourquoi, tu déchiras alors ta foi
En mille serments, et tous ces serments
Sont descendus dans le parjure en m'aimant.
Tu n'as plus de foi maintenant, à moins que tu en as deux ;
Et cela est beaucoup pire que point du tout ; c'est mieux d'avoir point
Que plusieurs fois, qui est un de trop :
Toi simulé de ton vrai ami !

Pro. Dans l'amour
Qui a du respect pour son ami ?

Sil. Tous les hommes excepté Protée.

Pro. Non donc, si la douce nature des paroles touchantes
Ne peuvent te changer en un esprit plus doux
Je te courtiserai comme un soldat au moyen des armes ;
Et je t'aimerai contre la nature de l'amour,—je te forcerai :
Sil. Oh ciel !
Pro. Je te forcerai à ceder à mon désir.
Val. Brigand, relâche ta main rude et grossière,
Toi ami d'un mauvais genre !
Pro. Valentin !
Val. Toi, l'ami de tout le monde, qui est sans foi ni amour,
Car un ami est tel maintenant ; homme perfide !
Tu as trompé mes espoirs ; rien que le fait
M'en pourrait avoir persuadé : maintenant je n'ose dire
Que je possède un ami : tu m'en donnerais un démenti.
Et à qui peut-on se confier quand sa propre main
Est parjuré jusqu'à la poignée ? Protée,
Je suis faché que je ne puis plus te croire,
Mais compter le monde étranger à cause de toi.
La blessure privée est la plus profonde.
Oh jour le plus maudit,
Que, entre tous mes ennemis, un ami serait le pire !
Pro. Ma honte et mon crime me confondait.
Pardonnez-moi ; Valentin, si le vrai repentir,
Soit une amende suffisante pour le péché,
Je l'offre ici, je l'expie maintenant
Autant que je l'en ai jamais commis.
Val. Alors j'en suis satisfait ;
Et encore je te reçois comme honnête homme.
Qui n'est pas satisfait par la pénitence
N'est satisfait ni du ciel ni de la terre, car ceux-ci sont satisfaits.
Et, que mon amour paraisse vrai et de bonne volonté,
Tout ce qui m'appartenait en Silvie je te la donne.
Jul. Oh, misérable que je suis! [*Elle s'évanouit.*
Pro. Faites attention au garçon.
Val. Comment, garçon !
Comment plaisant ! comment donc ! qu'y a-t-il ?
Regarde ; parle.

Jul. Oh bon Monsieur, mon maître me chargea de donner une bague à Madame Silvie ; ce qui, par ma négligence, ne fut jamais fait.

Pro. Où est cette bague, garçon ?

Jul. La voici : c'est-celle-ci. [*Elle donne une bague.*

Pro. Comment ! laisse-moi voir ?
Comment, celle-ci est la bague que je donnai à Julie !

Jul. Oh, pardonne-moi, monsieur, je me fus trompée ;
Celle-ci est la bague vous envoyiez à Silvie.
[*Elle montre une autre bague.*

Pro. Mais comment es-tu venu à cette bague ?
A mon départ je la donnai à Julie.

Jul. Et Julie elle-même me la donna ;
Et c'est Julie elle-même qui la apportée ici.

Pro. Comment, Julie !

Jul. La voilà qui donna un but à tous tes serments,
Et les entretint toujours profondement dans son cœur :
Que tu as souvent blessée jusqu'au cœur avec ton parjure.
Oh Protée, que cet habit te fasse rougir ?
Aye honte que j'ai pris
Ce vêtement immodiste, si la honte demeure
Sous déguisement de l'amour :
La modestie trouve que c'est une plus petite faute
Quand les femmes changent leurs formes, que quand
Les hommes changent d'avis.

Pro. Que les hommes changent d'avis ! c'est vrai.
Oh Ciel ! si l'homme
Fut constant, il serait parfait. Cette seule faute
Le remplit de fautes ; le fait parcourir tous les pechés :
L'inconstance vient tomber avant qu'elle commence.
Qu'y a-t-il dans la figure de Silvie, que je ne puis voir
Plus frais en celle de Julie quand je regarde bien ?
Viens donc, viens, une main de chaqu'un :
Que je sois bénit en finissant si heureusement ;
Ce serait pitié si deux tels amis resteraient longtemps ennemis.

Pro. Que le Ciel soit témoin, j'ai pour toujours mon désir.

Jul. Et moi, j'ai le mien.

Les PROSCRITS *entrent avec le* DUC *et* TURIO.

Proscrits. Un prix, un prix, un prix !
Val. Patience, patience, c'est milord le Duc.
Ta Grâce est bienvenue à un homme disgracié,
Valentin bannit.
Duc. Sire Valentin !
Tu. Voilà Silvie ; et Silvie m'appartient.
Val. Turio, retire toi, ou autrement sois prêt à mourir ;
Ne tente pas ma colère.
Ne dis pas que Silvie t'appartient ; si tu dis cela encore une fois,
Milan ne te tiendra pas. La voici.
Même si tu la touches ;
Je te défie d'avoir soufflé sur mon amour.
Tu. Sire Valentin, quant à moi, je ne me soucis pas d'elle,
Je le tiens qu'un fou qui exposera sa vie
Pour une fille qui ne l'aime pas ;
Je ne la demande pas, et ainsi elle est à toi.
Duc. Encore plus dégénéré et bas es tu
De lui faire ainsi la cour,
Et de l'abandonner si légèrement.—
Maintenant, par l'honneur de mes ancêtres,
J'applaude ton esprit, Valentin,
Et crois toi digne de l'amour d'une impératrice.
Sache alors, ici j'oublie toutes tes fautes précédentes,
Annule tous mes ressentiments, and te rappelle encore chez toi :
Et si tu demandes encore un autre titre,
En récompense de ton mérite sans rival,
Je m'en approuverai—Sire Valentin,
Tu es un gentilhomme, et bien né ;
Prends ta Silvie, car tu l'as méritée.
Val. Je remercie ta Grâce, ce don m'a rendu heureux.
Maintenant je te prie, pour l'amour de ta fille,
De me rendre une faveur que je te demandrai.
Duc. Je te la rends pour la tienne, quoi que ce soit.

Val. Ces hommes banits que j'ai gardés avec moi
Sont vraiment des hommes d'un grand mérite ;
Pardonne-leur ce qu'ils ont ici commis,
Et rappelle-les de leur exil :
Ils se sont réformés, polis, pleins de bonté,
Et capables de grands services, digne seigneur.

Duc. Tu as prévalu ; je leur pardonne, et à toi aussi.
Dispose d'eux comme tu connais leur mérite.
Viens, allons ; nous oublierons toutes querelles
Dans les triomphes, la joie, et les grandes fêtes.

Val. Et, ta Grâce, je m'enhardis de te faire sourire
Avec nos discours ;
Que pense ta Grâce de ce page ?

Duc. Je pense que le garçon en a du mérite ; il rougit.

Val. Je te parie, ta Grâce, plus de mérite que de garçon.

Duc. Que veux-tu dire par cela ?

Val. Plait-il, je t'en dirai en marchant,
Que tu merveillerais de ce qui vient d'arriver.
Viens, Protée ; c'est ta punition d'entendre
L'histoire de tes amours découverts :
Cela fait, notre jour de noces sera le vôtre ;
Une fête, une maison, un bonheur mutuel.

[*Tous sortent.*



LA COMÉDIE DES ERREURS

LES PERSONNAGES REPRÈSENTÉS.

SOLINUS	*Duc d'Ephèse.*
ÆGÉON	*Un Négociant de Syracuse.*
ANTIPHOLUS D'EPHÈSE ANTIPHOLUS DE SYRACUSE	*Frères jumeaux, fils d'Ægéon et d'Æmilia, mais pas connus l'un à l'autre.*
DROMIO D'EPHÈSE DROMIO DE SYRACUSE	*Frères jumeaux, serviteurs des deux Antipholus.*
BALTHAZAR	*Un Négociant.*
ANGÉLO	*Un Orfèvre.*
UN NÉGOCIANT . . .	*Ami d'Antipholus de Syracuse.*
UN NÉGOCIANT . . .	*Trafiquant avec Angélo.*
PINCH	*Un Maître d'Ecole, et un Escamoteur.*
ÆMILIA	*Femme d'Ægéon, et une Abbesse à Ephèse.*
ADRIANA	*Femme d'Antipholus d'Ephèse.*
LUCIANA	*Sa sœur.*
LUCE	*Sa domestique.*

Une COURTISANE, *des* GEÔLIERS, OFFICIERS, *et autres Serviteurs.*

SCÈNE—EPHÈSE.

ACTE I

SCÈNE I.—*Salle dans le Palais du* DUC.

Le DUC, ÆGÉON, *le* GEÔLIER, *l'*OFFICIER, *et d'autres Serviteurs entrent.*

Ægéon. Procède, Solinus, à procurer ma chute
Et en me condamnant à mort finis toute la lutte.
Le Duc. Négociant de Syracuse, ne plaide pas encore,
Je ne suis pas partial à rompre nos lois.
L'inimité et la discorde qui récemment
Sont nées de l'outrage rancuner de votre duc,
Aux négociants, nos honnêtes compatriotes,—
Qui ayant besoin de florins pour racheter leurs vies,
Ont scellé ses statuts rigoureux avec leurs sangs,—
Exclue tout pitié de nos regards menaçants.
Car, depuis les conflits mortels et intestins
Entre les paysans séditieux et nous,
Il a été solennellement décrété
Par les Syracusiens et par nous-mêmes,
De ne permettre nul trafic entre nos villes hostiles.
Encore, plus, si aucu'un né à Ephèse est vu,
A aucu'un marché ou foire Syracusien,
Et plus, si aucu'un né Syracusien
Vient à la baie d'Ephèse, il meurt,
Ses biens sont confisqués à la disposition du Duc ;
A moins que mil marcs soient levés
Pour acquitter la dette et le racheter.
Tes biens, évalués à la plus haute valeur,
Ne pouvaient pas monter jusqu'à cent marcs ;
Ainsi tu es condamné à mort par la loi.

Ægéon. Cependant ceci me console : quand vos ordres sont exécutés,
Mes malheurs, comme le soleil au soir, sont terminés.
Le Duc. Eh bien, Syracusien, dis donc brièvement la cause
Pourquoi tu es venu à Ephèse.
Ægéon. On ne peut pas m'avoir imposé un tache plus triste,
Cependant que le monde peut être témoin que ma fin
Fut causée par la nature, et non par des mauvaises actions,
Je dirai ce que mon chagrin me permettrai.
Je suis né a Syracuse, et épousé
A une femme heureuse, excepté pour moi,
Et à cause de moi aussi sauf que notre sort a été malheureux.
Je vivais heureusement avec elle, notre fortune augmenta
A Epidamne ; jusqu'à la mort du facteur
Et le grand soin des biens laissés en désordre
M'arracha des chers embracements de ma femme :
Laquelle je n'avais pas quitté que six mois
Avant qu'elle, que fut presqu'évanouie
Sous l'agréable punition que portent les femmes,
S'était accoutrée pour me suivre ;
Et bientôt arriva sauve où je suis.
Elle n'y était pas longtemps avant qu'elle devint
La mère joyeuse de deux beaux fils ;
Et, ce qui fut étrange, si semblable l'un à l'autre,
Qu'on ne pouvait pas les distinguer sauf par les noms.
A cette même heure, et dans la même auberge,
Une pauvre paysanne était accouchée
D'un tel fardeau,—jumeaux males.
Ceux-ci, car leurs parents étaient très pauvres,
J'achetai, et les élevai pour servir mes fils.
Ma femme, étant fière avec raison de deux tels garçons,
Essaya toujours retourner chez elle.
Je consentis de mauvaise volonté ; hélàs, trop tôt
Nous avons navigué une lieue d'Epidamne
Avant que la mer, toujours obéissants aux vents,
Nous donna avis de notre mal :
Mais nous ne conservons après cela plus d'espoir ;

Car la lumière obscurcie que les cieux nous accordaient
Ne présentait à nos esprits épouvantés
Q'une garantie incertaine de notre mort immédiate;
Que, néanmoins que moi-même l'aurais volontiers embrassée
Cependant les larmes incessantes de ma femme,
Pleurant en avance pour ce qu'elle voyait doit arriver,
Et les plaintes pitoyables des jolis petits,
Qui pleuraient en sympathie, ignorant quoi craindre,
Me força de chercher délai pour eux et pour moi.
Et il arriva ainsi, car il n'y avait nuls autres moyens :
Les matelots cherchaient leur salut par notre bateau,
Et nous abandonnaient le vaisseau, alors coulant à fond ;
Ma femme, ayant plus de soucis pour le plus jeune,
L'avait attaché à un petit mât de réserve,
Dont les marins se pourvoient contre les orages :
Un des autres jumeaux été lié contre lui
Pendant que j'eus été également soigneux de l'autre.
Les enfants ainsi disposés, ma femme et moi,
Fixant nos yeux sur ceux dont nos soins furent fixés,
Nous attachaient à chaque bout du mât;
Et flottant donc, obéissants au courant,
Nous fûmes portés vers Corinthe, comme nous pensons.
Le soleil enfin, regardant la terre,
Dispersa ces vapeurs qui nous offensaient;
Et par l'avantage de sa lumière désirée,
Les mers devenaient calmes, et nous découvrons
Deux bateaux de loin nous approchant,
Celui-là de Corinthe, celui-ci d'Epidaure :
Mais avant qu'ils arrivaient—Oh, ne me questionne plus ;
Tu puis juger la suite par les faits déjà sus.

Le Duc. Non, continue donc, vieillard, n'arrête pas ainsi,
Car nous pouvons te rendre pitié, mais pas te pardonner.

Ægéon. Oh, si les Dieux nous ont fait autant,
Je ne les condamnerais pas maintenant comme cruels,
Car, avant que les vaisseaux se touchaient de deux ligues,
Nous rencontrons un énorme rocher ;
Lequel, nous frappant avec violence,

Notre utile vaisseau se fendit au milieu,
A fin que, par ce divorce injuste de nous,
La fortune nous avait quitté tous deux,
Ce que devait nous réjouir, et encore nous affliger.
La portion à elle, pauvre âme, étant surchargée
D'un plus petit fardeau, mais non d'une plus petite douleur,
Etait portée devant le vent plus rapidement;
Et ces trois furent ramassés en notre vue
Par des pêcheurs de Corinthe, comme nous pensons.
Enfin un autre bateau nous saisissant,
Et sachant qui nous fûmes qu'ils sauvaient,
Souhaitaient le bienvenue à leurs hôtes naufragés :
Et ils auraient privé les pêcheurs de leur proie
Si leur bateau n'eut pas été très tardif;
Et par conséquent ils se dirigeaient chez eux.
Vous me voyez ainsi séparé de mon bonheur;
Et c'est mon malheur que ma vie fut préservée
Pour raconter la triste histoire de mes infortunes.
Le Duc. Et, pour l'amour de ceux dont vous vous affligez,
Faites-moi la faveur de raconter pleinement
Ce qui est arrivé à tous les deux jusqu'ici.
Ægéon. Mon plus jeune garçon, et encore mon soin le plus ainé,
A l'âge de dix-huit devint curieux
A propos de son frère; et m'importuna
Que son attendant (que de la même manière
Fut privé de son frère mais retint son nom,
Puissiez l'accompagner dans la recherche de celui
Qui, pendant que mon amour me poussa à le chercher,
J'hasardai la perte de celui que j'aimais.
Je passai cinq étés dans la Grèce entière,
Errant par tous les pays d'Asie,
Et suivant la côte, j'arrivai à Éphèse ;
Désespérant à trouver, mais peu disposé à abandonner
La recherche d'aucun endroit possible.
Mais ici il faut finir l'histoire de ma vie;
Et je serais heureux en mourant maintenant,
Si tous mes voyages pourraient me garantir qu'ils vivaient.

Le Duc. Malheureux Ægéon, lequel le destin a choisi
Pour souffrir l'extrémité d'un cruel malheur !
Maintenant, croyez-moi, si ce ne fut pas contre nos lois,
Contre ma couronne, mon serment, ma dignité,
Que les princes même, s'ils voulaient, ne pouvaient pas abolire,
Mon âme sollicitrait comme avocat pour vous.
Mais, néanmoins que tu es condamné à mort,
Et une sentence prononcée ne peut pas être révoquée,
Sauf au grand déshonneur de notre majesté ;
Cependant, je te favoriserai en tout ce que je puis :
Pour cela, marchand, je te donnerai ce jour
À chercher ton espoir par l'aide salutaire :
Éprouve tous tes amis en Éphèse ;
Mende ou emprunte pour parvenir à la somme,
Et vis ; si non, alors tu es condamné à mort.
Geôlier, prends-le en ta garde.
Geôlier. Je le ferai, milord.
Ægéon. Ægéon voyage sans aide et sans espoir,
Et ainsi diffère son sort du jour au soir. [*Il sort.*

SCÈNE II.—*Une Place Publique.*

ANTIPHOLUS *et* DROMIO DE SYRACUSE *et un* MARCHAND *entrent.*

Le Marchand. Ainsi, dis que tu es d'Epidamne,
De peur que tes bien seraient trop tôt confisqués.
Ce même jour un marchand de Syracuse
Est arrêté pour être venu ici,
Et n'ayant pas la capacité de racheter sa vie,
Selon le statut de la ville,
Il meurt avant le soleil se couche dans l'ouest.
Voici l'argent vous me donniez à garder.
Ant. S. Va, prends-le au centaure où nous logeons,
Et reste là jusqu'à ce que je te réjoins.

Encore une heure, et ce sera l'heure du dîner ;
Jusqu'alors je verrai les manières de la ville.
J'observerai les marchands, regarderai les bâtiments,
Et alors je retournerai, et m'endormirai à l'auberge,
Car je suis fatigué et raide de mon long voyage.
Va t'en.

Dro. S. Maint homme te prendrait à ton dire,
Et te quitterait, vraiment ayant si bonne excuse.

[DRO. S. *sort.*

Ant. S. Une esclave fidèle, Monsieur, qui très souvent,
Quand je suis triste avec mes soucis et la mélancolie,
Me divertissait de sa gaie plaisanterie.
Quoi, voulez-vous m'accompagner dans la ville ?
Et venir à mon auberge et dîner avec moi ?

Mar. Quelques marchands m'ont invité,
Dont j'espère réaliser grand profit ;
Je demande pardon. Bientôt, à cinq heures,
S'il vous plait, je vous rencontrerai au marché,
Et resterai avec vous jusqu'à l'heure du coucher ;
Mes affaires du moment me demandent à présent.

Ant. S. Adieu, jusqu'àlors ; je vais me distraire,
Et je marcherai par ici et par là pour examiner la ville.

Mar. Monsieur, je vous confie à votre propre contentement.

[*Le* MARCHAND *sort.*

Ant. S. Celui qui me confie à mon propre contentement
Me confie à ce que je ne puis pas obtenir.
Je ressemble à une goutte d'eau dans le monde,
Qui cherche dans l'océan une autre goutte,
Qui tombent la dedans pour trouver son compagnon.
Invisible inquisiteur ! se confonds lui-même.
Ainsi moi, en cherchant une mère et un père,
Misérable, me perds moi-même.

DROMIO D'EPHÈSE *entre.*

Voici que vient l'almanack de mon véritable âge
Quoi donc ? pourquoi es-tu retourné si tôt ?

Dro. E. Retourné si tôt ! plutôt revenu trop tard :

Le chapon brûle, le cochon tombe de la broche :
L'horloge a sonné midi sur la sonnette ;
Ma maîtresse le fit une heure sur ma joue.
Elle est aussi chaude, car la viande est froide;
La viande est froide parceque tu ne retournes-pas chez toi ;
Tu ne retournes-pas chez toi, car tu n'as pas faim,
Tu n'as pas faim, ayant déjà mangé ;
Mais nous, sachant ce que c'est de jeûner, et de prier pour l'autrui,
Nous faisons pénitence pour ton défaut aujourd'hui.

Ant. S. Taisez-vous, Monsieur, je vous prie, et dites-moi ceci :
Où avez-vous laissé l'argent que je vous donnai ?

Dro. E. Oh ! six pence que j'eu Mercredi
Pour payer le sellier pour la croupe de ma maîtresse ?
Le sellier l'eut, Monsieur ; je ne le gardai pas.

Ant. S. Je ne veux pas plaisanter maintenant.
Dis moi, et ne badines pas, où est l'argent ?
Nous, étant étrangers ici, comment oses-tu confier
Une telle charge hors de ta propre garde ?

Dro. E. Je pense vous plaisantez, Monsieur, comme vous dînez-là :
Si je retourne sans l'argent je serais payé en vérité,
Car elle payerai ta faute sur ma caboche.
Je pense que ton estomac, comme le mien, aurait du être ton horloge,
Et te ramènerait chez toi sans messager.

Ant. S. Viens, Dromio, viens, ces plaisanteries sont hors de saison ;
Réserve-les pour une heure plus gaie que celle-ci.
Où est l'or que je te donnasse en charge ?

Dro. E. À moi, Monsieur ? Pourquoi, vous me donniez nul or.

Ant. S. Va donc, toi fripon, cesse de tes bêtises,
Et dis moi comment tu as disposé de ta charge.

Dro. E. Ma charge ne fut que de te chercher du marché
Pour retourner chez vous au Phénix à dîner ;
Ma maîtresse et sa sœur vous attendent.

Ant. S. Maintenant, comme je suis Chrétien, réponds,

Dans quel lieu sauf as-tu mis mon argent ?
Ou je te caserai ta tête si gaie,
Qui joue des tours quand j'en suis indisposé ;
Où sont les mille marcs que je te donnasse ?

Dro. E. J'ai quelques marques de vous sur la tête,
Et quelques marques de ma maîtresse sur mes épaules,
Mais pas entre les deux tant que mille marques.
Si je payerais ton Honneur celles-ci encore,
Peut-être tu ne les souffrirais pas avec patience.

Ant. S. Les marques de ta maîtresse ? Quelle maîtresse, esclave, as-tu ?

Dro. E. La femme de ton Honneur, ma maîtresse au Phénix :
Elle qui jeûne jusqu'à ce que tu retournes à dîner,
Et qui vous prie d'hâter chez vous à dîner.

Ant. S. Quoi ! veux-tu me moquer ainsi en face,
Étant défendu ? Voilà, prends cela, toi coquin.

Dro. E. Que veux-tu dire, Monsieur ? pour l'amour de Dieu, enlève tes mains !
Eh bien, si tu ne le veux, je m'en servirai de mes talons.

[Dro. E. *sort.*

Ant. S. Par ma vie, par quelque projet ou autre
Le coquin m'a pillé de tout mon argent.
On dit que cette ville est pleine de fourberies ;
Comme des vifs jongleurs qui trompent l'œil,
Des sorciers travaillant dans l'obscurité, qui changent leurs résolutions,
Des sorciers tuant l'âme, et déformant le corps,
Des fourbes déguisés, des saltimbanques bavards,
Et plusieurs tels libertins du péché :
Si ceci se trouve ainsi, j'irai de plus tôt.
J'irai au Centaure, pour aller chercher cet esclave :
Je crains beaucoup que mon argent n'est pas sauf.

ACTE II

SCÈNE I.—*Une Place Publique.*

ADRIANNE *et* LUCIANA *entrent.*

Adr. Ni mon mari ni l'esclave sont retournés,
Qui j'envoyai cherchez son maître !
Assurément, Luciana, il est deux heures.
Luc. Peut-être quelque négociant l'a invité,
Et du marché il est allé quelque part au dînez.
Bonne sœur, dînons et ne te chagrines pas :
Un homme est maître de sa liberté :
Le temps est leur maître, et quand ils voient l'heure, ma sœur,
Ils iront ou ils viendront : si c'est ainsi, soie patiente.
Adr. Pourquoi auraient-ils plus de liberté que nous ?
Luc. Car leur occupation se trouve dehors.
Adr. Voie donc, si j'en fasse le même il ne l'aime pas.
Luc. Mais sache donc qu'il doit te régler en tout cas.
Adr. Il n'y en a que les ânes qui se laissent ainsi bridées.
Luc. Cette liberté sans freins, et cette opiniâtreté sont vite vidées
Il n'y a rien situé dans tout ce monde
Qui n'a pas ses limites sur la terre, le ciel ou l'onde :
Les bêtes, les poissons, les oiseaux ailés
Sont soumis aux mâles, et par eux controlés :
Les hommes, plus divins, et maîtres de tout le monde,
Seigneurs de toute la terre et de l'onde,
Doués d'esprit, et des talents beaux,
Plus intelligents que les poissons et les oiseaux,
Sont maîtres à leurs femmes et leurs gouverneurs :
Alors laissez-donc vos volontés attendre sur les leurs

Adr. Cette servitude est la cause que tu ne te maries pas.
Luc. Pas ceci, mais les troubles du lit nuptial en tout cas.
Adr. Mais, fussiez-vous mariée, vous prendriez quelqu'autorité.
Luc. Avant que j'aime, j'apprendrai l'obéissance comme la meilleure qualité.
Adr. Comment si votre mari vous abandonne pour autrui?
Luc. Jusqu'à-ce qu'il retourna je serai fidèle à lui.
Adr. La patience impassible! pas d'étonnement si elle s'arrête,
Elles peuvent être douces, si c'en est leur intérêt,
Une âme misérable écrasée par l'adversité.
Nous le prions de se taire dans leur extrémité.
Mais si nous mêmes furent ainsi éprouvés par la douleur,
Autant ou encore plus nous nous plaignerons de notre malheur.
Ainsi toi, qui n'est pas par un mari cruel ainsi affligé,
En avançant l'inutile patience voudrais me soulager;
Mais si tu vives pour être ainsi traiter,
Cette ridicule patience en toi sera abandonnée.
Luc. Bien, je me marrierai un jour pour en faire l'expériment.
Voilà votre mari; je vois que vous n'êtes pas veuve.

Dromio d'Ephèse *entre.*

Adr. Dis, ton maître tardif est-il encore venu?
Dro. E. Oui, il a dit ses sentiments sur mon oreille.
Luc. Parlait-il d'une manière si ambigue que tu ne puisses pas comprendre son entente?
Dro. E. Bien plus encore, il frappa si franchement
Je pouvais aussi sentir ses coups; mais vraiment avec tant d'indécision que je ne pouvais presque le comprendre.
Adr. Mais dites, je vous prie, retourne-t-il chez lui?
Il me semble qu'il ne si soucie pas beaucoup de plaire à sa femme.
Dro. E. Bien donc, maîtresse, assurément mon maître est fou.
Adr. Fou, toi scélérat?
Dro. E. Je ne veux pas dire cocu fou;
Mais certainement il est fou pur.

Quand je lui priai de retourner à dîner,
Il me demanda mille marks en or.
"*C'est l'heure du dîner,*" dis-je; "*Mon argent,*" dit-il:
"*Où sont les mille marcs que je vous donnai, coquin?*"
"*Le cochon,*" dis-je, "*est brulé*"; "*Mon or,*" dit-il:
"*Ma maîtresse, Monsieur,*" dis-je; "Que ta maîtresse soit pendue!
Je ne connais pas ta maîtresse; peste soit de ta maîtresse!"

Luc. Qui le dit?

Dro. E. Dit mon maître:
"*Je connais,*" dit-il, "*ni maison, ni femme, ni maîtresse.*"
A ce que mon message, convenable à ma langue,
Je le remerçie, j'emporte sur mes épaules,
Car en conclusion il me battit là.

Adr. Retourne encore, toi esclave, et emporte-le encore chez lui.

Dro. E. Retourne, et qu'on te batte encore jusqu'à ta maison?
Pour l'amour de Dieu, envoie encore un autre messager.

Adr. Retourne, esclave, ou je te briserai la tête.

Dro. E. Et il bénira cette blessure avec un autre coup.
Entre vous deux ma tête sera bien bénit.

Adr. Va donc, paysan bavard! cherche ton maître chez lui.

Dro. E. Suis-je si rond avec vous
Que comme un ballon vous me repoussez ainsi?
Vous me repoussez par ici, et il me repousse par là;
Si je dure dans un tel service il faut m'encaisser en cuir.
[*Il sort.*

Luc. Fi donc! comme l'impatience s'assombri dans ta face!

Adr. Sa compagnie à ses mignons fera grâce,
Pendant que je meurs de faim pour un regard de bonté!
Les rides de la vieillesse m'ont-elles oté toute beauté
De ma pauvre joue? Bien, il l'a détruite.
Mes discours sont-ils lourds? stérile mon esprit?
Si on veux gâter le discours éloquent et brillant,
La cruauté l'émousse que le marbre plus fortement:
Leurs jolies robes me privent-elles de son affection?
Cela n'est pas ma faute, il est maître de ma conduite.

Quelles ruines en moi peuvent être trouvées
Qui ne sont pas par lui-même ruinées ?
Puisque ma beauté ne puis pas plaire à son œil,
Je la ternirai par mes larmes, et m'habillerai en deuil.
Luc. Combien de pauvres fous servent la jalousie insensée ?
[*Tous sortent.*

SCÈNE II.—*Le même.*

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE *entre.*

Ant. S. L'or que je donnasse à Dromio est mis
En sureté au Centaur, et l'esclave attentif
Est allé avec soin me chercher partout
Par ma computation et le récit de mon hôte.
Je ne pourrais pas parler avec Dromio,
Depuis que je l'enverrai du marché. Voie, qu'il vient.

DROMIO DE SYRACUSE *entre.*

Comment, Monsieur ? T'es tu débarrassé de ton humeur oyeux ?
Comme tu aimes les coups, plaisantes encore avec moi.
Vous ne connaissez nul Centaure ? Vous ne recevez nul or ?
Votre maîtresse t'envoya me chercher au dîner chez elle ?
Ma maison était au Phénix ? Fus-tu fou
Qu'ainsi follement tu me répondras ?
Dro. S. Quelle réponse, Monsieur ? Quand parlais-je ainsi ?
Ant. S. Même maintenant, même ici il n'y a pas une demie heure.
Dro. S. Je ne vous ai pas vu depuis que vous m'envoyez d'ici,
Chez le Centaure avec l'or que je vous donnasse.
Ant. S. Vilain, tu niais la recette de l'or ;
Et me parla d'une maîtresse et d'un dîner,
Pour lequel, j'espère, tu sentes je fusse fâché.
Dro. S. Je suis heureux vous voir plaisanter ainsi :
Que signifie cette facétie ? Je te prie, mon maître, dis moi.

Ant. S. Quoi donc, me moques-tu et m'insultes-tu encore ?
Penses-tu que je plaisante ? Prends cela, et cela !
[*Il bat* DROMIO.

Dro. S. Tiens, Monsieur, pour l'amour de Dieu !
Maintenant votre plaisanterie est de bonne foi :
Pourquoi me traites tu ainsi ?

Ant. S. Parceque quelque fois je te traite familièrement,
Comme mon fou, et cause avec toi,
Votre insolence plaisante avec mon amitié.
Et voudrais faire une commune de mes heures sérieuses.
Quand le soleil brille que les moucherons fous s'amusent,
Mais qu'ils se cachent quand il se dérobe à la vue.
Si vous voulez plaisanter avec moi, sachez mon aspect
Et adaptez votre conduite à mes désirs,
Ou je battrai cette façon dans ta tête (sconce).

Dro. S. Sconce you call it ? So you have battering. I had rather have it a head ; an you use these blows long, I must get a sconce for my head and insconce it too ; or else I shall seek my wit in my shoulders. Mais, je te prie, Seigneur, pourquoi suis-je battu ?

Ant. S. Ne sais-tu pas ?

Dro. S. Rien, Seigneur, excepté que je suis battu.

Ant. S. Vous dirai-je pourquoi ?

Dro. S. Oui, Monsieur, et parceque ; car on dit que chaque pourquoi a un parceque.

Ant. S. Pourquoi, premièrement,—car tu me moquas ; et alors—le parceque,
Parceque tu le pressas encore une seconde fois.

Dro. S. L'homme fut-il jamais battu ainsi hors de saison
Quand le pourquoi et le parceque sont sans rime ni raison ?
Bien, Monsieur, je vous remercie.

Ant. S. Me remercie, Monsieur ! pourquoi ?

Dro. S. Ma foi, Monsieur, pour ce quelque chose que tu me donnas pour rien.

Ant. S. Je vous dédommagerai ensuite en vous donnant rien pour quelque chose. Mais, dis moi, Monsieur, est-ce l'heure du dîner ?

Dro. S. Non, Monsieur : je pense que la viande a besoin de ce que je possède.

Ant. S. A la bonne heure, Monsieur ; en qu'est-ce que cela ?

Dro. S. L'arrosement.

Ant. S. Bien, Monsieur, alors elle sera sèche.

Dro. S. Si elle est, Monsieur, je vous prie n'en mangez pas.

Ant. S. Votre raison ?

Dro. S. De peur qu'il vous rendrait cholérique, et me gagnerait encore un autre arrosement.

Ant. S. Eh bien, Monsieur, apprends plaisanter en temps opportun ; il y a un temps pour toute chose.

Dro. S. J'oserais nier cela, avant que tu fusses si cholérique.

Ant. S. Par quelle règle, Monsieur ?

Dro. S. Vraiment, Monsieur, par une règle aussi simple que la simple tête chauve du Père Temps lui-même.

Ant. S. Laissons-nous l'entendre.

Dro. S. Il n'y a pas le temps pour ce qu'un homme recouvre ses cheveux qui devient chauve par la nature.

Ant. S. Ne peut-il pas le faire par l'amende et la reprise ?

Dro. S. Oui, en payant une amende pour une perruke, et de recouvrer les cheveux perdus d'un autre homme.

Ant. S. Pourquoi le Temps est-il si ladre des cheveux, voyant que les cheveux sont un excrément si abondant ?

Dro. S. Parceque c'est un bonheur qu'il a donné aux bêtes, et ce qu'il a retranché aux hommes en cheveux il leur a donné en esprit.

Ant. S. Mais, donc, il y a maint homme qui a plus de cheveux que d'esprit.

Dro. S. Il n'y a pas un homme entre ceux excepté qu'il a l'esprit de perdre ses cheveux.

Ant. S. Mais donc, tu concluas que les hommes chevelues furent des personnes de bonne foi sans esprit.

Dro. S. Le plus honnête qu'il est le plus vîte il le perd.
Mais il le perd avec une sorte de politique.

Ant. S. Pour quelle raison ?

Dro. S. Pour deux, et des bonnes raisons aussi.

Ant. S. Non pas bonnes, je te prie.

Dro. S. Sures, alors.

Ant. S. Non pas sures dans une chose qui est fausse.

Dro. S. Certaines, alors.

Ant. S. Nomme-les.

Dro. S. L'une c'est de sauver l'argent qu'il dépenserait en se coiffant, l'autre qu'à dîner ils ne tombaient pas dans son potage.

Ant. S. Vous ne prouverez rien tout ce temps excepté qu'il n'y a pas du temps pour toutes choses.

Dro. S. Vraiment je le prouverais; savoir, nul temps pour recouvrer les cheveux perdus par la nature.

Ant. S. Mais, vos raisons ne furent pas essentielles. Pourquoi n'y a-t-il pas le temps de recouvrer?

Dro. S. Ainsi je l'avance. Le Temps lui-même est chauve, et alors jusqu'à la fin du monde aura des suivants chauves.

Ant. S. Je savais que ce serait une conclusion chauve: mais, chut, qui va là?

ADRIANNE *et* LUCIANA *entrent.*

Adri. Aye, aye, Antipholus, regarde à travers, et fronce le sourcil;
Quelqu'autre maîtresse a tes moments doux;
Je ne suis pas Adrianne ni ta femme.
Il y avait le temps autrefois, quand tu, sans être pressé vouerais
Que nul mot fut comme musique à ton oreille;
Que nul toucher fut bienvenu à ta main,
Que nulle viande savourait bien à ton gout,
Excepté que je parlai, ou regardai, ou touchai, ou découpai pour toi.
Comment vient-il alors, mon mari, oh, comment vient-il
Que tu es ainsi éloigné de toi-même?
Je me nomme toi-même, étant étrange à moi,
Qui, indivisible, du même corps,
Etant mieux que la meilleure portion de toi-même bien-aimé.
Ah! ne t'arrache pas ainsi de moi!

Car, sache, mon cher, tu puisses aussi aisément
Laisser tomber une goutte d'eau dans la mer furieuse,
Et la prendre d'elle encore sans mélange,
Sans addition ni diminution,
Que de te prendre de moi-même, et de pas me prendre aussi en même temps.
Comment cela te touchera au plus vif,
Entendrais-tu que je fusse licencieuse ?
Et que ce corps consacré à toi,
Fusse souillé par l'impudicité brutale ?
Ne cracherais-tu moi, ne me répousserais-tu,
Et ne lancerais-tu pas le nom de mari en ma face
Et déchirerais-tu pas le peau souillé de mon front prostitué
Et le romperais avec un vœu profond de divorce ?
Je sais que tu le penses, et en conséquent fais-le.
Je suis possédée d'une tache adultère ;
Mon sang est mêlé avec la boue de l'impudicité :
Car, si nous deux sommes un, et tu es faux,
Je digère le poison de ta chair,
Etant prostituée par ta contagion.
Garde, alors, bon ligne et trêve avec ton lit fidèle ;
Et je vis sans souillure, toi sans déshonneur.

Ant. S. Me moques-tu, belle dame ? Je ne te connais pas ;
Il n'y a que deux heures que je suis en Ephèse,
Autant étranger dans ta ville qu'à ta conversation ;
Qui même en tachant mon mieux de te comprendre,
Je ne fais que dans un désordre désespéré la confondre.

Luc. Fi donc, frère ! comme le monde est changé pour toi !
Quand commençais-tu ainsi usé ma sœur ?
Elle envoya vous chercher par Dromio pour le dîner.

Ant. S. Par Dromio ?

Dro. S. Par moi ?

Adr. Par toi ; et tu as rapporté ceci de lui,
Qu'il te frappait, et, dans ses coups,
Nia ma maison pour la sienne, moi pour son épouse.

Ant. S. As-tu conversé avec cette dame, Monsieur ?
Quel est le cours et l'impulsion de votre contrat ?

Dro. S. Moi, Monsieur, je ne l'ai jamais vue jusqu'à cette heure.

Ant. S. Scélérat, tu ments, car même tes propres mots
Tu me racontas au marché.

Dro. S. Je ne parla jamais avec elle dans toute ma vie.

Ant. S. Comment peut-elle ainsi vous nommer par vos noms,
Excepté que ce fut par l'inspiration ?
Comment cela convient mal avec ta gravité
De feindre ainsi grossement avec ton esclave,
L'encourageant de me contrarier comme ceci dans mon humeur.
C'est assez de malheur pour moi que tu ne me reconnais pas.
Mais à ce malheur n'ajoute pas le mépris ;
Viens, je m'attacherais à ta manche ;
Tu es mon orme, mon mari ! Moi je suis une vigne
Dont sa faiblesse, mariée à ton état plus fort,
Fait que je fasse part de ton sort.
Si aucune chose m'en sépare c'est une chose ville,
Du lierre usurpant de la ronce, ou de la mousse inutile,
Qui, à défaut de taille, avec intrusion
Infecte ta sève, et se nourrit de ta confusion.

Ant. S. Elle me parle, pour son thème elle m'enlève:
Quoi donc, lui fus-je marié dans un rêve ?
Ou suis-je maintenant endormi et pense que j'entends tout ceci ?
Quelle erreur est-ce ; oh, fi donc, fi.
Jusqu'à-ce que je comprends cette sure incertitude,
J'entretiendrai cette illusion même qu'elle soit rude.

Luc. Dromio, va dis aux domestiques de préparer le dîner.

Dro. S. Oh pour mes chapelets, car je me sens ruiner.
Celle-ci c'est la demeure des fées, oh dépits maudits
Nous parlons avec des gobelins, des hibous, et d'autres esprits :
Si nous ne les obéissons pas, ceci suivra peu à peu.
Ils suceront notre haleine, ou nous pinceront blanc et bleu.

Luc. Pourquoi parles-tu à toi-même, et ne me réponds pas ?
Dromio, toi bourdon, limaçon, fainéant, fas !

Dro. S. Je suis transformé, maître ; je ne suis pas moi.
Ant. S. Je pense que je le suis de même comme toi.
Dro. S. Vraiment, mon maître, c'est dans mon esprit et dans mon corps.
Ant. S. Tu as ta propre forme.
Dro. S. D'être singe est mon triste sort.
Luc. Si tu es changé du tout, c'est en âne.
Dro. S. C'est vrai ; elle me monte, et je suis sa chicane.
C'est ainsi : Je suis un âne, ou comment peut-il être
Que je la nie, mais qu'elle me reclame comme maître.
Adr. Viens donc, viens, je ne veux plus jouer le fou,
Et mettre mon doight dans mon œil, et pleurer,
Pendant que l'homme et son maître me couvre de ridicule
Viens, Monsieur, au dîner. Dromio, garde la porte.
Mari, je dînerai en haut avec toi aujourd'hui,
Et te confesserai de mil folles escapades.
Coquin, si aucu'un te demande ton maître,
Dit qu'il dîne en ville, et ne laisse personne entrer
Viens, sœur. Dromio, joue bien le portier.
Ant. S. Suis-je sur la terre, au ciel, ou dans l'enfer ?
Endormi ou suis-je éveillé, fou ou bien avisé ?
Connu à toi, mais à moi-même déguisé !
Je dirai comme ils disent, et ainsi persévérerai.
Que dans ce nuage toute aventure j'entreprendrerai.
Dro. S. Maître, serai-je portier à la porte ?
Adr. Oui, et ne laisse entrer personne, même d'aucune sorte
Luc. Viens, viens, Antipholus, ou de faim je serais morte.
[*Tous sortent.*

ACTE III

Scène I.—*Le même.*

Antipholus d'Ephèse, Dromio d'Ephèse, *un Orfèvre*, *et* Balthazar, *un Négociant.*

Ant. E. Bon seigneur, Angélo, il faut nous excuser tous,
Ma femme me gronde quand je ne tiens pas l'heure :
Elle dit que je tardai avec vous dans votre boutique,
Pour surveiller la manufacture de son carcan,
Et que demain tu la rapporteras.
Mais voici un scélérat qui veut me contredire
Il me rencontra et dit que je le battis,
Je le chargeai avec mille marcs en or,
Et niai-je ma femme et ma maison !
Toi ivrogne, toi, que voudrais-tu dire par ceci ?

Dro. E. Dites ce que vous voulez, Monsieur, mais je sais ce que je sais ;
Que tu me battis au marché, que tu le fis c'est bien vrai.
Si la peau fut du parchemin, et tes coups d'encre,
Ta propre écriture te dirais ce que je pense.

Ant. E. Je pense que tu es un âne.

Dro. E. Vraiment, il apparait que c'est ainsi
Par les maux que je souffre, et les coups qu'on me donne m'ami,
Je dois ruer, étant rué ; et quand je fis cela
Tu t'éloignerais de mes talons, n'est-ce pas ?

Ant. E. Tu es triste, Seigneur Balthazar ; Dieu fasse que notre chair
Peut rapporté à ma bonne volonté, et votre bienvenue mon cœur.

Bal. Je fais bon marché de tes délices, et ta bienvenue m'est chère.

Ant. E. Oh! Seigneur Balthazar, ou comme chair ou poisson
Une table pleine de bienvenue ne fait aucune moisson.

Bal. De la bonne viande est commune; chaque homme donne.

Ant. E. La bienvenue est encore plus commune; ce n'est cela que des mots, hélas.

Bal. Peu de viande et beaucoup de bienvenue rendent une fête joyeuse.

Ant. E. Oui, à un hôte avare, et une convive encore plus parsimonieuse.
Mais même que mes friandises soient pauvres, prends-les en bonne part :
Tu ne peux les avoir de meilleur cœur, même qu'avec plus d'art.
Mais, chut, ma porte est fermée à clef; va dis leur de nous donner entrée.

Dro. E. Madelon, Brigette, Marianne, Cécile, Julianne, Penthisilée !

Dro. E. [*Dedans.*] Momon, Courdan, chaponner, idiot, diable.
Asseyes-tu au panneau, ou t'envas tu, car ta sotise m'accable.
Conjures-tu pour des filles, que tu en demande un tel nombre,
Quand une est trop ? T'en vas tu de la porte dans l'ombre.

Dro. E. Quel genre de portier es tu ? Mon maître dans la rue t'attend.

Dro. S. Laisse-le marcher d'où il venait, de peur qu'un rhume aux pieds il prend.

Ant. E. Qui parle en dedans? Ho ! Qui que ce soit, ouvre la porte.

Dro. S. Bien, Monsieur; je te dirais quand tu me diras pourquoi.

Ant. E. Pourquoi ?—pour mon dîner; je n'ai pas dîner aujourd'hui, hélas.

Dro. S. Il n'est pas permis de dîner ici aujourd'hui; viens encore quand tu pourras.

Ant. E. Qui es-tu qui me barre ma propre porte, ho, donc, ho?

Dro. S. Le portier pour le moment, Monsieur, et mon nom est Dromio.

Dro. E. Oh vilain ! tu as et mon office et mon nom.
L'un ne me porta jamais honneur, l'autre jamais renom.
Si tu as été aujourd'hui Dromio en ma place,
Tu auras changé ton nom pour un âne, ou pour un nom ta face.

Luce. [*En dedans.*] Sot, quel tapage qu'il y a là? Dromio, qui sont ceux à la porte?

Dro. E. Laisse entrer mon maître, Luce.

Luce. Vraiment non, quand il vient d'une telle sorte.

Ant. E. Entendez-vous, mignon? Vous nous laissez entrer, j'espère?

Luce. Je pense vous l'avoir demandé.

Dro. S. Et vous disiez non, pauvre folle.

Luce. Veux-tu dire à cause de qui?

Dro. E. Maître, frappez bien à la porte.

Luce. Qu'il frappe jusqu'elle pousse un cri.

Ant. E. Vous pleurerez pour ceci si je fasse tomber la porte.

Luc. Il y a une paire de blocs dans la ville pour ceux de cette sorte.

Adr. [*En dedans.*] Qui est-ce a la porte qui fait tout ce bruit?

Dro. S. Ma foi, votre ville est troublée de ces garçons jour et nuit.

Ant. E. Etes-vous là, ma femme?—Vous devriez être venue auparavant.

Adr. [*En dedans.*] Votre femme, Monsieur fripon!—fi, donc, allez vous en.

Dro. E. Si vous alliez en douleur, Monsieur, hélas, pour ce fripon.

Ang. Ici on a ni chair ni bienvenue, ou l'un ou l'autre nous voulons bien.

Bal. En discutant lequel fut le meilleur nous ne donnons rien.

Dro. E. Ils restent debout a la porte, maître; donne leur la bienvenue au tien.

Votre gateau ici est chaud, mais debout ici dans le froid vous vous êtes tenu ;—
Il rendrait un homme fou d'être ainsi acheté et vendu.

Ant. E. Va et cherche moi quelque chose : j'enfoncerai la porte.

Dro. S. Je romperai votre tête de coquin si tu rompes de cette sorte.

Ant. E. Va donc, va, emprunts-moi une pince de fer.

Bal. Aye patience, Monsieur, votre dessein est trop amer.
En ceci vous faites la guerre contre votre propre réputation
Et entrainez dans les limites du soupçon
L'honneur inviolable de votre épouse.
Votre longue expérience de sa sagesse,
Sa vertu sobre, ses années, et sa modestie,
Plaident de sa part, quelque cause inconnue à toi :
Et ne doutez pas, Monsieur, qu'elle vous donnera bonne raison
Pourquoi à ce temps les portes sont fermées contre vous.
Soyez gouverné par moi, partez en patience,
Et allons tous au Tigre au dîner,
Et, vers le soir, viens seul
Apprendre la raison de cette étrange contrainte ;
Si, par force majeure vous offrez forcer une passage,
Maintenant, au grand jour,
On fera de ceci une commentaire vulgaire ;
Et on croyera par la rumeur commune
Ce que peut endommager
Votre réputation encore intacte,
Et restera sur votre tombeau quand vous êtes mort.
Car la calomnie vit sur la succession.
Toujours logée quand elle a possession.

Ant. E. Vous avez prévalu, je partirai en paix,
Et en dépit de joie veux être gai.
Je connai une fillette d'excellent discours,
Jolie, et spirituelle, libre, mais aussi donc gentille.
Nous dînerons-là : cette femme dont je parle,
Ma femme (mais, je proteste, sans mérite)

M'a souvent grondé à propos d'elle ;
Nous irons dîner avec elle.—Allez chez vous,
Et cherchez la chaîne ; je suis sûr qu'elle est faite :
Apportez-la moi, je vous prie, au Porc-épic ;
Car la maison est là : je donnerai cette chaîne
(Si ce n'est qu'en dépit de ma femme)
À mon hôtesse là ; bon Monsieur, dépêchez-vous.
Puisque ma propre maison dédaigne de m'entretenir
Je frapperai autre part, et ne me presserai pas de revenir.

Ang. Je vous rencontrerai à cet endroit dans une heure.

Ant. E. Faites ainsi ; cette plaisanterie me coutera quelque sueur.

Scène II.—*Le même.*

Luciana *et* Antipholus de Syracuse *entrent.*

Luc. Et peut-il être que vous toujours oubliez
L'office d'un mari ? Antipholus, peut-il être vraiment ?
Que même au printemps de l'amour croissant
Que ruineux devient son bâtiment ?
Si pour son argent vous avez épousé ma sœur,
Alors à cause de cet argent traite-la avec plus de bonté ;
Si vous aimez autre part cache-le dans votre cœur,
Enveloppe ton faux amour avec quelqu'apparence de cécité,
Ne permette pas à ma sœur de la lire dans vos yeux,
Que ta langue ne soit pas l'orateur de ton honte ;
Aie l'air doux, parle bien, même qu'avec de faux feux,
Même quand le vice comme la vertu fait sa ponte ;
Prends un bon extérieur, même si ton cœur est mauvais ;
Enseigne le péché la conduite d'un saint bénit,
Sois faux en secret : pourquoi le chargerait-elle à toi ?
Quel simple voleur se vante de son acte maudit ?
C'est doublement tort jouer faux avec ton lit,
Et de la laisser lire par tes regards à table.
Le scandale a une renommée batarde bien conduit :
Hélàs, pauvres femmes ! faites seulement que nous croyons

Étant composées de la crédulité que vous nous aimiez,
Même que les autres ont le bras, que seulement la manche
nous vous montrons,
Nous nous jouissons de vos regards, et vous nous émouvez,
Alors, gentil frère, rentrez vous encore ;
Console ma sœur—réjouie-la—appelle-la femme :
Quelquefois de plaisanter c'est un saint jeu,
Quand la douce haleine de la flatterie calme l'âme.

Ant. S. Douce maîtresse (vraiment je ne connais ton nom,
Ni par quelle merveille tu as diviné le mien),
Vous montrez et dans votre connaissance et votre ton
La merveille du monde ; de t'adorer c'est tout mon bien ;
Enseignes-moi, chère créature, comment parler et penser ?
Révèles à mon imagination terrestre et expectatrice
Faible, pauvre, futile ; dans des erreurs enfoncées
Le sens caché de la parole trompeuse ?
Pourquoi taches-tu contre la pure constance de mon âme
De la faire errer dans un terrain inconnu ?
Etes-vous un Dieu ? me crées-tu encore comme par un
charme ?
Transformes-moi encore, car par ta puissance suis-je élu,
Mais suis-je ce que je suis, alors je suis bien d'avis
Que votre sœur pleurante n'est pas ma femme,
Ni dois-je aucun hommage à son lit ;
Même encore, plus à toi incline mon âme,
Oh, douce sirène, ne taches pas avec ta chanson
Me noyer dans les larmes de ta sœur :
Chantes, sirène, pour toi-même, je ne veux pas d'autre rançon ;
Tes cheveux dorés se sont entrelacés autour de mon cœur ;
Comme une fiancée je te prendrai, et me coucherai là :
Et dans cette supposition glorieuse je penserai
Que celui qui de tels moyens de mourir a,
Et même donc qu'il toujours gagne par la mort.
Que l'Amour, étant léger, soit noyé si elle enfoncerait

Luc. Quoi ! es-tu fou, que tu voudrais raisonner ainsi ?

Ant. S. Pas fou, mais amouraché de toi, mon amie.

Luc. C'est une faute qui est dérivée de ton œil.

Ant. S. En regardant tes rayons, mon beau soleil.

Luc. Regarde où tu dois regarder, et alors tu verras clairement.

Ant. S. C'est mieux de clignoter mon amour que de regarder si amèrement.

Luc. Pourquoi m'appelles-tu amour? dites ainsi à ma sœur.

Ant. S. La sœur de ta sœur.

Luc. C'est ma sœur.

Ant. S. Non, par bonheur :
C'est toi-même,—la meilleure moitié de moi-même,
L'œil de mon œil, qui au delà de tout autre t'aime ;
Ma nourriture, ma fortune, le soin de mon doux espoir,
Le seul ciel de ma terre, et l'astre de mon soir !

Luc. Ma sœur est tout ceci, ou au moins doit l'être.

Ant. S. Nomme toi-même, sœur, car ton mari je veux être ;
Toi j'aimerai, et avec toi seul j'unirai mon âme :
Tu n'as pas encore un mari, ni moi une femme.
Donne moi ta main.

Luc. Doucement, Monsieur, pas encore.
Je chercherai ma sœur, ou je lui ferai tort.

[LUCIANA *sort.*

DROMIO DE SYRACUSE *entre de la maison d'*ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE.

Ant. S. Comment donc, Dromio ? où cours-tu si vîte ?

Dro. S. Me connais-tu, Monsieur ? Suis-je Dromio ? suis-je votre homme ? suis-je moi-même ?

Ant. S. Tu es Dromio ; tu es mon homme ; tu es toi-même.

Dro. S. Je suis un âne, je suis l'homme d'une femme, et par dessus moi-même.

Ant. S. L'homme de quelle femme ? et comment au dessus de toi-même ?

Dro. S. Vraiment, Monsieur, je suis audessus de moi-même, car je suis dû à une femme ; une qui me réclame, une qui me hante, une qui veux m'avoir !

Ant. S. Quelle prétension a-t-elle sur toi ?

Dro. S. Vraiment, Monsieur, une telle prétension que tu pourrais avoir pour ton cheval ; et elle voudrait m'avoir

comme une bête, pas que moi étant une bête qu'elle me voudrait avoir, mais qu'elle étant une créature très bestiale elle me réclame.

Ant. S. Qui est-elle ?

Dro. S. Une personne très révérende ; oui, une telle dont un homme ne peut parler sans dire, Sire Révérence, je n'ai que maigre bonheur dans le mariage, mais cependant elle est un mariage merveilleusement gras.

Ant. S. Comment veux-tu dire, un mariage gras ?

Dro. S. Vraiment, Monsieur, elle est la fille de cuisine et toute graisse : je ne sais à quoi bon elle sert, excepté pour faire une lampe d'elle, et de se sauver d'elle par sa propre lumière. J'atteste ses haillons et la graisse en dedans servira un hivers Polonais : si elle vive jusqu'au jour du jugement, elle brûlera une semaine de plus que le monde entier.

Ant. S. Quel teint a-t-elle ?

Dro. S. Noir comme mon soulier, mais sa figure n'est pas si proprement gardé par beaucoup. Car quand elle sue un homme peut en aller au dela de ses bottes dans sa saleté.

Ant. S. Cela c'est une faute que l'eau peut améliorer.

Dro. S. Non, Monsieur, c'est dans sa nature ; le déluge de Noé ne pourrait pas le faire.

Ant. S. Quel est son nom ?

Dro. S. *Nell, Sir ; but her name and three quarters, that's an ell and three quarters!* ne la mésurait pas d'une hanche à l'autre.

Ant. S. Alors elle a quelque largeur ?

Dro. S. Pas plus longue de la tête au pied, que d'une hanche à l'autre ; elle est sphérique comme un globe ; je pouvais en trouver des pays.

Ant. S. Dans quelle partie de son corps se trouve Irlande ?

Dro. S. Vraiment, Monsieur, dans ses fesses ; je la distinguai par les marais.

Ant. S. Où est l'Écosse ?

Dro. S. Je le trouvai par sa sterilité dure dans la pomme de la main.

Ant. S. Où est la France ?

Dro. S. Dans son front, armée et retournée, faisant la guerre contre son héritier.

Ant. S. Où est l'Angleterre ?

Dro. S. Je regardai pour les rochers crayeux, mais je ne pouvais y trouver de la blancheur : mais je divine qu'elle se trouvai dans son menton, par le catarrhe salé qui courait entre elle et la France.

Ant. S. Où l'Espagne ?

Dro. S. Vraiment je ne la voyai pas ; mais je la sentai chaude dans son haleine.

Ant. S. Où l'Amérique et les Indes ?

Dro. S. Oh, Monsieur, sur son nez,—tout embelli par des rubies, escarboncles, et saphirs, inclinant son riche aspect à l'haleine chaude de l'Espagne, qui envoya des armadas tout entiers de caraques comme poids à son nez.

Ant. S. Où se trouvaient la Belgique, et les Pays Bas ?

Dro. S. Oh, Monsieur, je n'ai pas regardé si bas. Pour conclure, ce souffre-douleur, cette divineuse me réclama ; et me disait quelles marques privées je possédai, comme la marque sur mon épaule, la taupe sur mon cou, la grande verrue sur mon bras gauche, que moi ébahi s'enfuya d'elle comme d'une sorcière ;
Et je pense que si mon sein n'eusse pas été composé de la foi et mon cœur d'acier,
Elle m'aurait transformé en un chien écourté, et la roue m'obligeait de tourner.

Ant. S. Va t'en bientôt, voyage en poste à la route ;
Et si le vent souffle d'aucune façon loin de la côte,
Je séjournerai dans cette ville ce soir.
Si aucune barque pousse au large, viens au marché,
Ou je marcherai jusqu'à ce que tu retournes à moi.
Si tout le monde nous connait, et nous ne connaissons personne,
Il est temps d'emballer et de nous fuir, sans qu'on nous l'ordonne.

Dro. S. Comme d'un ours un homme s'enfuyerait pour sa vie,
De celle qui voudrait être ma femme je m'enfuis. [*Il sort.*

Ant. S. Il n'y a que des sorcières qui demeurent ici.
Alors c'est bien le temps que je m'en aille.
Celle qui me nomme mari, vraiment mon âme
L'abhorre pour une femme, mais sa belle sœur,
Douée d'une grâce si gentille et souveraine,
D'une présence et d'une intelligence si enchanteresse,
M'a presque rendu traître à moi-même :
Mais, de peur que je sois coupable d'être faux à moi-même,
Je me boucherai les oreilles et oublierai que je l'aime.

ANGELO *entre, avec une chaîne.*

Ang. Maître Antipholus.
Ant. S. Oui, c'est mon nom.
Ang. Je le sais bien, Monsieur. Voici la chaîne ;
Je pensai vous rencontrer au Porc-épic :
La chaîne n'étant pas finie m'obligea d'y rester si longtemps.
Ant. S. Qu'en voulez-vous que je fasse ?
Ang. Ce qu'il vous plait, Monsieur. Je l'ai faite pour vous.
Ant. S. L'a faite pour moi, Monsieur ! Je ne vous la demandai pas.
Ang. Pas une fois, ni deux fois, mais vingt fois, tu me l'as demandée.
Allez chez vous avec elle, et plait ainsi à votre femme.
Et bientôt, à l'heure du soupé, je vous visiterai,
Et alors reçois mon argent pour la chaîne.
Ant. S. Je vous prie, Monsieur, reçois maintenant l'argent,
De peur que tu ne verrais jamais encore ni l'argent ni la chaîne.
Ang. Vous êtes plaisant, Monsieur ; adieu ! [*Il sort.*
Ant. S. Je ne puis pas dire ce que je devrais penser de ceci,
Mais je pense bien que nulle personne est si vaine
Qui refuserait ainsi une si belle chaîne.
Je vois qu'un homme ici n'a pas besoin de vivre par des expédients
Quand il rencontre dans les rues de si précieux présents.
J'irai au marché, et Dromio attendrai,
Et si aucun bateau part, je m'y embarquerai. [*Il sort.*

ACTE IV

Scène I.—*Le même.*

Un Marchand, Angelo *et un* Officier *entrent.*

Le Mar. Vous savez que la somme est due depuis Pentécôte,
Et puis que je ne t'ai pas beaucoup importuné,
Ne l'aurais-je fait maintenant, excepté que je suis
Destiné pour la Perse, et ai besoin de guldens pour le voyage;
Fais donc alors paiement immédiat,
Ou je t'arrêterai par cet officier.
Ang. Même justement la somme que je vous dois,
Et à l'instant même quand je vous rencontrai,
Il recevrai de moi une chaîne : à cinq heures
Je recevrais l'argent pour la même.
Plairez-vous m'accompagner à sa maison,
Je payerai ma dette, et vous remerçierai aussi.

Antipholus d'Ephèse *et* Dromio d'Ephèse *entrent.*

Off. Vous pouvez vous épargner cette peine; voie où il vient.
Ant. E. Lorsque je vais à la maison de l'orfèvre, vas y,
Et achète une corde; je la donnerai
À ma femme et ses confédérés
Pour m'avoir fermer ses portes pendant le jour.
Mais, chut, je vois l'orfèvre. Va-t-en;
Achète une corde et apporte-la chez-moi. [Dromio *sort.*
Ant. E. Un homme est bien aidé qui confie en toi :
J'ai promis ta présence et la chaîne,
Mais, ni chaîne ni orfèvre me sont venus.

Peut-être vous pensiez que notre amour durerait trop longtemp
S'il fut enchaîné ensemble, et pour cela ne veniez pas.
Ang. À bas tes plaisanteries, voici le billet
Combien ta chaîne pèse jusqu'au dernier carat,
La finesse de l'or, la manière de la forme
Qui monte jusqu'à trois ducats de plus
Que je dois à ce gentilhomme ici.
Je te prie, regarde à ce qu'il soit payé l'argent,
Car il va bientôt embarquer, et ne reste que pour cela.
Ant. E. Je n'ai pas à ce moment l'argent;
En outre, j'ai quelques affaires dans la ville.
Bon seigneur, conduis l'étranger à ma maison,
Et prends la chaîne avec toi, et demande à ma femme
De débourser l'argent sur sa recette;
Peut-être j'y serai aussitôt que toi.
Ang. Alors vouslui porterez la chaîne vous-même ?
Ant. E. Non, prends-la avec toi, de peur que j'y viendrai tard.
Ang. Eh bien, Monsieur, je le ferai. Avez-vous ici la chaîne ?
Ant. E. Et donc, si je ne l'ai pas, Monsieur, j'espère que vous l'avez ;
Autrement vous pouvez retourner sans votre argent.
Ang. Viens donc, Monsieur, je vous prie donnez-moi la chaîne ?
Le vent et la marée attendent pour ce gentilhomme,
Et moi, digne de blame, lui fait trop longtemps attendre.
Ant. E. Bon Dieu ! vous vous servez de ce retardement
Pour excuser l'infraction de votre promesse de venir au Porce-épic.
Mais, comme un grondeur, vous commencez à querreller.
Mar. L'heure croît ; je vous prie, Monsieur, donne-la moi.
Ang. Vous entendez comme il m'importune ; la chaîne !
Ant. E. Eh bien, donne-la à ma femme, et apportez votre argent.
Ang. Va donc, vous savez que je vous la donnasse même maintenant ;
Envoie ou la chaîne ou quelque signe

Ant. E. Fi ! maintenant vous plaisantez trop de cette affaire.
Viens donc, où est la chaîne ? je vous prie laisse moi la voir.
Mar. J'ai trop à faire de plaisanter ainsi.
Bon Monsieur, dites si vous me répondrez ou non ;
Si non, je la laisserai à l'officier.
Ant. E. Moi te répondre ! Que te répondrais-je ?
Ang. L'argent que vous me devez pour la chaîne.
Ant. E. Je ne te dois rien jusqu'à ce que je reçois la chaîne.
Ang. Vous savez que je te la donnasse il y a une demie-heure.
Ant. E. Vous ne me donniez nulle chaîne ; vous me faîtes grand tort en disant cela.
Ang. Vous me faîtes encore plus grand tort en le niant.
Pense comme cela me touche sur mon honneur.
Mar. Eh bien, officier, arrête-le sur ma pétition.
Off. Je le fais, et vous ordonne, au nom du Duc, de m'obéir.
Ang. Ceci touche à ma réputation.
Consente à payer cette somme pour moi,
Ou je t'arrêtrai par cet officier.
Ant. E. Consentir te payer ce que je n'ai jamais reçu !
Arrête moi, pauvre sot, si tu oses.
Ang. Voici ta paie ; arrête-le, officier ;
En ce cas je n'épargnerais pas mon frère
S'il me dédaignerait si ouvertement.
Off. Je vous arrête, Monsieur ; vous entendez l'action.
Ant. E. Je t'obéis, jusqu'à ce que je te donne caution ;
Mais, coquin, vous achêterez cet amusement aussi cher,
Que coûterait tout le métal dans votre boutique.
Ang. Monsieur, Monsieur, j'aurais la loi en Éphèse,
Aux frais de votre infame honte ; je ne le doute pas,

DROMIO DE SYRACUSE *entre de la baie*,

Dro. S. Maître, il y a un bateau d'Épidamne,
Jusqu'à ce que son possesseur s'embarque,
Et alors Monsieur il s'éloigne.
Sa charge, Monsieur, j'ai mis à bord, et j'ai acheté
L'huile, la baume, et l'aqua vitæ.

Le vaisseau est tout orienté : le vent joyeux
Souffle gaiement de la terre, ils attendent pour rien,
Sauf pour leur propriétaire, maître, et vous-même.
Ant. E. Comment donc ! un fou ! Comment, toi mouton maussade,
Quel vaisseau d'Épidamne attend pour moi ?
Dro. S. Un vaisseau auquel vous m'envoyez pour louer transport.
Ant. E. Toi esclave ivre, je t'envoyai chercher une corde,
Et je te dis pour quel but et pourquoi.
Dro. S. Vous m'envoyiez pour un bout de corde au même instant
Vous m'envoyiez à la baie, Monsieur, pour un bateau.
Ant. E. Je déliberai sur cette affaire à loisir
Et apprendrai tes oreilles m'écouter avec plus d'attention.
Va, coquin, immédiatement à Adrianne ;
Donne lui cette clef, et dis lui que dans ce pupitre,
Tout couvert de tapisserie turque,
Il y à une bourse de ducats ; laisse-lui l'envoyer :
Dis lui, je suis arrêté dans les rues
Et cela me librera : va donc, esclave, va.
[*Le* MARCHAND, ANGÉLO, *l'*OFFICIER, *et* ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE *sortent.*
Dro. S. A Adrianne ! c'est l'endroit où nous dînions,
Où Dousabel me réclamera comme mari :
Elle est trop grande pour moi à obtenir ;
Il faut y aller, même contre ma volonté,
Car les domestiques doivent subir à l'autorité. [*Il sorte.*

SCÈNE II.—*Le même.*

ADRIANNE *et* LUCIANA *entrent.*

Adr. Ah, Luciana, vous a-t-il ainsi tenté ?
Peux-tu ainsi observer dans ses yeux
Qu'il plaidât sérieusement ou non ?
Fut-il ou rouge ou pâle, ou triste ou gai son ton ?

Quelle observation donc fis-tu en ce cas,
Car ses pensées dans sa figure ne lisais-tu pas?
Luc. D'abord il nia que vous aviez aucu'un droit sur lui.
Adr. Il voulais dire qu'il ne me l'accordait pas m'amie.
Luc. Après jura-t-il qu'il était ici étranger.
Adr. Il disait là la vérité même qu'il était parjuré.
Luc. Alors, plaidai-je pour vous.
Adr. Et que disait-il?
Luc. Cet amour que pour vous je lui demandai me priait-il?
Adr. Avec quelle persuasion tenta-t-il ton amour?
Luc. Avec des mots convenables à une honnête cour.
Il loua d'abord ma beauté, et alors ma parlance.
Adr. Ta langue le flattait-elle?
Luc. Je te prie, aye patience.
Adr. Je ne puis et je ne veux pas me taire;
Ma langue aura sa volonté, si non, mon cœur.
Il est difforme, courbe, vieux, et desséché
D'une figure mauvaise, un corps encore pire par tout malformé;
Vicieux, incivile, fou, rude, méchant,
D'un extérieur mauvais, bien désobligeant.
Luc. Qui serait jaloux donc d'un tel mari?
On lamente nul malheur perdu quand c'est parti.
Adr. Ah! mais je le pense meilleur que je ne le dis,
Et voudrais que les yeux d'autrui fussent pires en ceci.
L'oiseau crie plus fortement loin de son nid.
Même qu'avec ma langue je maudis, avec mon cœur je prie.

DROMIO DE SYRACUSE *entre.*

Dro. S. Voici, va; le pupitre—la bourse! Dépêches-toi, chérie.
Luc. Comment as-tu perdu l'haleine?
Dro. S. En courant vîte, m'amie.
Adr. Où es ton maître, Dromio? Se porte-t-il bien?
Dro. S. Non, il est dans une prison pire que l'enfer et n'a rien.
Un diable dans un vêtement éternel le possède,

Un dans le cœur dur est boutonné comme l'acier raide ;
Un démon, une fée rude, et sans pitié
Un loup, non—encore pire—tout en bouffle ;
Un faux ami, un pousse-cul,—un qui contremande
Les accès aux allées, criques, et terres étroites ;
Un qui avant le jugement emporte les pauvres âmes à l'enfer.

Adr. Comment, mon âme, qu'y a-t-il ?

Dro. S. Je ne sais pas ce qu'il y a : il est arrêté sur la cause.

Adr. Quoi, arrêté ? Dis moi par ordre de qui ?

Dro. S. Je ne sais pas par ordre de qui il est arrêté,
Mais celui qui l'arrêtait est dans un habillement complet de buffle.
(I know not at whose suit he is arrested well ;
But is in a suit of buff which 'rested him, that can I tell).
Veuillez, maîtresse, lui envoyer la rançon, l'argent dans son pupitre ?
Va, cherche-le, ma sœur. Je m'étonne de ceci.

[LUCIANA *sort.*

Que lui, inconnu à moi, aurait des dettes.
Dis moi, fut-il arrêté sur une obligation ?

Dro. S. Pas sur une obligation, mais sur une chose plus forte :
Une chaîne, une chaîne ; ne l'entendez vous pas sonner ?

Adr. Quoi, la chaîne ?

Dro. S. Non, non, la cloche ; il est temps d'aller.
Je suis parti à deux heures, et maintenant une heure vient de sonner.

Adr. Les heures reviennent ! je n'ai jamais entendu cela.

Dro. S. Oh oui, si aucune heure rencontre un sergent, il se recule, hélàs.

Adr. Comme si le Temps fut un débiteur ! comme tu raisonnes follement !
Le Temps est un vrai banqueroutier, et doit beaucoup plus que son assaissonnement.
Encore il est voleur : m'as tu pas entendu dire
Que le Temps par jour et nuit va furtivement s'introduire ?
S'il est en dette, va voler, et un agent de police tout près,
N'a-t-il pas raison de reprendre ses pas et de s'en aller ?

LUCIANA *entre.*

Adr. Va, Dromio, voilà l'argent ; porte-le tout de suite,
Et reviens avec ton maître immédiatement.
Viens, ma sœur, je suis devenu la proie de mon imagination—
Mon imagination, qui est mon agrément et mon détriment.

SCÈNE III.—*Le même.*

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE *entre.*

Ant. S. Nul homme ne me rencontre sans qu'il me salue,
Comme si je leur fusse bien connu,
Et tout le monde m'appelle par mon nom.
Quelques un m'offrent d'argent, les autres m'invitent :
Il y en a qui me remercient pour des bienfaits ;
Il y en a qui m'offrent à acheter des commodités ;
Même maintenant un tailleur m'appela dans sa boutique
Et me montra des soies qu'il m'avait achetées,
Et en même temps prit la mesure de mon corps.
Assurément celles-ci ne sont que des ruses imaginaires,
Et des sorciers de la Laponie demeurent ici.

DROMIO DE SYRACUSE *entre.*

Dro. S. Voici l'or que vous m'avez envoyer chercher.
Quoi, avez-vous le portrait du vieil Adam dans un nouvel habit ?

Ant. S. Quel or est ceci ? De quel Adam voulez-vous parler ?

Dro. S. Pas cet Adam qui garda Paradis, mais cet Adam qui garde la prison : celui qui va dans la peau du veau qui fut tué pour l'enfant prodigue, celui qui se cacha derrière vous, Monsieur, comme un ange déchu, et te pria d'abandonner ta liberté.

Ant. S. Je ne te comprends pas.

Dro. S. Vraiment? mais c'est donc bien clair : celui alla comme une basse de viol dans une caisse de cuir ; l'homme,

Monsieur, qui, quand les gentilshommes sont fatigués, leur donne un coup sur l'épaule et les arrête ; celui, Monsieur, qui prend pitié des hommes dans leurs décadences, et leur donne des habits de prison ; celui qui met son tout de faire plus d'exploits avec sa masse qu'avec son pic de Maure.

Ant. S. Comment donc, tu veux dire un officier ?

Dro. S. Oui, Monsieur, le sergent de la musique ; celui qui punit aucun homme qui rompe sa musique ; un qui pense qu'un homme va toujours se coucher, et dit, " Dieu vous donne le repos."

Ant. S. Eh bien, Monsieur, arrête là dans ta folie
Aucun bateau parte-il cette nuit ? Ne partirons-nous pas ?

Dro. S. Comment, Monsieur, je vous ai dit il y a une heure que le bateau *Expédition* est parti cette nuit ; et alors vous étiez retardé pour attendre pour le heu *Délai.* Voici les anges que vous envoyiez chercher te délivrer.

Ant. S. L'homme est fou, et moi je le suis aussi ;
Et nous errons ici dans les illusions :
Q'une puissance bénite nous délivre d'ici !

Une COURTISANE *entre.*

Bien rencontré, bien rencontré, Maître Antipholus.
Je vois, Monsieur, nous avons trouvé l'orfèvre maintenant.
Est-ce là la chaîne vous me promettiez aujourd'hui ?

Ant. S. En arrière, Satan ! Je te charge, ne me tente pas !

Dro. S. Maître, est-ce ceci Maîtresse Satan ?

Ant. S. C'est le diable !

Dro. S. Non, elle est encore pire, elle est la dame du diable ; et la voilà qui vient dans l'habit d'une fille légère ; et d'ici il arrive que les filles disent, "Dieu damn moi" (damn me); c'est, ainsi dire, "Dieu fait moi une fille légère." C'est écrit, elles apparaissent aux hommes comme des anges de lumière : la lumière est l'effet du feu, et le feu brulera ; ergo, les filles légères bruleront. Ne vient pas près d'elle.

Cour. Votre homme et vous-même sont merveilleusement gais, Monsieur.
Viendrez-vous avec moi ? Nous amélierons notre dîner ici.

Dro. S. Maitre, si vous le faites, attends laitage, ou retiens une longue cuiller.

Ant. S. Pourquoi, Dromio ?

Dro. S. Vraiment, il doit avoir une longue cuiller qui faut manger avec le diable.

Ant. S. En arrière alors, diable ! Pourquoi me parles-tu du souper ?
Tu es, comme vous êtes toutes, une sorcière.
Je te conjure de me quitter et de partir.

Cour. Donne moi la bague que vous aviez de moi à dîner.
Ou, pour mon diamant, la chaîne que vous me promettiez,
Et je partirai, Monsieur, et ne te troublerai pas.

Dro. S. Quelques diables ne demandent que les rognures de son ongle,
Un jouc, un cheveu, une goutte de sang, une épingle,
Une noisette, un noyau, mais elle, plus avide,
Demande une chaîne.
Maître, soie sâge ; si vous la donniez,
Le diable secouera sa chaine, et nous effrayera.

Cour. Je te prie, Monsieur, ma bague ou la chaîne :
J'espère que vous n'allez pas ainsi me tromper.

Ant. S. En arrière, toi sorcière ! Viens, Dromio, partons.

Dro. S. "À bas l'orgueil," dit le paon : maîtresse, cela nous savons. [ANT. S. *et* DRO. S. *sortent.*

Cour. Maintenant, certainement Antipholus est fou,
Ou il ne se comporterait pas comme ceci.
Il a une bague qui m'appartient qui vaut quarante ducats,
Et il me promit une chaîne :
Et maintenant il me nie l'une et l'autre.
La raison, je pense, c'est qu'il est fou,
Outre cet example actuel de sa démence
Il a raconté aujourd'hui à dîner une histoire folle
Que ses propres portes fussent fermées contre lui.
Probablement sa femme, sachant ses paroxysmes,
Ferma les portes contre lui exprès.
Mon projet est maintenant d'aller vîte chez lui,
Et de dire à sa femme, qu'étant fou,

Il se jeta dans ma maison et prit ma bague par force :
Ceci c'est mon meilleur cours à suivre,
Car c'est trop perdre quarante livres. [*Elle sort.*

SCÈNE IV.—*Le même.*

ANTIPHOLUS D'ÉPHÈSE *et un* OFFICIER *entrent.*

Ant. E. Ne me crains pas, homme, je ne m'évaderai pas :
Je te donnerai, avant de te quitter, autant d'argent
Pour te garantir contre mon arrestation.
Ma femme est dans une humeur perverse aujourd'hui,
Et ne se fiera pas légèrement au messager.
Que je serais attaché en Éphèse,
Je te dis, retentira rudement dans ses oreilles.

DROMIO D'ÉPHÈSE *entre avec le bout d'une corde.*

Voici que vient mon homme ; je pense qu'il apporte l'argent.
Comment, Monsieur ! avez-vous ce que je vous envoyai chercher ?

Dro. E. Voici ce que je pense payera pour le tout.

Ant. E. Mais où est l'argent ?

Dro. E. Comment, Monsieur, je donnai l'argent pour la corde.

Ant. E. Cinq cent ducats, vilain, pour une corde ?

Dro. E. Je te donnerai, Monsieur, cinq cent pour une telle somme.

Ant. E. Pourquoi vous ai-je commandé de retourner ?

Dro. E. Pour être battu, et pour cela suis-je retourné !

Ant. E. Et à cela je te donnerai une bienvenue. [*En le battant.*

Off. Bon Monsieur, aye patience.

Dro. E. Non, c'est pour moi d'avoir de la patience ; je suis en adversité.

Off. Bien maintenant, tiens ta langue.

Dro. E. Non, plutôt persuade-le de retenir ses mains.

Ant. E. Toi vilain, insensible et incontinent.

Dro. E. Je désire être insensible, que je ne sentisse pas tes coups.

Ant. E. Tu est sensible pour rien excepté les coups, et c'est ainsi avec un âne.

Dro. E. Je suis vraiment un âne; vous pouvez le prouver par mes longues oreilles. Je lui ai servi depuis ma naissance jusqu'à cet instant, et je n'ai rien reçu pour mon service excepté des coups. Quand j'ai froid, il m'échauffe avec des coups; quand j'ai chaud, il me refroidit avec des coups; j'en suis éveillé quand je dors, j'en suis élevé quand je m'asseois; j'en suis chassé quand je quitte la maison; j'en suis souhaité le bienvenu quand je retourne chez moi; bien plus encore, je les porte sur mes épaules comme une mendiante ne veux pas porter son enfant; et, je pense, quand il m'a estropié, je mendierai avec eux de porte en porte.

ADRIANNE, LUCIANA, *la* COURTISANE, *et un Maître d'École nommé* PINCH *entrent.*

Ant. E. Viens, va donc, voilà ma femme qui nous approche.

Dro. E. Maîtresse, *respice finem*, considère votre fin, ou plutôt, la prophétie, comme le perroquet, *gare le bout de corde.*

Ant. E. Veux-tu encore parler? [*Il le bat.*

Cour. Que dis-tu maintenant? Votre mari n'est-il pas fou?

Adr. Son incivilité m'en confirme pas moins:
Bon Docteur Pinch, vous êtes un sorcier;
Rétabli-le dans ses vrais sens
Et je te donnerai ce que tu me demanderas.

Luc. Hélas, comme il a l'air fougueux et vif!

Cour. Marque comme il tremble dans son extase!

Pinch. Donnez-moi votre main et laissez-moi tater votre pouls.

Ant. E. Voilà ma main, et laisse-la tater votre oreille.

Pinch. Je te charge, Satan, logé dans cet homme,
Cède à la possession de mes saintes prières,
Et hâtes-toi à ton état d'obscurité:
Je te conjure par tous les saints du ciel.

Ant. E. Paix, sorcier radoteur, je ne suis pas fou.

Adr. Oh que tu ne le fusses pas, pauvre âme affligée !
Ant. E. Toi, mignonne toi, sont ceux-ci tes clients ?
Ce compagnon à la figure safrane,
Se festinait-il et se regalait-il chez moi hier,
Pendant que sur moi fussent fermées les portes coupables
Et que je fusse nié la maison ?
Adr. Oh, mon mari, Dieu sait que vous avez dîné chez vous ;
Où, que tu fusses resté jusqu'à ce moment,
Libre de ces calomnies et de ce scandale ouvert !
Ant. E. Dîner chez moi ! Toi vilain, que dis-tu ?
Dro. E. Monsieur, la vérité est que vous ne dîniez pas chez vous.
Ant. E. Ne fussent pas mes portes serrées, et moi exclu ?
Dro. E. Peut-être, vos portes furent fermées, et vous exclu.
Ant. E. Ne m injuriait-elle pas là elle-même ?
Dro. E. Sans fable, elle-même vous injuriait là.
Ant. E. Sa fille de cuisine ne me frondait, tancait, et ne me dédaignait-elle pas ?
Dro. E. Vraiment, elle le fit ; la vierge vous dédaignait.
Ant. E. Et ne m'en allais-je pas de là enragé ?
Dro. E. Vraiment, vous le faisiez : mes os t'en rendent témoignage,
Qui ont sentis depuis la vigueur de sa rage.
Adr. Est-ce bien de l'adoucir dans ses contrariétés ?
Pinch. Il y a nulle honte : l'homme trouve sa veine,
Et, concedant à lui complait bien à ses vanités.
Ant. E. Tu as suborné l'orfèvre pour m'arrêter.
Adr. Hélas, je t'envoyai d'argent pour te racheter,
Par Dromio ici, qui venait le chercher en hâte.
Dro. E. D'argent par moi ! d'affection et de bonne humeur tu pourrais,
Mais assurément, mon maître, pas un sou d'argent.
Ant. E. N'allais tu pas lui demander une bourse de ducats ?
Adr. Il m'est venu et me la rendue.
Luc. Et je suis témoin qu'elle le donnât.
Dro. E. Dieu et le cordier me rendent témoignage
Qu'on m'envoya chercher rien qu'une corde.

Pinch. Maîtresse, l'homme et son maître sont possédés.
Je le sais par leurs regards pâles et mortels ;
Il faut les resserrer, et les placer dans une chambre obscure.
Ant. E. Dis donc, pourquoi me fermas-tu la porte aujourd'hui?
Et pourquoi me nias-tu le sac d'or ?
Adr. Je ne t'ai pas, gentil mari, fermé la porte.
Dro. E. Et, gentil maître, je n'ai reçu nul or ;
Mais je confesse, Monsieur, qu'on nous a fermé la porte.
Adr. Scélérat dissimulé, tu parles deux fois faussement.
Ant. E. Prostituée, dissimulé, tu es fausse en tout,
Et confédérée avec un damné,
De m'en faire un dédain horrible et abject :
Mais avec ces ongles j'arracherais ces faux yeux,
Qui regarderaient ce jeu honteux.
[*Deux ou trois hommes entrent, et offrent le lier. Il lutte.*
Adr. Oh lie le, lie le ! ne me le laisse pas approcher.
Pinch. Encore d'aide—le diable est fort en lui.
Luc. Ah moi, pauvre homme ! comme il a l'air pâle et hâve ?
Ant. E. Quoi ! veux-tu m'assassiner ? Toi, geôlier toi ?
Je suis ton prisonnier : leur permettez-vous de faire une délivrance par force ?
Off. Maîtres, relâchez-le :
Il est mon prisonnier, et vous ne l'aurez pas.
Pinch. Va, lie cet homme, car il est hors de lui-même.
Adr. Que feras-tu, toi officier maussade ?
Le plais-tu de voir un pauvre homme
S'outrager et se faire du mal ?
Off. Il est mon prisonnier, si je le laisse aller,
Sa dette qu'ildoit on me la demandera.
Adr. Je te déchargerai avant que je te quitte.
Conduis moi immédiatement à son créditeur,
Et, sachant comme la dette croit, je le payerai.
Bon maître docteur, emporte le saufement
À ma maison. Oh, bien malheureux jour !
Ant. E. Oh prostituée malheureuse !
Dro. E. Maître, j'ai ici passé une obligation pour vous.
Ant. E. Reste soit de toi, vilain ! pourquoi m'enrages-tu ?

Voulez-vous être lié pour rien? Sois fou, bon Monsieur; crie "Le diable!"

Luc. Dieu aide les pauvres âmes, comme ils parlent follement!

Adr. Va, conduis-le d'ici. Sœur, viens avec moi.

[PINCH *et ses Assistants sortent avec* ANT. E. *et* DRO. E.

Dis maintenant, à l'action de qui est-il arrêté?

Off. À l'action d'un Angélo, un orfèvre: le connais-tu?

Adr. Je connais l'homme. Quelle est la somme qu'il doit?

Off. Deux cent ducats.

Adr. Dis, pourquoi la doit-il?

Off. Il la doit pour une chaîne que votre mari a eu de lui.

Adr. Il a demandé une chaîne pour moi, mais il ne l'a pas eu.

Cour. Quand votre maître, tout enragé, vint aujourd'hui
À ma maison, et emporta ma bague
(La bague je viens de voir sur son doigt),
Je le rencontrai immédiatement après avec une chaîne.

Adr. Cela se peut être, mais je ne l'ai jamais vu.
Viens, geôlier, amène moi où l'orfèvre est;
J'ai grande envie d'en savoir la vérité.

ANTIPHOLUS DE SYRACUSE *entre avec sa rapière tirée et* DROMIO DE SYRACUSE.

Luc. Dieu aie miséricorde! ils sont encore libres!

Adr. Et ils viennent avec leurs épées tirées, appelons encore d aide
Pour les lier.

Off. Allons, ils nous tueront.

[*L'*OFFICIER, ADR. *et* LUC. *sortent.*

Ant. E. Je vois que ces sorcières ont peur des épées.

Dro. E. Celle que voudrait être votre femme fuyait de vous.
Viens au Centaur; cherche de là nos possessions;
Je désire vivement que nous fussions sains et saufs à bord.

Dro. S. En bonne foi, reste ici cette nuit; assurément elles ne nous feront pas du mal.—Vous voyiez qu'elles nous parlent bien, nous donnent d'or; je pense qu'elles sont une

race si gentille, que, excepté pour cette montagne de chair folle qui me réclame en mariage, je pourrais le trouver dans mon cœur de rester ici, et de changer en une sorcière.

Ant. E. Je ne resterai pas ici aujourd'hui pour toute la ville. Allons alors, pour embarquer notre baggage.

[*Ils sortent.*

ACTE V

SCÈNE I.—*Le même. Devant une Abbaye.*

Le MARCHAND *et* ANGÉLO *entrent.*

Ang. Je suis fâché, Monsieur, que je vous ai gêné ;
Mais, je proteste, il a eu la chaîne de moi,
Même qu'il le nie très dishonnêtement.
Mar. Comment l'homme l'honnore-t-on dans la ville ?
Ang. Il est d'une très révérende réputation, Monsieur :
D'un crédit infini—beaucoup aimé,
Second a nul homme qui demeure ici dans la ville.
Ang. J'engagerais ma fortune sur sa véracité aucun jour.
Mar. Parle doucement ; le voilà qui vient.

ANTIPHOLUS *et* DROMIO DE SYRACUSE *entrent.*

Ang. C'est ainsi, et cette même chaîne sur son cou
Qu'il abjurera furieusement d'avoir.
Bon Monsieur, approche-moi, je lui parlerai.
Seigneur Antipholus, je merveille beaucoup
Que vous me mettriez à cette peine et trouble,
Et non pas sans quelque honte à toi-même,
Que vous me niez avec des circonstances et des jurements,
Cette chaîne que vous portez maintenant si ouvertement :
Outre la charge, la honte, et l'emprisonnement,
Vous avez fait tort à mon digne ami ici ;
Qui, excepté pour rester entendre notre controverse,
Aurait hissé voile et se mettrait à la mer aujourd'hui :
Vous recevez cette chaîne de moi ; pouvez vous le nier ?
Ant. S. Je pense que je l'ai eu, je ne l'ai jamais nié.

Mar. Oui, vous l'avez, Monsieur, et l'abjurer aussi.
Ant. S. Qui m'entendit le nier, ou le parjurer ?
Mar. Tu sais que mes propres oreilles t'entendirent le nier.
Fi donc, toi misérable, c'est une pitié que tu demeures
À aucun endroit où fréquentent les honnêtes gens.
Ant. S. Tu es un vilain pour m'accuser ainsi :
Je prouverai mon honneur et mon honnêteté
Contre toi bientôt si tu oses continuer.
Mar. Je l'ose et te défie pour un vilain. [*Ils s'engagent.*

Entrent ADRIANNE, LUCIANA, *la* COURTISANE *et autres.*

Adr. Tiens ! Ne le blesse pas pour l'amour de Dieu ! il est fou.
Que quelqu'un vienne près de lui, emporte son épée :
Lie Dromio aussi, et enmène-les chez moi.
Dro. S. Cours, maître, cours ; pour l'amour de Dieu entre dans une maison !
Celle-ci c'est quelque cloître. Va en dedans ou nous sommes perdus.
[ANT. S. *et* DRO. S. *sortent pour aller dans le cloître.*

La DAME ABBESSE *entre.*

Abb. Soyez tranquilles, peuple! Pourquoi vous pressez-vous ici?
Adr. Chercher ici mon pauvre mari éperdu.
Laissez nous entrer, que nous puissions le lier fortement
Et l'emporter chez lui pour sa guérison.
Ang. Je savais qu'il n'était pas dans ses propres sens.
Mar. Je suis fâché maintenant que j'ai tiré sur lui
Abb. Combien de temps cette possession l'a-t-il prise
Adr. Il a été cette semaine lourd, aigre, triste,
Et bien différent à l'homme qu'il fut ;
Mais, jusqu'à cette après-midi, sa passion
N'éclata jamais dans l'extrémité de la fureur.
Abb. Na-t-il pas beaucoup perdu par les naufrages ?
Enterré quelque cher ami ? Ou peut-être
Son œil s'est égaré dans l'amour illicite ?
Un péché très dominant dans les jeunes gens,

Qui permettent à leurs yeux la liberté de regarder.
Auquel de ces malheurs est-il donc sujet?
Adr. A nul de ceux-ci, si ce n'est pas le dernier :
Savoir, quelqu'amour qui le tirai souvent de chez lui.
Abb. Pour cela, vous auriez dû le réprimander.
Adr. Eh bien, je le fis.
Abb. Ah, mais pas assez vivement.
Adr. Aussi vivement que ma modestie me permettrait.
Abb. Peut-être en particulier.
Adr. Et en public aussi.
Abb. Mais pas donc assez.
Adr. C'était le contenu de notre conférence.
Au lit il ne dormait pas car je le pressais tant;
C'était le seul sujet de mon thème;
Dans la société je le lancais souvent par mes regards ;
Et je disais toujours que c'était vil et mauvais.
Et il venait de là que l'homme devint fou.
La clameur venimeuse d'une femme jalouse
Empoisonne plus mortellement que la dent d'un chien enragé.
Il parait que son sommeil fut empéché par tes injures;
Et il arrive qu'ainsi sa tête est légère.
Tu dis que sa viande fut assaissonnée par tes reproches:
Des repas inquiets rendent des digestions difficiles;
Le feu furieux des fièvres est ainsi engendré ;
Et qu'est-ce qu'une fièvre excepté un accès de rage?
Tu dis que ses jeux furent empéchés par tes querelles:
Privé de sa douce récréation, qu'ensuit-il?
Si ce n'est pas la mélancolie morne et triste,
Parent au terrible et misérable désespoir,
Et à sa suite, une troupe énorme et contagieuse
Des maladies, râles, et des ennemis à la vie?
D'être troublé dans la nutrition, la récréation,
Le repos si nécessaire à la vie
Insensera ou l'homme ou la bête:
De là vient que par ta folle jalousie
Tu as privé de sa raison ton pauvre mari.
Luc. Elle ne le réprimanda jamais excepté doucement.

Pourquoi souffres-tu ses reproches et ne réponds-tu pas ?
Adr. Elle me livrait à mon propre reproche.
Bonnes gens, entrez, empoignez-le !
Abb. Non, pas une créature entre dans ma maison.
Adr. Alors, laisse les domestiques enmener mon mari.
Abb. Ni l'un ni l'autre ; il prit cet endroit comme sanctuaire,
Et il le délivrera de tes mains,
Jusqu'à ce que je l'ai encore enmené à ses propres sens.
Ou jusqu'à ce que je perd mes peines en l'essayant.
Adr. Je soignerai mon mari, serai sa garde malade,
Ferai diète à sa maladie, car c'est mon office,
Et n'aurai nul procureur que moi-même ;
Et pour cela laisse-le retourner chez lui avec moi,
Abb. Soie patiente, car je ne le laisserai pas bouger
Jusqu'à ce que j'ai employé les moyens approuvés que je possède,
Avec des drogues saines, des sirops, et des prières saintes,
Pour le rendre encore un homme raisonnable :
C'est une branche et portion de mon serment,
Un devoir charitable de mon ordre.
Alors pars, et laisse-le ici avec moi.
Adr. Je ne veux pas aller et laisser ici mon mari ;
Et il convient mal à votre Sainteté
De séparer le mari de sa femme.
Abb. Soie tranquille, et pars ; tu ne l'auras pas.
Luc. Plaigne-toi au Duc de cette indignité. [*L'*ABBESSE *sort.*
Adr. Viens, va, je me prosternerai à ses pieds,
Et ne me leverai pas jusqu'à ce que mes larmes et prières
Ont persuadé sa Grâce de venir ici en personne,
Et que j'ai pris par force mon mari de l'Abbesse.
Mar. Je pense que maintenant le cadran indique cinq heures.
Je suis sûr que le Duc lui-même
Vient ici à ce vallon mélancolique,
Cet endroit de la mort et de la triste exécution
Derrière les fossés de l'abbé ici.
Ang. Pour quelle raison ?
Mar. Pour voir un marchand révérend de Syracuse,

Qui débarquait malheureusement dans cette baie
Contre les lois et statutes de cette ville,
Décapité publiquement pour son offense.
Ang. Voie où ils viennent ; nous verrons sa mort.
Agenouille toi au Duc avant qu'il passe l'abbaye.

Le DUC *entre, suivi ;* ÆGÉON *tête nue ; avec le Bourreau et autres* OFFICIERS.

Duc. Proclame-le publiquement encore une fois,
Si aucun ami payera la somme pour lui
Il ne mourrera pas ; nous lui offrons autant.
Adr. Duc très sacré, la justice contre l'Abbesse.
Duc. Elle est une dame vertueuse et révérende ;
Il ne peut pas être qu'elle t'a fait tort.
Adr. Plait-il à ta Grâce, mon mari Antipholus,
Lequel je fis seigneur de moi-même et de tout ce que je possède,
En lisant tes lettres importunes ce malheureux jour,
Il était pris d'un accès terrible de démence
Qu'il hâta furieusement par les rues,
Son esclave avec lui tout autant fou,
Inquiétant les malheureux citoyens
En se précipitant dans leurs maisons
Emportant des bagues, des bijoux—
Aucune chose qu'il voulait avoir dans sa rage.
Une fois je le fis lier et l'envoyai chez lui,
Pendant que j'allai faire redresser les torts
Qu'il avait commis par ici et par là dans sa furie.
Je ne sais pas comment, mais bientôt
Ils s'échappa de ceux qui le gardaient,
Et avec son domestique fou et lui-même,
Chacun, plein de colère, avec des épées tirées,
Nous rencontraient encore, et avec leurs attentions
Follement tournées sur nous nous chassaient,
Jusqu'à ce que nous levant plus de secours,
Les lions encore une fois. Alors ils fuyaient
Dans cette abbaye, où nous les poursuivons :

Et ici l'Abbesse nous ferme les portes,
Et ne nous permettra pas de le chercher,
Ni de le laisser aller, que nous pourions l'emporter d'ici.
C'est pourquoi, très gracieux Duc, qu'avec tes ordres
Qu'il soit apporté et pris d'ici pour son salut.
Duc. Depuis longtemps ton mari me servait dans mes guerres ;
Je te donnai ma parole de prince,
Quand tu le feras maître de ton lit,
De l'accorder toute la grâce et le bonheur que je pouvais.
Allez, quelqu'uns de vous, frappe à la porte de l'abbaye,
Et dîtes à l'Abbesse de venir me parler.
J'arrangerai ceci avant que je sorte.

Un DOMESTIQUE *entre.*

Dom. Oh, maîtresse, maîtresse ! va et sauve toi !
Mon maître et son homme se sont tous deux échappés,
Ont battu les filles tour à tour, et lié le médecin,
Dont la barbe ils ont roussi par le feu ;
Et toujours comme il brulait, ils jettaient sur lui
De grands sceaux de boue troublée pour éteindre les cheveux :
Mon maître le prêche patience et pendant cela
Son homme avec des ciseaux le rase comme un fou,
Et assurément, si tu n'envoyes pas maintenant d'aide,
Ils tueront entre eux le sorcier.
Adr. Paix, fou ! ton maître et son homme sont ici,
Et ce que tu nous racontes est faux.
Dom. Maîtresse, par ma vie, je te dis la vérité !
Je n'ai presque pas respiré depuis que je l'ai vu.
Il crie pour toi, et jure que, s'il peut te prendre,
De roussir ta figure et de te défigurer.
Écoute, écoute, je l'entends, maîtresse ; sauve toi, va !
Duc. Viens, reste ici avec moi debout ; ne crains rien.
Garde avec des hallebardes.
Adr. Ah moi, c'est mon mari ! soie témoin
Qu'il est porté par ici et par là invisible.
Même maintenant nous le logeons ici dans l'abbaye,
Et le voilà maintenant au delà de la raison humaine.

ANTIPHOLUS *et* DROMIO D'ÉPHÈSE *entrent.*

Ant. E. Justice, très gracieux Duc ! Oh ! accorde-moi justice
Même pour le service que je t'ai rendu depuis longtemps,
Quand je combattais dans tes guerres et recevais
De profondes cicatrices pour te sauver la vie,
Même pour le sang que je perdis alors, accorde-moi justice.
Ægéon. À moins que la crainte de la mort me rend fou,
Je vois mon fils Antipholus et Dromio.
Ant. E. Justice, doux Prince, contre cette femme-là.
Elle que tu me donnasses être ma femme,
Qui m'a abusé et déshonnoré,
Même dans la force et la hauteur de l'injurie !
Au delà de l'imagination est le tort
Dont-elle m'a accablé ce jour.
Duc. Dîtes-moi comment, et tu me trouveras juste.
Ant. E. Grand Duc, aujourd'hui elle me ferma les portes
Pendant qu'elle se regala dans ma maison avec des prostituées.
Duc. Une grave faute. Dis, femme, as-tu fais ainsi?
Adr. Non, mon bon seigneur; moi-même, lui et ma sœur,
Dînaient ensemble aujourd'hui. Sur mon âme !
Ceci est faux dont il m'accuse !
Luc. Que je ne regarde jamais encore le jour ni dorme par la nuit
Si elle ne raconte à ton Altesse la simple vérité !
Ang. Oh femme parjurée ! elles sont toutes deux parjurées.
Le fou les charge justement en ceci.
Ant. E. Mon suzerain, je suis avisé en ce que je dis ;
Ni dérangé par l'effet du vin,
Ni impétueux et téméraire, provoqué par une colère furieuse,
Tout de même mes torts pourraient rendre fou un plus sage.
Cette femme me ferma la porte aujourd'hui au dîner.
Cette orfèvre là, s'il ne fut pas en ligue avec elle,
Pourrait le témoigner, car il fut alors avec moi ;
Qui me quittait pour aller cherchez une chaîne,

Me promettant de la porter au Porc-épic
Où Balthazar et moi dînaient ensemble.
Notre dîner fini, et lui ne venant pas là,
J'allais le chercher ; je le rencontrai dans la rue,
Et avec lui ce même gentilhomme.
Ce fut là ou cet orfèvre parjuré jura contre moi,
Qu'aujourd'hui je recevais de lui la chaîne,
Que, Dieu sait, je n'ai jamais vue, pour laquelle
Il m'arrêtait avec un officier.
J'obéissais, et envoyais mon paysan à la maison
Pour quelques ducats : il retourna avec rien.
Alors je demandai à l'officier
M'accompagner lui-même chez moi.
Par la route nous rencontrons
Ma femme, sa sœur, et encore une foule
De vils confédérés avec eux.
Ils amenaient un Pinch, un vilain affamé et maigre,
Une simple anatomie, un saltimbanque,
Un jongleur rape, et un diseur,
Un malheureux nécessiteux aux yeux caves et aux regards aigres.
Un homme vivant mort : cet esclave pernicieux,
Par exemple, se comporta comme un sorcier,
Et regardant dans mes yeux, tâtant mes pouls,
Et me défiant pour ainsi dire, sans aucune figure
Il exclama que je fusse possédé. Alors tous ensemble
Ils m'attaquaient, me liaient, me transportaient de là,
Et dans une voûte sombre et humide chez moi,
Nous laissaient (moi et mon homme) liés ensemble,
Jusqu'à ce que, rongeant avec mes dents mes liens en deux,
Je gagnai ma liberté, et immédiatement
Je courrai ici vers ta Grâce, qui j'implore
Me donner ample satisfaction
Pour ces extrêmes hontes et grandes indignités.

Ang. En vérité, mon Seigneur, jusque là je le rends témoignage
Qu'il ne dînait pas chez lui, mais qu'on lui ferma les portes.

Duc. Mais recevait-il une telle chaîne de lui ou non?
Ang. Il la recevait, milord: et quand il rentrait ici,
Ces personnes virent la chaîne sur son cou.
Mar. Outre je pourrais jurer que mes oreilles
T'entendaient confesser que tu as eu la chaîne de lui,
Après que tu l'as premièrement abjurée au marché :
Et sur cela je tirai mon épée sur vous.
Et alors vous fuyez dans cet abbaye ici,
D'où je pense tu es sorti comme par miracle.
Ant. E. Je n'ai jamais été dans ces murs d'abbaye,
Ni as tu jamais tiré sur moi ton épée,
Je n'ai jamais vu la chaîne, que le ciel me bénit!
Et ce donc tu me charges est faux.
Duc. Comment, quelle accusation embrouillée est celle-ci?
Je pense que vous avez tous bu de la tasse de Circé.
Si vous l'aviez ici logé, il aurait été ici.
S'il fut fou, il ne plaiderait pas si calmement.
Vous dites qu'il dînait chez lui; l'orfèvre ici
Le nie. Coquin, que dis-tu?
Dro. E. Monsieur, il dînait avec elle ici, au Porc-épic.
Cour. Il le fit, et saisit la bague de mon doigt.
Ant. E. C'est vrai, mon seigneur, que je vois maintenant votre Grâce.
Duc. Comment, ceci c'est étrange. Va, appelle ici l'Abbesse.
Je pense que vous êtes tous amoureux, ou complètement fous. [*Un* ATTENDANT *sort.*
Ægéon. Très-puissant Duc, permettez-moi de dire un mot :
Je vois peut-être un ami qui me sauvera la vie,
Et payera la somme qui pourrait me sauver.
Duc. Parle librement, Syracusien, comme tu veux.
Ægéon. Votre nom n'est-il pas Antipholus?
Et ce Dromio n'est-il pas votre esclave?
Dro. E. Dans l'espace de cette heure je fus son esclave, Monsieur,
Mais lui, je le remercie rongeait en deux mes cordes;
Maintenant je suis Dromio, et son homme délié.
Ægéon. Je suis sûr que vous me reconnaissez tous deux.

Dro. E. Nous mêmes nous nous rappelons Monsieur par vous ;
Car récemment nous étions liés comme vous êtes maintenant :
Vous n'êtes pas le patient de Pinch, êtes vous, Monsieur ?
Ægéon. Pourquoi me regardes-tu si curieusement ?
Vous me connaissez bien.
Ant. E. Je ne t'ai jamais vu dans ma vie avant aujourd'hui.
Ægéon. Oh, le malheur ma changé depuis que tu m'as vu ;
Et des heures pénibles avec la main difformée du temps
Ont écrit des traits étranges dans ma figure.
Mais dîtes-moi cependant, ne connais-tu pas ma voix ?
Ant. E. Nullement.
Ægéon. Dromio, ni toi nonplus?
Dro. E. Non, en vérité, Monsieur, ni moi.
Ægéon. Je suis sûr que tu la reconnais.
Dro. E. Oui, Monsieur, mais je suis sûr que je ne la reconnais pas ; et quoique ce soit qu'un homme nie vous êtes maintenant lié à le croire.
Ægéon. Ne reconnais-tu pas ma voix ? O l'extrémité du temps,
As-tu si craqué et fendu ma pauvre langue
Qu'en sept années courtes, mon fils unique ici
Ne reconnais pas mon faible ton de soucis dérangés ?
Même que maintenant ma figure tracée soit cachée
Dans la neige bruniante de l'hiver qui tue la sape
Et que tous les conduits de mon sang sont gelés ;
Cependant ma nuit de la vie a quelque souvenir,
Mes lampes usées quelque lueur fanante,
Mes oreilles sourdes et dures un peu accoutumées à entendre :
Tous ces vieux témoins (je ne puis pas errer)
Me disent tu es mon fils Antipholus.
Ant. E. Je n'ai jamais vu mon père dans ma vie.
Ægéon. Mais, mon garçon, il y a sept années qu'en Syracuse
Nous sommes partis ; mais peut-être, mon fils,
Tu as honte de me reconnaître dans ma misère.
Ant. E. Le Duc et tous ceux qui me connaissent dans la ville

Pourraient me rendre témoignage que ce n'est pas ainsi ;
Je n'ai jamais vu Syracuse de toute ma vie.

Duc. Je te dis, Syracusien, il y a vingt ans
Que je suis patron à Antipholus,
Pendant quelles années il n'a jamais vu Syracuse :
Je vois que ton âge et tes dangers t'ont rendu fou.

*L'*ABBESSE *entre avec* ANTIPHOLUS DE SYRACUSE *et* DROMIO DE SYRACUSE.

Abb. Très-puissant Duc, voici un homme beaucoup lésé.
[*Tous rassemblent pour les voir.*

Adr. Je vois deux maris, ou mes yeux me trompent.

Duc. Un de ces hommes est le génie de l'autre ;
Et dîtes moi lequel de ces deux est l'homme naturel,
Lequel l'esprit ? Qui peut les distinguer ?

Dro. S. Moi, Monsieur, suis Dromio ; ordonne-lui de s'en aller.

Dro. E. Moi, Monsieur, je suis Dromio ; permettez-moi de rester.

Ant. S. Ægéon n'es-tu pas, ou son esprit ?

Dro. S. Oh, c'est mon vieux maître ! Qui l'a ici lié ?

Abb. Quiconque le lie, je lâcherai ses liens
Et gagnerai un époux par sa liberté !
Parle, vieil Ægéon, si tu es l'homme
Qui a eu autrefois une épouse nommé Æmilia
Qui t'enfantait à une couche deux fils !
Si tu soies le même Ægéon, parle !
Et parle à la même Æmilia !

Ægéon. Si je ne rêve pas, tu es Æmilia !
Si tu es elle, dis moi ou est ce fils
Qui flottaient avec toi sur ce radeau fatal ?

Abb. Lui et moi et le jumeau Dromio
Furent tous recueillis par des habitants d'Épidamne.
Qu'est-ce qu'ils sont alors devenus je ne puis pas dire ;
Moi à cette fortune dont tu me vois le récipient.

Duc. Comment, c'est que commence bien son histoire du matin
Ces deux Antipholus, ces deux si resemblants l'un à l'autre,

Et ces deux Dromios, un en exactitude ;
Outre cela, son histoire de son naufrage sur la mer.
Ces deux sont parents à ses enfants,
Qui se sont rencontrés par accident.
Antipholus, tu es venu d'abord de Corinthe.
Ant. S. Non, Monsieur, pas moi, je viens de Syracuse.
Le Duc. Restez, séparez vous ; je ne sais pas qui est qui.
Ant. E. Je suis de Corinthe, mon plus gracieux seigneur.
Dro. E. Et moi avec lui.
Ant. E. Porté à cette ville par ce guerrier le plus renommé.
Le Duc. Ménaphon, votre très fameux oracle.
Adr. Lequel de vous deux dînait avec moi aujourd'hui ?
Ant. S. Moi, gentille maîtresse.
Adr. Et, n'es-tu pas mon mari ?
Ant. E. Non ; je dis non à cela.
Ant. S. Et moi aussi ; mais cependant elle m'appellait cela :
Et cette belle dame, sa sœur ici,
M'appelle frère. Ce que j'ai dit alors,
J'espère avoir le loisir de prouver :
Si ceci n'est pas un songe que je vois et j'entends.
Ang. Celle-là est la chaîne que vous receviez de moi.
Ant. S. Je pense que c'est, Monsieur ; je le nie pas.
Ant. E. Et vous, Monsieur, m'arrêtates pour cette chaîne.
Ang. Je pense que je le fis, Monsieur, je le nie pas.
Adr. Je t'envoyai d'argent, Monsieur, pour fournir ta caution,
Par Dromio ; mais je pense qu'il ne l'amenait pas.
Dro. E. Non, rien par moi.
Ant. S. Je recevais cette bourse de ducats de vous,
Et mon domestique Dromio me les portait.
Je vois, que nous rencontrons le domestique l'un de l'autre,
Et que je fus pris pour lui, et lui pour moi,
Et sur cela vinrent ces erreurs.
Ant. E. Je donne en gage ces ducats ici pour mon père.
Duc. Il ne sera pas nécessaire,—ton père a sa vie.
Cour. Monsieur, il faut que vous me donniez ce diamant.
Ant. E. Là, prends-le ; et bien de remercîments pour ma bonne chère.

Abb. Duc renommé, daigne nous accompagner jusqu'à l'Abbaye ici
Et entendre discuter toutes nos fortunes :
Et que tous assemblés dans cet endroit,
Qui, dans ce jour sympathique d'erreur,
Ont souffert tort viennent nous tenir compagnie,
Et nous leur ferons satisfaction.
Il y a vingt-cinq ans depuis que je suis en travail
Pour vous, mes fils ; et, jusqu'à cette heure même,
Je n'ai jamais délivré mon lourd fardeau.
Le Duc, mon mari, et mes deux enfants,
Et vous, les calendriers de leur nativité,
Allons à une fête de commère avec moi ;
Et après une si longue douleur nous aurons gaieté.

Duc. Avec tout mon cœur je ferai commère à cette fête.

[*Le* DUC, *l'*ABBESSE, ÆGÉON, *la* COURTISANE, *le Négociant* ANGÉLO, *et les Attendants sortent.*

Dro. S. Maître, chercherai-je vos choses à bord du vaisseau ?

Ant. E. Dromio, quelles choses à moi as-tu embarquées ?

Dro. S. Vos biens, Monsieur, qui furent mis dans le Centaure.

Ant. S. Il me parle. Je suis ton maître, Dromio :
Viens avec nous ; nous ferons attention à cela bientôt :
Embrassez-là votre frère ; réjouis toi avec lui.

[ANTIPHOLUS S. *et* E., ADR. *et* LUC *sortent.*

Dro. S. Il y a une amie grasse à la maison de votre maître,
Qui me grondait pour toi hier à dîner :
Elle sera maintenant ma sœur, et pas ma femme.

Dro. E. Je pense que vous êtes mon miroir, et pas mon frère.
Je vois par toi que je suis un homme d'une figure douce.
Voulez-vous entrer pour voir leur commèrage ?

Dro. S. Pas moi, Monsieur ; vous êtes mon ainé.

Dro. E. Cela c'est une question, comment le prouverons-nous ?

Dro. S. Nous tirons au sort pour le plus ainé : jusqu'alors marches toi le premier.

Dro. E. Non, mais donc comme ceci :
Comme frère et frère dans le monde nous entrons ;
Et maintenant, nous tenant par la main, nous sortons.

[*Ils sortent.*

LES PEINES PERDUES DE L'AMOUR

LES PERSONNAGES REPRÉSENTÉS.

FERDINAND	*Roi de Navarre.*
BIRON . . . . LONGAVILLE . . DUMAIN . . .	*Des Lords attachés au Roi.*
BOYET . . . . MERCADE . . .	*Des Lords attachés à la Princesse de France.*
DON ADRIANO DE ARMADO	*Un Espagnol.*
SIR NATHANIEL . . .	*Un Curé.*
HOLOPHERNES . . .	*Un Maître d'École.*
DULL	*Un Connétable.*
COSTARD	*Un Bouffon.*
MOTH	*Page à Armado.*
UN FORESTIER	
LA PRINCESSE DE FRANCE	
ROSALINE . . . MARIE . . . . CATHERINE . . .	*Des Dames attachées à la Princesse.*
JAQUENETTE . . .	*Une Paysanne.*

Les OFFICIERS *et autres personnages attachés au Roi et à la Princesse.*

SCÈNE : NAVARRE.

ACTE I

SCÈNE I.—*Navarre. Un Parc avec un Palais.*

Le ROI, BIRON, LONGAVILLE, *et* DUMAIN *entrent.*

Le Roi. Laisse la renommée, que tout homme cherche dans sa vie,
Vivre gravée sur nos tombeaux sculptés,
Et ainsi nous rendre honneur dans le déshonneur de la mort.
Quand en dépit du temps dévorant comme un cormorant,
L'effort de cette vie présente peut acheter,
Cet honneur qui amollira la pointe aigue de sa faux,
Et nous rends héritiers de toute l'éternité.
Alors, vainqueurs courageux ! car vous êtes tels
Qui combattez contre vos propres affections
Et l'armée énorme des désirs mondains,—
Notre édit récent sera appliqué en toute rigueur :
Navarre sera la merveille du monde ;
Notre cour sera une petite Académie,
Sereine et contemplative dans l'art vivant.
Vous trois, Biron, Dumain, et Longaville,
Avez jurés de vivre avec moi durant trois ans,
Mes camarades, and de garder ces statuts
Qui sont ici inscrits dans cette liste-ci.
Vos serments sont imposés, signez vos noms ;
Que la propre main de celui qui viole même le plus petit
De ces commandements puisse abattre son honneur.
Si vous vous êtes armés comme vous l'avez juré,
Signez vos serments solennels, et gardez les aussi.

Long. J'en suis résolu ; ce n'est qu'un jeûne de trois ans
L'esprit fera un banquet même quand le corps languit :
Les panses grasses font de caboches maigres,
Et des morceaux friands enrichissent les côtes,
Mais mettent complètement en banqueroute l'esprit.
Dum. Mon tendre seigneur, Dumain est mortifié.
La partie grossière des délices de ce monde
Il jette aux esclaves bas du monde :
Désormais suis-je mort pour l'amour, la pompe, la richesse,
Avec tous ces camarades vivant dans la philosophie.
Biron. Je ne puis que vous réciter leurs protestations ;
J'ai déjà à ceci prêté serment ;
Savoir, vivre et étudier ici pendant trois ans.
Mais il y a d'autres rigides observations :
Comme de ne voir aucune femme pendant ce temps ;
Lequel j'espère bien n'est pas là inscrit ;
Et une fois par semaine de ne toucher nulle nourriture,
Et chaque jour aussi de ne manger qu'une fois ;
Lequel j'espère n'est pas là inscrit.
Et outre, de dormir que trois heures la nuit,
Et de ne pas être vu clignoter le jour entier ;
Autrefois j'avais l'habitude de dormir toute la nuit,
Et de faire encore de la moitié du jour une nuit sombre ;
Que, j'espère bien, n'est pas ici inscrit :
Oh, celles-ci sont des tâches stériles, trop dures pour être gardeés :
Pas voir les dames—d'étudier,—de jeûner—pas dormir.
Le Roi. Votre serment est prononcé de vous abstenir de tous ceux-ci.
Biron. Laissez-moi dire non, mon seigneur, si vous me permettiez :
Et de rester ici à votre court pendant trois ans.
Long. Vous avez déposé à cela, Biron, et à tout le reste.
Biron. Alors, par le oui et le non, Sire, je jurai en plaisantant.
Quel est le but de l'étude ? Dites-moi cela.
Le Roi. Certainement de savoir ce qu'autrement nous ne saurions pas.

Biron. Vous voulez dire les choses qui sont cachées et barrées du sens commun ?

Le Roi. Oui, c'est là la récompense divine de l'étude.

Biron. Eh bien donc, je jurerai d'étudier ainsi,
Que je saurai la chose qui m'est défendue :
Comme ceci,—D'étudier où je puis bien dîner,
Quand se régaler est expressement défendu ;
Où étudier où je puis rencontrer quelque belle maîtresse,
Quand les dames sont cachées de notre sens commun ;
Ou, ayant juré un serment trop difficile à garder,
D'étudier à le rompre, pendant que le serment n'est pas cassé.
Si tel est le gain de l'étude,
L'étude connait ce qu'elle ne connait pas :
Jurez-moi cela, et je ne dirai pas non.

Le Roi. Ceux-ci sont des obstacles qui rendent l'étude impossible,
Et exercent nos intelligences dans les plaisirs frivoles.

Biron. Mais certainement tous les plaisirs sont vains,
Mais nul plaisir plus vain que celui qui est acheté par la douleur,
Et qui est l'héritier de la douleur,
Comme, par exemple, d'avoir les yeux collés sur un livre,
De chercher la lumière de la vérité, quand c'est la vérité
Qui faussement voile la vue de son regard :
La lumière quand elle cherche la lumière détache la lumière de la lumière :
Ainsi, avant que vous avez trouver la lumière dans l'obscurité,
Votre lumière est devenue sombre à cause de la perte de vos yeux.
Quant à moi, j'étudierai comment me plaire aux yeux,
En les fixant sur un œil plus beau ;
Qui m'éblouissant tant, que cet œil sera son ange
En lui donnant de la lumière avec laquelle il fut éblouit.
L'étude ressemble au soleil glorieux du ciel,
Qui ne veut pas être regardé profondement des yeux impertinents :
Les piocheurs continuels ont peu gagné.

Sauf l'autorité basse des livres d'autrui.
Ces parains mondains des luminaires du ciel,
Qui donnent un nom à chaque étoil fixe,
N'ont plus d'avantages de leurs lumières brillantes
Que ceux qui marchent, ne sachant ce qu'elles sont.
Savoir trop, est de savoir rien si ce n'est la renommée,
Et chaque parain sait donner un nom.

Le Roi. Comme il est bien lu, pour raisonner contre la lecture !

Dum. Il à bien commencé pour arrêter tout avancement.

Long. Il arrache les mauvaises herbes du blé pendant qu'il les laisse pousser.

Biron. Le printemps est près quand les oies vertes pondent.

Dum. Comment suit cela ?

Biron. Cela suit dans son temps et lieu justes.

Dum. Pas de tout en raison.

Biron. Alors quelque chose en vers.

Le Roi. Biron ressemble à la gelée brûlante et envieuse
Qui mord les enfants premier nés du printemps.

Biron. Eh bien, si j'en fus, pourquoi l'été fier se vanterait-il
Avant que les oiseaux ont cause de chanter ?
Pourquoi me jouirais-je d'un avortement ?
A Noël je ne désire pas plus une rose
Que je veux la neige sur la verdure de Mai ;
Mais j'aime chaque chose à sa saison.
Ainsi, maintenant l'étude pour vous est trop tard,
Resemblant à celui qui grimpe sur la maison pour ouvrir la porte du jardin.

Le Roi. Eh bien, allez chez vous, Biron : en adieu.

Biron. Non, mon bon seigneur, j'ai juré de rester avec vous :
Et néanmoins que j'ai plus parlé que vous pour le barbarisme,
Et plus que vous pour l'ange de la science,
Néanmoins je suis confident que je tiendrai ce que j'ai juré,
Et endurerai la pénitence de chaque jour pendant trois ans.
Donnez-moi le papier ; laissez-moi lire le même ;
Et je signerai mon nom aux décrets les plus rigoureux

Le Roi. Comment cette reddition te livre bien de la honte !

Biron. [*Il lit.*] "Item. Que nulle femme viendra dans l'espace d'un mille de ma cour."
Cette loi, a-t-elle été publiée ?
Long. Oui, il y a quatre jours.
Biron. Voyons la peine. [*Il lit.*] en "Sous peine de perdre sa langue."
Qui a projeté cette peine?
Long. Vraiment, moi je l'ai projetée.
Biron. Charmant seigneur, et pourquoi ?
Long. Pour les chasser d'ici par cette terrible peine.
Biron. Une loi dangereuse contre la gentillesse. [*Lit.*] "Si on trouve aucun homme en conversation avec une femme pendant la durée de trois ans il souffrira une telle honte publique que le reste de la société peut possiblement imaginer."
Vous savez qu'il faut que votre lige vous-même rompe cet article ;
Car vous savez bien que la fille du Roi de France,
Une vierge pleine de grâce, et d'une grande majesté,
Vient elle-même en embassade conférer avec nous
À propos de la cession d'Aquitaine
A son père décrépit, alité, et malade ;
Ainsi cet article est ici inscrit en vain,
Ou c'est en vain qu'ici vient l'admirable princesse.
Le Roi. Qu'en dites-vous, mes seigneurs ? nous avons bien laissé échapper cette possibilité ?
Biron. C'est ainsi que l'étude dépasse son but ;
Pendant qu'elle tache d'obtenir son désir
Elle oublie de faire son devoir,
Et quand elle obtient la chose qu'elle cherche le plus,
Elle est gagnée comme les villes avec le feu, ainsi gagnée, ainsi perdue.
Le Roi. C'est de force que nous nous dispensons de ce décret
Il faut qu'elle séjourne de nécessité même.
Biron. La nécessité nous forcera tous d'être parjurés
Trois mille fois pendant ces trois ans.
Car chaque homme est né avec ses idiosyncrasies,
Et n'est pas vaincu excepté par une grâce spéciale :

Si je manque de ma foi ce mot plaidera pour moi ;
Que je suis parjuré seulement de "nécessité."
Ainsi je signe mon nom à ces lois en général :
Et celui qui les romp le moins du monde
Est atteint de la honte éternelle :
Moi je suis tenté comme les autres ;
Mais je crois, quoique je fasse le plus d'objection,
Je serai dernier de rompre ma foi.
Mais n'accordez-vous pas quelque vive distraction ?

Le Roi. Oui, certainement ; notre cour, vous savez, est fréquenté
D'un voyageur raffiné d'Espagne ;
Un homme bien versé dans les façons du monde,
Qui a dans son cerveau toute une forge de phrases :
Un homme qui est ravi par la musique de sa propre vaine langue
Comme par une harmonie enchantrice ;
Un homme de compliments, que le bien et le mal
Ont choisi pour arbitre de leurs révoltes ;
Cet enfant de fantaisie du nom d'Armado
Racontera comme un interim à nos études
Dans la langue de la poésie la valeur de plus d'un chevalier
D'Espagne bronzé perdu dans le débat du monde.
De quelle manière vous vous amusez, mes seigneurs, je ne sais point ;
Mais, pour moi, je proteste j'aime à l'entendre plaisanter,
Et je me servirai de lui pour me faire la poésie.

Biron. Armado est un personnage bien illustre,
Un homme des mots forgés frais, le propre chevalier de la mode.

Long. Costard le berger, il sera notre divertissement ;
Et de cette façon étudier pendant trois ans n'est que peu de choses.

DULL *entre avec une lettre, et* COSTARD.

Dull. Qui est la vraie personnalité du Duc ?

Biron. Celui-ci, garçon ; en que veux-tu de lui ?

Dull. Moi-même je représente sa propre personne, car je suis le connétable ; mais j'aimerais le voir lui-même dans la chair.

Biron. Celui-ci c'est lui.

Dull. Seigneur Arme—Arme—Arme vous salue.
Il y a de la vilénie dans l'air; cette lettre vous en dira plus.

Cost. Monsieur, les contenus me touchent.

Le Roi. Une lettre du magnifique Armado.

Biron. Quelque basse que soit la matière, j'espère, par la miséricorde de Dieu, d'avoir de grands mots.

Long. Un espoir exalté pour un ciel bas; Dieu vous accorde de la patience!

Biron. D'écouter, ou de résister, rire?

Long. D'écouter avec humilité, monsieur, et de rire en modération; ou de s'abstenir de tous deux.

Biron. Eh bien, monsieur, nous jugerons du style par la gaieté qu'il nous cause.

Cost. La matière, monsieur, concerne Jaquenette
La manière, c'est donc ceci, j'étais pris avec la manière.

Biron. De quelle manière?

Cost. De la manière et forme suivantes, monsieur; tous ces trois: on m'a vu avec elle dans la maison seigneuriale, et je fus attrapé en la suivant dans le parc; qui en un mot est de la forme et manière suivantes. Maintenant, monsieur, quant à la manière,—c'est la manière d'un homme de parler avec une femme quant à la forme,—en quelque forme.

Biron. "For the following, sir?

Cost. As it shall follow in my correction": et Dieu préserve la justice.

Le Roi. Voulez-vous écouter cette lettre avec attention?

Biron. Comme si ce fut un oracle que nous écoutions.

Cost. Telle est la simplicité de l'homme d'écouter la chair.

Le Roi. [*Il lit.*] "*Grand Député, le Vicaire du Ciel, et le seul dominateur de Navarre, le Dieu de la terre de mon âme, et la protection paternelle de mon corps*——"

Cost. Pas un mot de Costard jusqu'ici.

Le Roi. [*Il lit.*] "C'est ainsi——"

Cost. Il se peut être ainsi: mais s'il dit que c'est ainsi, il est, quant à la vérité, qu'ainsi.

Le Roi. Paix!

Cost. Soit à moi, et à tout qui n'ose pas se battre.

Le Roi. Pas de mots!

Cost. Des secrets d'autrui, je vous implore.

Le Roi. [*Il lit.*] " *C'est bien ainsi, assiégé par la mélancholie de la couleur sombre, je recommandais l'humeur noire et oppressive à la médecine la plus saine de l'atmosphère salubre, et comme je suis gentilhomme, je me suis livré à la promenade. A quelle heure. A peu près à six heures; quand les bestiaux pâttissent le plus, les oiseaux percent le mieux, et quand les hommes s'assiègent à cette nourriture qu'on appelle le souper. Voilà pour l'heure. Maintenant pour la terre quelle; je veux dire sur laquelle je marchai: c'est appelée ton parc. Après pour l'endroit où; où, je veux dire, j'ai rencontré cette évènement obscure et très absurde, qui tire de ma plume blanche comme la neige l'encre noire, comme l'ébène que tu vois ici: mais quant à la place où; elle est au nord; nord-ouest par l'est du coin ouest de ton jardin curieusement figuré; ce fut la que je vis ce pâtre abbatu, ce petit objet bas de ta gaieté,——*"

Cost. Moi.

Le Roi. [*Il lit.*] " *Cette âme sachant peu, et illettrée,——* "

Cost. Moi.

Le Roi. [*Il lit.*] " *Ce vassal léger,——*"

Cost. Encore moi.

Le Roi. [*Il lit.*] " *Lequel, à ce que je me rappelle, se nomme Costard,——*"

Cost. Oh, moi!

Le Roi. [*Il lit.*] " *Se rangea et se réunie contraire à ton édit proclamé et établi, et ton canon contenant avec—avec—mais avec quoi je m'enrage quand j'y pense,——* "

Cost. Avec une fillette.

Le Roi. [*Il lit.*] " *——avec un enfant de notre grandmère Eve, une femelle, où, pour te faire mieux comprendre, une femme. Lui je (comme un grand sens de mon devoir me pousse) t'ai envoyé, pour recevoir sa juste punition par l'officier de ta bien douce Grâce, Antoine Dull, un homme d'une bonne réputation, conduite, d'un bon maintien, et bien estimé.*"

Dull. C'est moi, s'il te plait; je suis Antoine Dull.

Le Roi. [*Il lit.*] " *Car Jaquenette (c'est ainsi qu'on appelle le*

vaisseau le plus faible que j'ai pris avec le ci-devant paysan), je la tiens comme un vaisseau de la furie de la loi ; et au moindre de ton doux désir, je la mettrai en cause. A toi, avec tous les compléments d'un devoir dévoué et brûlant,

"DON ADRIANO DE ARMADO."

Biron. Celui-ci n'est pas si bon que j'attendis voir, mais c'est le meilleur que jamais j'entendis.

Le Roi. Oui, donc, le meilleur pour le pire. Mais, coquin, qu'en dites-vous?

Cost. Monsieur, je confesse mon penchant pour la fille.

Le Roi. As-tu entendu l'ordonnance?

Cost. Je confesse l'avoir bien entendue, mais peu marquée.

Le Roi. La punition d'être pris d'une fille était proclamée un an du prison.

Cost. Je n'étais épris d'aucune. Monsieur, j'étais épris d'une demoiselle.

Le Roi. C'était proclamé "demoiselle."

Cost. Celle-ci ne fut aucune demoiselle non plus, monsieur ; elle était vierge.

Le Roi. C'était ainsi varié aussi, car c'était proclamé "vierge."

Cost. Si c'était ainsi proclamé, je nie sa virginité; j'étais pris avec une fille.

Le Roi. Cette fille ne te sauvera pas, monsieur.

Cost. Cette fille me sauvera, monsieur.

Le Roi. Monsieur, je prononcerai votre sentence: vous jeûnerez pendant une semaine, sur le son et l'eau.

Cost. J'aimerais mieux prier une semaine sur le mouton et le potage.

Le Roi. Et Don Armado sera votre gardien. Milord Biron, veillez à ce qu'il soit livré à la justice.
Et allons, mes seigneurs, mettre en pratique
Ce que nous avons si fortement juré.

[*Le* ROI, LONGAVILLE *et* DUMAIN *sortent.*

Biron. Je parie ma tête avec le chapeau d'aucun bonhomme,
Ces jurements et ces lois ne prouveront qu'une moquerie vaine. Coquin, viens.

Cost. Je souffre pour la vérité, monsieur ; car c'est vrai que je

fus épris de Jaquenette, et Jaquenette est une vraie fille ; et ainsi, sois bienvenue toi tasse aigrie de la prospérité ! L'affliction peut encore sourire un jour, et jusqu'alors, assiège-toi, douleur ! [*Tous sortent.*

SCÈNE II.—*Un autre côté du Parc. La maison d'*ARMADO.

ARMADO *et* MOTH *entrent.*

Arm. Garçon, quel signe est ce quand un homme d'un grand esprit devient mélancolique ?

Moth. Un grand signe, monsieur, qu'il aura l'air triste.

Arm. Eh bien donc, la tristesse est la même chose que la mélancolie, mon cher.

Moth. Non, non ; par Dieu, monsieur, non.

Arm. Comment sépares-tu la mélancolie de la tristesse, mon tendre jeune homme ?

Moth. Par une démonstration facile de son opération, mon dur seigneur.

Arm. Pourquoi, dur seigneur ? pourquoi, dur seigneur ?

Moth. Pourquoi tendre jeune homme ? pourquoi tendre jeune homme ?

Arm. Je le dis, tendre jeune homme, comme un épithète congruente appartenant à tes jeunes ans, que nous pouvons appeler tendre.

Moth. Et moi, dur seigneur, comme un titre appartenant à votre vieux temps, que nous pouvons appeler dur.

Arm. Bien beau, et juste.

Moth. Comment, monsieur ; moi juste, et mes paroles belles ?

Arm. Toi beau, car tu es petit.

Moth. Petit et beau, car petit. Pourquoi juste ?

Arm. Et donc juste, car tu es vif.

Moth. Dis-tu ceci à ma louange, mon maître ?

Arm. À ta juste louange.

Moth. Je louerai une anguille avec la même louange.

Arm. Quoi, qu'une anguille est ingénieuse?

Moth. Qu'une anguille est vive.

Arm. Vraiment je dis que tu es vif dans les réponses : tu échauffes mon sang.

Moth. Je suis satisfait, monsieur.

Arm. Je n'aime pas être contrarié.

Moth. Vraiment il dit le contraire.

Arm. J'ai promis d'étudier trois ans avec le Duc.

Moth. Vous pouvez le faire dans une heure, monsieur.

Arm. C'est impossible.

Moth. Combien est un trois fois compté ?

Arm. Je n'ai pas le talent pour compter ; il convient bien avec l'esprit d'un garçon de comptoir.

Moth. Vous êtes un gentilhomme et un joueur, monsieur.

Arm. Je me confesse tous les deux ; ils sont tous deux le vernis d'un parfait homme.

Moth. Alors, je suis sûr, vous savez à combien la somme de deux as monte.

Arm. Il monte à un de plus que deux.

Moth. Que le petit peuple nomme trois.

Arm. C'est vrai.

Moth. Eh bien, monsieur, celle-ci est-elle une si grande étude ?
Maintenant, en voilà trois étudiés,
Avant que vous clignotiez trois ans, le cheval dansant* vous dira.

Arm. Une figure très belle.

Moth. Pour vous prouver un zéro. [*A part.*

Arm. Là-dessus je confesserai que je suis amoureux, et comme c'est bas pour un soldat d'aimer, ainsi je suis amoureux d'une fille basse. Si, en tirant mon épée contre l'humeur de cette affection me délivrait d'y penser, je ferai un prisonnier de mon désir et le rachéterai d'aucun courtisan Français pour une nouvelle courtoisie. Je tiens les soupirs en mépris : je pense que je pourrais jurer mieux que Cupidon. Console-moi, garçon : quels grands hommes ont aimé ?

Moth. Hercule, mon maître.

* Ce fameux cheval et ses exploits furent souvent loués par les vieux écrivains. Il était appelé Marocco, et appartenait à un Mr. Bankes, et était exhibité en 1604 et exécutait toutes sortes d'artifices.

Arm. Hercule le plus cher ! Plus d'autorité, cher garçon, nomme quelques-uns de plus, mon charmant enfant, qu'ils soient hommes de réputation et de maintiens bons.

Moth. Sanson, maître, il était homme de bon maintien, car il a maintenu les portes de la ville sur ses épaules, comme un porteur : et il était amoureux.

Arm. Oh Sanson d'un tissu ferme ? Sanson bien jointé ! Je t'excelle dans ma rapière, autant que tu m'excelles en enlevant les portes. Je suis aussi amoureux. Qui fut la bien-aimée de Sanson, mon cher Moth ?

Moth. Une femme, maître.

Arm. De quel teint ?

Moth. De tous les quatre, ou les trois, ou les deux, ou un des quatre.

Arm. Dis moi précisément de quel teint ?

Moth. Du vert de l'eau de mer, monsieur.

Arm. Celui-là est-ce un des quatre teints ?

Moth. J'ai ainsi lu, monsieur : et il est le meilleur d'eux aussi.

Arm. Vraiment, le vert est la couleur des amants ; mais posséder un amour de cette couleur, je pense que Sanson en eut peu de raison. Il l'aimait assurément pour son esprit.

Moth. Ce fut ainsi, monsieur ; car elle avait l'esprit vert.

Arm. Mon amour est de la couleur blanche et rose la plus immaculée.

Moth. Les pensées les plus impures, maître, sont cachées sous de telles couleurs.

Arm. Explique-toi, explique-toi, enfant bien élevé.

Moth. L'esprit de mon père, et la langue de ma mère, aidez-moi.

Arm. L'invocation charmante d'un enfant bien joli et bien pathétique !

Moth. Si elle est fait de blanc et de rouge
On ne saura jamais ses fautes
Car les joues rougissantes sont produites par des fautes
Et les craintes se montrent par la pâleur :
Alors, quand elle craint, ou est blamable,
Vous ne saurez la distinguer par sa physionomie,

Car toujours ses joues sont ainsi colorées
Comme la nature les a formées.

Un vers dangereux contre la raison de blanc et de rouge.

Arm. N'y a-t-il pas, garçon, une ballade du Roi et du Mendiant ?

Moth. Le monde était bien coupable d'une telle ballade il y a trois siècles ; mais maintenant je pense on ne peut la trouver, ou si cela était possible elle ne servirait ni pour la composition ni pour l'air.

Arm. J'écrirai de nouveau ce sujet, que je puisse faire exemple dans ma digression par quelque grand précédent. Garçon, j'aime cette paysanne que je surpris dans le parc avec le rustre raisonnable Costard ; elle a de grand mérite.

Moth. D'être fouettée; elle possède un meilleur amour que mon maître. [*A part.*

Arm. Chante, garçon; mon esprit, quand il est pris d'amour, devient lourd.

Moth. Cela m'étonne beaucoup, quand tu aimes une fille légère.

Arm. Je dis, chante.

Moth. Abstiens-toi jusqu'à ce que cette compagnie soit partie.

DULL, COSTARD, *et* JAQUENETTE *entrent.*

Dull. Monsieur, le désir du Duc est que vous gardiez bien Costard, et vous ne lui permettiez pas prendre aucune délice, ni faire aucune pénitence. Mais il faut jeûner trois fois par semaine. Quant à cette demoiselle, je la garderai au parc ; elle est engagée pour aider la femme de laiterie. Adieu.

Arm. Je me trahis par mes rougeurs. Fille !

Jaq. Homme !

Arm. Je vous visiterai à la loge.

Jaq. C'est près d'ici.

Arm. Je sais où elle est située.

Jaq. Mon Dieu, comme vous êtes sage !

Arm. Je te racontrerai des merveilles.

Jaq. Avec un tel visage ?

Arm. Je t'aime.

Jaq. C'est ainsi que je t'ai entendu dire.

Arm. Et maintenant adieu.

Jaq. Je te souhaite le bon temps !

Dull. Viens, Jacquenette, en avant.

[DULL *et* JAQUENETTE *sortent.*

Arm. Vilain, tu jeûneras pour tes offenses avant d'être pardonné.

Cost. Eh bien, monsieur, j'espère, quand je le fasse, je le ferai sur un estomac plein.

Arm. Tu seras fortement puni.
Je suis plus lié à toi que tes camarades,
Car il ne sont que légèrement récompensés.
Ôte ce scélérat ; enferme-le.

Moth. Viens, toi mauvais esclave ; va donc !

Cost. Ne me laisse pas être enfermé, monsieur ;
Je jeûnerai, étant mis en liberté.

Moth. Non, monsieur (that were fast and loose),* tu iras en prison.

Cost. Eh bien, si jamais je rencontrerais les jours heureux de la désolation que j'ai vue, quelques-uns verront.

Moth. Qu'est-ce que quelques-uns verront ?

Cost. Non, rien, Maître Moth, que ce qu'ils regardent. Ce n'est pas pour les prisonniers d'être trop silencieux dans leurs mots ; et ainsi je ne dirai rien : Je remerçie Dieu, j'ai aussi peu de patience qu'un autre homme, et ainsi je puis être tranquil.

[MOTH *et* COSTARD *sortent.*

Arm. J'aime la terre même qui est basse, où son soulier, qui est encore plus bas, conduit par son pied, qui est le plus bas, presse. Je serais parjuré (que est un grand argument pour le mensonge) si j'aime, et comment ce peut-il être un vrai amour qui est faussement attenté ? L'amour c'est un génie familier, l'amour c'est un diable ; il n'y a pas d'ange déchu que l'amour. Cependant, Sanson était ainsi tenté ; et il possédait une force extraordinaire : cependant Salomon était

* Une allusion à un jeu bien connu dans ce temps, maintenant appelé "piquant dans la jartière."

ainsi séduit, et il avait un esprit très fin. Le dard de Cupidon est trop dur pour le bâton d'Hercules, et ainsi beaucoup trop pour la rapière d'un Espagnol. La première et la seconde cause ne m'en serviront pas (the first and second cause will not serve my turn), la passe il ne respecte pas, il ne se soucie pas du duel. C'est son honte d'être appelé garçon ; c'est sa gloire que de subjuguer les hommes. Adieu, valeur ! rouille, rapière ! soie tranquil, tambour ! car ton chef est amoureux ; vraiment il aime. Aide moi, quelque Dieu, improviser des vers, car, je suis sûr, je ferai des sonnets. Dévise, esprit ; écrit, plume ; car je puis écrire des volumes. [*Il sort.*

ACTE II

Scène I.—*Une autre portion du Parc. Un Pavillon et des Tentes au loin.*

La Princesse de France, Rosaline, Maria, Katherine, Boyet, *des Lords, et d'autres Domestiques.*

Boyet. Maintenant, madame, appelle vos esprits les plus ardents ;
Considère qui est celui que le roi votre père envoie,
A qui il l'envoie, et quelle est sa mission.
Vous même, que le monde estime précieuse,
Doit parler avec l'unique héritier
De toutes les perfections qu'un homme peut avoir,
Incomparable Navarre ; la demande est nulle autre chose
Qu'Aquitaine, une dot pour une reine.
Sois maintenant aussi prodigue de chaque grâce précieuse
Que la nature était quand elle rendit les grâces rares
Pendant qu'elle affamait le monde entier
En te les donnant toutes pour toi-même.

Prin. Mon bon Lord Boyet, ma beauté même, quelque pauvre qu'elle ne soit,
Ne demande pas le paraphe grandiose de tes louanges ;
La beauté est achetée par le jugement de l'œil,
Elle n'est pas accordée par la vente basse des langues de marchands ;
Je suis moins fière de vous entendre parler de ma valeur
Que tu as la volonté d'être compté sage
Pour avoir dépensé ton esprit en me louant.
Mais maintenant il faut assigner celui qui assigne ;
Bon Boyet, vous n'ignorez pas que la rumeur, qui dit tout,

Répand au loin que Navarre a fait un vœu
Que, pendant trois ans d'études attentives,
Nulle femme approchera sa cour silencieuse :
Ainsi il nous semble bon,
Avant d'entrer ses portes défendues,
D'apprendre son plaisir ; et pour accomplir cela
Nous vous choisissons pour notre bon et éloquent soliciteur.
Dis lui que la fille du roi de France
Demande une conférence personnelle de sa Grâce :
Dépêche-toi, signifie autant ; pendant que nous attendons,
Comme d'humbles suppliantes, sa haute volonté.

Boyet. Fier d'être employé, j'y vais volontiers. [*Il sort.*

Prin. Toute fierté est volontaire, et la votre en est aussi.
Qui sont les zélateurs, mes Lords bien aimés,
Qui sont les personnes liées avec ce vertueux Duc ?

Ie Lord. Longaville en est un.

Prin. Connaissez-vous l'homme ?

Mar. Je le connais, madame : j'ai vu ce Longaville
A une fête de noce solemnisée entre Lord Périgord
Et la belle héritière de Jaques Fauconbridge en Normandie.
On l'estime un homme de qualités supérieures ;
Bien versé dans les arts, et glorieux dans les armes :
Rien ne lui convient mal qu'il veut faire.
La seule tache sur le poli de sa vertu
(Si c'est possible de la souiller,)
Est un esprit vif uni avec une volonté trop rude,
La pointe duquel a le pouvoir de percer, la volonté duquel veut toujours
Qu'elle n'épargnerait personne qui tombe dans son pouvoir.

Prin. Quelque Lord gai et moqueur, peut-être ; n'est ce pas ?

Mar. Ceux qui le connaissent mieux disent cela.

Prin. Des esprits si superficiels desséchent avant qu'ils ont bien crus.
Qui sont les autres ?

Kath. Le jeune Dumain, un jeune homme bien accompli,
Aimé pour sa vertu par tous ceux qui aiment la vertu.
Il possédait la plus grande puissance pour faire le mal ;

Ne le connaissant point ;
Car il a d'esprit pour faire paraître le mal le bon,
Et un extérieur pour gagner la grâce même qu'il ne possédait point d'esprit.
Je le vis une fois à la cour du Duc d'Alençon :
Et je vis beaucoup trop peu de sa bonté ;
Je dis ceci à son grand honneur.

Ros. Il y avait alors avec lui encore
Un autre étudiant : et si on m'a bien dit
Il était avec lui à ce temps.
On l'appelait Biron, mais un homme plus joyeaux,
Qui ne dépassa pas les limites légitimes de la gaieté,
Je n'ai jamais parlé avec lui pendant une heure,
Que son œil ne trouvât l'occasion pour son esprit ;
Car chaque objet que l'un regarde,
L'autre tourne en ridicule,
Lequel sa langue vive (l'interprète de sa conception)
Rende en des mots si gracieuses et justes,
Que les vieilles oreilles fassent l'école buissonnière pour ses contes,
Et les oreilles plus jeunes sont tout à fait ravies,
Si doux et si éloquent est son discours.

Prin. Que Dieu bénit mesdames ! Sont elles toutes amoureuses ;
Que chacune à loué son propre amant
Avec de telles grandes louanges ?

Mar. Voici Boyet qui approche.

BOYET *rentre.*

Prin. Maintenant y-a-t-il d'entrée ici, milord ?

Boyet. Navarre est informé de ton approche bénite ;
Et lui-même et ses compagnons de serment
Etaient tous prets à vous joindre, gentille dame,
Avant que je suis venu. Vraiment, j'ai appris autant :
Il vous logera plutôt dans les champs.
(Comme il a traité un qui vient ici assiéger sa cour),
Qu'il chercherait une dispensation pour son serment,

Pour nous laisser entrer sa maison solitaire.
Voici Navarre qui vient. [*Les Dames se masquent.*

Le Roi, Longaville, Dumain, Biron, *et les Domestiques entrent.*

Le Roi. Belle Princesse, soyez la bienvenue à la cour de Navarre.

Prin. Quant à la beauté, je te la souhaite aussi; mais je ne puis pas encore te souhaiter la bienvenue: le toit de cette cour est trop haut pour t'appartenir, et la bienvenue aux vastes champs trop bas pour me convenir.

Le Roi. Soyez la bienvenue, Madame, à ma cour.

Prin. Alors je serai bienvenue: conduis-moi là.

Le Roi. Ecoute-moi, chère dame; j'ai fait un serment.

Prin. Que notre Dame aide milord! il sera parjuré.

Le Roi. Pas pour le monde entier, belle Madame, par ma volonté.

Prin. Eh bien donc, c'est la volonté qui le rompera, la volonté; et rien autre.

Le Roi. Madame, ignore ce que c'est.

Prin. Si milord l'ignorât, son ignorance serait sage,
Où maintenant son savoir paraîtra être l'ignorance.
J'entends que ta Grâce a abjuré le ménage:
Garder ce jurement est un péché mortel
Et le rompre est un péché:
Mais pardonne-moi, je suis trop hardie;
Enseigner un maître me convient mal.
Deigne apprendre la raison de mon approche,
Et faites-moi vîte une réponse.

Le Roi. Je le ferai vîte si vous me permettiez le faire.
[*Elle donne un papier.*

Prin. Vous pourrez le faire plus vite si je m'envais,
Car vous vous prouverez parjuré, si vous me forciez de rester.

Biron. N'ai-je pas dansé avec vous à Brabant une fois?

Ros. N'ai-je pas dansé avec vous une fois à Brabant?

Biron. Je sais cela bien.

Ros. Eh bien, comme c'était inutile de me demander cette question !

Biron. Il ne faut pas être si vive.

Ros. Vous aviez tort de me presser avec de telles questions !

Biron. Votre esprit est trop vif ; il va trop vîte, il se fatiguera.

Ros. Pas jusqu'à-ce qu'il a laissé son cavalier dans la boue.

Biron. A quelle heure ?

Ros. A l'heure que les fous demandraient.

Biron. Maintenant, ma belle, ôtez votre masque.

Ros. Que la figure qu'elle cache se porte bien !

Biron. Et qu'elle vous envoie plusieurs amants !

Ros. Si vous n'en ôtez pas un.

Biron. Alors il faut bien que je m'en aille.

Le Roi. Madame, ici votre père annonce
Le paiement de cent mille couronnes ;
N'étant que la moitié de la somme entière
Dépensée par mon père dans ses guerres.
Mais, dis que lui ou que nous (néanmoins que nul a)
Avons reçu cette somme ; cependant il reste à payer
Encore cent mille ; en garant de laquelle
Une partie d'Aquitaine est tenue de nous,
Néanmoins qu'elle n'est pas évaluée a sa vraie valeur.
Si donc le roi votre père restituera
Qu'une moitié qui n'est pas payée,
Nous abandonnerons nos droits sur l'Aquitaine,
Et continuerons une bonne amitié avec sa Majesté.
Mais il parait que cela n'est pas son intention,
Car ici il demande d'être repayé
Cent mille écus ; et ne demande pas,
Pour le paiement de cent mille écus,
Que son titre restera toujours en Aquitaine.
Que nous aimerions beaucoup plus nous nier,
Et posséder l'argent prêté par notre père,
Que l'Aquitaine serait si privée qu'elle n'est à présent.
Chère Princesse, si ses demandes fussent raisonnables,
Pour moi-même, à cause de toi, je me céderais même contre la raison

Et je retournerais bien satisfait en France.

Prin. Vous faites trop de tort au roi mon père,
Et vous nuisez même à votre réputation,
En paraissant nier la quittance
De ce qui a été si fidèlement payé.

Le Roi. Je proteste je n'en ai jamais entendu parler;
Et si vous le prouviez autrement je le rembourserai;
Ou je céderai l'Aquitaine.

Prin. Nous vous prendrons au mot.
Boyet, vous pouvez produire les libérations
Pour une telle somme des officiers spéciaux
De Charles son père.

Le Roi. Donnez-moi des preuves que c'en est ainsi.

Boyet. S'il plait à ta Grâce, le paquet n'est pas arrivé du port où sont destinés cela, et d'autres spécialités;
Demain vous les verrez.

Le Roi. Cela me suffira, à laquelle entrevue
Je me soumettrai à toute bonne raison.
En attendant, accepte de moi une telle bienvenue
Que je puis t'offrir sans violer mon honneur
Ce qui est dû à ta personne:
Il n'est pas permis, belle princesse, de venir entre mes portes,
Mais on te recevra ici de telle manière
Que tu t'estimeras loger dans mon cœur,
Même que ma maison te sera niée.
Maintenant que tes bonnes pensées m'excusent, adieu:
Demain nous nous reverrons.

Prin. Je souhaite à ta Grâce la bonne santé et les désirs heureux!

Le Roi. Je te souhaite ton propre désir en chaque endroit!

[*Le* Roi *et la Suite sortent.*

Biron. Madame. je te salue de mon propre cœur.

Ros. Je te prie, accepte mes compliments; je serais heureuse de le voir.

Biron. Que tu pourrais l'entendre gémir.

Ros. Le fou est-il malade?

Biron. J'ai la mort dans le cœur.

Ros. Helas ! laissez-le saigner.
Biron. Cela le guérirait-il ?
Ros. La médecine dit que "oui."
Biron. Le voudras-tu percer avec ton œil ?
Ros. Non point, avec mon couteau.
Biron. Maintenant, que Dieu sauve ta vie !
Ros. Et la votre de vivre trop longtemps !
Biron. Je ne puis pas demeurer faire les grâces.

[*Se retirant.*

Dum. Un mot, monsieur. Quelle dame que cette même ?
Boyet. L'héritière d'Alençon ; son nom est Rosaline.
Dum. Une brave dame ! Monsieur, adieu. [*Il sort.*
Long. Un mot je te prie ; quelle est celle-là en blanc ?
Boyet. Une femme quelquefois, si tu la voyais en plein jour.
Long. Peut-être elle est de la lumière dans la lumière ;
Je désire son nom.
Boyet. Elle ne possède qu'un, et désirer celui-là est une honte.
Long. Je te prie la fille de qui ?
Boyet. On m'a dit qu'elle est la fille de sa mère.
Long. Que Dieu bénisse ta barbe !
Boyet. Ne vous offensez pas.
Elle est l'héritière de Fauconbridge.
Long. Non, même, ma colère est finie.
Elle est une très gentille dame.
Boyet. Cela n'est pas improbable, monsieur.

[LONGAVILLE *sort.*

Biron. Quel est son nom, in the cap ?
Boyet. Catherine, par bonheur (by good hap).
Biron. Est-elle mariée ou non ?
Boyet. A sa volonté, monsieur, ou comme cela.
Biron. Vous êtes le bienvenu, monsieur ; adieu !
Boyet. Quant à moi, monsieur, adieu, et le bonheur à toi.

[BIRON *sort.* *Les Dames se démasquent.*

Mar. Ce dernier est Biron, ce lord fou et gai ;
Il ne parle un mot excepté en plaisantant.
Boyet. Et chaque plaisanterie n'est qu'un mot.

Prin. Tu as bien fait de le prendre au mot.
Boyet. J'ai voulu autant me défendre qu'il voulait m'attaquer.
Mar. Two hot sheeps, marry !
Boyet. And wherefore not ships ?
No sheep, sweet lamb, unless we feed on vour lips.
Mar. You sheep and I pasture. Shall that finish the jest ?
Boyet. So you grant pasture for me. [*En offrant à la baisser.*
Mar. Not so, gentle beast ;
My lips are no common though several they be.
Boyet. Belonging to whom ?
Mar. To my fortunes and me.
Prin. Les beaux esprits se querrellent, mais les bien nés s'accordent :
Cette guerre civile des esprits seraient mieux exercée
Contre Navarre et ses savants, car ici on l'abuse.
Boyet. Si mon observation (qui se trompe très rarement),
Raisonnée par mon cœur, et observée pas mes yeux,
Ne me trompe pas maintenant, Navarre est infectée.
Prin. Avec quoi ?
Boyet. Avec ce que nous amants nomment infectée.
Prin. Vos raisons.
Boyet. Bien donc, toute sa conduite en retirant
A la cour de ses yeux le proclamait amant.
Son cœur, comme une agate, de ta forme imprimée,
D'une figure fière la fierté dans ses yeux exprimée ;
Sa langue, impatiente de parler et non de voir,
Le hatait dans sa presence la bonté de boire.
Tous ses sens dans ses yeux se concentraient
Pour regarder la perfection de la beauté se montraient ;
Je pensai voir éblouissant dans ses yeux
Des bijoux tentant un prince par ses feux ;
Qui, s'offrant dans toute leur beauté,
En passant à les acheter vous tentait :
L'expression de sa figure une telle surprise tentait,
Que tout le monde, par l'expression de ses yeux, s'enchantaient.
Si tu, pour l'amour de moi, lui devrais un baisser.

Prin. Viens à notre pavillon : Boyet le veut bien.

Boyet. Pour rendre en paroles ce que son œil tient.
Je n'ai de son œil qu'une bouche
En ajoutant une langue que la vérité touche.

Ros. Tu es un vieil intermédiaire en amour, et parles adroitement.

Mar. Il est le grandpère de Cupidon, et apprend de lui les nouvelles.

Ros. Alors Vénus ressemblait à sa mère ; car son père n'est qu'horrible.

Boyet. Entendez-vous, mes folles filles ?

Mar. Non.

Boyet. Alors, que voyez-vous ?

Ros. Ah, notre route à partir.

Boyet. Vous êtes trop habiles pour moi. [*Ils sortent.*

ACTE III

SCÈNE I.—*Une autre portion du Parc.*

ARMADO *et* MOTH *entrent.*

Arm. Gazouille, enfant; enchante mon ouïe.

Moth. Concolinel. [*Chantant.*]

Arm. Charmant air! Va, jeunesse d'années! prend cette clef, donne la liberté au paysan, amène le ici joyeusement; il faut l'employer porter une lettre à mon amour.

Moth. Maître, voulez-vous gagner votre amour dans une mêlée française?

Arm. Que veux-tu dire? se mêlant en français?

Moth. Non, mon maître complet: mais pour danser un air bien connu (au bout de la langue), canary to it avec vos pieds, le flattait en tournant vos paupières dessous dessus, soupirait une note, chantait une note, quelquefois par la gorge, comme si vous avaliez l'amour en le chantant; quelquefois par le nez, comme si vous renifiez l'amour en le sentant; avec votre chapeau comme un appentis au dessus de la boutique de vos yeux; avec vos bras croisés sur votre mince doublet d'estomac, comme un lapin sur une broche; ou avec vos mains dans vos poches comme un homme dans les vieux tableaux; et ne gardez pas trop longtemps le même air, mais une goûte et c'est fini (but a sip and away). Ceux-ci sont des compliments, ceux-ci sont des humeurs; ceux-ci trompent de gentilles filles qui seraient trompées quoi que ce soit, et les rendraient hommes de marque (marquez, mes hommes?) qui sont les plus affectés ainsi.

Arm. Comment as-tu acquis cette expérience?

Moth. Par mon sous (penny) d'observation.

Arm. Mais, oh——mais, oh——

Moth. "—— Le dada est oublié" (4).

Arm. Appelles-tu mon amour un dada ?

Moth. Non, mon maître, le dada n'est qu'un poulain, et ton amour, peut-être, un cheval de louage.

Mais avez-vous oublié votre amour ?

Arm. Presque.

Moth. Etudiant négligeant ! Apprend-la par cœur.

Arm. Par cœur, et dans le cœur, garçon.

Moth. Etpour prendre le cœur,maître: tous ces trois je prouverai.

Arm. Que prouveras-tu ?

Moth. Un homme, si je vive; et ceci, par, dans, et sans, à l'instant; par cœur vous l'aimez, car votre cœur ne peut pas l'obtenir : en le cœur car votre cœur est en amour avec elle. Et vous l'aimez à perdre le cœur, ayant perdu le cœur, par ce que tu ne puis l'avoir obtenu.

Arm. Je suis tous ces trois.

Moth. Et encore trois fois de plus, et cependant rien de tout.

Arm. Allez chercher ici le paysan ; il faut qu'il me porte une lettre.

Moth. Un message bien considéré; un cheval être ambassadeur pour un âne !

Arm. Ha, ha ! que dis-tu ?

Moth. Vraiment, monsieur, il faut envoyer l'âne chercher le cheval, car il est très tardif: mais je vais.

Arm. La route n'est que courte. Va.

Moth. Aussi vîte que le plomb, monsieur.

Arm. Ton intention, joli ingénu ?

Le plomb n'est-il pas lourd, sombre, et lent ?

Moth. Minimé, mon honnête maître ; ou plutôt, maître, non.

Arm. Je dis que le plomb est lent.

Moth. Vous êtes trop vif, monsieur, pour le dire.

Le plomb qu'on envoie d'un fusil est-il lent ?

Arm. Douce fumée de la rhétorique !

Il me nomme un canon ; c'est lui-même :

Je te décharge au paysan.

Moth. Décharges-toi alors, et moi je m'enfuis. [*Il sort.*

Arm. Un jeune homme très fin ; facile et plein de grâce !
Par ta faveur, doux ciel, il faut que je soupire en face de toi :
Mélancolie la plus sévère, la valeur te dépossède.
Mon messager est retourné.

MOTH *rentre avec* COSTARD.

Moth. Une merveille, mon maître ; voici une tête cassée dans un tapage ;

Arm. Quelqu' énigme, quelqu' énigme : viens, ton *l'envoy ;* commence.

Cost. Pas d'énigme, pas *l'envoy ;* oh, monsieur, seulement un simple plantain, pas de *l'envoy*, pas de *l'envoy*, pas de rémède, monsieur, mais un plantain ?

Arm. Par la vertu, tu excites le rire ; ta sotte pensée ma bile ; la secousse de mes poumons provoque au ridicule rire ; oh, pardonne-moi, mes étoiles ! Le fou prend-il *l'envoy* pour un rémède ?

Moth. Les sages pensent-ils autrement ? *l'envoy* n'est-il pas un rémède ?

Arm. Non, page : c'est un épilogue ou discours, pour rendre claire
Quelque priorité que jusqu'alors a été volontiers.
Je vous donnerai un exemple :
Le renard, le singe, et le bourdon
Furent toujours en querelle, n'étant que trois.
Voilà la morale ; maintenant pour *l'envoy.*

Moth. J'ajouterai *l'envoy ;* dites encore la morale.

Arm. Le renard, le singe, et le bourdon
Furent toujours en querelle, n'étant que trois.

Moth. Jusqu'à ce que l'oie sortait de la porte
Et empêchait l'inégalité en formant quatre.
Maintenant, commencerai-je ta morale, et suis moi avec mon *l'envoy.*
Le renard, le singe, et le bourdon
Furent toujours en querelle, n'étant que trois.

Arm. Jusqu'à ce que l'oie sortait de la porte,
Et empêchait l'inégalité en formant quatre.

Moth. Un bon *l'envoy*, finissant par l'oie ;
Désirais-tu plus ?

Cost. Le garçon lui a vendu un excellent marché une oie, c'est comme cela qu'il se fasse.
Monsieur, tu as bien dépensé ton sou, si ton oie est bien grasse.
Pour faire bien un bon marché bien rusé il faut qu'on se fasse.
Laisse-moi voir : un grand *l'envoy ;* oui donc, c'est une oie grasse.

Arm. Viens ici ; viens ici. Comment cet argument commençait-il ?

Moth. En disant que Costard a cassé une jambe.
Alors vous avez demandé *l'envoy.*

Cost. C'est vrai, et moi j'ai demandé un plantain ;
C'est ainsi qu'est arrivé votre argument ;
Alors *l'envoy* gras du garçon, l'oie que vous avez achetée ;
Et cela a conclué le marché.

Arm. Mais, dis-moi ; y avait-il un nommé Costard cassé de la jambe ?

Moth. Je vous le dirai tout à l'heure.

Cost. Tu ne l'apprécies pas, Moth ; je vous raconterai ce *l'envoy.*
Moi, Costard, qui était sauf dans la maison en y sortant,
Tombai sur le seuil et cassai ma jambe.

Arm. Nous ne parlons plus de ceci.

Cost. Jusqu'à ce qu'il y aura plus de matière dans la jambe.

Arm. Vraiment, Costard, je t'affranchirai.

Cost. Oh, mariez-moi à un Français ;—
Je sens quelque *l'envoy*, quelque oie, en ceci.

Arm. Par ma chère âme, je veux te dire en te donnant la liberté, en affranchissant ta personne tu étais renfermé, restreint, pris, et tenu.

Cost. C'est vrai, c'est vrai ; et maintenant tu seras ma purgation, et me rendras ma liberté.

Arm. Je te mettrai en liberté, t'enfranchirai de ta cage, et

comme paiement, je n'exige que ceci : porte ceci, qui signifie beaucoup, à la paysanne Jaquenette : voilà de rémunération [*il lui donne de l'argent*] ; car le meilleur gardien de mon honneur c'est de récompenser mes dépendants. Motte, suis moi. [*Il sort.*

Moth. Comme la suite, c'est moi. Seigneur Costard, adieu.

Cost. Ma douce once de chair d'homme !
Mon cher Juif mignon ! [MOTTE *sort.*
Maintenant je considérai sa rémunération.
Rémunération ! Oh, cela veux dire en Latin trois liards : trois liards—rémunération. Quel est le prix de cet article ?—Un sou. Je te donnerai une rémunération ! eh bien donc, cela va bien. Rémunération ! eh bien donc, c'est un meilleur nom qu'une couronne française. Je n'acheterai ni vendrai sans me servir de ce mot.

BIRON *entre.*

Biron. Oh, mon bon coquin Costard, bien joliment rencontré !

Cost. Je vous prie, Monsieur, combien de ruban carnation peut un homme acheter pour une rémunération ?

Biron. Qu'est-ce qu'une rémunération ?

Cost. Vraiment un sou, et un demi-sou.

Biron. Eh bien, alors, du ruban pour trois liards.

Cost. Je remercie ton honneur ; que Dieu te bénisse !

Biron. Oh, restez esclave ; il faut que je t'emploie :
Comme tu veux gagner ma faveur, mon bon garçon,
Fais moi une chose que je te demande.

Cost. Quand veux-tu que je la fasse ?

Biron. Oh, cette après-midi.

Cost. Bien, Monsieur, je la ferai : adieu.

Biron. Oh, tu ne sais ce que c'est.

Cost. Je la saurai, Monsieur, quand je l'aurai faite.

Biron. Mais, coquin, il faut le savoir premièrement.

Cost. Je viendrai chez ton honneur demain matin.

Biron. Il faut le faire cette après-midi. Écoute, esclave, ce n'est que ceci :
La princesse vient faire la chasse ici dans le parc,

Et il y a dans sa suite une gentille dame ;
Quand les langues parlent doucement, elles la nomment,
Et son nom est Rosaline ; demande-la,
Et donne entre ses mains blanches
Ce paquet scellé. Voici ta récompense : va.
[*Il lui donne de l'argent.*

Cost. Récompense, oh charmante récompense ! meilleure que rémunération, vingt-deux sous et un liard de plus : oh très charmante récompense ! Je la ferai, Monsieur. Récompense—rémunération ! [*Il sort.*

Biron. Oh ! par ma foi, c'est moi qui est amoureux !
Moi, qui me suis moqué de l'amour ;
Moi-même qui considerai un petit soupir digne d'être puni ;
Un pédant dominant le garçon ;
Nul mortel ne fut si superbe !
Ce garçon capuchonné, plaignant, aveugle, et pervers ;
Ce vieux-jeune, ce géant-nain ; Messire Cupidon,
Régent des vers d'amour, maître des bras croisés,
Souverain oint des soupirs et des gémissements,
Lige de tous les traînards et les mécontents,
Terrible prince des jupons, roi des braguettes,
Seul empereur, et grand général
Des appariteurs qui viennent. Oh mon petit cœur !
Et moi d'être un caporal dans son emploi,
Et portant ses couleurs comme le cercle d'un saltimbanque !
Quoi ! J'aime, je solicite ! Je cherche une femme !
Une femme qui ressemble à une horloge allemande,
Toujours se renouvelant ; toujours en désordre.
N'allant jamais bien, étant une horloge,
Étant observée pour ce qu'elle aille bien !
Encore d'être parjuré, qui est le pire de tout ;
Et de tous les trois d'aimer le plus ;
Une blanche libertine d'un front de velours
Avec deux globes noirs fixés dans sa figure comme d'yeux.
Oui donc, et, par les cieux, une qui fera l'acte

Même si Argus la gardait !
Que moi je me consummasse en soupirs pour elle ! Que je vieillaisse pour elle !
Que je priasse pour elle ! Va donc : c'est une peste
Que Cupidon nous impose pour avoir négligé
Son terrible grand petit pouvoir.
Eh bien donc, j'aimerai, j'écrirai, je soupirai, je poursuivrai et gémirai :
Il y en a ceux qui aiment Madame et ceux qui aiment Rhée.

[*Il sort.*

ACTE IV

Scène I.—*Une autre partie du Parc.*

La Princesse, Rosaline, Maria, Catherine, Boyet, *des Lords, des Serviteurs, et un Forestier entrent.*

Prin. Celui qui éperonnait son cheval si fortement
Contre le lever escarpé de la colline était-ce le roi?
Boy. Je ne sais pas pour sûr, mais je pense que ce ne fut pas lui.
Prin. Quiconque qu'il soit, il montrait un esprit ambitieux.
Eh bien, mes seigneurs, aujourd'hui nous prendrons notre dépêche.
Samedi nous retournerons en France.—
Alors, forestier, mon ami, où est le buisson
Où il faut nous cacher et y jouer le meurtrier?
For. C'est ici, sur le bord du taillis là-bas;
Une place où vous pouvez tirer le plus beau coup.
Grâce à ma beauté, je suis belle qui tire.
Et ainsi tu dis bien, la plus belle tire.
For. Pardon, Madame, je ne voulais pas dire cela.
Prin. Quoi, quoi? me louer d'abord, et après cela me dire non?
Oh fierté éphémère! Pas belle! oh misère!
For. Oui, Madame, belle.
Prin. Non, donc, ne me flattez pas maintenant;
Où il n'y a pas de beauté, l'éloge ne peut réparer la figure.
Voici, mon brave homme, prend cela pour avoir dit la vérité.
[*Lui donnant de l'argent.*
Bon paiement pour des mots injurieux est plus que ce qui est dû.
For. Tu es l'héritière de rien qui n'est pas beau.
Prin. Vois donc, vois, ma beauté sera sauvée par le mérite!
Oh hérésie de la beauté, convenable à ces jours!

Une main qui même qu'elle est vile aura de belles louanges.
Mais viens, l'arc :—maintenant la miséricorde va tuer,
Et on parle mal de tirer bien.
Ainsi je sauvrai mon crédit dans le coup :
Ne blessant pas, car la pitié ne me laisse pas le faire ;
Si, en blessant, je voulais plus montrer ma dextérité,
Et ce fut plus pour les louanges qu'à dessein que je voulais tuer.
Et certainement quelquefois c'en est ainsi,
La gloire est coupable de crimes détestables,
Quand, à cause de la renommée, des louanges, et de la partie extérieure,
Nous plions à cela le travail du cœur ;
Comme moi qui seulement pour la gloire tache
De verser le sang du pauvre cerf, que mon cœur aime.

Boyet. Ces femmes maudites ne tiennent-elles pas cette souveraineté
Seulement pour avoir la gloire, quand elles tachent de gouverner leurs gouverneurs ?

Prin. Seulement pour la gloire : et il faut rendre la gloire à aucune dame qui gouverne son seigneur.

COSTARD *entre.*

Boyet. Voici un membre de la république qui entre.

Cost. Dieu vous accorde la bonne nuit ! Je vous prie, quelle est la dame principale ?

Prin. Tu la connaitras, coquin, par les autres, qui n'ont pas de têtes.

Cost. Qui est la dame la plus grande de la plus haute taille ?

Prin. La plus grande et de la plus haute taille.

Cost. C'est ainsi ; la vérité est la vérité.
Si votre taille, Madame, était si mince que mon esprit,
Une de ces ceintures de filles vous irait très bien.
N'êtes-vous pas la femme principale ? vous êtes la plus grasse ici.

Prin. Que voulez-vous, Monsieur ? que voulez-vous ?

Cost. J'ai une lettre de Monsieur Biron adressée à Madame Rosaline.

Prin. Oh, ta lettre, ta lettre ! il est un bon ami de moi :
Tenez-vous à l'écart, bon messager.
Boyet vous pouvez découper ce chapon.

Boyet. On m'oblige à servir.
On a mal porté cette lettre, il n'importe à personne ici ;
On l'a écrite à Jacquenette.

Prin. Nous la lirons, je le jure.
Rompe le cou de cire, et que tout le monde écoute.

Boyet. [*Lit.*] "*Par le ciel, que tu es belle, c'est le plus infaillible ; c'est vrai, que tu es claire ; la vérité elle-même, que tu es aimable. Plus claire que claire, plus belle que belle, plus vraie que la vérité elle-même aye commisération sur ton vassal héroique ! Le roi le plus illustre et le plus magnanime Cophétua regarda la mendiante la plus pernicieuse et la plus indubitable Zénélophon ; et c'était lui qui pouvait bien dire, Veni, vidi, vici ; qui pour* '*annothanize*' *dans la langue vulgaire* (*oh vulgarité basse et commune !*) *videlicit, il vint, il vit, et vainquit ; il vint, un ; vit, deux ; vainquit, trois. Qui vint ? le roi : pourquoi vint-il ? pour voir : pourquoi vit-il? pour vaincre : à qui vint-il? à la mendiante : que vit-il? la mendiante : qui vainquit-il ? la mendiante. La conclusion c'est la victoire : du côté duquel ? du côté du roi. Le captif est enrichi : du côté duquel ? du côté de la mendiante. La catastrophe est un mariage : du côté de qui ? du côté du roi ?—non, du côté de tous les deux en un, où du côté d'un en tous les deux. Je suis le roi ; car la comparaison est ainsi établie : tu es la mendiante car ton abjection en est une preuve. Ordonnerai-je ton amour ? Je le puis : forcerai-je ton amour ? Je le pourrais. Sollicitrai-je ? Je le ferai. Qu'échangerais-tu pour des chiffons ? des robes ; pour des bagatelles, des titres (for tittles, titles), pour toi-même, moi. Ainsi, en attendant votre réponse, je profane mes lèvres sur ton pied, mes yeux sur ton tableau, et mon cœur sur ton entier.*

"*A toi, dans le plus cher dessein de l'industrie,*

"*DON ADRIANO DE ARMADO.*"

Ainsi entends-tu le lion Néméen rugissant.

Contre toi, pauvre agneau, qui se tint de bout comme sa proie.
Soumis, tombe à ses pieds en l'adorant,
Et au lieu de te manger, il jouerait avec toi :
Mais si tu luttes, qu'es-tu alors ?
Aliment pour sa rage et destiné à la mort.

Prin. Quel plumet de plumes est celui qui écrivit cette lettre ?
Avez-vous jamais vu de mieux ? il ressemble à une girouette

Boyet. Si je ne me trompe pas, je me rappelle de ce style.

Prin. Ou ta mémoire te trompe en ramassant le fil.

Boyet. Cet Armado est un Espagnol qui fréquente la cour :
Un fantôme, et un qui badine tout le jour
Avec le Prince et ses camarades d'études.

Prin. Un mot avec toi, camarade :
Qui te donna cette lettre ?

Cost. Je te dis : Milord.

Prin. A qui la donnerais-tu ?

Cost. De Milord à Madame.

Prin. De quel Lord a quelle dame ?

Cost. De Milord Biron, mon bon maître,
A une dame de France qu'il nomma Rosaline.

Prin. Tu t'es trompé de sa lettre. Allons, milords, en avant.
Voici, chérie, prends ceci ; un jour elle t'appartiendra.

[*La* PRINCESSE *et la suite sortent.*

Boyet. Qui est l'amant ? Qui est l'amant ?

Ros. T'apprendrai-je à savoir ?

Boyet. Oui, mon contenant de beauté.

Ros. Eh bien donc, celle qui porte l'arc.
C'est bien dit !

Boyet. Madame tache à détruire les cornes, mais si tu te maries
Tu puis me pendre, si cet an les cornes n'avortent pas.
Cela c'est bien dit !

Ros. Eh bien, je suis l'archer.

Boyet. Et qui est votre cerf ?

Ros. Si nous choississons par les cornes, vous-même ; n'approches pas.

C'est bien dit, vraiment !

Mar. Vous voulez encore disputer avec elle, Boyet, et elle veux te frapper la tête.

Boyet. Mais elle-même est frappée plus bas : l'ai-je percée maintenant, pauvre bête !

Ros. Te raconterai-je une vieille maxime à propos de celui qui fut un homme quand le roi Pepin de France était un petit garçon en parlant de celui qui frappe ?

Boyet. Je puis te répondre en parlant d'une aussi vieille à propos de celle qui fut une femme quand la reine Guinevère de la Grande Bretagne était une petite fille en parlant de celui qui frappe !

Ros. [*Chantant.*] *Tu ne peux pas la frapper ! la frapper ! la frapper*
Tu ne peux pas la frapper, mon bon homme,

Boyet. *Si je ne le puis pas, le puis pas, le puis pas,*
Un autre le fera pour une somme.

[ROS. *et* KATH. *sortent.*

Cost. Par ma foi, bien agréable : comme toutes les deux s'accommodaient bien !

Mar. C'était un coup bien déchargé : car tous les deux la frappaient.

Boyet. Une marque ! Oh, marque, que cette marque ! Une marque dit, Madame !
S'il se peut, que cette marque aille une piqûre pour la marque !

Mar. C'est loin de la vérité ! Vraiment, vous avez perdu la main.

Cost. Vraiment, il faut tirer de plus, ou il ne frapperait jamais la marque.

Boyet. Si j'ai perdu la main, alors peut être vous l'avez, vous êtes en train.

Cost. Elle est trop dure pour toi dans sa langue, Monsieur ; provoque-la à jouer à la boule.

Boyet. J'ai peur d'être trop frotté. Bon soir, mon bon hibou.

[BOYET *et* MARIA *sortent.*

Cost. Par mon âme, un berger ! un paysan le plus simple !

Mon Dieu, mon Dieu, comme Mesdames et moi l'ont supprimé !
Oh, ma foi, de charmantes plaisanteries ! d'esprit vulgaire et superbe !
Quant il arrive si bien, si convenablement.
Armado d'un côté—Oh, comme il est délicat !
Le voir marcher devant une dame lui porter son éventail !
Le voir baiser sa main ! et je jurai comment il le fera doucement !
Avec son page de l'autre côté, cette poignée d'esprit !
Oh, ciel, combien pathétique que cela se fit !
Sola, sola !

[*Des acclamations en dedans.* COSTARD *sort en courant.*

SCÈNE II.—*Le même.*

HOLOFERNES, SIR NATHANIEL *et* DOLL *entrent.*

Hol. Le cerf était, comme tu sais, sanguis—en bon état ; mûre comme une pomme qui est maintenant suspendue comme un bijou dans l'oreille du *cælo*—le ciel, la voûte céleste, l'atmosphère, et bientôt il tombe comme un crab sur la face du *terra*—le sol, la terre, le monde.

Nath. Vraiment, Maître Holofernes, les épithètes sont doucement variées, comme un savant au moins ; mais, Monsieur, je t'assure ce fut un daim de la première qualité.

Hol. Sire Nathaniel, *haud credo.*

Dull. Ce ne fut pas un *haud credo ;* ce fut un daguet.

Hol. Indice le plus barbare ! cependant une sorte d'insinuation, comme s'il était, in viâ, pour donner une explication ; *facere*, comme s'il fut réplique, ou plutôt, *ostentare*, pour montrer, comme il fut, son inclination—après sa manière déshabillée, impolie, novice, inexpérimentée, indisciplinée, ou plutôt illettrée, ou le plus de tout, de sa façon non confirmée pour insérer encore mon *haud credo* pour un cerf.

Dull. Je t'ai dit que le cerf ne fut pas un *haud credo ;* ce fut un daguet.

Hol. Simplicité deux fois cuite, *bis coctus !*—
Oh, monstre Ignorance, comme tu as l'air difformé !

Nath. Monsieur, il n'a jamais goûté des délicatesses qui sont élevées dans un livre.
Il n'a pas mangé le papier, il n'a pas bû l'encre :
Son intelligence n'est pas complétée ; il n'est qu'un animal, et seulement sensible dans ses parties inférieures :
Et des plantes si stériles nous sont déployées, que nous aurions dû être reconnaissants.
Ce que la plupart de nous est, pour ses portions que en nous sont fructifiants.
Car, comme il me conviendrait mal d'être vain, indiscret et un fou,
Ainsi j'aimerais le voir à l'école et sage comme un hibou.
Mais, *omne bene*, dis-je, étant de l'opinion d'un vieux père,
Il y en a ceux qui peuvent supporter le mauvais temps qui n'aiment pas le vent.

Dull. Vous deux êtes des savants : pouvez-vous me dire par vos facultés
Qu'est-ce qui fut âgé d'un mois à la naissance de Cain, qui n'a pas encore cinq mois ?

Hol. Dictynna, mon bon homme Dull ; Dictynna, mon bon homme Dull.

Dull. Qui est Dictynna?

Nath. Un titre de Phébé, de Luna, de la lune.

Hol. La lune avait un mois quand Adam est mort ;
Et elle n'avait pas cinq mois quand Adam avait vingt-quatre ans.
La comparaison se fait bien.

Dull. Certainement cela c'est vrai, car la lune n'a jamais qu'un mois : et je dis encore que ce fut un daguet que la princesse tua.
Sir Nathaniel, voulez-vous entendre une épitaphe improvisée sur la mort du cerf ? et, pour laisser flatter les ignorants, j'ai nommé le cerf que la princesse tua un daguet.

Nath. *Perge*, mon bon maître Holofernes, *perge ;* si tu voudras abréger la grossièreté.

Hol. J'affecterai un peu la lettre; car elle a de la facilité.

The preyful princess pierced and prick'd a pretty pleasing pricket;
Some say a sore; but not a sore, tlll now made sore with shooting.
And dogs did yell; put L to sore, then sorel jumps from thicket;
Or pricket, sore, or else sorel; the people fall a-hooting.
If sore be sore, then L to sore makes fifty sores; O sore L!
If one sore L a hundred makes by adding one more L.

Nath. The rare talent!

Dull. If a talent be a claw, look how he claws him with a talent.

Hol. Ceci c'est un don que je possède, simple, simple; un esprit fol et extravagant, plein de formes, figures, idées, objets, appréhensions, motions, révolutions: ceux-ci sont engendrés dans la ventricule de la mémoire, nourris dans l'intérieur du pia mater, et délivrés dans l'ameublissement de l'occasion: mais le don est bon en ceux qui en ont beaucoup, et fortement j'en suis reconnaissant.

Nath. Je rends grâce à Dieu pour toi, et que mes paroissiens fassent le même; car leurs fils sont instruits par vous, et leurs filles font beaucoup de progrès sous vos soins: vous êtes un bon membre de la république.

Hol. Mehercle! si leurs fils sont ingénieux, ils n'auront pas besoin d'instruction: si leurs filles soient capables, je leur en donnerai: mais *vir sapit qui pauca loquitur.* Une âme femelle nous salut.

JAQUENETTE *et* COSTARD *entrent.*

Jaq. Dieu vous salut le bon jour, master Parson.

Hol. Master Parson—quasi pers-on. An if one should be pierced, which is the one?

Cost. Marry, master schoolmaster, he that is likest to a hogshead.

Hol. Of piercing a hogshead! a good lustre of conceit in a

tuft of earth; fire enough for a flint, pearl enough for a swine: 'tis pretty; it is well.

Jaq. Bon Monsieur le Curé, ayez la bonté de me lire cette lettre: elle me fut donnée par Costard, et elle me fut envoyée par Don Armado; je te pris, lis-la moi.

Hol. Fauste, precor gelidâ quando pecus omne sub umbrâ Ruminat,—et encore ainsi. Oh bon vieil Mantouan! Je puis parler de toi comme parle le voyageur de Vénise:

Vinegia, Vinegia,
Chi non ti vede, ei non ti pretia.

Vieil Mantouan! vieil Mantouan! celui qui ne te comprend pas ne t'aime pas. Ut, re, sol, la, mi, fa. Pardon. Monsieur, quels sont les contenus? ou plutôt, comme dit Horace dans son—Quoi, ma foi, des vers?

Nath. Oui, Monsieur, et très savants.

Hol. Faites-moi entendre une stanze, une strophe, un vers; *lege, domine.*

Nath. Si l'amour me fait parjuré, comment jurerai-je d'aimer?
Ah, la foi ne peut pas être gardée, si ce n'est pas à la beauté jurée!
Même si je suis à moi-même parjuré, à toi fidèle je me suis prouvé;
A moi ces pensées me semblaient des chênes, à toi elles se courbaient comme l'osier.
Il néglige ses études pour trouver son livre dans tes yeux,
Et tous ses plaisirs sont nourris par tes feux;
Si on veut le savoir, c'est assez de te connaître;
Bien savante est cette langue qui peut sur toi paître,
Bien ignorante est cette âme qui peut te contempler sans merveil;
Car c'est mon honneur de te juger sans pareil:
Ton œil porte la foudre de Jupiter, ta voix son terrible tonnerre,
Celui qui chante les louanges du ciel
N'étant lui-même qu'un pauvre mortel!

Hol. Vous ne trouvez pas les apostrophes, et ainsi vous manquez l'accent; laissez-moi surveiller la chansonnette.

En voici que des quantités ratifiées, mais pour l'élégance, la facilité, la cadence dorée de la poésie, *caret.* Ovidius Naso fut l'homme, et vraiment pourquoi Naso, excepté ce fut pour avoir flairé les fleurs odoriférantes de la fantaisie, les saccades de l'invention. *Imitari* est rien, le chien imite ainsi son maître, le singe son gardien, le cheval paré son cavalier. Mais, demoiselle vierge, celle-ci vous fut-il adressée?

Jaq. Oui, Monsieur, par un Monsieur Biron, un des seigneurs de cette étrange reine.

Hol. Je parcourerai la suscription : " A la main blanche comme la neige de la plus belle dame Rosaline." Je vais encore parcourir l'intelligence de la lettre, pour découvrir la nomination du parti qui écrit, et la personne à qui on écrit : " *Dans l'emploi continuel et bien désiré de Madame*, BIRON." Sire Nathaniel, ce Biron est un des votifs avec le roi; et ici il a modelé une lettre laquelle, par accident, ou par la manière de profession, s'avorta. Va vîte, mon cher, remets ce papier dans la main royale du roi; il peut être d'importance. Ne t'arrêtes pas pour des compliments; je pardonne tes devoirs : adieu!

Jaq. Bon Costard, viens avec moi. Monsieur, Dieu vous garde la vie!

Cost. Dieu te garde la vie, ma fille!

[COST. *et* JAQ. *sortent.*

Nath. Vous avez ainsi agi dans la crainte de Dieu très réligieusement, et comme dit un certain père——

Hol. Monsieur, ne me racontez-pas du père, j'ai peur des couleurs colorées. Mais, retournons aux vers: vous ont-il plus, Monsieur Nathaniel?

Nath. Quant à la plume, merveilleusement bien.

Hol. Je dîne aujourd'hui avec le père d'un de mes élèves; où si vous favoriseriez la table avec une grâce, j'entreprendrai ton *ben venuto;* à cause du privilège que je possède avec les parents du ci-devant enfant ou élève; où je prouverai ces vers d'être très illettrés, ne possédant ni poésie, ni esprit, ni invention: je supplie ta société.

Nath. Je te remercie donc aussi, car (dit le proverbe) la société est le bonheur de la vie.

Hol. Et vraiment, le texte le couche bien infailliblement.—Monsieur [*à* DULL], je t'invite aussi ; tu ne me diras pas non, certes : *pauca verba*. Allons, les bien nés sont à leurs jeux, et nous irons à notre récréation. [*Ils sortent.*

SCÈNE III.—*Une autre portion du même.*

BIRON *entre avec un papier.*

Biron. Le roi chasse le cerf : moi-même je cours : they have pitched a toil : I am toiling in a pitch : la poix qui souille, souille ! un mot sale. Eh bien, asseye-toi, douleur ! car on dit qui c'est ainsi que parla le fou, et je dis ainsi, et moi je suis le fou. Bien prouvé, esprit ! Par le Seigneur, cet amour est aussi insensé qu'Ajax. Il tue les moutons ; il me tue, moi un mouton ; bien prouvé encore de ma part ! Je n'aimerai pas : si j'aime, pends moi ; par ma foi, je n'aimerai pas. Oh, mais son œil, par cette lumière, mais excepté pour son œil, je ne l'aimerais pas ; oui, pour ces deux yeux. Mais encore je ne fais rien dans le monde excepté mentir, excepté mentir dans ma gorge. Par le ciel, j'aime, et l'amour m'a appris à rimer, et d'être mélancolique ; et voici une portion de mes vers, et voici ma mélancolie. Eh bien, elle possède déjà un de mes sonnets : le paysan le porta, le fou l'envoya, et la dame le reçut : doux paysan, plus doux fou, la plus douce dame. Par le monde, je ne me soucierais pas comme d'une épingle si les autres étaient de même. En voici un homme avec un papier. Dieu lui donne la grâce à gémir. [*Il grimpe sur un arbre.*

Le ROI *entre avec un papier.*

Le Roi. Oh malheur !

Biron. [*A part.*] Frappé par le ciel ! Avance, cher Cupidon, tu l'a frappé sous le sein gauche avec ta flèche. Par ma foi, des secrets !

Le Roi. [*Il lit.*] *Le soleil ne donne pas un si doux baiser*
À ces gouttes fraiches du matin sur la rose
Que tes rais d'yeux qui se hataient de laisser
Disparaître la nuit qui sur tes joues se pose.
La lune argentée ne luit pas si brillante à demi
À travers le sein transparent de l'océan
Que la sainte forme de ma plus chère amie.
Pour toi chaque larme versée chante un péan,
Chaque goutte te porte comme en voiture,
Ainsi tu montes triomphante dans la misère.
N'observes-tu pas les larmes que je verse,
C'est comme si la gloire triompha sur ma herse.
Mais ne t'aimes pas toi-même ; alors tu garderas
Comme des lunettes mes larmes que tu chériras.
Oh reine des reines, combien tu excelles !
Je dirais mille fois mille les autres mortelles.
Comment saura-t-elle mes douleurs ? Je laisserai tomber le papier ;
Douces feuilles, cachez la folie. Qui est-ce qui vient ici ?
[*Il s'éloigne.*

LONGAVILLE *entre avec un papier.*

Quoi, Longaville ! et lisant ! écoute, faites attention.
Biron. Maintenant d'un autre encore je fais mention. [*A part.*
Long. Hélas, quant à moi, je suis parjuré.
Biron. Comment, il entre comme un parjuré portant des papiers. [*A part.*
Le Roi. Amoureux, j'espère douce fraternité dans la honte. [*A part.*
Biron. Un ivrogne aime un autre dans cette amoureuse fonte. [*A part.*
Long. Suis je le premier qui a été ainsi parjuré ?
Biron. [*A part.*] Je pourrais te consoler ; je connais deux parjurés.
Tu achèves le triumverat, le soutien de la société,
De la même forme que le Tyburn de l'Amour qui pend la simplicité.

Long. Je crains ces lignes raides manquent d'émouvoir la puissance :
Oh charmante Maria, je t'offre de mon cœur la jouissance.
Je déchirerai ces vers, et j'écrirai en prose.

Biron. [*A part.*] La poésie sur le bas du lascif Cupidon se pose,
Ne défigure pas son habit.

Long. J'enverrerai ceci. [*Il lit le sonnet.*
" *L'éloquence céleste de tes yeux,*
Contre laquelle le monde ne sait point d'argument,
A allumé en moi d'amour les feux.
Une telle parjure ne mérite pas châtiment.
J'abjurai une femme, *mais je prouverai*,
Toi étant Déesse, *de ma promesse je m'absoudrai :*
Mon vœu était terrestriel, *célestielle ta face :*
Ta faveur gagnée guérit toute disgrace.
Les vœux ne sont que d'haleine, *et l'haleine qu'une vapeur :*
Et toi, *beau soleil*, *je suis éclairé par ta faveur*,
Et ainsi est exhalé ce vœu de vapeur.
Si alors cassé, *ce n'est pas une faute en moi :*
Car, *où est le fou qui ne perdrait pas sa grâce*
Pour gagner un paradis à sa place ? "

Biron. [*A part.*] Celle-ci est la veine de foie qui fait de la chair une déitée,
Une oie verte une divinité : ceci c'est la pure idolatrie.
Dieu nous pardonne, nous pardonne, nous pardonne.
Nous nous sommes bien égarés.

DUMAIN *entre avec un papier.*

Long. Par qui enverrerai-je ceci ? Voici de la compagnie ; je vais rester. [*Se retirant.*

Biron. [*A part.*] Tout le monde caché ; un vieux jeu d'enfant.
Je reste ici comme un demi dieu sous le ciel,
Pendant que j'aperçois les secrets des pauvres fous moi-même mortel.
Encore des sacs au moulin ! Oh ciel, j'ai mon désir !
Dumain transformé ! quatre phalènes en cire !

Dum. Oh Catherine, la plus divine !

Biron. Oh fat le plus profane ! [*A part.*

Dum. Par le ciel, la merveille d'une figure mortelle.

Biron. Par la terre, elle ne l'est pas, n'étant pas corporelle. [*A part.*

Dum. Ses cheveux d'ambre ont découvert que l'ambre est sale.

Dum. Aussi droit que le cèdre.

Biron. Baisse-toi, je te dis ;
Son épaule est enceinte. [*A part.*

Dum. Aussi beau que le jour.

Biron. Oui, que quelques jours : quand le soleil ne luit pas. [*A part.*

Dum. Oh, que j'eusse mon désir !

Long. Et moi, le mien ! [*A part.*

Le Roi. Et moi aussi le mien, bon seigneur ! [*A part.*

Biron. Amen, pourvu que j'eusse le mien. [*A part.*

Dum. Je l'oublierais ; mais dans mon sang comme une fièvre elle s'avance,
Et de mon corps entier elle demande l'obéissance.

Biron. Comme une fièvre dans ton corps ! alors, si je vous incise,
Je la laisserai sortir en ventouses ; oh ridicule méprise ! [*A part.*

Dum. Je lirai encore une fois les vers que j'ai écrits.

Biron. Et moi j'observerai encore comme l'amour varie les esprits. [*A part.*

Dum. *Un jour (hélas le jour !)*
Au mois de Mai, l'Amour
Vit une si belle fleur,
Qui se réjouissait de bonheur ;
Le vent entre ses feuilles de velours
Commença faire inaperçu ses tours ;
Que l'amant, malade à la mort,
Envia l'air du ciel son sort.
Air, dit-il, tes joues peuvent s'allumer ;
Air, que je puisse ainsi triompher !
Mais, hélas, j'ai juré à ne jamais

De ton épine t'arracher !
Un vœu, hélas, peu convenable à la jeunesse,
Pour l'amour si pleine de tendresse.
Ne la nomme pas une faute en moi,
Que je me suis parjuré à cause de toi :
Toi pour qui Jupiter lui-même jurerait
Que Juno une Ethiopienne il appellerait ;
Se dépouillant de sa divinité,
Pour toi ayant une telle affinité.
J'enverrerai ceci, et encore quelque chose plus clair,
Qui exprimera ma grande douleur par son air.
Oh que le Roi, Biron et Longaville
Chérissaient chacun ardement sa fille !
Alors je me serais absout de mon vœu téméraire,
Car nul pèche quand tout veut le faire.

Long. Dumain [*Avançant*], ton amour est loin de la charité,
Qui dans la douleur de l'amour désire la société.
Tu peux pâlir, mais moi je rougiriais, je sais,
D'être ainsi pris, et d'être pendu je méritrais.

Le Roi. Comment, Monsieur [*Avançant*], vous rougissez ; comme le sien est votre cas ;
Vous le grondez, mais un plus grand offenseur n'es-tu pas
N'aimes-tu pas Maria, Longaville ;
Et ne l'addresses-tu pas du même style ?
Ne t'entrelaçais-tu pas les mains
À travers ton sein pour mettre des freins
Aux coupables désirs de ton cœur.
Je me suis caché ici tout à l'heure,
Et je vous marquai tous deux au bonheur ;
J'entendis tes vers coupables, j'observai ta façon,
Je vis tes soupirs, notai bien ta passion :
Ah moi ! dit un ; Oh, dit l'autre par les cieux !
L'un, ses cheveux furent dorés, l'autre crystals ses yeux.
C'est le paradis pour lequel tu romps ta foi ;
[*A* LONGAVILLE.
Et Jupiter, pour ton amour, briserait la loi : [*A* DUMAIN.
Que dira Biron, quand il entendra

La foi brisée que tu juras ?
Comme il se moquera ! comme il triomphera !
Par toute la fortune que j'ai jamais vue,
Je ne voudrais pas de moi une telle chose vue.

Biron. Maintenant j'avance pour exposer l'hypocrisie,
Comment ces vers à reprocher trouves tu l'audace
Quand toi-même je trouve faisant des sonnets face à face.
Vos yeux ne lancent pas des dards, ne versent pas des larmes ;
Pour une certaine princesse ne t'es-tu pas equippé de Cupidon les armes ?
Tu ne seras pas parjuré, c'est une chose odieuse ;
Fi, il n'y en a que les chanteurs embrouillés d'une telle ruse.
Mais, n'en avez-vous pas honte, tous vous trois,
Qui ont ainsi cassé honteusement vos propres lois ?
You found his mote : the king your mote did see ;
Mais moi, je trouve une paille dans l'œil de chacun.
Oh, quelles scènes de folie, quels gémissements, quelles âmes perdues !
Oh moi, combien de patience ai-je en regardant
Un roi transformé à un fou ridicule et bavardant,
En voyant le grand Hercule se divertissant en dansant,
Le sage Salomon par des bagatelles en chantant,
Et Nestor, qui joue avec les garçons à poussette,
Le critique Timon s'amusant avec une babiole muette !
Où es-tu percé, mon bon Dumain ?
Et, mon gentil Longaville, quel es ton gain ?
Oh, c'est dans le cœur je pense bien.
Oh ! une chandelle !

Le Roi. Ta plaisanterie perce mon sein.
Sommes nous ainsi trahis à ta surveillance ?

Biron. Vous n'êtes pas trahis, mais, hélas, c'est moi,
Moi qui suis honnête, moi qui le trouve un péché
De rompre le serment auquel je me suis prêté.
Je suis trahi, la société en fréquentant,
Du monde qui est tellement inconstant.
Quand me verrez-vous des vers écrivant ?

Ou pour Jeanne que je perde un moment en gémissant?
Et en me parant? Vous ne me verrez pas, j'en suis sure,
Louant une main, un pied, un œil, une figure,
Une marche, un aspect, un sein, une taille, un front,
Une jambe, un membre?

Le Roi. Doucement; où vas-tu si promptement?
Un juste homme ou un voleur qui court ainsi?

Biron. Je m'envais de l'amour: et que je pars vîte, mon bon ami.

JAQUENETTE *et* COSTARD *entrent.*

Jaq. Que Dieu bénisse le roi!

Le Roi. Quel cadeau as-tu là?

Cost. Quelque trahison, je parie.

Le Roi. Qui est le traître ici?

Cost. Personne, je te dis.

Le Roi. Il n'y en a pas de quoi.
Vous et la trahison allez donc ensemble en paix.

Le Roi. Biron, parcours-la. [*Lui donnant la lettre.*
De qui l'as-tu?

Jaq. De Costard.

Le Roi. De qui l'avais-tu?

Cost. De Don Adramadio, Don Adramadio.
[BIRON *déchire le papier.*

Le Roi. Comment! Qu'as-tu là? Pourquoi l'as-tu déchiré?

Biron. Un joujou, et il n'y en a rien bon à admirer.

Long. Il l'a transporté à la passion, et qu'il soit déchiré.

Dum. C'est donc l'écıiture de Biron, et je la laisse à son compte. [*Il ramasse les morceaux.*

Biron. Ah, toi, incontinent sot! [*A* COSTARD.
Tu as été né pour me faire honte.
Coupable, coupable, milord, je confesse, je confesse.

Le Roi. Quoi?

Biron. Que vous trois ne manquiez pour compléter la messe
Lui, lui, et vous, et vous, mon suzerain, et moi,
Sommes des filous épris d'amour, et ont cassé la loi.
Oh, renvoie cette audience, et encore e te raconterai.

Dum. Maintenant le numéro est pair.

Biron. Nous sommes quatre, c'est vrai :
Ces tourterelles ne veulent-elles pas aller ?

Le Roi. En avant, Messieurs, en avant.

Cost. Que les honnêtes personnes aillent, et que les traîtres restent. [COST. *et* JAQ. *sortent.*

Biron. Chers seigneurs, chers savants, embrassons !
Nous sommes aussi honnêtes que possible au sang et à la chair :
La mer refluera et coulera, la figure du ciel nous voyons ;
Le jeune sang n'obéira pas un vieux décret de fer :
Nous ne pouvons pas traverser la cause de notre naissance ;
Ainsi de tous côtés sommes nous franchis de notre obéissance.

Le Roi. Quoi, ces vers extravagants expriment-ils ton amour ?

Biron. Expriment-ils, dis-tu ? Tu n'as pas alors vu le vrai jour,
Car, qui as vu Rosaline, belle célestielle,
Comme une créature de l'Inde sauvage et bestielle,
A la première aurore du superbe orient,
N'incline pas sa tête de vassal humblement.
Quel œil, comme l'aigle, majestique et perçant,
Son front, ressemblant au ciel regardant,
N'en est pas aveuglé par sa majesté éblouissante ?

Le Roi. Quel zèle, quelle furie t'a inspiré maintenant ?
Ma bien-aimée, sa maîtresse, est une lune,
Elle-même qu'une étoile l'accompagnant.

Biron. Je n'ai pas d'yeux si ma bien-aimée est commune,
Car sa présence tournera le jour en nuit !
En elle chaque beauté de complexion reluit,
Et elles se rencontrent, comme dans une foire,
Dans sa joue, et de chaque plaisir elle peut boire.
Prêtez-moi l'éloquence de chaque noble langue,
Fi, donc, faible rhétorique ! Même la plus belle harangue
Ne suffirait pas en parlant de sa beauté,
Car, au dela de toute louange est elle élevée.

Un ermite desséché, d'une centaine d'hivers âgé,
Pourrait se débarrasser de cinquante regardant ses yeux :
Car la beauté charme la vieillesse, qui est fachée,
Et donne à la dernière enfance des feux.
Oh, elle est le soleil que fait briller tout !

Le Roi. Par le ciel, ta bien-aimée est aussi noire que l'ébène.

Biron. L'ébène lui ressemble-t-elle ? Oh, bois doux !
Qui dans la plus grande félicité me mène.
Oh, qui peut me déférer un serment ? Où est le livre ?
Que je puisse jurer que la beauté manque la beauté,
Si par l'action de son œil elle ne devient pas ivre,
Nulle figure est belle dont on a cette noirceur ôtée.

Le Roi. Oh paradox ! Noir est la marque de l'enfer,
La teinte des donjons, et l'étoile de la nuit ;
Mais la crête de la beauté monte au dessus de la mer.

Biron. Un diable tente plus quand la parure d'un ange il suit
Oh, si ma bien-aimée se coiffe en noir,
Elle lamente que la peinture, et les faux cheveux
Peuvent ravir les radoteurs un beau soir ;
Et ainsi elle tourne le noir en blanc à ses yeux.
Sa faveur tourne la mode de cette heure,
Car on compte comme fausse la complexion naturelle ;
Et ainsi le rouge se voudrait être estimer cette couleur,
Et se farderait noir, pour imiter sa figure douce et belle.

Dum. Le ramoneur s'est noirçi pour lui ressembler.

Long. Et depuis son époque on compte l'houilleur beau.

Le Roi. Les Ethiopiens se vantent de leur teint de soir.

Dum. C'est la majeure lumière qui rend foncée la peau.

Biron. Vos maîtresses n'oseraient jamais venir dans la pluie,
De peur que leurs couleurs se transformeraient en suie.

Le Roi. Ce serait bien si la vôtre le ferait ; car, dire le vrai,
Une figure plus belle non lavée je trouverai.

Biron. Je la prouverai belle si j'en parle jusqu'au jugement.

Le Roi. Alors nul diable t'effrayera tant qu'elle.

Dum. Jamais ai-je vu une chose vile aimée si tendrement.

Le Roi. Mais, voici : regarde mon pied et la face de ta belle.

Biron. Oh, si par tes yeux était pavé le fondement ;

Ses pieds seraient beaucoup trop délicats d'y marcher !

Le Roi. Mais qu'importe? ne sommes nous pas tous amoureux?

Biron. Ah, rien n'est plus certain, et ainsi tous parjurés.

Le Roi. Alors cessons ce discours, et plaidons que nos yeux
Savaient bien leur utilité ne voulant pas être murés.

Dum. Ah, ma foi ! quelque flatterie pour cette maladie.

Long. Oh, quelqu'autorité pour dire comment procéder,
Quelque ruse pour tromper le diable, quelque chicanerie.

Dum. Quelque beaume pour la parjurie.

Biron. Ecoutez-donc ; oh grands soldats de l'amour,
Considerez à qui d'abord vous devrez la cour ;—
Jeûner, étudier, et regarder nulle femme,
Claire trahison contre la noble nature de l'âme :
Dites, pouvez-vous jeûner? vos estomacs n'en sont pas accoutumés;
Assurément, sans l'inspiration de l'amour, vous vous avachissez;
Pouvez-vous, sans lui rêver, contempler, étudier?
Car, seigneurs, quelle chance auriez-vous de trouver
Le grand motif de l'étude sans l'amour?
C'est à la beauté de la femme que tout doit la cour.
Des yeux de la femme j'apprends cette leçon ;
La source, la cause en est de cette façon
D'où vient le vrai feu de Prométhée.
Comment, l'étude laborieuse arrête le sang,
Que ne peut plus circuler dans les artères ;
Comme le mouvement et l'action continuelle fatiguent
La vigueur nerveuse du voyageur.
Maintenant, quant à ne regarder jamais la figure d'une femme,
Tu t'es abjuré l'usage principal des yeux ;
Et l'étude aussi, même la cause de ton vœu :
Car, où est donc l'auteur dans ce monde
Qui enseigne la beauté comme l'œil d'une femme?
Le savoir n'est qu'un accessoire de nous-mêmes,
Et où nous sommes là est le savoir :

Alors quand nous nous voyons dans les yeux d'une femme,
Ne voyons nous pas aussi là notre savoir ?
Oh, mes seigneurs, nous nous sommes voués à l'étude,
Et dans ce vœu n'avons nous pas abjurés nos livres ?
Car quand auriez-vous, mon suzerain, ou vous, ou vous,
Découvert par l'étude lourde comme le plomb
Des vers si ardents que les yeux séduisants
De la beauté t'en a tellement enrichi ?
Les autres arts lourds bouchent entièrement l'esprit ;
Et ainsi, ne trouvant que des ouvriers stérils,
Ils ne moissonnent presque rien par leur travail fatiguant,
Mais l'amour, d'abord appris dans les yeux de la femme,
Ne demeure pas seulement renfermé dans le cerveau,
Court aussi vîte que la pensée dans chaque faculté,
Et donne à chaque puissance une double puissance,
Au dessus de leurs propres fonctions et offices.
L'amour ajoute une vision précieuse à l'œil ;
Les yeux d'un amant sont plus perçants que ceux de l'aigle ;
L'oreille de l'amant entendra le moindre bruit.
Même quand l'oreille veillant du voleur est fermée
La sensibilité de l'amour est plus sensitive, plus délicate
Que les tendres cornes des limaçons à coquille :
La langue de l'amour trouve que Bacchus même est grossier :
Quant au courage, l'Amour n'est-il pas un Hercule,
Grimpant toujours les arbres dans les Hespérides ?
Subtil comme le Sphinx, aussi doux, et aussi musical
Que le luth du brillant Apollon accordé de ses cheveux ;
Et quand l'Amour parle, la voix de tous les Dieux
Rend assoupi le ciel par son harmonie.
Nul poète n'ose prendre la plume pour écrire
Jusqu'à ce qu'il a mêlé son encre avec les soupirs de l'Amour.
Oh, alors ses lignes ravisseraient les oreilles sauvages,
Et donneraient aux tyrans la douce humilité.
Je dérive cette doctrine des yeux de la femme :
Ils pétillent encore le vrai feu Prométhéen ;

Ils sont les livres, les arts, les académies,
Que montrent, contiennent et nourissent le monde entier ;
Sans elle il n'y a pas d'excellence ;
Alors vous étiez des fous de parjurer ces femmes ;
Ou si vous gardez vos vœux vous vous prouverez des fous,
A cause de la sagesse, un mot que tout homme aime,
Ou pour l'amour, un mot qui aime tout homme ;
Ou pour l'homme, les auteurs de ces femmes ;
Ou pour la femme, par qui nous hommes sommes hommes ;
Laissons-nous rompre nos serments pour garder nous-mêmes.
C'est la religion d'être ainsi parjurés :
Car c'est la charité elle-même qui accomplit la loi ;
Et qui peut séparer l'amour de la charité ?

Le Roi. Saint Cupidon, alors ! et mes soldats, avançons !
Avancez vos étendards et attaquez les, mes seigneurs ;
Pêle-mêle, à bas avec eux, mais prenez bien garde
Que vous les vanquissiez dans le conflit.

Long. Maintenant ne plaisantez plus, et dites vrai :
Resolvons de faire la cour à ses filles de France ?

Le Roi. Et les gagner aussi : alors projétons
Quelqu'entretien dans leurs pavillons.

Biron. Dabord, conduisons-les ici du parc ;
Alors que chacun accompagne chez lui
Sa belle maîtresse ; cette après-midi
Nous les amuserons avec quelque drôle divertissement
Que nous aurons le temps à préparer ;
Car les fêtes, les danses, les masques et les joyeuses heures
Précédent l'amour doux semant sa voie des fleurs.

Le Roi. Mais allons, nous ne perdrons pas le temps.
Maintenant nous réaliserons nos plans.
Allons, allons, le bucarde semé ne moissonne pas blé,
Et la justice marche toujours au pas égal :
Une fille légère peut prouver une peste à l'homme parjuré,
Et ainsi l'homme dissolu se prépare un mauvais état.

[*Ils sortent.*

ACTE V

SCÈNE I.—*Une autre portion du même.*

HOLOFERNES, SIRE NATHANIEL, *et* DULL *entrent.*

Hol. Satis quod sufficit.

Nath. Je loue Dieu pour vous, monsieur ; vos raisons à diner ont été subtiles et sententieuses, agréables sans grossièreté, spirituelles sans affectation, audacieuses sans impudence, savantes sans opinion, étranges sans hérésie. J'ai conversé ce quondam jour avec un compagnon du roi qui est intitulé, nominé, ou nommé Don Adriano de Armado.

Hol. Novi hominem, tanquam te: son humeur est sublime, son discours péremptoir, sa langue enfilée, son œil ambitieux, sa marche majestique, sa conduite générale vaine, ridicule, superbe. Il est trop fat, trop affecté, trop bizarre, pour dire vrai, trop pérégriné que je dirais.

Nath. Une épithète très singulière, et bien choisie.

[*Il tire son cahier de notes.*

Hol. Il étend le fil de sa verbosité plus fin que la qualité de son argument. J'abhorre de tels fantômes fanatiques, de tels compagnons tirés à quatre épingles et insociables ; de tels tourmenteurs de l'orthographie qui disent dout, fine, quand ils devraient la prononcer doubt ; det, quand ils devraient la prononcer debt ;—d, e, b, t, pas d, e, t : ils nomment un calf, cauf ; half, hauf ; neighbour, vocatur, nebour ; neigh abrévié ne : Ceci c'est abhominable (ce qu'il appellerait abominable) : cela insinue de l'infamie : *ne intelligis, domine,* rendre fou, aliéné.

Nath. Laus Deo, bene intelligo.

Hol. Bone?—bone, pour *benè.*

ARMADO, MOTH *et* COSTARD *entrent.*

Nath. *Videsne quis venit?*

Hol. *Video et gaudeo.*

Arm. Chirra! [*A* MOTH.

Hol. Quare Chirra, pas sirrah?

Arm. Hommes de paix bien rencontrés.

Hol. Monsieur très militaire, je te salue.

Moth. Ceux-ci ont été à une grande fête de langages et ont volé les restes. [*A* COSTARD *à part.*

Cost. Oh, il ont longtemps subsisté sur la sportule des mots! Je merveille que ton maître ne t'as pas mangé pour un mot; car tu n'es pas si long par une tête qu'*honorificabilitudinitatibus:* tu es plus aisément avalé qu'un moucheron.

Moth. Paix! le carillon commence.

Arm. Monsieur [*à* HOL.], n'êtes-vous pas lettré?

Moth. Oui, oui; il apprend aux garçons l'abécédaire; Qu'est-ce a, b épelé en arrière, avec la corne sur sa tête?

Hol. Ba, pueritia, avec une corne ajoutée.

Moth. Ba, brebis très sotte avec une corne. Vous entendez son instruction.

Hol. Quis, quis, toi consonnant?

Moth. La troisième des cinq voyelles, si vous les répétez; ou la cinquième, si je les répète.

Hol. Je les répéterai, a, e, i,——

Moth. La brebis: les deux autres la concluent,—o, u.

Arm. Maintenant, par l'onde salée de la Méditerranée, un charmant trait, un vif coup d'esprit! snip, snap, vite et bien dit; cela réjouit mon intelligence; le vrai esprit.

Moth. Offert par un enfant à un vieillard; qui est esprit vieil.

Hol. Quelle est la figure? Quelle est la figure?

Moth. Cornes.

Hol. Tu disputes comme un enfant; va, fouette ta toupie.

Moth. Prête-moi ta corne pour en faire une, et je fouetterai ton infamie ça et là *circum circa:* une toupie d'une corne d'un cocu!

Cost. Si je possédais un sou dans le monde, tu l'aurais pour

acheter des pains d'épices ; tiens, voilà la même rémunération que j'ai reçue de votre maître, toi, bourse d'esprit de la valeur d'un sou, un œuf de pigeon de discretion. Oh, que les cieux eurent décrété que tu ne fusses que mon bâtard, que joyeux père tu me rendras. Va donc, tu l'as ad dunghill, aux bout des ongles, comme l'on dit.

Hol. Oh, je sens du faux Latin ; dunghill pour *unguem.*

Arm. Des arts, monsieur, *præambula;* il faut être distingué des barbares. N'élèves-tu pas la jeunesse à l'école gratuite sur la cime de la montagne ?

Hol. Ou mons, la colline.

Arm. À ta douce volonté, pour la montagne.

Hol. C'est ainsi sans question.

Arm. Monsieur, c'est la plus douce volonté du roi de féliciter la princesse dans son pavillon dans les parties postérieures de ce jour ; que la rude multitude appelle l'après-midi.

Hol. Les parties postérieures du jour, monsieur le plus généreux, sont responsables, congruents et mésurables pour l'après-midi : le mot est bien choisi, précieux, doux, apte, je vous assure, monsieur, je vous assure.

Arm. Monsieur, le roi est un noble gentilhomme et mon génie familier, je vous assure, bien cher ami : pour ce qui est intime entre nous, et laissez la passer. Je te prie, souviens-toi de ta politesse : je t'implore, couvre ta tête : et entre autres desseins importuns et très sérieux—et vraiment de beaucoup d'une part aussi ;—mais laisse cela passer ; car il faut te dire, cela plaira à sa Grâce (par le monde) quelquefois, de s'appuyer sur ma pauvre épaule ; et avec son doigt royal, de jouer ainsi avec mon excrément, avec ma moustache; mais, aimable cœur, laisse cela passer. Par le monde, je raconte nulle fable ; cela plait à sa Majesté d'accorder quelques honneurs particuliers à Armado, un soldat, un homme de voyage, qui a vu le monde : mais laisse cela passer. Le vrai tout de tout—mais, doux cœur, j'implore ton secret—que le roi me voudrait présenter à la Princesse, chère petit, quelque charmante ostentation ou faste, spectacle, parade, buffonnerie, ou feu d'artifice. Maintenant, entendant que le curé et votre

charmante personne sont tous à ces sortes d'éruptions, et soudaines ébullitions de joie, pour ainsi dire, je vous ai ainsi fait connaître pour vous en demander l'assistance.

Hol. Sire, vous présenterez devant elle les neuf Dignes.

Nath. Où trouverez-vous des hommes assez dignes pour les représenter?

Hol. Josué, vous-même; moi-même, ou ce gallant gentilhomme, Judas Machabée; ce paysan, à cause de son grand membre ou joint, passera pour Hercules.

Arm. Pardon, monsieur, une erreur; il n'a pas assez de substance pour le pouce de cet homme illustre; il n'est pas aussi grand que le bout de son bâton.

Hol. Aurai-je audience? il présentera Hercules en minorité. Son entrée et sa sortie seront en étranglant un serpent, et j'aurai une apologie à cet effet.

Moth. Un plan excellent! ainsi si quelques entre l'audience sifflent, vous pouvez crier, "Bien fait, Hercules! maintenant tu écrases le serpent!" c'est la manière de rendre gracieuse une offense, même que peu de gens ont la grâce de la faire

Arm. Quant au reste des Dignes?

Hol. J'en jouerai trois moi-même.

Moth. Trois fois digne gentilhomme!

Arm. Vous dirai-je une chose?

Hol. Nous écoutons.

Arm. Nous aurons, si ceci ne va pas, une bouffonnerie:
Je vous prie, suis moi.

Hol. Via, bonhomme Dull! tu n'as rien dit tout ce temps.

Dull. Ni rien compris non plus, monsieur.

Hol. Allons, nous t'emploirons.

Dull. Je ferai un dans une danse, ou comme ça; ou je jouerai sur le tambourin aux Dignes, et laissez les danser le hay.

Hol. Très stupide et très honnête Dull, à notre jeu allons!

[*Ils sortent.*

SCÈNE II.—*Devant le Pavillon de la Princesse.*

La PRINCESSE, CATHERINE, ROSALINE, *et* MARIA.

Prin. Doux cœurs, nous serons riches avant notre départ
Si les foires arrivaient aussi abondamment :
Une dame toute couverte de diamants !
Regarde ce que j'ai reçu de l'aimable roi.
Ros. Madame, n'as tu rien reçu avec ceci ?
Prin. Rien que ceci ! oui, d'amour en vers
Que peut être fourré en un morceau de papier,
Ecrit des deux côtés de la feuille, margé et tout ;
Ce qu'il voulait bien sceller au nom de Cupidon.
Ros. Ce fut ainsi qu'il voulait faire croître sa divinité,
Car il a été garçon depuis cinq mille ans.
Cath. Oui donc, et toujours un gibet malin et malheureux.
Ros. Vous ne serez jamais ami avec lui ; il tua votre sœur.
Cath. Il la rendit mélancolique, triste, et grave,
Et ainsi elle mourut : a-t-elle été légère comme vous,
D'un esprit si gai, joyeux, et vif,
Elle aurait pu être grand'mère avant sa mort :
Et tu le peux être aussi ; car le cœur joyeux vit longtemps.
Ros. Quelle est votre pensée sombre, souris, dans ce mot léger?
Cath. Une condition légère dans une beauté sombre.
Ros. Nous avons besoin d'encore de lumière pour en trouver votre pensée.
Cath. Vous gâterez la lumière en la prenant en mauvaise part. Pour cela, je finirai sombrement l'argument.
Ros. Regardez donc, ce que vous faîtes, vous le faîtes encore dans l'obscurité.
Cath. Ne le faîtes pas ainsi vous-même, car vous êtes une fille légère.
Ros. Vraiment je ne vous pèse pas, et ainsi légère.
Cath. Vous ne me pesez pas ; alors vous ne m'en souciez pas.
Ros. C'en est bien, car hors de guérison est aussi hors de souci.
Prin. Bien renvoyés tous les deux ; un tour d'esprit bien joué.

Mais, Rosaline, vous avez aussi une faveure;
Qui l'envoya? et qu'est-ce que c'est?
Ros. Je voudrais que tu sachâsses:
Si ma figure était aussi belle que la vôtre,
Ma faveur serait aussi grande, vous en serez témoin.
Outre j'ai des vers aussi, grâce à Biron:
Les nombres vrais; et, si les contenus en étaient aussi,
Je serais la plus belle déesse sur la terre:
Je suis comparée à vingt mille belles.
Oh, il a dessiné ma figure dans sa lettre!
Prin. Y a-t-elle de ressemblance?
Ros. Beaucoup quant aux lettres; rien quant aux louanges.
Prin. Aussi belle que l'encre: une bonne conclusion.
Cath. Aussi belle que le texte B dans un cahier.
Ros. Gare crayons, ho! je ne veux pas mourir votre débiteur,
Mon dominical rouge, ma lettre dorée:
Oh, que votre figure n'était pas si pleine d'O's!
Prin. Laissez cette plaisanterie! et maudit soient toutes mégères!
Mais, Catherine, qu'est-ce que Dumain t'a envoyé?
Cath. Madame, ce gant.
Princ. Ne t'envoya-t-il pas deux?
Cath. Oui, Madame, et encore
Quelques mille vers d'un amant fidèle;
Une grande traduction d'hypocrisie,
Vilement composée, profondement simple.
Mar. Ceci, et ces perles m'envoya Longaville:
La lettre est trop longue d'une demi-mille.
Prin. Je pense de même, mais ne veux-tu pas vraiment
Que la chaine était plus longue et plus court le serment?
Mar. Oui donc. . . .
Prin. Nous sommes des sages filles nos amants ainsi moquant.
Ros. Ils sont des fous encore pires ce traitement méritant.
Avant mon départ je tourmenterai ce même Biron.
Oh que je sachâsse qu'il était chez lui chaque jour,
Comme je le forcerais, flatterais, cajolerais tour à tour
S'accommoder au temps, attendre la saison,

Dépenser son esprit prodigue en vain diapason,
Et régler son service entièrement à mon désir,
Et me rendre fière qui lui moque sera son plaisir !
Comme un augure sinistre je maîtresserais son sort,
Et il serait mon esclave même jusqu'à la mort.

Prin. Nul homme est si sûrement attrapé dans les mêches d'une folle vie
Que la folie engendrée par l'esprit, l'esprit dévoué à la folie,
Car il a l'autorité de la sagesse, et l'aide de l'éducation,
Et la grâce même de l'esprit lui rend une folle satisfaction.
Le sang de la jeunesse ne brule pas plus ardemment
Que la révolte de la gravité contre le bon gouvernement.

Mar. La folie des fous le bon sens ne choque pas tant
Que la sottise des sages hommages à la folie rendant
Car elle se sert de toute la persuasion de la prudence,
Pour prouver qu'il y a de la sagesse dans la démence.

BOYET *entre.*

Prin. Voici Boyet qui entre, sa face pleine de gaieté.

Boyet. Oh, je suis percé de rire! Qu'est sa Bénédicité ?

Prin. Vos nouvelles, Boyet?

Boyet. Hâtez, Madame, hâtez de vous préparer !
Armez, filles, armez ! ils veulent vous séparer
Pour mieux vous attaquer : Déguisé l'Amour vous approche :
Soyez vigilantes ; éveillez-vous ; préparez votre défense ;
Ou cachez-vous pour toujours, et abandonnez toute résistance.

Prin. Saint Denis à Saint Cupidon ! Qui sont elles ?
Dis, vidette dis, que veulent nous faire ses belles ?

Boyet. Sous l'ombre froide d'un sycamore
Je voulais fermer les yeux pendant une demi-heure ;
Quand, voilà, pour interrompre mon repos projeté,
Je vis le roi et ses compagnons dans l'ombre douce de l'été.
Je me cachai tout près pour les surprendre,
Quand j'entendis ce que vous allez entendre ;
Que bientôt, déguisés, ici ils se rendraient

Avec un fripon de page comme héraut ils vous surprendraient:
Et la parole et l'action, on l'a appris là;
"Ainsi dois-tu parler," et "te porter justement comme ça:"
Et de temps en temps on douta
Que sa présence majestique le troublera;
"Car," dit le roi, "vraiment un ange tu verras:
Mais n'aie pas peur, et avec audacité tu parleras."
"Un ange n'est pas méchant," dit le garçon;
"Je l'aurais craint si elle était du mauvais ton."
Tous riait à cela, et le claquait sur l'épaule.
Rendant l'hardi plaisant plus hardi en son rôle,
L'un lui frottait l'épaule ainsi, et raillait et jurait
Qu'un meilleur discours on ne jamais parlait;
Un autre, avec son pouce, et son doigt,
Cria "Va! nous le ferons, quoique ce soit:"
Le troisième cabriola, et cria, "Tout va bien;"
Le quatrième tourna sur ses talons comme un vaurien.
Après cela tous deux tombaient par terre,
Et riaient tant, et si fortement de cette affaire,
Qu'apparait dans cette absurde humeur,
Pour arrêter leur folie de la passion la grande douleur.

Prin. Mais, comment, comment veulent-ils nous visiter?

Boyet. Ils le veulent, ils le veulent, et se trouvent ainsi habiller
Comme des Muscovites, ou des Russes, à ce que je pense
Leur dessein est de parler, courtiser, et faire la danse.
Et comme cela chacun sa propre cour avance
Vers sa propre maîtresse, qu'ils reconnaîtront
Par les faveurs particulières qu'elles disperseront.

Prin. Et le veulent-ils ainsi? Ces galants nous éprouverons;
Car, mes dames, chacune de nous, nous nous masquerons.
Car pas un homme d'eux aura la grâce,
Malgré sa cour, de voir d'une dame la face.
Tiens, Rosalie, cette faveur tu porteras,
Alors le Prince la cour te feras.
Tiens, prends ceci, ma chère, et donne-moi la tienne,
Et ainsi Biron me prendra pour Rosaline.

Et ainsi, égarés par le change des faveurs,
Nos amants nous courtiseront de travers.
Ros. Allons, donc ; portez les faveurs en pleine vue.
Kath. Mais dans ces changes quoi, donc, est l'issue ?
Prin. L'effet de mon dessein est de contrarier les leurs :
Ils le fassent pour nous faire peur ;
Et vraiment je ne veux que moquer le moqueur.
Je veux qu'ils se révèlent en bon cœur,
Aux amants trompeurs, et ainsi nous les moquerons
La première fois que nous les rencontrons,
Quand en nos propres personnes nous les adresserons.
Ros. Mais danserons-nous s'ils désirent le faire ?
Prin. Non, nous ne bougerons pas pour leur plaire,
Ni même écouterons-nous leurs discours préparés,
Mais quand ils parlent, ils verront nos visages détournés.
Boyet. Mais, donc, ce mépris le cœur du malheureux tuera
Et ainsi la plupart de son rôle il oubliera.
Prin. C'est de cette manière que je triomphe,
Et ainsi les autres n'y seraient pas, s'il se triomphe.
La meilleure plaisanterie par la plaisanterie est bouleversée,
Et la notre nous appartient, et la leur est percée :
Nous resterons ainsi, nous moquant de leurs jeux désirés,
Et ils s'en iront par leurs erreurs désespérés.
[*Des trompettes sonnent a l'intérieure.*
Boyet. La trompette sonne : masquez-vous ; les masques viennent. [*Les dames se masquent.*

Le ROI, BIRON, LONGAVILLE, *et* DUMAIN *entrent en habits Russes, et masqués ;* MOTH, *les Musiciens et les Attendants.*

Moth. Salut, les beautés plus riches du monde.
Biron. Des beautés pas plus riches que du riche taffetas. [*A part.*
Moth. Une sainte collection des plus belles dames.
[*Les dames lui tournent leurs dos.*
Qui ont jamais tourné leurs—dos—aux yeux des mortels !
Biron. Leurs yeux, villain, leurs yeux !
Moth. Qui ont jamais tourné leurs yeux aux yeux des mortels !

Oh, esprits saints, condescendez par vos faveurs
De ne point regarder——
Biron. Une fois regarder, coquin.
Moth. Regardez une fois, avec vos yeux des rayons de soleil.
Biron. Celle-ci est-ce votre perfection? Va donc, coquin.
Ros. Que veulent ces étrangers? Découvre leurs intentions;
S'ils parlent notre langue, c'est notre volonté
Que quelqu'un d'eux nous raconte leur désir.
Boyet. Que veux-tu avec la princesse?
Biron. Rien que la paix, et la visitation gentille.
Ros. Que veulent-ils, disent-ils?
Boyet. Rien que la paix et la visitation gentille.
Ros. Mais donc, ils ont cela, et ainsi dites leur de s'en aller.
Boyet. Elle dit, que déjà vous l'avez, et que vous pouvez vous en aller.
Le Roi. Dis lui que nous avons marché plusieurs milles pour presser une mesure avec elles sur le gazon.
Boyet. Ils disent qu'ils ont marché plusieurs milles pour presser une mesure avec vous sur ce gazon.
Ros. Ce n'est pas ainsi; demande leur combien de pouces
Mesurent un mille: s'ils ont plusieurs mesuré,
La mesure d'un est facilement trouvé.
Boyet. Si, pour arriver ici, vous avez mesuré des milles,
Et plusieurs milles, la princesse vous commande de dire
Combien de pouces il fallait pour remplir un mille.
Biron. Dis lui, nous les mesurons par des pas fatigants.
Boyet. Elle l'entend.
Ros. Combien de pas fatigants,
De plusieurs milles que vous avez marchés,
Sont comptés dans la quantité d'un mille?
Biron. Nous ne comptons rien que nous dépensons pour vous.
Notre devoir est si riche, si infini,
Que nous pouvons toujours le faire sans le compter.
Daigne nous montrer l'éclat de votre visage,
Que nous, comme des sauvages, puissions l'adorer.
Ros. Mon visage n'est qu'une lune, et encore obscurcie.

Le Roi. Pour ainsi faire les nuages sont des objets bénits !
Oh claire lune, et tes étoiles, daignent luire
Sur nos yeux pleins de larmes, et daignent ces nuages fuir.
Ros. Oh vain suppliant ! demande une chose plus grande,
Or, n'implores-tu que le clair de la lune dans l'onde.
Le Roi. Alors, quand tu nous l'accordes, qu'une fois qu'elle ne change.
Tu m'as dit de mendier, cette mendicité n'est pas étrange.
Ros. Commence, musique, commence ! Allons donc, faites-le bientôt. [*La musique commence.*
Pas encore ! ne danse pas ! Ainsi je change, et comme la lune je suis sot.
Le Roi. Ne dansez-vous pas ? Pourquoi est-tu ainsi aliené ?
Ros. Vous avez pris la lune pleine, mais elle est maintenant changée.
Le Roi. Mais elle est toujours la lune et moi l'homme.
La musique commence, et elle demande la danse.
Ros Nos oreilles l'entendent.
Le Roi. Mais nos jambes le feraient, je pense.
Ros. Puisque vous êtes étrangers, et y venez par hasard,
Nous ne serons pas fières : joignons les mains même que nous sommes tard.
Le Roi. Alors pourquoi prendre les mains ?
Ros. Seulement pour quitter amis.
Une révérence, chers amis, et ainsi la musique finit.
Le Roi. Encore une mesure de cette mesure, chers amis.
Ros. Nous n'en pouvons plus à un tel prix.
Le Roi. Taxez-vous vous-mêmes. Qu'achète votre société ?
Ros. Votre absence seulement.
Le Roi. Voilà une impossibilité.
Ros. Alors nous ne pouvons pas être achetées, ainsi adieu :
Deux fois à votre masque, et encore à vous-même un peu.
Le Roi. Si vous me refusez la danse, donnez-moi la conversation.
Ros. Alors en particulier.
Le Roi. Cela convient le mieux à ma passion.
[*Ils conversent à part.*

Biron. Maîtresse à la main blanche, un mot doux avec toi.
Prin. Miel, et lait, et sucre ; en voilà trois.
Biron. Si vous en demandez encore bien deux fois trois,
Hydromel, clou, et malvoisie selon les lois.
Voilà une demi-douzaine.
Prin. Septième charme, adieu !
Puisque tu puis tricher, je ne veux jouer avec toi de plus.
Biron. Un mot à part.
Prin. Qu'il ne soit pas doux.
Biron. Tu m'affliges la galle.
Prin. La galle ? amère ?
Biron. Ainsi propre à tout.
[*Ils parlent à part.*
Dum. Daignez échanger un mot avec moi.
Mar. Nomme-le.
Dum. Belle Dame.
Mar. Dis-tu ainsi ? Le même à toi.
Prends cela pour ta belle dame.
Dum. S'il te plait.
Autant en particulier et notre bon accord est fait.
[*Ils conversent à part.*
Kath. Quoi, n'a-t-il pas de langue, votre masque ?
Long. Je sais pourquoi tu le demandes, Madame.
Kath. Ah, Monsieur, je demande l'explication de cette raison fantasque.
Long. Vous avez une double langue dans votre masque, par mon âme,
Et pouvez donner une moitié à mon masque sans parole.
Kath. De veau, dit l'Hollandais, n'est-il pas du jeune animal ?
Long. Un veau, belle dame !
Kath. Non, par ma parole.
Long. Que le mot soit divisé.
Kath. Non, je me tiens compacte.
Prends le tout, et sèvre-le, et un bœuf il peut se montrer.
Long. Voyons comment dans ces moqueries vous vous offensez,
Vous me montrez-vous des cornes, chaste dame ? oh non.
Kath. Alors, meurs un veau avant vos cornes sont en ton.

Long. Un mot en particulier avec toi, avant ma mort.
Kath. Alors, bête, doucement, ou le boucher te fera tort.
[*Ils parlent en particulier.*
Boyet. La langue des filles moquantes est aussi piquante
Que la pointe d'un rasoir invisible,
Un cheveu si petit, qu'il ne peut être vu coupant,
Au dessus du sens du sens, si sensible
Parait leur conférence, leurs pensées résemblent à l'éclair
Plus rapides que les fléches, les balles, la pensée et même l'air.
Ros. Pas un mot de plus, mes filles ; silence, silence.
Biron. Par le ciel, elles ont manqué par la démence.
Le Roi. Adieu, folles filles, vous avez des esprits sots.
[*Le* ROI, *les* LORDS, MOTH, *la Musique, et les Attendants sortent.*
Prin. Russes gélés, avec vous point encore de mots.
Cette race d'esprits est-elle donc si merveilleuse ?
Boyet. Elles sont des bougies enflées de vos haleines douces.
Ros. Ils ont de bons esprits, la pensée sérieuse.
Prin. Oh quel pauvre esprit qui ne vaut pas deux pouces.
Ne penses-tu pas qu'ils se pendront ce soir
Et ne se montront excepté sous des masques ?
Cet impertinent Biron aura honte de nous recevoir.
Ros. Oh ! pauvres misérables aux idées fantasques !
Le roi pleurait donc pour trouver un bon mot.
Prin. Biron se jurera hors de chaque demande.
Mar. Dumain était à mon service, tard ou tôt :
Non point, dis-je ; ne veux pas d'amende.
Kath. Lord Longaville me disait, je touchai son cœur ;
Et divines-tu ce qu'il m'appela?
Prin. Peut-être nausée.
Kath. Oui, en bonne foi.
Prin. Va donc, quel malheur !
Ros. Bien une meilleure jambe a été plus mal chaussée.
Mais attendez-donc ? le roi m'a juré son amour.
Prin. Et le vif Biron m'a déposé sa foi.
Kath. Et Dumain, comme l'écorce à l'arbre, appartient à moi.

Boyet. Madame et chère maîtresse, écoute :
Immédiatement seraient-ils ici encore sans doute,
Dans leurs propres personnes, car c'est une impossibilité
Qu'ils digèreraient cette grande indignité.

Prin. Retourneront-ils ?

Boyet. Ils retourneront, par ma foi,
Même s'ils sont couvert de coups, et sauteront de joie ;
Alors, quand ils retourneront, changez vos faveurs,
Et épanouies comme des roses d'été en montrant vos couleurs.

Prin. Comment épanouies, comment épanouies ? parlez clairement.

Boyet. Dames masquées sont des roses en boutons vraiment.
Démasquées, leur mélange douce et damassée quand montrées,
Resemble aux anges voilant les nues, ou des roses fleuries.

Prin. Fuis, perplexité ! Que donc ferons nous,
S'ils retournent nous faire amour comme des fous ?

Ros. Bonne Madame, si vous prendrez mon avis,
Moquons les encore, car n'est-il pas permis
De leur dire comme avec des fous nous parlions justement,
Déguisés en habits Russes vêtus ridiculement ;
Nous merveillions ce qu'ils fussent, et avec quel objet
Ils se conduisaient mal, et présentaient un si ridicule effet,
Avec leur rude conduite se présentant à notre pavillon,
Causant par leurs querelles un bruit comme un carillon.

Boyet. Mesdames, retirez-vous ; les galants sont tout près.
Partons à nos pavillons aussi vite que des fées.

[*La* PRINCESSE, ROSALINE, KATHARINE, *et* MARIA *sortent.*

Le ROI, BIRON, LONGAVILLE, *et* DUMAIN *entrent dans leurs propres habits.*

Le Roi. Beau Monsieur, Dieu vous sauve ! Où est la Princesse ?

Boyet. Elle est allée chez sa tante, et de vous servir je m'empresse,
Et je lui prendrai avec plaisir aucun message.

Le Roi. Qu'elle daigne m'écouter un instant.

Boyet. Je le lui dirai, et elle serait ici dans un moment.
[*Il sort.*

Biron. Cet homme ramasse l'esprit comme un pigeon un poi,
Et le répète encore quand il plait à sa foi :
Il est le colporteur de l'esprit, et revend ses marchandises
À des assemblées, marchés, fêtes, et foires, comme friandises.
Et Dieu sait bien que nous qui vendons en masse
Ne possédons pas la grâce de l'accorder grâce.
Ce galant, quand sur les filles ses yeux il lève,
S'il a été Adam a ainsi tenté Eve :
Il peut découper aussi et balbutier ; il est celui
Qui des baisées a perdu sa main en courtoisie.
Celui-ci est le singe de formalité, Monsieur Fastidieux,
Qui, quand il joue aux cartes et aux dés, gronde ceux
En termes honorables ; il peut chanter même,
Un sonnet simplement, et il fait de son thème
Le plus possible : les dames le nomment doux ;
Elles disent les marches sous ses pieds tournent roux.
Il est la fleur qui sourit à tout le monde,
Et la blancheur dans ses dents comme dans le fanon abonde ;
Et chaque personne qui est de tout fastidieuse
Lui donne le nom de Boyet à la langue mieilleuse.

Le Roi. Une phlyctène sur la douce langue de celui
Que dans son rôle le page d'Armado a privé de son appui !

La PRINCESSE *introduit par* BOYET, ROSALINE, MARIA, KATHARINE, *et des Suivants.*

Biron. Voie où il vient ! Manières, que fussiez-vous
Avant que cet homme te montra ? pas de la valeur de deux sous.

Le Roi. Salut, Madame, nous venons vous visiter,
Et voulons maintenant à votre cour vous assister.

Prin. Je ne quitterai pas votre champ, et ainsi vous garderez votre vœu :
Ni moi ni Dieu honore l'homme qui lâche ce nœud.

Le Roi. Ne me blame pas pour ce que ta beauté provoque :
C'est à cause de toi-même que mon vœu je révoque.

Prin. Vous la nommez vertu ; c'est vraiment le vice ;
Car de la vertu d'être parjuré ce n'est jamais l'office.
Maintenant par mon honneur virginal encore aussi pure
Que le lis sans tache je vous assure
Que mille tourments ne me provoqueraient pas
De te céder ma personne en aucun cas.
Un vœu violé j'ai tellement en détestation
Auquel le ciel est temoin fut voué avec protestation.

Le Roi. Oh, vous avez ici vécu en solitude,
T'y permettre d'y rester encore est trop rude.

Prin. Pas ainsi, Milord; pas ainsi, je l'assure ;
Ici nous nous sommes bien amusées, je te jure :
Un messe de Russes vient de nous visiter.

Le Roi. Comment des Russes, Madame !

Prin. Oui donc, je dis sans hésiter.
Des beaux galants pleins de cour et de cérémonie.

Ros. Madame, parlez franchement. Milord, ce n'est pas ainsi.
Madame, dans la manière de ce temps,
En politesse loue où il n'y a pas de sens.
Nous quatre furent vraiment confrontés
Par quatre fous comme Russes déguisées ;
Ils babillaient ainsi, Milord, pendant une heure,
Et tout ce temps ils disaient de bêtises, par mon cœur.
Je n'ose pas les appeler fous, mais vraiment je pense
S'ils boivent, or boivent ceux qui n'ont pas de sens.

Biron. Cette plaisanterie ne me touche pas, belle dame ;
Votre esprit tourne en ridicule la sagesse de mon âme.
Quand nous regardons en face l'œil ardent du ciel
La lumière éteint la lumière, et la capacité d'un tel
Est de cette nature qu'en comparaison à son abondance,
La sagesse semble la folie, et la richesse la pauvreté, je pense.

Ros. Cela te prouve et riche et pauvre, car, à mon idée——

Biron. Je suis un fou et plein de pauvreté.

Ros. Excepté que tu prends ce qui t'appartient,
C'était une faute de prendre ce qui est le mien.

Biron. Oh, je suis à toi, et tout dont j'ai la possession !

Ros. Ce fou tout à moi ?
Biron. Oui, entièrement est ma confession.
Ros. Quel masque fut-ce que tu as porté ?
Biron. Où ? Quand ? Quel masque ! pourquoi m'as-tu ainsi exhorté ?
Ros. Bien donc, ce masque, cet étui superflu,
Qui cacha le meilleur visage et laissa le pire au vu ?
Le Roi. Nous sommes découverts ; elles nous moquerons maintenant.
Dum. Confessons que ce ne fut qu'en plaisantant.
Prin. Je suis étonnée, Milord ! Pourquoi cette tristesse ?
Ros. Aide, tient son front ; il s'évanouiera !
Il a le mal de mer venant de la Russie.
Biron. Ainsi les étoiles coulent les pestes pour la parjurie.
Peut aucun visage même de toupet résister encore ?
Je reste ici ; Madame, attaque moi avec toute ton adresse ;
Ton esprit vif perce mon ignorance, je confesse ;
Coupe moi en pièces avec ta pensée tranchante ;
Et je ne te demandrai jamais encore danser,
Ni t'attendrai-je encore en robe Russe montante ;
Ne me confierai-je à la langue d'un écolier ;
Ni jamais viendrai-je déguisée à mon ami ;
Ni en vers comme un harpeur aveugle viendrai-je supplier !
Des phrases de taffetas, des termes moelleuses précises,
Hyperboles trois fois comblées, affectation ornée,
Des figures pédantiques ; ces mouches d'été, ces bêtises
M'ont remplis pleine d'ostentation bornée :
Je les abjure tous, et ici je proteste,
Par ce gant blanc,—Dieu sait la blancheur de la main,—
Que tout l'assemblage des assiduités je déteste,
Et je m'exprimerai en oui et non tout plain :
Et, pour commencer, fille,—Dieu m'aide, hélas !—
Mon amour pour toi est sain, et un défaut n'a pas.
Je suis moi-même malade. Doucement, ces lois
Sont rompues, Dieu pardonne ces trois ;
Ils sont infectés, et c'est dans le cœur
Et par vos yeux qu'ils ont attrappé ce malheur.

Ces Lords sont visités ; vous êtes en servitude tous,
Car ne voie-je pas les marques du Seigneur sur vous ?
Prin. Non, ils sont libres, qui ces marques nous ont données.
Biron. Nos états sont confisqués ; ne tachez pas nous ruiner.
Ros. Ce n'est pas ainsi, car ne dis-je pas vrai en disant
Que vous nous solicitez, ainsi vous-mêmes, la peine subissant?
Biron. Paix ! car je ne veux pas d'affaire avec vous.
Ros. Ni l'auras-tu, si je fasse comme j'ai l'intention.
Parlez pour vous-mêmes ; mon esprit a fini sa fonction.
Le Roi. Enseigne-nous, chère Madame, pour notre transgression
Quelque bonne excuse.
Prin. La meilleure est la confession.
N'étiez-vous pas ici même tout-à-l'heure déguisé ?
Le Roi. Madame, j'y fus.
Prin. Et étiez-vous bien avisé ?
Le Roi. Je fus, belle Madame.
Prin. Quand vous y étiez tout-à-l'heure,
Que murmuriez-vous à l'oreille de votre maîtresse par bonheur ?
Le Roi. Que bien plus que tout le monde je la respecterais.
Prin. Quand elle en dira ainsi, vous la regretterez.
Le Roi. Sur mon honneur, non.
Prin. Paix, paix ! garde toi de jurer.
Ton serment une fois rompu, cela ne te force pas encore à parjurer.
Le Roi. Abhorre-moi, quand je rompe ce serment.
Prin. Je le ferai : et pour cela Rosaline tient le pourtant.
Que vous a soufflé ce Russe dans l'oreille ?
Ros. Madame, il jura que je fus son soleil,
Aussi précieux à ses yeux, et qu'il m'estima
Au dessus de ce monde, et encore plus que cela,
Qu'il m'épouserait, ou mourirait mon amant.
Prin. Dieu t'en donne joie ! tient-il son serment bien honorablement.
Le Roi. Qu'entendez-vous, Madame ? par ma vie, par ma foi,
Je n'ai jamais juré un tel serment à toi.

Ros. Par le ciel vous l'avez, et pour prouver que je n'ai pas tort,
Voilà ce bijou : mais, Monsieur, prends-le encore.
Le Roi. Par ma foi, c'est le même que je donnasse à la Princesse,
Et c'est par ce bracelet que je la reconnaisse, je le confesse.
Prin. Pardon, c'est ce bijou qu'elle portât,
Et c'est Milord Biron, je pense, qui me la donnât.
Quoi, moi-même me désires-tu, ou veux-tu mon bracelet?
Biron. Ni l'un ni l'autre; tous les deux je vous les remets.
J'en vois la plaisanterie. Voici entre elles un consentement
De notre convention mutuelle, sachant auparavant.
De la confondre, comme une comédie de Noël.
Et vous voici obligés de nos serments d'en porter la poêle.
C'est quelque conteur, quelque rapporteur, quelque pauvre fou
Qui sourit jusqu'aux rides, et le sait tout,
Jusqu'à faire rire Madame, quand elle est disposée,
Qui découvrit notre intention, qu'une fois révélée,
Les dames ont changé faveurs, et ainsi nous,
Suivant leurs masques, courtisaient tous
De travers, et à notre parjurie en ajouter plus de terreur,
Nous sommes encore parjurés en volonté et en erreur.
C'est bien comme ceci, et ne pouviez-vous pas
Empêcher notre moquerie nous rendre ridicules en ce cas.
Ne connais-tu pas le pied de Madame par cœur,
Ne ries-tu pas dans la prunelle de son œil tout-à-l'heure?
Et tient debout comme un écran entre elle et le feu,
Tenant un tranchoir, et riant pas un peu?
Vous avez dérangé notre page; va donc, vous êtes payé;
Mœurs quand tu veux, un linceuil va vous égayer.
Vous me regardez du coin de l'œil? il y a un œil
Qui blesse plus qu'une épée d'acier.
Boyet. Sur le seuil
De notre rencontre cet amusement a été bien gaiement exécuté.
Biron. Le voilà, il dirige sa lance! Paix, je ne veux plus lutter.

COSTARD *entre.*

Bien-venu, pure esprit ! tu sépares un combat de probité.

Cost. Mon Dieu, Monsieur, on veut savoir tout de bon,
Si les trois Dignes entreront ou non.

Biron. A combien monte-il ?

Cost. Parbleu, Monsieur, les partis eux-mêmes, les acteurs, Monsieur, diront à combien il monte : quant à moi, je dis comme je dis, que de perfecter bien un homme, qu'un pauvre homme, Pompion le grand, Monsieur.

Biron. Es-tu un des Dignes ?

Cost. Il leur plut me concevoir digne de jouer Pompion le Grand : quant à moi, je ne sais le degré du Digne, mais je le représente.

Biron. Va, dis leur de préparer.

Cost. Nous le tournerons bien, Monsieur ; allons parer.

Le Roi. Ils nous feront honte : ne les laissons pas approcher.

Biron. Nous sommes à l'épreuve de la honte, Milord, et c'est notre fierté
De nous montrer plus fous que le roi et sa société.

Le Roi. Je dis qu'ils ne viendront pas.

Prin. Non, mon bon Lord, laissez-moi la direction :
Cet amusement plait le mieux qui le fait sans exertion :
Quand le zèle tache de contenter, et les contenus
Meurent à cause du zèle qu'ils présentent,
Leur forme confondue forme encore plus de forme en plaisance,
Quand les grandes choses en travail périssent en naissance.

Biron. Une description juste de notre jeu, Milord.

ARMADO *entre.*

Arm. Oint, j'implore autant de dépense de ta douce haleine que peut articuler une couple de mots.

[ARMADO *converse avec le* ROI *et lui délivre un papier.*

Prin. Cet homme sert-il Dieu ?

Biron. Pourquoi le demandes-tu ?

Prin. Il ne parle pas comme un homme que Dieu a fait.

Arm. C'est tout bien, mon beau, doux, et mieilleux monarque; car, je proteste, le maître d'école est excessivement fantasque; trop—trop vain; trop, trop vain; mais nous le mettrons comme on dit, a la fortuna della guerra. Je te souhaite la paix d'âme, oh bien royale union ! [ARMADO *sort.*

Le Roi. En voilà une bonne réunion des Dignes. Il représente Hector de Troie, le paysan Pompée le Grand, le curé de paroisse, Alexandre; le page d'Armado Hercule, le pédant Judas Machabée:
Et, si dans leurs premiers rôles ces quatre Dignes prosperont,
Ces quatres changeront d'habits, et les autres cinq représenteront.

Biron. Il y en a cinq dans le premier spectacle.

Le Roi. Si c'est ainsi, c'est un miracle.
Le pédant, le fanfaron, le prestolet, le fou, et le garçon;
Et si on les prend simplement, et tout de bon,
J'en suis sure que dans le monde entier
On ne montrera de meilleur si on prends chaqu'un à son métier.

Le Roi. Tout est prêt, et le spectacle va commencer.

[*On apporte des sièges pour le* ROI, *les Princesses*, *etc.*

LE SPECTACLE DES NEUF DIGNES.

COSTARD *entre*, *armé*, *pour* POMPEY.

Cost. Je suis Pompey.—

Boyet. Tu mens, tu n'es pas lui.

Cost. Je suis Pompey.—

Boyet. Avec le signe du léopard je tire mon épée de l'étui.

Biron. Bien dit, vieux moqueur; tu es mon ami aujourd'hui.

Cost. Moi Pompée suis, surnommé le Gros.—

Dumain. Le Grand.

Cost. C'est grand, Monsieur—— Pompée surnommé le Grand;
Qui souvent en campagne fut de l'adversaire suer le gland:
Et voyageant au long de la côte, je suis venu ici par la chance,

Et je mets mes armes devant les jambes de cette douce fille de France.
Si Madame voudrait dire, "Merci, Pompée," j'aurais fini.

Prin. Grands merçis, grand Pompée.

Cost. Cela ne vaut pas tant, mais j'espère j'étais parfait:
Je fis une petite faute en "Grand."

Biron. Mon chapeau pour un sou, Pompée prouve le meilleur homme.

NATHANIEL *entre, armé, pour Alexandre.*

Nath. Quand je vivais dans le monde, je fus le commandeur du monde.
J'étendis ma puissance par la terre et par l'onde;
Mon écusson déclare plainement que je suis Alexandre.

Boyet. Votre nez dit non, tu n'es pas, pour te confondre.

Biron. Votre nez sent non en ceci, oh chevalier si tendre.

Prin. Le conquérant est déconcerté; continue, bon Alexandre.

Nath. Quand je fus au monde, j'étais fier son maître de me rendre.

Boyet. Vous avez raison, c'est vrai; vous l'étiez Alexandre.

Biron. Pompée le Grand.—

Cost. Votre serviteur et Costard.

Biron. Emmenez le conquérant, emmenez Alexandre.

Cost. Oh, Monsieur [*à* NATHANIEL], vous avez renversé Alexandre le Conquérant! Vous serez décrotté de ta robe noire pour ceci; votre lion, qui tient sa hache d'armes s'asséyant sur un tabouret fermé, sera donné à Ajax: il sera le neuvième Digne. Un conquérant et effrayé de parler! Enfuyez-vous de honte, Alexandre. [NATH. *retire.*] Voilà donc, s'il vous plait, un homme fou et doux; voyez donc un honnête homme, et bientôt déconcerté! Il est un merveilleusement bon voisin, par ma foi; et un bien bon joueur de boule: mais, quant à Alexandre, hélas, vous voyez comme c'est— un peu trop fort pour lui. Mais il y a des Dignes qui viendront, qui parleront franchement, et d'une autre manière.

Prin. Tenez-vous à l'écart, bon Pompée.

HOLOFERNES, *pour Judas*, *et* MOTH, *pour Hercules*, *entrent.*

Hol. Grand Hercule est présenté par ce suppôt.
Le club duquel tua Cerbères, ce canus de trois têtes ;
Et quand il fut un bébé, un enfant, un petit mot,
Il tua aussi des serpents, dans son manus étranglant ces bêtes.
Quoniam, il apparait en minorité ;
Ergo, je viens avec cette apologie.
Gardes quelque dignité dans ton exit et va. [MOTH *sort.*
Judas je suis,——

Dumas. Un Judas !

Hol. Pas Iscariot, Monsieur.
Judas je suis, nommé Machabée.

Biron. Un traître qui baise. Comment es-tu prouvé Judas ?

Hol. Judas je suis.——

Dum. Encore plus d'honte pour vous, Judas.

Hol. Que veux-tu dire, Monsieur ?

Boyet. Que Judas se pend.

Hol. Qu'est-ce que ceci ?

Boyet. La tête d'une cithare.

Dum. La tête d'un poinçon.

Biron. La figure de la Mort dans un anneau.

Long. La figure d'une vieille pièce de monnaie Romaine, presque pas reconnaissable.
Le pommeau du glaive de César.

Dum. Le Boniface découpé sur une bouteille.

Biron. La demi-joue de St. George dans une broche.

Dum. Oui, et dans une broche de plomb.

Biron. Oui, et portée dans le bonnet d'un arracheur de dents.
Et maintenant, continue donc, car nous t'avons fait bonne contenance.

Hol. Vous m'avez fait perdre contenance.

Biron. C'est faux : nous t'avons donné des figures.

Hol. Mais vous les avez tous fait perdre contenance ; vous les avez tous affrontés.

Biron. Même si tu fus un lion, nous le ferions.

Boyet. Comme il est un âne de s'en aller, nous le laisserons.

Et ainsi adieu, doux Jude !
Une lumière pour Monsieur Jude : il s'obscurcit, il peut trébucher.

Prin. Hélas, pauvre Machabée, comme on le voit jucher !

ARMADO *entre, armé, pour Hector.*

Biron. Cache ta tête, Achilles : voilà que vient Hector armé.

Dum. Même que je serais moqué en retour, maintenant je me divertirai.

Le Roi. Hector ne fut qu'un Troyen à propos de ceci.

Boyet. Mais celui-ci est-ce Hector ?

Dum. Je pense qu' Hector n'avait pas de si belles jambes.

Long. Sa jambe est trop grande pour Hector.

Dum. Plus de mollet, certainement.

Biron. Celui-ci ne peut pas être Hector.

Dum. Il est ou Dieu ou peintre ; car il fait des grimaces.

Arm. *Mars l'armipotent, des lances, le tout puissant ;*
Donna Hector un cadeau, l'héritier de Troie ;
Un homme disait aussi que certainement en combattant
Du matin jusqu'au soir sortant du pavillon je le voie.
Je suis cette fleur,——

Dum. Cette menthe.

Long. Cette colombine.

Arm. Doux Lord Longaville, bride ta langue.

Long. Il faut plutôt que je lui lâche la bride, car elle court contre Hector.

Dum. Oui, et Hector est un lévrier.

Arm. Le doux homme de guerre est mort et putride, chers camarades ; ne fouette pas les os des ensevelis ; quand il respira il était un homme, mais je continuerai avec mon dessein. [*A la Princesse*] Douce royauté, accorde-moi le sens de l'ouie. [BIRON *chuchotte à* COSTARD.

Prin. Parle, vaillant Hector : nous sommes bien charmées.

Arm. J'adore le soulier de ta douce Grâce.

Boyet. Il l'adore par le pied.

Dum. C'est possible qu'il ne le fasse pas par le mètre.

Arm. *Cet Hector surpasse beaucoup Hannibal.*

Cost. La partie est perdue, camarade Hector; elle est perdue; elle est deux mois avancée.

Arm. Que veux-tu dire?

Cost. Par ma foi, si tu ne joues pas l'honnête Trojan, la pauvre fille est perdue; l'enfant se vante déjà dans son ventre; c'est à toi.

Arm. Me fais-tu infâme entre les potentats? tu moureras.

Cost. Alors Hector sera fouetté pour Jaquenette, qui est enceinte par lui; et pendu pour Pompée qui est mort pour lui.

Dum. Très rare Pompée!

Biron. Plus grand que grand, grand, grand Pompée! Pompée l'énorme!

Dum. Hector tremble.

Biron. Pompée est touché.—Encore Até, encore Até; excite-les! excite-les!

Dum. Hector le défiera.

Biron. Oui donc, s'il n'a plus de sang humain dans son ventre que suffirait faire souper une puce.

Arm. Par le pôle du Nord, je te défie.

Cost. Je ne veux pas battre avec un pôle, comme un homme du Nord; je taillarderai; je le ferai par l'épée. Je te prie, laisse moi encore emprunter tes armes

Dum. Place pour les Dignes irrités.

Cost. Je le ferai dans ma chemise.

Dum. Pompée bien résolu!

Moth. Maître, laissez-moi vous prendre à une boutonnière de plus basse. Ne voyez-vous pas que Pompée se déshabille pour le combat? Que veux-tu faire? Tu perdras ta réputation.

Arm. Gentilshommes et soldats, pardonnez-moi; je ne combattrai pas dans ma chemise.

Dum. Vous ne pouvez pas le refuser: Pompée t'a défié.

Arm. Doux esprits, je le fais et je le veux faire.

Biron. Quelle raison en donnez-vous?

Arm. La simple vérité est, que je n'ai pas de chemise; je vais sans chemise pour pénitence.

Boyet. C'est vrai, et c'est Rome qui l'ordonna de faute de

linge : depuis quand, je jurerai qu'il ne portât aucune excepté une lavette de Jaquenette, et celle-là il porte tout près de son cœur, comme une faveur.

MERCADE *entre.*

Mer. Dieu vous sauve, Madame !

Prin. Bienvenu, Mercade ;
Sauf que tu interromps notre gaieté.

Merc. Je suis fâché, Madame, car les nouvelles que je porte pèsent sur ma langue. Le roi votre père——

Prin. Mort, par ma vie.

Merc. Même ainsi ; mon histoire est dite.

Biron. Mes Dignes, allons ; la scène commence à s'assombrir.

Arm. Quant à moi, je respire librement ; j'ai vu le jour du tort à travers par le petit trou de la discretion, et je me redresserai comme un soldat. [*Les* DIGNES *sortent.*

Le Roi. Comment va votre Altesse ?

Prin. Boyet, prépare ; je m'envais ce soir.

Le Roi. Madame, ne fais pas ainsi, je t'implore, mais reste ici.

Prin. Préparez, je dis. Je vous remercie, gracieux Seigneurs,
Pour tous vos aimables efforts ; et nous vous supplierons
Hors d'une âme nouvellement attristée, que vous daignerez,
À cause de votre grande sagesse, d'excuser ou cacher
L'opposition généreuse de nos esprits :
Si nous nous sommes comportées trop hardiment
Dans notre conversation, votre amabilité
En était coupable.—Adieu, dignes Seigneurs !
Un cœur triste ne porte pas une langue légère.
Excusez-moi alors, manquant tant en remerciments
Pour ma grande pétition si facilement obtenue.

Le Roi. L'extrême dard du temps dispose extrêmement
Toutes les causes dans l'intérêt de son succès,
Et souvent avec nul effort décidé
Ce qu'un long procès ne pouvait pas jugé.
Et neanmoins que l'aspect désolant de la progéniture
Défend la courtoisie souriante de l'amour,
La demande sainte qu'il voulait bien convaincre.

Cependant, puisque l'argument de l'amour était premièrement établie,
Ne le laisse pas être heurté par le nuage du chagrin.
De ce qu'il proposait, puisque lamenter les amis
N'est pas du tout si profitable et salutaire
Qu'à réjouir à cause des amis nouvellement trouvés.

Prin. Je ne vous comprends pas ; mes chagrins me rendent sourde.

Biron. Des simples mots honnêtes percent mieux l'oreille du chagrin,
Et par les signes il faut comprendre le roi.
A cause de vous belles, nous avons négligé le temps,
Rompu nos serments ; votre beauté, mesdames,
Nous ont beaucoup déformés, formant nos dispositions
Même au but opposé à nos premières intentions.
Et ce qu'en nous paraissait ridicule—
Comme l'amour est plein d'accents méplacés,
Tout folâtrant comme un enfant sautant et vain ;
Formé par l'œil, et, par conséquent, comme l'œil,
Plein de figures étranges, d'habitudes et des formes,
Changeant ses sujets comme l'œil roule
Sur chaque différent objet dans son regard ;
Laquelle présence diversement colorée d'un amour lascif,
Assumé par nous, si, dans vos yeux divins,
Ils sont inconvenants à nos serments et nos gravités,
Ces yeux du ciel, qui regardent nos fautes,
En furent coupables. Pour cela, Mesdames,
Notre amour étant le vôtre, l'erreur que l'amour fait
Est aussi la vôtre : nous sommes faux à nous-même,
Étant une fois faux, pour être toujours fidèles,
A celles qui nous forcent être tous les deux—c'est vous, belles dames ;
Et même cette fausseté, en elle-même un péché,
Se purifie ainsi, et se change en grâce.

Prin. Nous avons reçu vos lettres pleines d'amour,
Vos faveurs les ambassadeurs de l'amour ;
Et, dans notre conseil de vierge, les estimaient

Comme la cour, plaisanterie et courtoisie,
Comme l'enflure, et expédient pour passer le temps:
Mais plus sérieuses dans nos intentions
N'avons nous pas été; et c'est pourquoi
Nous avons reçu vos amours
Selon leur façon, comme une plaisanterie.

Dum. Nos lettres, Madame, montraient beaucoup plus que la plaisanterie.

Long. Et encore nos visages.

Ros. Nous ne les avons pas ainsi compris.

Le Roi. Maintenant, à ce dernier moment de l'heure,
Accordons nous vos amours.

Prin. Un temps, je pense, trop court
Pour faire un marché qui dure pour toujours.
Non, non, milord, votre grâce est beaucoup parjurée,
Pleine d'un cher crime; et ainsi fait ceci:
Si pour amour de moi (mais il n'y a pas une telle cause)
Vous ferez quelque chose, vous pouvez faire ceci pour moi.
Je ne me fierai pas à ton serment: mais va vite
A quelqu' hermitage, solitaire et abandonné,
Eloigné de tous les plaisirs du monde;
Reste là jusqu'à ce que les douze signes célestes
Ont accompli leur compte annuel.
Si cette vie austère et insociable
Ne change pas l'offre faite dans l'ardeur du moment;
Si les gelées et les jeûnes, les durs lits, des pauvres vêtements,
Ne mordent pas les vaines fleurs de votre amour,
Mais qu'il supporte cette épreuve, et dure amour,
Alors, à l'expiration de l'année,
Viens me réclamer, réclame moi par ces déserts,
Et, par cette main de vierge maintenant,
Je serai à toi, et, jusqu'à ce moment baisant la tienne,
Je m'enfermerai dans une maison de deuil,
Pleurant des larmes de douleur
A la mémoire de la mort de mon père.
Si vous me niez ceci, laissons nos mains se séparer,

Car ni l'un ni l'autre dans le cœur se trouvent intituler.
Le Roi. Si je te nie ceci, ou même encore plus,
Que la puissance soudaine de la mort me tue !
Depuis cette heure alors mon cœur est dans ton sein.
Kath. Une femme ! Une barbe, bonne santé, et l'honnêteté,
Je te souhaite toutes ces choses avec pure bonté !
Dum. Oh, vous dirai-je merçi, aimable femme ?
Kath. Pas ainsi, Milord : pendant douze mois et un jour
Je marquerai nul mot d'un galant qui me fait la cour.
Viens quand le roi vient visiter Madame ;
Alors, si j'ai d'amour, tu l'auras, par mon âme.
Dum. Je te servirai loyalement et fidèlement jusqu'alors.
Kath. Cependant, ne jurez pas, de peur que tu serais parjuré encore.
Long. Que dit Maria ?
Mar. À la fin des douze mois
Changerai-je ma robe noire pour une amie fidèle pour toute fois.
Long. J'y resterai avec patience, mais le temps est long.
Biron. Madame médite-elle ? maîtresse, regarde-moi ;
Voie la fenêtre de mon cœur, mon œil,
Qui attend ta réponse sur son sœuil ;
Impose à moi quelque service pour ton amour.
Ros. J'ai souvent entendu parler de toi, Milord Biron,
Avant que je t'ai vu ; et la grosse langue du monde
Te proclame un homme plein de moqueries,
Plein de comparaisons, de railleries blessantes,
Que vous ferez sur chaque sujet
Qui se trouve sous le pouvoir de votre esprit.
Pour purger cette amertume de votre cerveau fertile,
Et ainsi de me gagner, s'il vous plait
(Sans lequel je ne puis pas être obtenue),
Vous visiterez les malades muets, et encore converserez
Avec des misérables gémissants et ce sera votre devoir,
Par les plus grands efforts de ton esprit,
De forcer un sourire des pauvres souffrants.
Biron. D'exciter le fou rire dans la gorge de la mort ?

Ce ne peut pas être ; c'est impossible :
La gaieté ne peut pas toucher une âme en agonie.

Ros. Eh bien, c'est ainsi qu'il faut étrangler un esprit moqueur
Dont l'influence est engendrée de cette grâce licencieuse
Que des faibles auditeurs moquants donnent aux fous.
La prospérité d'une plaisanterie se trouve dans l'oreille
De celui qui l'entend, jamais dans la langue
De celui qui le fait ; alors, si les oreilles malades,
Assourdies par les cris de leurs propres gémissements,
Entendront vos vaines railleries, continue donc,
Et je te possédrai, encore avec cette faute ;
Mais s'ils te ne veulent pas, rejette cet esprit,
Et je te trouverai vide de cette faute,
Bien joyeuse de ta réformation.

Biron. Un an ! eh bien, coûte que coûte,
Je raillerai de l'Hôpital sous la voûte.

Prin. Oui, mon cher seigneur, et ainsi je m'en vais.
[*Au* ROI.

Le Roi. Non, Madame, nous vous escorterons.

Biron. Comme dans un vieux jeu nous en sortirons,
Jacques n'a pas Jaquenette : de ces dames la courtoisie
Pouvait bien tourner notre jeu en comédie.

Le Roi. Viens, Monsieur, il manque un an et un jour,
Et alors cela finira.

Biron. C'est trop long pour un tour.

ARMADO *entre.*

Douce Majesté, daigne——

Prin. Ne fut-ce pas Hector ?

Dum. Le digne chevalier de Troie.

Arm. Je baiserai le doigt royal, et je m'en irai ;
Je suis un sectateur ; j'ai voué a Jaquenette de tenir la charrue pendant trois années pour l'amour que je lui porte. Mais, oh grandeur bien estimée, écoute le dialogue que deux hommes savants ont composé à l'éloge de l'hibou et du coucou ? cela aurait dû avoir suivi au bout de notre spectacle.

Le Roi. Appelle-les vite ; nous les entendrons.
Arm. Hola ! approchez.

HOLOFERNES, NATHANIEL, MOTH, COSTARD *et des autres approchent.*

De ce côté est Hiems, l'hiver ; de l'autre Ver, le printemps ; l'un est représenté par l'hibou, l'autre par le coucou. Ver, commence.

LA CHANSON.

I.

LE PRINTEMPS. *Quand les marguerites variolées et des violettes bleues,*
Et des cardamines toutes argentées se présentent aux yeux,
Et des renoncules bulbuses d'une teinte dorée
Sont éparpillées partout sur la terre colorée,
Alors le coucou sur chaque arbre
Pour les mariés porte un sabre
En chantant, Coucou,
Coucou, coucou ; oh mot de peur,
Alarmant les mariés au cœur.

II.

Quand les bergers sur les pailles de blé,
Et les joyeuses alouettes sont les horloges du laboureur,
Et les jeunes filles blanchissent leurs robes d'été,
Quand les tourterelles et les corbeaux crient de bonheur,
Alors le coucou sur chaque arbre
Se moque des mariés, les blessant comme d'un sabre,
Chantant Coucou ; oh mot de peur,
Causant aux mariés la terreur !

III.

L'HIVER. *Quand les petits glaçons sont suspendus des murs,*
Et Dick le berger souffle à travers ses doigts,

Et Tom porte des bûches, car les gelées sont dures,
Et le lait vient glacé sous les toits,
Quand le sang est pincé, et les routes sont sales,
Alors chante l'hibou dans la nuit en battant ses ailes.
To-who;
To-whit, to-who, une note joyeuse,
Pendant que Jeanne nettoie le pot de sa main graisseuse.

IV.

Quand tout furieux souffle le vent,
Et les toux étouffent le texte du curé,
Chantent les oiseaux dans la neige lentement,
Et rouge et cru de Marianne est le nez;
Quand les crabs rôtis sifflent dans le bol,
Alors chante l'hibou comme un fol,
Tu-whit, to-who, une note joyeuse,
Quand Jeanne nettoie la canette graisseuse.

Arm. Les mots de Mercure sont âpres après les chansons d'Apollon. Vous allez par là; nous allons par ici.

[*Tous sortent.*

ROMÉO ET JULIETTE

LES PERSONNAGES REPRÉSENTÉS.

ESCALUS	*Prince de Vérone.*
PARIS	*Un jeune Noble, parent du Prince.*
MONTAGUE . . . CAPULET . . .	*Les Chefs de deux Maisons en désaccord.*
UN VIEIL HOMME . .	*Oncle de Capulet.*
ROMÉO	*Fils à Montague.*
MERCUTIO	*Parent du Prince, et ami de Roméo.*
BENVOLIO	*Neveu de Montague, et ami de Roméo.*
TYBALT	*Neveu de Madame Capulet.*
LE MOINE LAURENCE .	*Un Franciscan.*
LE MOINE JEAN . . .	*Du même Ordre.*
BALTHAZAR	*Domestique de Roméo.*
SAMPSON . . . GRÉGOIRE . . .	*Domestiques de Capulet.*
ABRAM	*Domestique de Montague.*
Un Apothicaire	
Trois Musiciens	

Chœur Garçon ; Page à PARIS ; PIERRE ; *et un Officier.*

MADAME MONTAGUE . .	*Femme de* MONTAGUE.
MADAME CAPULET . .	*Femme de* CAPULET.
JULIETTE	*Fille de* CAPULET.
LA NOURRICE DE JULIETTE	*Nourrice à* JULIETTE.

Citoyens de Vérone ; plusieurs hommes et femmes, Parents des deux Maisons ; Masques, Gardes, Sentinelles, et Serviteurs.

SCÈNE : *Pendant la majeure partie de la Comédie à* VÉRONE ; *une fois dans l'acte premier à* MANTOUE.

LE PROLOGUE.

LE CHŒUR.

Deux familles égales l'une à l'autre en condition
(Dans la belle Vérone, où nous mettons notre scène),
D'une ancienne rancune éclata dans une nouvelle sédition,
Où le sang civil à salir les mains civiles mène.
Des reins fatales de ces deux ennemis
Une paire d'amants poursuivie par le ciel est née,
Dont les malheurs piteux de ces amis ;
Et avec leur mort les luttes de leurs parents,
Que rien n'arrêterait excepté de leurs enfants ce triste sort,
Lequel, si vous l'écouterez avec des oreilles patientes,
Les choses qui manquent ici dans ce récit seraient luisantes.

ACTE I

SCÈNE I.—*Une Place publique.*

SAMPSON *et* GRÉGOIRE *entrent, armés d'épées et de boucliers.*

Sam. Grégoire, sur ma parole, nous ne porterons pas du charbon.
Gré. Non, car alors nous serons des houilleurs.
Sam. Je veux dire, si nous sommes en choler, nous tirons.
Gré. Aye, pendant ta vie tirez votre cou hors du collar.*
Sam. Je frappe vite, étant irrité.
Gré. Mais tu n'es pas vite irrité à frapper.

* En anglais, *choler* veut dire *colère*, et *collar* veux dire *collier;* ains vient un jeu de mots.

Sam. Un chien de la maison de Montague m'irritai à me mouvoir.

Gré. Mouvoir, est—de bouger; d'être vaillant, c'est de se tenir debout; alors, si tu es irrité, tu t'enfouis.

Sam. Un chien de cette maison m'irritai à me tenir debout: Je prendrai le haut du pavé d'aucun homme ou femme de la maison du Montague.

Gré. Cela te montre un faible esclave; car le plus faible succombe.

Sam. C'est vrai, et ainsi les femmes succombent toujours: pour cela je pousserai les hommes de Montague au mur, et forcerai ses filles au mur.

Grê. La querelle est entre nos maîtres, et non leurs hommes.

Sam. C'est tout le même, je me montrerai un tyrant; quand j'ai combattu avec les hommes, je serai cruel avec les filles; je couperai leurs têtes.

Gré. Les têtes des filles?

Sam. Oui, les têtes des filles (maiden-heads) ou leur virginité! prends-le en aucun sens que tu veux.

(Ay, the heads of the maids, or their maidenheads; take it in what sense thou wilt. Ici il y a un jeu de mots qui est intraduisable en Français.)

Gré. Il faut que ceux qui le sentent le prennent en sens.

Sam. Elles me sentiront pendant que je puis me tenir debout; et c'est bien connu que je suis un joli morceau de chair.

Gré. C'est bien que tu n'es pas poisson; si tu le fasses, tu aurais été merlus. Tire ton outil; voici que vient un de la maison de Montague.

ABRAM *et un autre Domestique de* MONTAGUE *entrent.*

Sam. Mon épée nue est tirée; querelle, je te soutiendrai.

Gré. Comment! tourner ton dos et t'enfuyer?

Sam. Ne me crains pas.

Gré. Non, certainement; moi te craindre!

Sam. Laissons-nous avoir la loi de notre côté; laissons-les commencer.

Gré. Je froncerai le sourcil comme je passe, et laissons-les le prendre comme ils veulent.

Sam. Non, comme ils osent. Je mordrai mon pouce devant eux; qui leur est une disgrace s'ils le souffrent.

Abr. Mors-tu ton pouce devant nous, Monsieur?

Sam. Je mors mon pouce, Monsieur.

Abr. Mors-tu ton pouce devant nous, Monsieur?

Sam. La loi est-elle de notre côté si je dis oui?

[*A part à* GRÉGOIRE.

Gré. Non.

Sam. Non, Monsieur, je ne mors pas mon pouce à toi, mais je mors mon pouce, Monsieur.

Gré. Querelles-tu, Monsieur?

Abr. Querelle, Monsieur? Non, Monsieur.

Sam. Mais si vous le faites, Monsieur, je suis pour vous; je sers un aussi bon homme que vous.

Abr. Pas meilleur.

Sam. Eh bien, Monsieur.

BENVOLIO *entre, dans la distance.*

Gré. Dis "meilleur"; voici que vient un des parents de mon maître. [*A part à* SAMPSON.

Sam. Oui, meilleur, Monsieur.

Abr. Tu mens.

Sam. Tirez, si vous êtes hommes. Grégoire, souvenez-vous de votre coup rodomontade? [*Ils s'engagent.*

Ben. Séparez-vous, fous! rentrez vos épées; vous ne savez pas ce que vous faites. [*Ils mettent bas leurs épées.*

TYBALT *entre.*

Quoi, as-tu tiré avec ces lâches paysans?
Tourne, Benvolio, regarde ta mort.

Ben. Je ne fait que garder la paix: remets ton épée,
Ou ménage la pour séparer ces hommes avec moi.

Tyb. Quoi, tirer, et parler de la paix? Je déteste le mot
Comme je déteste l'enfer, tous les Montagues et toi.
Je tire sur toi, lâche. [*Ils s'engagent.*

Plusieurs suivants des deux Maisons entrent, qui joignent la querelle; alors des Citoyens entrent avec des massues.

1e *Citoyen.* Massues, affiches, partisans! frappez, rabattez-les!
A bas les Capulets! A bas les Montagues!

CAPULET *entre, dans sa chemise de nuit, et* MADAME CAPULET.

Cap. Quel est ce bruit? Donnez-moi mon épée longue, ho!
Mad. Cap. Une béguille! une béguille, pourquoi demandes-tu une épée?
Cap. Mon épée, je dis! Le vieux Montague est venu,
Et brandit son épée en dépit de moi.

MONTAGUE *et* MADAME MONTAGUE *entrent.*

Mon. Toi, vilain, Capulet, ne me tiens pas; laissez-moi aller.
Mad. Mon. Je ne te laisserai pas bouger d'un pied pour chercher un ennemi.

Le PRINCE *entre avec les Attendants.*

Prin. Sujets, rebelles, ennemis à la paix,
Profaneurs de cet acier souillé du sang des voisins,—
N'entendront-ils pas? Quoi, ha! vous hommes, vous bêtes,
Qui éteignez le feu de votre rage pernicieuse
Avec des fontaines pourpres sortant de vos veines,
Sous peine de torture, jettez en bas
Vos armes mal tempérées de vos mains sanglantes,
Et entendez la sentence de votre prince ému.
Trois tumultes civiles nées d'un mot léger,
De toi, vieux Capulet, et Montague,
Ont trois fois troublé la paix de nos rues,
Et ont causé les citoyens anciens de Vérone
De rejeter leurs parures graves et convenables
Pour porter de vieux partisans en des mains aussi vieilles,
Rougés par la paix, pour séparer votre haine rougée:
Si jamais vous troublez encore nos rues,

Vos vies payeront l'amende de la paix.
Pour cette fois, tous les autres allez vous en.
Vous, Capulet, viendrez avec moi ;
Et, Montague, venez-vous cet après-midi,
Pour savoir encore notre plaisir en ce cas,
À la vieille ville libre, notre tribunal commun.
Encore une fois, sous peine de mort, séparez-vous tous.

Le PRINCE *et les Attendants sortent ;* CAPULET, MDME. CAPULET, TYBALT, *les Citoyens et les Domestiques.*

Mon. Qui allumait encore cette ancienne querelle ?
Parle, neveu ; fus-tu ici quand elle commença ?

Ben. Ici furent les domestiques de votre adversaire,
Et les vôtres, querellant furieusement avant que j'approchaisse :
Je tirai : pour les séparer à l'instant vint
Ardent Tybalt, avec son épée préparée ;
Que, comme il souffla le défi dans mes oreilles,
Il secoua la tête, et coupa les vents,
Qui, en nul part blessés, le sifflaient en dépit :
Pendant que nous échangions des coups et des assauts,
Venaient plus et plus de monde, et combattaient en des parties différentes.
Jusqu'à ce que le prince vint, qui partait chaque partie ;

Mad. Mon. Oh, où est Roméo ; l'as-tu vu aujourd'hui ?
Bien heureuse suis-je qu'il ne fut pas dans cette querelle ici.

Ben. Madame, il y a une heure avant que le soleil adoré,
Poindra de la fenêtre dorée de l'est,
Qu'un esprit troublé me força d'errer dehors ;
Où, sous le bosquet de sycamores
Qui croissent vers le côté ouest de la ville,
Marchant de si bonne heure je voyais votre fils :
J'allais vers lui ; mais il m'aperçut,
Et se glissa dans le couvert du bois :
Moi, mésurant ses affections par les miennes,
Poursuivant mon humeur, en ne poursuivant pas la sienne,
Et évita volontiers, qui volontiers s'enfuya de moi.

Mon. Maint matin, l'a-t-on vu là,

Avec des larmes augmentant la rosée fraiche du matin,
Ajoutant aux nuages encore de nuages par ses soupirs profonds,
Mais tout aussitôt que le soleil consolant,
Commencerait tirer du plus loin orient
Les rideaux sombres du lit d'Aurore,
Loin de la lumière va chez lui mon triste fils,
Et se retire seul dans sa chambre,
Ferme ses fenêtres, serre le jour
Et se forme une lumière artificielle :
Cette humeur prouvera donc sinistre et noir
Si le bon conseil n'usera pas son pouvoir.

Ben. Mon noble oncle, savez-vous la cause ?

Mon. Je ne le sais pas, ne puis-je l'apprendre de lui.

Ben. L'avez-vous importuné par tous les moyens ?

Mon. Et par lui-même, et par plusieurs autres amis :
Mais lui, le conseiller de sa propre affection
Est à lui-même, je ne dirais pas combien vrai,
Mais si secret et si réservé,
Si loin d'être proclamé ou découvert.
Qu'est le bouton rongé du ver envieux,
Avant qu'il peut étendre ses feuilles douces dans l'air,
Ou sousacrer sa beauté au soleil.
Pourrions-nous que savoir d'où vient son malheur,
Nous pourrions alors prescrire pour son bonheur.

ROMÉO *entre dans la distance.*

Ben. Vois où il vient : tenez vous à côté,
Je saurai son chagrin, ou je serai bien nié.

Mon. Je voudrais que tu fusses aussi heureux de ton séjour.
D'entendre la vraie cause, viens Madame à notre tour.

MONTAGUE *et* MDME. MONTAGUE *sortent.*

Ben. Bonjour, cousin.

Rom. Le jour est-il si jeune ?

Ben. Il vient de sonner neuf heures.

Rom. Hélàs, pauvre moi ! les heures tristes paraissent longues.
Fut-ce mon père qui partait si vite d'ici ?

Ben. Ce fut.—Quelle tristesse allonge les heures pour Roméo ?
Rom. Ne possédant pas cela lequel possédant les rend courtes.
Ben. En amour ?
Rom. Hors.
Ben. D'amour ?
Rom. Hors de sa faveur, où je suis amouraché.
Ben. Hélàs ! que l'amour, si gentil en apparence,
Serait en vérité si âpre et tyrannique !
Rom. Où dînerons-nous ? Ah moi !—Quelle querelle fut-ce ici ?
Cependant ne me dîtes pas, car je l'ai tout entendue.
Voici beaucoup qui a rapport à la haine,
Mais encore plus à l'amour :—
Quoi donc, O amour braillard ? Oh haîne amante !
Oh aucune chose premièrement créée de nulle chose !
Oh légèreté lourde ! vanité sérieuse !
Chaos difforme des figures bien semblantes !
Des plumes de plomb, fumée brillante, feu froid, santé malade,
Sommeil éveillé qui n'est pas ce qu'il est !
Je sens cet amour.
Ne ries-tu pas ?
Ben. Mon cousin, j'ai plus envie de pleurer.
Rom. Bon cœur, à quoi ?
Ben. À l'oppression de ton bon cœur.
Rom. Pourquoi opprimes-tu tant mon malheur ?
Mes propres misères pêsent lourdement sur ma vie,
Que tu propageras en l'ajoutant, cher ami,
Avec encore du tien : cet amour que tu as montré,
Ajoute encore au malheur que j'ai rencontré.
L'amour c'est une fumée faite de la vapeur d'un soupir ;
Étant purgé, un feu qui peut les yeux des amants embellir ;
Étant fâché, une mer nourrie des tendres larmes :
Qu'est-il autrement ? une folie bien prudente,
Un fiel étouffant, et une douceur conservante.
Adieu, mon cousin. [*Allant.*
Ben. Doucement ! j'irai avec toi ;

Et si vous me quittiez, ainsi vous faites tort à moi.
Rom. Chut, je me suis perdu ; je ne suis pas ici ;
Celui n'est pas Roméo, mais il est autrui.
Ben. Dîtes-moi dans votre tristesse qui est-ce que tu aimes ?
Rom. Gémirai-je et te dirai-je ?
Ben. Gémirai ; oh non, mais dites-moi qui ?
Rom. Dire à un malade de faire son testament :
Un mot mal avancé à ce moment !
En tristesse, cousin, j'aime une femme.
Ben. Je visai si juste, quand je supposai que tu aimas.
Rom. Un bien bon tireur ! Et elle est belle que j'aime.
Ben. Une bien belle marque, est le plutôt frappée.
Rom. Bien, vous vous trompez là : elle ne serait pas tappée
Par la flèche de Cupidon ; elle a l'esprit de Diane ;
Et elle est bien armée dans l'armure forte de la chasteté ;
Elle vit intacte de la flèche de Cupidon dans la pudicité ;
Elle ne veut pas attendre le siége des termes aimables,
Ni souffrir la rencontre des yeux assaillants,
Ni ouvrir son sein à l'or qui séduit les saints :
Oh, elle est riche en beauté, seulement pauvre,
Que, quand elle meurt, avec elle meurt la beauté.
Ben. Alors, elle a juré qu'elle vivra toujours pure.
Rom. Elle l'a, et en cela elle cause grande perte pour sûr,
Car la beauté, affamée par sa sévérité,
Découpe la beauté de toute la postérité.
Elle est trop belle, trop sage, sagement trop belle,
Mériter la joie en me causant mourir de désespoir pour elle :
Elle a juré contre l'amour, et dans ce serment
Je vis dans la mort, que vis le dire maintenant.
Ben. Soie gouverné par moi, et oublie de penser à elle
En donnant la liberté à vos yeux ;
Examine des autres beautés.
Rom. C'est la façon
De nommer la sienne exquise, encore en question ;
Ces masques heureux qui baisent les fronts des belles dames
Étant noires, nous rappellent qu'ils cachent leur beauté.
Celui ne peut pas oublier qui est frappé de cécité

Le trésor précieux de sa vue perdue !
Montre moi une maîtresse qui surpasse en beauté ?
À quoi bon sa beauté excepté comme marquant
Où je puis lire, qui surpassa cette beauté éclatante.
Adieu, tu ne pense pas m'apprendre à l'oublier. [*Ils sortent.*

Scène II.—*Une Rue.*

Capulet, Paris, *et un Domestique entrent.*

Cap. Mais Montague est engagé, autant que moi,
Par la même peine : et ce n'est pas dure, je pense,
Pour des hommes si vieux que nous de garder la paix.
Par. Vous êtes tous les deux des hommes honorables,
Et c'est dommage que vous avez si longtemps vécus ennemis.
Et maintenant, milord, que dis-tu à ma demande ?
Cap. Ce n'est que répéter ce que j'ai déjà dit :
Mon enfant est encore novice dans le monde ;
Elle n'a pas le changement de quatorze années ;
Laisse encore deux étés languir dans leur orgueil
Avant que nous la pensions mûre pour être fiancée.
Par. De plus jeunes qu'elles ont souvent fait d'heureuses mères.
Cap. Et celles qui sont fait mères si tôt sont trop tôt gâtées.
La terre a absorbé toutes mes espérances excepté elle.
Elle est la digne dame de mon corps :
Mais, gentil Paris, gagne son cœur, fait lui la cour ;
Ma volonté est avec toi si tu puisses prendre la tour.
Si elle consent, elle a la liberté de choix.
Je donne mon accord et ajoute ma voix.
Cette nuit je tiens une fête accoutumée,
À laquelle des convives sont invités,
Tels que j'aime ; et entre les autres, vous-même,
Attends-moi, voir cette nuit à ma pauvre maison
Des étoiles sur la terre qui illuminent le ciel par leur liaison :
Une telle consolation, que sentent des jeunes hommes vigoureux,
Quand Avril, bien orné de ses plantes heureux,

Marche sur le talon de l'hiver clochant.
Tu verras cette nuit des boutons femels rafraîchissants
S'entretenant chez moi ; entends tous, voie tous,
Et aime celle le plus qui a le plus de mérite pour vous.
Va, viens avec moi. Va, coquin [*Au domestique.*] Va, coquin, va,
Marche à travers Vérone par ici par là,
Cherche les personnes dont les noms sont ici transcrits ;
[*Donne un papier.*
Je désire qu'à ma maison ils seraient conduits.
[CAPULET *et* PARIS *sortent.*

Dom. Cherche-les, dont les noms sont ici transcrits.
On a dit que le cordonnier s'occuperai de son yard, et le tailleur avec sa forme, le pêcheur avec son crayon, le peintre avec ses filets ; mais je suis envoyé chercher ces personnes dont les noms sont ici inscrits, et ne puis jamais découvrir quels noms les personnes écrivant ont ici écrit. Il faut que j'aille au savant. Bienvenu.

BENVOLIO *et* ROMÉO *entrent.*

Ben. Fi ! mon homme ! un feu éteint la flamme d'un autre feu.
Une douleur est diminuée par l'angoisse d'une autre douleur ;
Tourne étourdi, et aide-toi en tournant en arrière un peu.
Une grande douleur se guérit par l'angoisse d'un plus grand malheur :
Prend quelqu'autre nouvelle infection à ton œil,
Et cela ton ancien amour mettra en deuil.
Rom. Ta feuile de plantain est excellente pour cela.
Ben. Pourquoi, je te prie ?
Rom. Pour ta jambe cassée.
Ben. Quoi, Roméo, est-tu fou ?
Rom. Pas fou, mais encore plus malheureux qu'un fou :
Enfermé en prison, gardé sans ma nourriture,
Fouetté et tourmenté et—— Adieu, mon bon homme.
Dom. Dieu te garde. Je te prie, Monsieur, puis-tu lire ?
Rom. Oui, ma propre fortune dans ma misère.
Dom. Peut-être vous l'avez appris sans livre :

Mais, je te prie, puis-tu lire aucune chose que tu voies ?

Rom. Oui, si je connais les lettres et la langue.

Dom. Vous parlez honnêtement ; continue joyeux.

Rom. Attend, mon homme, je puis lire. [*Il lit.*

"Signor Martino, et sa femme et sa fille ; County Anselme, et ses belles sœurs, la dame veuve de Vitruvio ; Signior Placentio, et ses belles nièces ; Mercutio, et son frère Valentin ; mon oncle Capulet, sa femme, et ses filles ; ma belle nièce Rosaline ; Livia, Lucio, et la vive Hélène."

Une bonne assemblée. [*Il remet la lettre.*] Où viendraient-ils ?

Dom. Au souper.

Rom. Où à souper ?

Dom. À notre maison.

Rom. À la maison de qui ?

Dom. À celle de mon maître.

Rom. Vraiment, j'aurais dû vous demander cela auparavant.

Dom. Maintenant je te dirai sans demander. Mon maître est le grand riche Capulet ; et si vous n'êtes pas de la maison des Montagues, je te prie viens, et écrase avec moi une tasse de vin : adieu. [*Il sort.*

Ben. À cette même ancienne fête de Capulet
Soupe la belle Rosaline, que tu aimes tant,
Avec toutes les beautés admirées de Vérone :
Va là, et, avec un œil sans préjugé,
Compare sa figure avec quelques-unes que je montrerai.
Et il arrivera que ton cygne pour un corbeau tu compteras.

Rom. Quand la religion dévote donc de mes yeux
Maintiennent une telle fausseté, tournez larmes en feux,
Et ceux-ci, qui souvent noyés ne peuvent jamais mourir,
Qu'ils soient condamnés par le feu de se ternir !
Une plus belle que mon bien-aimée ! Oh, tout voyant soleil,
Depuis la création n'as-tu jamais vu son pareil.

Ben. Fi ! vous la voyez belle, nulle autre étant là ;
Elle-même comparée avec elle-même en tout cas :
Mais dans ces balances de crystales, bientôt pèse
La figure de votre dame contre quelqu'une autre thèse.

Que je te montrerai luisante à ce festival ;
Et elle qui hier fut tout, montrera à peine bien ;

Rom. Je m'en irai, il n'y a pas une telle vue,
Mais je me réjouissais dans la splendeur qui me tue.
[*Ils sortent.*

SCÈNE III.—*Une Chambre dans la Maison de* CAPULET.

MADAME CAPULET *et la Nourrice entrent.*

Mad. Cap. Nourrice, où est ma fille ? appelle-la à moi.

La Nour. Maintenant, par ma virginité,—a douze ans—je la demandai venir,—Quoi, agneau ! Quoi, coccinelle ? À Dieu ne plaise !—Où est cette fille ? Quoi, Juliette ?

JULIETTE *entre.*

Jul. Comment donc, qui m'appelle ?

La Nour. Votre mère.

Jul. Madame, je suis ici.
Quelle est votre volonté ?

Mad. Cap. Il s'agit de ceci :—Nourrice, laissez-nous un peu,
Il faut que nous parlions secrètement.—Nourrice, reviens ;
Je me rappelais, tu attendras notre conseil.
Tu sais que notre fille est d'un âge convenable.

La Nour. Pardieu, je puis dire son âge jusqu'une heure.

Mad. Cap. Elle n'a pas quatorze ans.

La Nour. Je gagerai quatorze de mes dents,—
Mais cependant, malheur qu'il soit, je n'ai que quatre,—
Elle n'a pas quatorze ans : combien y a-t-il maintenant
Jusqu'à la fête de Saint Pierre-es-Liens ?

Mad. Cap. Quatorze jours, et quelques jours impairs.

La Nour. Impair, ou pair, de tous les jours de l'année quand la fête de Saint Pierre-es-Liens vient, dans la nuit, elle aura quatorze ans. Susanne et elle,—Dieu repose toutes les âmes Chrétiennes !—furent d'un âge :—Bien, Susanne est avec Dieu, elle était trop bonne pour moi : mais, comme je disais, elle aura quatorze ans la nuit à la fête de Saint Pierre-es-Liens ; vraiment elle le sera ; ma foi, je me la

rappelai bien. Il y a maintenant, depuis le tremblement de terre, onze ans ; et elle fut sevrée—je ne l'oublierai jamais—de tous les jours de l'année, sur ce jour : car je mis absinthe à ma mamelle, m'asséyant au soleil sur le mur du colombier. Mon maître et vous furent alors à Mentone :—Vraiment j'ai une bonne mémoire: mais, comme je disais, quand elle goûtait l'absinthe sur le tétin de ma mamelle et le sentait amère, jolie folle! la voir maussade et quereller avec le tétin. " Secoue," dit le colombier : il n'y eut pas de nécessité m'ordonner de m'éloigner. Et depuis ce temps il y a onze ans, car alors elle pouvait se tenir debout seule ; vraiment, par le rood, elle pouvait alors courir et se dandiner par ici et par là. Car il ne fut que le jour auparavant elle cassa sa tête ; alors mon mari, Dieu reste avec son âme, il était un homme joyeux, leva l'enfant. "Oui, dit-il," "tombes-tu sur ta figure? tu tomberas en arrière quand tu as plus d'esprit, ne feras-tu pas, Jules ? " et, par ma sainte, la petite cessa de pleurer, et disait " Ah ! "—Voir, maintenant, la jolie comme une plaisanterie arrivait! Je parie, si je vivrais pendant mil ans, je ne l'oublierais jamais: " Ne la feras-tu pas, Jules ?" dit-il ; et la jolie folle, elle s'arrêtait et disait—" Ah ! "

Mad. Cap. Assez de ceci ; je vous prie, taissez-vous.

La Nour. Oui, Madame ; cependant, je ne puis m'empêcher de rire, penser qu'elle cesserait de pleurer, et disait—" Ah ! " Et, cependant, je te parie, elle avait sur son front une bosse aussi grande qu'une pierre de cochet, un coup périlleux, et elle pleura amèrement. " Ah," disait mon mari, " tombes-tu sur ta figure? tu tomberas en arrière quand tu entreras en majorité, ne le feras-tu pas, Jules ? " et elle s'arrêta, et disait —" Ah ! "

Jul. Et arrêtes-toi aussi, je te prie, nourrice, dis-je.

La Nour. Paix, j'ai fini. Dieu marque toi à sa grâce !
Tu fus le bébé le plus joli que j'ai jamais nourri :
Si je puis vivre te voir marier,
J'ai ma volonté.

Mad. Cap. Marier, ce " marier," c'est exactement le thème
Dont je viens te parler. Dis-moi, fille Juliette,

Comment penses-tu a propos de mariage?
Jul. C'est un honneur dont je n'ai pas rêvé.
La Nour. Un honneur! si je ne fus pas ta seule nourrice,
Je dirais que tu as sucé la sagesse de ton tétin.
Mad. Cap. Bien donc, pense maintenant du mariage;
Des plus jeunes que toi, ici en Vérone,
Des demoiselles d'estime, sont déjà fait des mères;
À ce que je compte je fus ta mère à peu près à l'âge
Que tu es maintenant vierge. Maintenant, brièvement,
Le vaillant Paris vous cherche en mariage.
La Nour. Un homme, mademoiselle! Mademoiselle, un tel homme
Que tout le monde——mais, donc, il est un homme de cire.
Mad. Cap. L'été de Vérone n'a pas une telle autre fleur.
La Nour. Mais donc, il est une fleur; en vérité une vraie fleur.
Mad. Cap. Que dis-tu? puis tu aimer le gentilhomme?
Cette nuit vous le verrez à notre fête;
Déchiffre le volume de la figure du jeune Paris,
Et tu y verras de la joie écrite avec la plume de la beauté;
Examine chaque trait différent,
Et voie comme l'un à l'autre est content;
Et ce qui est obscur dans ce beau volume,
Tu le verras écrit dans la marge de ses yeux.
Ce livre précieux d'amour, cet amant sans bande,
Pour l'embellir il ne manque qu'une couverture!
Le poisson vit dans la mer, et on est fier,
Étant beau dehors, l'intérieur beauté de cacher.
Dans les yeux de plusieurs ce livre partage la gloire,
Qui dans des agrafes douées renferme la belle histoire;
Ainsi vous partagerez tout ce qu'il possède,
Et en le possédant tu ne te rendras pas moins.
La Nour. Pas moins? mais donc, plus grand; les femmes croissent par les hommes.
Mad. Cap. Parle brièvement, peux-tu favoriser son amour?
Jul. Je regarderai pour aimer si regarder servirai mon tour:
Mais pas plus profondement lancerai-je mes yeux,
Que votre consentement permettra à ses feux.

Un Domestique entre.

Dom. Madame, les convives sont venus, le souper servi, vous appelé, ma jeune demoiselle demandée, la nourrice damnée dans l'office, et tout à l'extrémité. Il faut que j'aille servir ; je vous prie, suis moi immédiatement.

Mad. Cap. Nous te suivons.—Juliette, le Comte vous fait la cour.

La Nour. Va, fille, cherche la nuit heureuse suivie d'heureux jours. [*Ils sortent.*

SCÈNE IV.—*Une Rue.*

ROMÉO, MERCUTIO, BENVOLIO, *entrent avec cinq ou six autres Masques et Porte-flambeaux.*

Rom. Quoi? exprimons-nous cette parole pour notre excuse,
Ou continuerons-nous sans apologie ?
Ben. Le temps est passé pour une telle prolixité.
Nous n'aurons pas de Cupidon ses yeux bandés par une écharpe,
Ayant un nœud peint d'un Tartar de latte,
Effrayant les dames comme un épouvantail ;
Ni un prologue parlé sans livre faiblement
Après le souffleur, pour notre entrée :
Mais, laisse les noms mesurer par ce qu'ils veulent,
Nous les mesurons une mesure, et irons.
Rom. Donnez-moi une torche ;— je ne veux pas aller à l'amble
N'étant que triste, je porterai la lumière.
Mer. Mon gentil Roméo, il faut que vous dansiez.
Rom. Pas moi, crois moi ; vous avez des souliers de danse,
Avec des plantes agiles ; j'ai une âme de plomb
(With nimble soles : I have a soul of lead),*
Qui m'aiguise tant à la terre, je ne puis mouvoir.
Mer. Vous êtes un amant ; emprunte les ailes de Cupidon
Et prends l'essor avec elles au dessus de la borne ordinaire.
Rom. Je suis trop gravement blessé de sa flèche
Pour m'élever avec ses plumes légères, et si lié ;

* Voici un jeu de mots qui ne peut pas être traduit.

Que, je ne puis pas bondir un point au dessus du malheur lourd :
Sous le poid lourd de l'amour je tombe.
Rom. L'amour est-il une chose tendre ? il est trop rude,
Trop violent, trop orageux, et il pique avec des épines.
Mer. Si l'amour est rude avec toi, soie rude avec l'amour.
Pique l'amour parce qu'il te pique, et vous abatterez l'amour.
Donne-moi un étui pour y mettre mon masque :
Un masque pour un masque ! que m'importe.
[*Mettant un masque.*
Quel œil curieux citera les difformités ?
Voici des sourcils épais qui rougiront pour moi.
Ben. Viens, frappe, et entre ; et pas plutôt entré
Que chaque homme s'enfuyerait.
Rom. Une torche pour moi ; laissez aux libertins aux cœur légers
Chatouiller les joncs insensés par ses talons ;
Car je suis pourvu d'un proverbe de mes aieux,
Je serai teneur de la chandelle et regarderai.
Le jeu ne fut jamais si bien, et je discontinuerai :
Mer. Venez, nous brûlerons la lumière du jour.
Rom. Non, ce n'est pas ainsi, dis-je, à mon tour.
Mer. Je veux dire, Monsieur, que dans le délai
Nous dissipons nos lumières comme des lampes en Mai.
Prend-le de bon cœur, car reste notre jugement,
Cinq fois en cela, avant une fois en nos cinq sens.
Rom. En allant à ce masque nous voulons bien ;
Mais il n'y a pas d'esprit en allant.
Mer. Pourquoi est-ce rien ?
Rom. Je rêvai un rêve aujourd'hui.
Mer. Et moi aussi.
Rom. Bien ; que fut le sien ?
Mer. Que les rêveurs souvent mentent, m'ami.
Rom. Dans leur lits dormant, pendant qu'ils rêvent des vérités !
Mer. That dreamers often lie.
Rom. " In bed asleep, while they do dream things true." *

* Ici le jeu de mots est intraduisable, *mentir* et *se coucher* étant les mêmes mots en anglais mais différents en français.

Mer. Oh, alors vois-je que la reine Mab a été avec vous.
Elle est l'accoucheur des fées, et elle vient
En forme pas plus grande qu'une pierre d'une agate
Sur le premier doigt d'un alderman,
Tiré par un attelage de petits atomes
À travers les nez des hommes comme ils dorment;
Les rayons de chariot formés des longues jambes des fileurs;
La couverture des ailes des sauterelles;
Ses traits, du plus petit tissu d'une araignée;
Ses colliers des rayons aqueux du clair de la lune;
Son fouet de l'os d'un grillon; la mèche de pellicule;
Son voiturier, un petit moucheron à l'habit gris,
Pas si large par le demi qu'un petit vers rond,
Piqué du doigt paresseux d'une fille:
Sa voiture est une noisette vide,
Fait par le menuisier écureuil, ou la vieille chrysalide,
Depuis longtemps le carrossier aux fées.
Et en cet équipage elle galope nuit par nuit
A travers les cervelles des amants, et alors rêvent-ils d'amour.
A travers le genoux des courtisans, qui rêvent à l'instant des courtoisies.
A travers les doigts des juristes, qui rêvent tout de suite des émoluments.
A travers le lèvres des dames, qui rêvent immédiatement des baisers
Que le furieux Mab souvent tourmentent avec des phlyctènes;
Quelquefois elle galope au dessus du nez d'un courtisan,
Alors il rêve d'un autre bénéfice:
Quelquefois elle s'avance par dessus du cou d'un soldat,
Et alors il songe de couper les gorges étrangères,
Des brèches, des ambuscades, de lames Espagnoles;
Des santés cinq fois de profondeur; et encore il songe
De battre les tambours, auquel il tressaille et s'éveille;
Et, étant ainsi effrayé, il jure une prière ou deux,
Et dort encore. Ceci c'est le même Mab
Qui tresse les crinières des chevaux à la nuit;

Qui cuit les mèches des elfes dans les cheveux sales et salandes,
Qui, une fois démélées, présagent beaucoup de malheur.
Celle-ci c'est la sorcière qui, quand les vierges se couchent,
Les presse et les apprenne premièrement de porter,
Les faisant femmes d'un bon port.
Celle-la est-elle.

Rom. Paix, paix, Mercutio, paix;
Tu parles de rien.

Mer. C'est vrai, je parle des songes,
Qui sont les enfants d'un esprit paresseux,
Enfantés de rien, qu'une fantaisie vaine,
Qui est aussi mince de substance que l'atmosphère,
Et plus inconstant que le vent, qui solicite
Même maintenant le sein gelé du Nord,
Et, étant provoqué, souffle hors de là,
Tournant sa figure vers le Sud, qui dégoutte de rosée.

Ben. Ce vent, dont tu parles, nous souffle de nous-mêmes;
Le souper est fini, et nous viendrons trop tard.

Rom. Je crains trop tôt; car mon esprit me fait craindre
Quelque conséquence encore suspendue dans les étoiles
Commencera amèrement sa terrible heure,
Avec les orgies de cette nuit, et finira le terme
D'une vie méprisée, renfermé dans mon sein,
Par quelqu' amende vile d'une mort prématurée.
Mais Celui, qui a la direction de mon cours,
Dirige ma voile!—En avant, vigoureux Messieurs.

Ben. Joue, tambour. [*Ils sortent.*

SCÈNE V.—*Une Salle dans la Maison de* CAPULET.

Des Musiciens attendant. Les Domestiques entrent.

1e *Dom.* Où est Potpan, qu'il n'aide pas à emporter? Lui changer un tranchoir! lui gratter un tranchoir!

2e *Dom.* Quand les bonnes manières se trouveront toutes dans les mains de deux hommes, et eux-mêmes non lavés aussi, c'est une sale chose.

1e *Dom.* Emporte les formes, enlève le buffet d'argenterie, prends garde aux vaisselles :—toi, si tu est bon, réserve moi un morceau de massepan ; et, comme tu m'aime, laisse le porteur admettre Susanne Grindstones et Nell. Antoine! et Potpan !

2e *Dom.* Oui, garçon ; es-tu près ?

1e *Dom.* On vous appelle, on vous cherche ; on vous attend dans la grande salle.

2e *Dom.* Nous ne pouvons pas être ici et là aussi. Gaiment, garçons, soyez vifs toujours, et que la meilleure foie prend tout. [*Ils se retirent.*

CAPULET *et les autres entrent avec les Convives et les Masques.*

1e *Cap.* Bienvenus, gentilshommes ! Mesdames, qui ont leurs orteils non tourmentés de cornes, j'aurai un tour avec vous.
Ah, ha, Mesdames, laquelle de vous toutes me niera la danse ?
celle qui me nie, elle, je jurerai,
A des cornes. N'ai-je pas dit la vérité maintenant ?
Je vous souhaite la bienvenue, gentilshommes !
J'ai vu le jour quand j'ai porté un masque,
Et pourrait chuchoter une histoire dans l'oreille d'une belle dame,
Qui plairait : c'est parti, c'est parti, c'est parti :
Je vous souhaite la bienvenue, gentilshommes !
Venez, musiciens, jouez.
Une salle, une salle ! Faites place, et dansez, mes filles.
[*On joue la musique, et ils dansent.*
Encore de lumière, vous autres coquins, et ôtez les tables,
Et éteignez le feu, la chambre devient trop chaude.
Ah, coquin, cet amusement inattendu vient à propos.
Non, donc, asseyez-vous, bon cousin Capulet,
Car, vous et moi sommes au delà de nos jours de danses :
Combien de temps est-ce maintenant depuis que vous-même et moi
Fussions dans un masque ?

2e *Cap.* Par notre dame, il y a trente années.

1e *Cap.* Quoi, homme ! ce n'est pas tant, ce n'est pas tant :
C'est depuis les noces de Licentio,

Vient Pentécôte aussi vite qu'il voudra,
Quelques vingt-cinq années ; et alors nous nous masquions.

2[e] *Cap.* C'est plus, c'est plus ; son fils est plus âgé, Monsieur, son fils a trente ans.

1[e] *Cap.* Voulez-vous me dire cela ?
Son fils n'était qu'un garde il y a deux ans.

Rom. Quelle dame est celle-ci qui enrichisse la main de ce chevalier là ?

Dom. Je ne sais pas, Monsieur.

Rom. Oh, elle apprend aux torches de luire brillamment.
Il parait qu'elle est suspendue sur la joue de la nuit,
Comme un bijou riche dans l'oreille d'un Ethiopéen :
Une beauté trop riche pour user, trop chère pour la terre,
Ainsi montre une colombe blanche s'attroupant avec des corbeaux,
Que montre cette dame là au-dessus de ses compagnons.
La danse finie, je guettrai où elle s'arrête,
Et touchant sa main me bénira dans cette fête.
Mon cœur aimait-il jusque maintenant parjure les yeux,
Je n'ai jamais vu la vraie beauté auparavant mes Dieux.

Tyb. Celui-ci, par sa voix, serait un Montague :
Donnez-moi ma rapière, garçon. Quoi ! l'esclave ose-t-il
Venir ici, couvert par une figure antique,
Pour railler et dédaigner notre solennité ?
Maintenant, par l'honneur et la souche de ma famille,
Le frapper mort à moi comme une bonne action brille.

1[e] *Cap.* Comment, maintenant, pourquoi tempêtes-tu ainsi ?

Tyb. Mon oncle, celui-ci c'est Montague, notre ennemi ;
Un vilain qui est venu en dépit,
Railler de cette solennité cette nuit.

1[e] *Cap.* Est-ce le jeune Roméo ?

Tyb. C'est lui, ce vilain Roméo.

1[e] *Cap.* Contente-toi, gentil cousin, laissez-le ;
Il se comporte comme un beau gentilhomme.
Et, dire la vérité, la Vérone se vante
Qu'il est un jeune homme vertueux et bien gouverné ;
Je ne voudrais pas, pour la richesse de toute cette ville,

Ici à ma maison lui faire déshonneur :
Alors soie patient, ne l'observez pas :
C'est ma volonté, laquelle si vous respectez,
Montre une bonne présence et laisse ces froncements,
Qui sont un ornement inapte à une fête.
Tyb. C'est apte, quand un tel vilain est un convive :
Je ne le supporterai pas.
1e *Cap.* Il sera supporté :
Quoi ! mon brave garçon ! je dis qu'il sera : va donc ;
Suis-je maître ici ou vous ? va donc.
Vous ne le supporterez pas ! Dieu réforme mon âme !
Causerez-vous une mutinerie entre mes convives ?
Vous le coq qui chante victoire ! vous serez l'homme !
Tyb. Quoi, mon oncle, c'est une honte.
1e *Cap.* Va donc, va donc ;
Vous êtes un garçon insolent, c'est vraiment ? ainsi :
Cette tromperie peut-être te nuira, je sais quoi :
Vous me contrarierez ! vraiment, à la bonne heure.
Bien dit, mes amis ! Vous êtes un fat ; va, fi donc :
Soyez tranquils, ou—encore de lumière, encore de lumière !
Je vous rendrai tranquil ! Quoi, joyeusement, mes garçons !
Tyb. La patience de force avec la colère obstinée se rencontrant
Me fait trembler leur salut différent me montrant.
Je me retirerai : mais pour cette intrusion
Paraissant douce maintenant il payera chèrement. [*Il sort.*
Rom. [*A* JULIETTE.] Si je profane avec ma main bien indigne
Le saint sanctuaire, le doux péché est ce signe :
Mes lèvres, deux pélerins rougissants veulent ici se rendre
En adoucissant ce toucher âpre avec un baiser tendre.
Jul. Bon pélerin, vous faites trop grand tort à votre main,
Qui montre en ceci une honnête dévotion ;
Car ne touche pas la main du pélerin celle du Saint ?
Et main à main est son saint baiser sans émotion.
Rom. N'ont pas les saintes lèvres, et les saints pélerins aussi ?
Jul. Oui, pélerin, des lèvres qu'ils doivent user dans la prière.
Rom. Oh, alors, que tes saintes lèvres font que tes mains fassent, m'amie ;

Elles te supplient, accorde ceci que la foi ne tourne pas en désespoir.

Jul. Les saintes ne se remuent pas, même qu'ils accordent tes prières.

Rom. Alors, ne remues-tu pas pendant que je prends mes désirs.
Ainsi de mes lèvres par les vôtres mon péché est purgé.
[*En la baisant.*

Jul. Alors, mes lèvres ont le péché qu'ils ont pris.

Rom. Péché de mes lèvres? Oh, délit doucement avancé!
Rendez-moi mon péché.

Jul. Tu baises comme tu lis.

La Nour. Madame, ta mère veut avec toi parler.

Rom. Qui est sa mère?

La Nour. Vraiment, bachelier,
Sa mère est la maîtresse de la maison,
Et une bonne dame, sage et vertueuse;
J'ai nourri sa fille avec qui tu parlais;
Je te dis, celui qui peut la gagner
Aura de l'argent.

Rom. Et elle un Capulet?
Oh, cher compte! ma vie est de mon ennemi la dette.

Ben. Au loin, va; le festin est fini.

Rom. Hélàs, c'est ce que je crains, et avec chagrin suis-je parti.

1e *Cap.* Pas ainsi, gentilshommes, ne vous préparez pas à partir.
Nous avons en vue un petit banquet frivole.
Est-ce donc ainsi vraiment? Je vous remercie tous;
Je vous remercie, honnêtes gentilshommes; bon soir.
Encore des torches ici! Venons donc, et allons au lit.
Ah, coquin, [*A* 2e CAPULET] par mon honneur, il devient tard;
J'irai me coucher.
[*Tous, excepté* JULIETTE *et la* NOURRICE, *sortent.*

Jul. Viens ici, ma nourrice; qui est ce gentilhomme-là?

La Nour. Le fils et l'héritier du vieux Tibère.

Jul. Qui est celui qui sort maintenant de la porte?

La Nour. Vraiment, je pense c'est le jeune Pétruchio.

Jul. Qui est celui qui suit, qui ne voulait pas danser?

La Nour. Je ne le connais pas.
Jul. Va, demande son nom : s'il est marié,
Il parait que mon tombeau sera mon lit de noces.
La Nour. Son nom est Roméo, et un Montague ;
Le fils unique de votre grand ennemi.
Jul. Mon amour né de ma seule haine !
Inconnu trop tôt vu, trop tard reconnu en vaine !
Naissance malheureuse d'amour en moi.
Oh, malheur que j'aimerais mon plus grand ennemi,
Qui est en même temps mon amant bien chéri.
La Nour. Qu'est-ce que ceci ? Qu'est-ce ceci ?
Jul. Une rime que j'appris même maintenant
De quelqu'un avec qui je dansais.
[*Quelqu'un appelle au-dedans* "JULIETTE."
La Nour. Tantôt, tantôt !
Viens, allons ; les convives sont tous partis bientôt.
[*Elles sortent.*

LE CHŒUR *entre.*

Maintenant repose le vieux désir dans son lit de mort,
Et la jeune affection veut bien partager sont sort ;
Ce bien-aimé, pour qui l'amant gémissait, et voudrait mourir,
Mesurer avec la tendre Juliette, il ne pourrait encore souffrir.
Maintenant Roméo aime, et est encore aimé,
Également ensorcelé par le charme de la beauté ;
Et il faut qu'il se plaigne à son ennemi présumable,
Et qu'elle vole le sucre de l'amour d'un croc épouvantable :
Étant prise comme ennemi, il ne peut pas avoir accès
A soupirer de tels veux que par les amants sont demandés ;
Et elle tout autant amourachée, ses moyens bien moins,
Elle prend pour le rencontrer encore plus de soins.
Mais la passion leur donne puissance, le temps les moyen.
d'une réunion,
Tempérant ces extrémités avec un grand agrément.
[*Ils sortent.*

ACTE II

Scène I.—*Une Place ouverte contigue au Jardin de* Capulet.

Roméo *entre.*

Rom. Puis-je avancer quand mon cœur est ici?
Retourne, terre insensible, et cherche ton centre.
[*Il grimpe le mur et se précipite là-dedans.*

Benvolio *et* Mercutio *entre.*

Ben. Roméo! mon cousin Roméo! Roméo!
Mer. Il est sage,
Et, par ma vie, s'est glissé furtivement au lit.
Ben. Il courut par ici, et sauta le mur de ce verger.
Appelle-le, bon Mercutio.
Mer. Non, je conjurerai aussi.
Roméo! humeurs! insensé! passion! amant!
Apparais dans la semblance d'un soupir:
Ne dis qu'un vers, et je suis satisfait;
Ne crie que "Ah moi!" ne prononce qu' "affection!" "colombin";
Parle à ma commère Vénus un gentil mot,
Un sobriquet pour son fils et héritier myope,
Jeune Abraham, Cupidon, celui qui tira si vrai,
Quand le roi Cophétua aima la jeune fille mendiante!
Il n'entend pas, il ne bouge pas, il ne se remue pas;
Le singe est mort, et il faut que je le conjure.
Je te conjure par les yeux brillants de Rosaline,
Par son front élevé, et sa lèvre écarlate,

Par son beau pied, sa jambe droite, et ses cuisses tremblantes,
Et les belles terres qui y sont adjacentes,
Que tu nous apparaisses dans ton image !

Ben. Et s'il s'entende, tu l'enrageras.

Mer. Ceci ne peut pas l'enrager : il l'enragerait
D'exhausser un esprit dans le cercle de sa maîtresse,
De quelqu' étrange nature, laissant là y rester
Jusqu'à ce qu'elle l'a apaisé et l'a escamoté ;
Ceci aurait été quelque dépit : mon invocation
Est juste et honnête, et dans le nom de sa maîtresse
Je ne conjure que pour l'exhausser.

Ben. Viens, il s'est caché derrière ces arbres,
Pour s'associer avec la nuit capricieuse :
Son amour est aveugle, et convient mieux à l'obscurité.

Mer. Si l'amour est aveugle, il ne peut frapper au but en vérité !
Maintenant il s'assiégera sous une nèfle,
Et souhaitera que sa maîtresse fusse cette espèce de fruit,
" As maids call medlars, when they laugh alone." *
Oh, Roméo, qu'elle fût, qu'elle fût,
Un etcetera ouvert, toi une poire !
Roméo, bon soir ; je vais à ma roulette ;
Ce lit de champ est trop froid pour moi :
Viens, alors ?

Ben. Allons, alors ; car c'est en vain
De le chercher ici qui ne veut pas être trouvé. [*Ils sortent.*

SCÈNE II.—*Le Jardin de* CAPULET.

ROMÉO *entre.*

Rom. Il se moque des cicatrices qui n'a jamais sentit une blessure. [JULIETTE *apparait en haut à une fenêtre.*
Mais, chut ! Quelle lumière perce cette fenêtre-là ?
C'est l'orient, et Juliette est le soleil !
Lève-toi, beau soleil, et tue la lune envieuse,
Qui est déjà malade et pâle avec douleur,
Que toi, sa servante, est bien plus belle qu'elle.

* Ceci n'est pas traduisable en français.

Ne soie pas sa servante, car elle est envieuse ;
Sa livrée virginale n'est que malade et verte,
Et nuis que des fous la portent ; rejette-là.
C'est Madame, oh, c'est mon amour !
Oh, qu'elle sachât qu'elle le fût !
Elle parle, cependant elle ne dit rien : qu'est-ce que cela ?
Son œil parle ; j'en serai responsable.
Je suis trop hardi, ce n'est pas à moi qu'elle parle :
Deux des plus belles étoiles dans tout le ciel,
Ayant quelques affaires, supplient ses yeux
Scintiller dans ses sphères jusqu'à ce qu'elles retournent.
Quoi si ses yeux furent là, elles dans sa tête ?
La beauté de sa joue ferait honte a ces étoiles,
Comme le jour éteint une lampe ; son œil dans le ciel
Jaillirait à travers les régions aériennes si brillamment
Que les oiseaux le pensant jour chanteront joyeusement.
Voie, comme elle appuye sa joue sur sa main !
Oh, que je fusse un gant sur cette main,
Que je puisse toucher cette joue !

Jul. Ah moi !

Rom. Elle parle :
Oh, parle encore, ange brillant ! car tu es
Aussi glorieuse à cette nuit, étant au-dessus de ma tête,
Qu'est un messager ailé du ciel
Aux yeux blancs élevés et étonnés des mortels
Qui se reculent pour le regarder
Quand il monte les nuages passant lentement
Et vogue sur le sein de l'atmosphère.

Jul. Oh, Roméo, Roméo ! pourquoi es-tu Roméo ?
Nie ton père et refuse ton nom :
Oh, si tu ne le veux pas, ne jure que d'être mon bien-aimé,
Et je ne serais plus une Capulet.

Rom. Entenderai-je encore, ou parlerai-je maintenant ? [*A part.*

Jul. Ce n'est que ton nom qui est mon ennemi ;
Tu es toi-même donc, et pas un Montague.
Qu'est-ce qu'un Montague ? Ce n'est ni main, ni pied,
Ni bras, ni figure, ni aucune autre partie

Qui appartient à l'homme. Oh, soie quelqu'autre nom !
Qu'est-ce qu'un nom ? Ce que nous appelons une rose
Sentirait aussi douce par aucun autre nom ;
Roméo retiendrait, s'il ne fut pas appelé Roméo,
Cette chère perfection qu'il possède
Sans ce titre. Roméo, dépouille-toi de ton nom,
Et pour ce nom qui est nulle partie de toi-même
Prends toute moi-même.

Rom. Je te prends à ton mot.
Ne m'appelle que l'amour, et je serais encore baptisé;
Désormais je ne serais jamais Roméo.

Jul. Qui es-tu, qui, caché par la nuit,
Trébuchait ainsi sur mon conseil ?

Rom. Par un nom
Je ne sais comment t'apprendre qui je suis :
Mon nom, chère sainte, m'est odieux,
Car il est ton ennemi :
L'eus-je écrit, je déchirerai le mot.

Jul. Mes oreilles n'ont pas encore embibé cent mots
De la parole de cette langue, cependant je connais le son ;
N'es-tu pas un Roméo et un Montague ?

Rom. Nul, belle fille, si aucun ne t'aime pas.

Jul. Comment vins-tu ici ? dis-moi, et pourquoi ?
Les murs du verger sont hauts et difficiles à grimper,
Et l'endroit la mort, sachant qui tu es,
Si aucun de mes parents te trouve ici.

Rom. Avec les ailes légères de l'amour ai-je volé au-delà de ces murs,
Car des limites pierreuses ne peuvent pas retenir l'amour ;
Et ce que l'amour peut faire, l'amour ose essayer ;
Ainsi tes parents ne m'arrêtent pas.

Jul. S'ils te voient, ils t'assassineraient.

Rom. Hélàs, il y a plus de péril dans ton œil
Que dans vingt de leurs épées ; n'aie l'air que douce,
Et je suis à l'épreuve de leur inimitié.

Jul. Je ne voudrais pas pour tout au monde qu'ils te vissent ici.

Rom. J'ai le manteau de la nuit pour me cacher à leurs yeux ;

Et excepté que tu m'aimes, laisse les me trouver ici:
Ma vie serait mieux terminée par leur haine
Que la mort prorogée, ayant besoin de ton amour.

Jul. Par la direction de qui avez-vous trouvé cet endroit?

Rom. Par l'amour, qui m'excita premièrement à le demander;
Il me prêta conseil, et je lui prêtai les yeux.
Je ne suis nul pilote; cependant, fus-tu si loin
Que ce vaste rivage lavé par la mer la plus éloignée,
Je l'hasarderais pour un tel trésor.

Jul. Tu sais que le masque de la nuit est sur ma figure,
Ou une rougeur de fille couvrira mon visage
Pour ce que tu as entendu cette nuit.
Volontiers je demanderais la formalité, volontiers je nierais
Ce que j'ai dis; mes adieux scrupules!
M'aimes-tu? Je sais que tu diras "Oui,"
Et je te prendrai à tes mots: cependant, si tu jures,
Tu puisses prouver faux; aux parjures des amants,
On dit que Jupiter rit. Oh, gentil Roméo,
Si tu aimes, prononce-le fidèlement;
Ou si tu penses que je suis trop vite gagnée,
Je froncerai, et serai perverse, et te dirai non,
Pourvu que tu me fasses l'amour; mais, autrement, pas pour le monde entier.
En vérité, beau Montague, je suis trop passionnée,
Et ainsi tu peut penser que ma conduite est légère;
Mais, crois moi, Roméo, je prouverai plus fidèle
Que ceux qui ont plus de finesse en se trouvant timides.
J'aurais été plus étrange, il faut le confesser,
Excepté que tu entendis, avant que je m'endoutais,
La passion de mon vrai amour; alors, pardonne-moi,
Et n'impute pas cette facilité à l'amour léger,
Que la nuit sombre a ainsi découvert.

Rom. Chère demoiselle, par cette lune bénite je jure
Qui garnit le bout de tous ces arbres fruitiers-là d'argent—

Jul. Oh, ne jure pas par la lune, la lune inconstante,
Qui change chaque mois dans son orbe cerclée,
De peur que ton amour prouve également variable.

Rom. Sur quoi jurerai-je?
Jul. Ne jure pas du tout;
Ou, si tu veux jurer, jure par toi-même gracieux,
Qui est le Dieu de mon idolâtrie,
Et je te croirai.
Rom. Si le cher amour de mon cœur,—
Jul. Bien, ne jure pas. Malgré que je me réjouisse en toi,
Je n'ai pas de joie dans ce contract cette nuit.
Il est trop téméraire, précipité, trop inconsidéré, trop soudain,
Trop comme l'éclair, qui cesse d'être
Avant qu'on peut dire "Il éclaire." Cher, bon soir!
Ce bouton d'amour, par l'haleine mûrissante de l'été,
Peut prouver une belle fleur quand nous nous rencontrons encore.
Bon soir, bon soir! du repos et du sommeil aussi doux
Viennent à ton cœur que celui venu au mien est mou!
Rom. Me laisseras-tu ainsi si peu satisfait?
Jul. Quelle satisfaction peux-tu avoir cette nuit?
Rom. L'échange du fidèle vœu de ton amour pour le mien.
Jul. Je donnai le mien avant que tu le demandasses:
Et cependant je voudrais qu'il fusse encore à donner.
Rom. Voudrais-tu t'en retenir? Pour quelle raison, mon amour?
Jul. Vraiement, être franche, pour te le donner encore.
Et cependant je ne veux que pour la chose que j'ai.
Ma bonté est aussi illimitée que la mer,
Mon amour aussi profond; le plus que je te donne,
Le plus j'ai, car tous deux sont infinis.
[*La* NOURRICE *appelle du dedans.*
J'entends quelque bruit à l'intérieur; cher amour, adieu!
Tout de suite, bonne nourrice! Soi fidèle, Roméo, ou cela me tue.
Ne reste qu'un peu, je viendrai encore. [*Il sort.*
Rom. Oh sacrée, sacrée nuit! j'ai peur,
Étant nuit, tout cela n'est qu'un songe,
Flattant trop doucement pour être substantiel.

JULIETTE *rentre d'en haut.*

Jul. Trois mots, cher Roméo, et bon soir vraiment.
Si la qualité de ton amour soit honorable,
Ton intention le mariage, envoyez-moi dire demain,
Par un que je procurerai vous venir,
Où, et à quel temps tu accompliras la cérémonie;
Et je déposerai toutes mes fortunes à tes pieds
Et te suivrai, mon seigneur, par tout le monde.—
[*La* NOURRICE, *en dedans.*] Madame!
Jul. Je viens, tantôt.—Mais si ton intention est mauvaise,
Je t'implore——
[*La* NOURRICE, *en dedans.*] Madame!
Jul. Bientôt, je viens:—
Cesse de m'appeler, et laisse-moi à mon chagrin:
J'enverrai demain.
Rom. Ainsi, que ton âme prospère—
Jul. Mille fois bon soir! [*Elle sort.*
Rom. Mille fois pire manquer ta lumière.
L'amour va vers l'amour comme vont les écoliers de leurs travaux.
Mais l'amour de l'amour vers l'école le trouvant le pire des maux. [*En se retirant lentement.*

JULIETTE *entre encore, en haut.*

Jul. Écoute, Roméo, écoute! Oh pour la voix d'un fauconnier,
Pour leurrer ce gentil tiercelet encore à son foyer!
L'esclavage est rauque, et ne parle pas à haute voix;
Autrement je déchirerais la cave où l'Écho demeure,
Et rendrais sa langue aérienne plus rauque que la mienne,
Avec la répétition du nom de Roméo.
Rom. C'est mon propre âme qui m'appelle par mon nom:
Comment doux comme l'argent resonnent par nuit les langues des amants,
Comme musique la plus douce aux oreilles écoutantes!
Jul. Roméo!
Rom. Ma bien-aimée!

Jul. À quelle heure demain enverrai-je
À toi ?
Rom. À neuf heures.
Jul. Je ne te manquerai pas ; il y a vingt ans jusqu'alors.
J'ai oublié pourquoi je t'ai rappellé.
Rom. Laissez-moi rester ici jusqu'à ce que tu t'en rappelle.
Mais alors, vraiment je l'oublierai.
Jul. Te souvenant comme j'aime ta société.
Rom. Et je resterai encore, pour ce que tu l'oublies encore,
Oubliant aucun autre endroit que ceci.
Jul. Il est presque matin ; je voudrais que tu partirais :
Et cependant, pas plus loin qu'un oiseau d'un libertin ;
Qui le laisse gambader un peu de sa main,
Comme un pauvre prisonnier dans des fers entortillés,
Et avec un filet de soie le recueille encore,
Si jaloux comme un amant de sa liberté.
Rom. Je voudrais que je fusse ton oiseau.
Jul. Et moi aussi, mon ami :
Cependant je te tuerais avec beaucoup de soins.
Bon soir, bon soir ! disant adieu est une si douce douleur,
Que le dire jusqu'à demain sera mon bonheur. [*Elle sort.*
Rom. Que le sommeil visite tes yeux, la paix ton pouls !
Que je fusse la paix et le sommeil, ainsi reposer est si doux !
D'ici j'irai à la cellule de mon père spirituel,
Demander son aide, et lui raconter mon malheur continuel.
[*Il sort.*

SCÈNE III.—*La Cellule du* MOINE LAURENCE.

Le MOINE LAURENCE *entre avec une corbeille.*

Le Moine. Le matin aux yeux gris sourit sur la nuit sombre,
Tachetant les nuages d'orient de lumière et de l'ombre ;
Et l'obscurité bigarrée comme un ivrogne vacille
Du chemin du jour, et comme la roue ardente de Titan
scintille ;

Maintenant, avant que le soleil avance son œil brulant autour de lui
Pour animer le jour, et sécher la rosée humide de la nuit,
Il faut remplir cette cage d'osier nous appartenant
Avec de mauvaises herbes sinistres et des fleurs en jus abondant.
La terre, qui est la mère de la nature, est son tombeau ;
Ce qui est sa fosse d'enterrement l'enveloppe comme un manteau,
Et devient sa matrice, de laquelle surgissent des enfants divers
Que nous trouvons se nourrissant par tout sur ses terres,
Plusieurs choses excellentes pour des vertus diverses,
Chaque chose pour quelque vertu, nulles entièrement perverses.
Oh, grande est la grâce puissante qui se trouve en vérité
Dans les herbes, les pierres, et leur vraie qualité ;
Car il n'y a rien si vil qui vive sur la terre
Qui ne donne pas en retour quelque bien à sa mère,
Ni aucune chose si bonne que, détournée de ce bon usage,
Révolte de sa vraie naissance, n'étant plus encore sage,
Et en vice tourne même la vertu quand mal appliquée ;
Et le vice quelque fois en l'action est dignifiée.
Dans la jeune écorce de cette faible plante
Le poison, et le médecin se vantent pente :
Car celle-ci sentée rejouit chaque partie par son odeur ;
Goûtée, détruit tous les sens du corps par malheur.
Deux tels rois opposés dans nos cœurs ont du pouvoir,
Avec les hommes autant qu'avec les herbes, la grâce et le rude vouloir,
Bientôt le chancre la mort dévore son abondance.

ROMÉO *entre.*

Rom. Bon jour, mon père !
Le Moine. Bénédicité !
Quelle langue matinale si doucement me salue ?

Jeune fils, elle indique une tête dérangée je dis,
Dire adieu de si bonne heure à ton lit :
Le souci veille sur les jeux de chaque vieillard,
Et où le souci loge, le sommeil ne prendra jamais part,
Mais où la jeunesse intacte d'une cervelle dégarnie
Couche ses membres, là règne le sommeil bénit :
De là suis-je persuadé par ton lever de bonne heure
Que quelque perturbation t'a éveillé par malheur ;
Ou si pas ainsi, n'ai-je pas ici bien diviné,
Ce soir notre Roméo ne s'est pas encore couché.

Rom. Ce dernier est vrai ; encore plus heureuse fut ma veille.

Le Moine. Dieu pardonne le péché ! fus-tu avec Rosaline ?

Rom. Avec Rosaline, mon saint père ? non ;
J'ai oublié ce nom, et pour moi il n'est plus bon.

Le Moine. Tu es mon bon fils, mais où as-tu été ?

Rom. Je te le dirai, avant que tu l'as encore répété.
Je viens de faire festin avec mon ennemi,
Où tout à coup une m'a blessé cap-à-pie,
Qui par moi est blessé : le remède pour cette blessure
Se trouve dans vos mains, et n'est pas dur.
Je ne porte pas d'haine, homme saint, car, voici,
Mon intercession sert encore mon grand ennemi.

Le Moine. Soie franc, mon fils, et simple dans ton histoire ;
La confession énigmatique ne trouve que la grâce énigmatique.

Rom. Alors, sache plainement que l'amour de mon cœur est fixé
Sur la belle fille du riche Capulet, mon ennemi :
Comme le mien sur le sien, ainsi le sien sur le mien est placé.
Et tout combiner excepté ce que tu dois combiner
Par le saint mariage. Quand, et où, et comment
Nous nous rencontrions ; nous nous courtisions
Je te dirai comme nous marchons, mais pour ceci je prie
Que tu consentes à nous marier aujourd'hui.

Le Moine. Saint François bénit, quel changement est ici ?
Rosaline, hier ta plus grande amie,

Si vite abandonnée ? L'amour des jeunes hommes se trouve alors
Pas vraiment dans leurs cœurs, mais dans le corps.
Jésus Maria ! Quelle quantité de saumure
À lavé tes joues pour Rosaline pour sure ?
Combien d'eau salée dépensée en pure perte
Pour assaissonner l'amour qui ne goûte pas d'elle certes !
Le soleil n'a pas encore dissipé tes soupirs du ciel,
De tes gémissements tintent dans mes oreilles encore le fiel ;
Voilà, qu'ici sur ta joue la tache est trouvée
D'une vieille larme qui n'est pas encore enlevée.
Si jamais tu fus toi-même, et ces douleurs à toi,
Ces douleurs furent pour Rosaline en bonne foi.
Et as-tu changé ? prononce alors cette sentence,
Les femmes peuvent tomber quand les hommes n'ont pas de résistance.

Rom. Tu m'as souvent grondé pour aimer Rosaline.

Le Moine. Que tu déliras, pas aimas, m'indiqua ta mine.

Rom. Et me dis d'enterrer l'amour.

Le Moine. Pas dans un tombeau,
Où vous enterriez un pour trouver un amour nouveau.

Rom. Je te prie, ne gronde pas : celle que j'aime maintenant
Me donne grâce pour grâce, aimant son amant ;
L'autre ne l'a pas fait.

Le Moine. Oh, elle savait bien
Que ton amour lisait par routine, et ne pouvait épeler.
Mais, viens, jeune inconstant, viens avec moi ;
Sous un rapport je serais assistant à toi ;
Car si heureuse peut prouver cette alliance
Qu'il tourner à la rancune de vos maisons en pure bienveillance.

Rom. Oh, allons d'ici ; les affaires me pressent.

Le Moine. Sagement et lentement ; ils trébuchent qui s'empressent. [*Ils sortent.*

SCÈNE IV.—*Une Rue.*

BENVOLIO *et* MERCUTIO *entrent.*

Mer. Où le diable serait ce Roméo ?
N'est-il pas rentré chez lui ce soir ?

Ben. Pas chez son père ; je parlai avec son homme.

Mer. Pourquoi, cette même pâle fille au cœur dur, cette Rosaline,
Le tourmente tant qu'assurément il deviendra fou.

Ben. Tybalt, le parent au vieux Capulet,
A envoyé une lettre à la maison de son père.

Mer. Un défi, sur ma vie.

Ben. Roméo y répondra.

Mer. Aucun homme qui peut écrire peut répondre à une lettre.

Ben. Non, il répondra au maître de la lettre, comme il ose, était défié.

Mer. Hélàs, pauvre Roméo, il est déjà mort !
Percé par l'œil noir d'une fille blanche ;
Frappé à travers l'œil par un chant d'amour ; le vrai centre de son cœur fondu avec la flèche du garçon de l'arc qui est aveugle ; est-il un homme pour rencontrer Tybalt ?

Ben. Pourquoi, qui est Tybalt ?

Mer. Plus que le prince des chats, je puis te dire. Oh, il est le capitaine courageux des compléments. Il combat comme vous chantez un air modulé, garde le temps, la distance, et la proportion ; s'arrête à la demi-pause, un, deux, et trois dans votre sein ; le vrai meurtrier d'un bouton de soie, un duelliste, un duelliste ; un gentilhomme vraiment de la première maison, de la première et de la seconde cause ; ah, l'immortelle passe ! le punto reverso ! le hay !

Ben. Le quoi ?

Mer. La vérole sur de tels fantasques grotesques, balbutiant et affectés ; ces nouveaux accordeurs d'accent ! Par Jésu,

un très bon gaillard—un très bon élégant ! Mais n'est-ce pas une chose lamentable, grandpère, que nous serions ainsi affligés par ces mouches étranges, ces fashionables, ces pardonnez-mois, qui se flattent tant sur la nouvelle forme qu'ils ne peuvent pas s'asseoir sur le vieux banc ? Oh, leurs bons, leurs bons !

ROMÉO *entre.*

Ben. Voici Roméo, voici Roméo.

Mer. Sans œufs de poisson, comme un hareng sec :—O chair, chair, comme tu es falsifié ! Maintenant il est pour les numéros que Pétrarque chantât : Laura à sa femme fut une fille de cuisine ; vraiment elle était un meilleur amant pour la rimer ; Dido, une femme mal tournée ; Cléopatre, une gipsy ; Hélène et Héro, des villes, et des prostituées Thisbé, un œil gris ou ainsi, mais à peu d'effet. Seigneur Roméo, bon jour ! Voilà un salut français à vos culottes françaises ; vous nous donnez franchement hier soir la contrefaçon.

Rom. Bon jour à vous deux ; quelle contrefaçon vous ai-je donné ?

Mer. La fausse pièce, Monsieur, la fausse pièce ; ne pouvez-vous pas concevoir ?

Rom. Pardonnez-moi, bon Mercutio, mes affaires furent grandes ; et dans un tel cas que le mien un homme peut forcer la courtoisie.

Mer. C'est comme dire, dans un tel cas que le vôtre, un homme est forcé de se courber dans les jarrets.

Rom. Voulant dire, de faire une révérence.

Mer. Tu l'as bien exprimé.

Rom. Une exposition bien courtoise.

Mer. Vraiment, je suis le modèle de la courtoisie. Venez entre nous, bon Benvolio ; mon esprit s'évanouie.

Rom. Baguette et épérons, baguette et épérons ; ou je crierai un pacte.

Mer. Mais donc, si nos esprits chassent l'oie sauvage je suis

vainçu, car tu as plus de l'oie sauvage dans un de tes sens, je suis sure, que j'ai dans mes cinq. Fus-je avec toi là pour l'oie ?

Rom. Tu n'as jamais été avec moi pour aucune chose si ce n'était pour l'oie.

Mer. Je te morderai par l'oreille pour cette plaisanterie.

Rom. Non, ma bonne oie, ne mords pas.

Mer. Ton esprit est une vrai douce amère; c'est une sauce [très piquante.

Rom. Et n'est elle pas bien servie à une oie douce?

Mer. Oh, voici un esprit de chevran qui s'étend d'un petit pouce jusqu'à une grande aune!

Rom. Je l'entends pour ce mot "grande"; qu'ajoutée à l'oie, te prouver bien au loin une grande oie.

Mer. Comment, ceci n'est-ce pas mieux que de gémir pour l'amour? Maintenant es-tu sociable, maintenant es-tu Roméo; maintenant tu es ce que tu es, par l'art autant que par la nature, car cet amour baveux est comme un grand imbécile, qui court s'appuyant ici et là pour cacher sa babiole dans un trou.

Ben. Arrête-toi là, arrête-toi là.

Mer. Tu me désires de m'arrêter dans mon histoire.

Ben. Tu l'aurais autrement rendue longue.

Mer. Oh, tu es déçu; je l'aurais rendue courte, car je fus venu à la fin de mon histoire, et vraiment ne voulus plus continuer l'argument.

Rom. Voici une bonne affaire!

La NOURRICE *et* PIERRE *entrent.*

Mer. Une voile! une voile!

Ben. Deux; une chemise d'homme et un cotillon.

La Nour. Pierre!

Pierre. Eh bien!

La Nour. Mon éventail, Pierre.

Mer. Bon Pierre, pour cacher sa figure; car l'éventail est la meilleure figure.

La Nour. Je te souhaite le bon jour, gentilshommes.

Mer. Je te souhaite le bon jour, belle dame.

La Nour. Est-ce bon soir?

Mer. Ce n'est pas moins, car la main du cadran est maintenant sur la pointe de midi.

La Nour. Honte sur toi ! quelle espèce d'homme es-tu ?

Rom. Un, Madame, que Dieu a fait, pour ce que lui même le gâte.

La Nour. Sur ma foi, c'est vrai dit, "pour ce que lui-même le gâte," dis-je ! Gentilshommes, peut aucun de vous me dire où je puis trouver Roméo ?

Rom. Je puis te dire, mais le jeune Roméo sera plus âgé quand vous l'aurez trouvé, que quand tu le cherchais : je suis le plus jeune de ce nom, en défaut d'un pire.

La Nour. Vous dites bien.

Mer. Vraiment, le pire est-il bien ? très bien pris ; sagement, sagement.

La Nour. Si vous êtes lui, Monsieur, je désire quelque confidance avec vous.

Ben. Une procureuse, une procureuse, une procureuse ! holà ! ho !

Rom. Qu'as-tu trouvé ?

Mer. Pas un lièvre, Monsieur ; sinon un lièvre, Monsieur, dans un pâté de carême, qui est quelque peu passé et blanc avant qu'il est parti.

Un vieu lièvre passé,
Et un vieu lièvre passé,
Est très bon en carême pour dîner :
Mais un lièvre qui est passé,
Pour lui l'argent n'est pas cassé,
Quand le plat pourrit avant qu'il soit fini.

Roméo, venez-vous chez votre père ? nous y allons à dîner.

Rom. Je te suivrai.

Mer. Adieu, ancienne dame ; adieu [*chantant* "Madame, Madame, Madame."] [MERCUTIO *et* BENVOLIO *sortent.*

La Nour. Je te pris, Monsieur, quel négociant fut ceci qui fut si plein de licence ?

Rom. Un homme, ma bonne, qui aime s'entendre parler, et parlera plus dans une minute qu'il soutiendra dans un mois.

La Nour. S'il dit aucune chose contre moi je l'abaisserais. même s'il fusse vingt d'eux, et plus forts que lui, et si je ne le puis pas, je trouverai ceux qui le feront. Vil fripon ! Je ne suis pas une de ses folles, nul de ses vauriens. Et tu te tiens tout près aussi, et souffre que chaque homme m'use à son plaisir ?

Pierre. Je ne voyais nul homme t'user à son plaisir ; si je l'ai vu, mon épée aurait été vite tirée, je le garantie ; j'ose tirer aussi vite qu'aucun autre homme si je vois l'occasion d'une juste querelle, et la loi de mon côté.

La Nour. Maintenant, devant Dieu je suis si vexée que chaque morceau de moi tremble. Vil fripon ! Je vous prie, Monsieur, un mot : et, comme je te dis, ma jeune demoiselle me pria de te chercher ; ce qu'elle me commanda de dire je garderai à moi-même ; mais d'abord te dirai-je, si vous le ménerai dans un Paradis de fou, comme on dit, ce serait une très grosse espèce de conduite, comme on dit ; car la demoiselle est jeune ; et, ainsi, si tu l'useras mal, vraiment ce serait une méchante chose de l'offrir à une demoiselle, et une très mauvaise conduite.

Rom. Bonne, faites ma salutation à ta demoiselle et maîtresse. Je vous proteste—

La Nour. Bon cœur ! et, par ma foi, je lui dirai autant : Dieu, Dieu, elle sera une femme joyeuse.

Rom. Que dirais-tu, bonne ? tu ne me marques pas.

La Nour. Je lui dirai, Monsieur, que vous protestiez ; qui est, comme je le prends, une offre polie.

Rom. Dis lui d'inventer quelques moyens de venir à confession
cette après-midi :
Et elle sera confessée et mariée dans la cellule
Du Moine Laurence. Voici pour tes peines.

La Nour. Non, vraiment ; pas un sou, Monsieur.

Rom. Va donc ; je dis tu la prendras.

La Nour. Cette après-midi, Monsieur ? eh bien, elle sera là !

Rom. Et arrête-toi, bonne nourrice, derrière le mur de l'abbaye
Avant qu'une heure passe mon homme sera avec toi,
Et t'apportera des cordes fabriquées en un escalier tordu,

Qui doit être ma convoi dans le soir secret
Au haut sans rival de ma joie.
Adieu ! sois fidèle, et je te recompenserai :
Adieu ; rappelle-moi à ta maîtresse.

La Nour. Maintenant le grand Dieu au ciel te benit !
Ecoute, Monsieur.

Rom. Que dis-tu, ma chère bonne ?

La Nour. Votre homme est-il secret ? N'as-tu jamais entendu dire ?
Pourvu qu'un est rétranche, deux peuvent le secret tenir.

Rom. Je te garantis, mon homme est aussi vrai que l'acier.

La Nour. Eh bien, Monsieur; ma maîtresse est la plus charmante demoiselle. Mon Dieu, mon Dieu, quand c'était une petite fillette babillarde—Oh, il y a un noble dans la ville, un Paris, qui voudrait bien l'enlever, mais elle, bonne âme, aimerait autant voir un crapaud, un vrai crapaud, que le voir. Je l'irrite quand je lui dis que Paris est le meilleur homme ; mais, je le garantis, quand je le dis, elle devient aussi pâle qu'aucun chiffon dans le monde. Ne commence pas romarin et Roméo avec la même lettre ?

Rom. Oui, bonne ; quoi de cela ? tous deux commencent avec un R.

La Nour. Ah moqueur, c'est le nom du chien. R., c'est pour le chien. Non, je suis sûr qu'il commence avec une autre lettre ; et elle en a les plus jolies sentences, qu'il te ferais bien de l'entendre.

Rom. Rappelle-moi à ta demoiselle. [*Il sort.*

La Nour. Oui, mille fois.—Pierre !

Pierre. Eh bien, donc.

La Nour. En avant, et rapidement. [*Ils sortent.*

SCÈNE V.—*Le Jardin des* CAPULETS.

JULIETTE *entre.*

Jul. L'horloge sonna neuf heures quand j'envoyai la bonne.
Elle promit de retourner dans une heure.

Peut-être elle ne peut pas la rencontrer; ce n'est pas ainsi.
Ou, elle est boiteuse ! les messagers de l'amour doivent être des pensées,
Qui glissent dix fois plus vite que les rayons de soleil,
Repoussant les ombres au delà des côtes menaçantes :
Ainsi les colombes aux ailes légères traînent l'amour,
Ainsi Cupidon, vite comme le vent, a des ailes.
Or, reste le soleil sur le plus grand côté
De ce voyage, et de neuf heures à midi
Il y a trois heures—mais elle ne vient pas.
Eut elle affections, le sang jeune et chaud,
Elle serait aussi vite en motion qu'une balle;
Mes paroles la renverraient à mon amant,
Et les siennes à moi.
Mais les vieillards semblent donc comme s'ils furent morts;
Lourds, tardifs, pâles comme le plomb dans leurs ports.

La NOURRICE *et* PIERRE *entrent.*

O Dieu, elle vient !—chère nourrice, quelles nouvelles ?
L'as-tu rencontré ! Mais renvoie ton homme.
La Nour. Pierre, reste à la porte. [PIERRE *sort.*
Jul. Chère, douce bonne,—O Dieu ! pourquoi si triste ?
Même si tristes tes nouvelles, dis les gaiment;
Si bonnes, tu fais honte à leur douce musique
En me les jouant d'une figure si aigre.
La Nour. Je me lasse, laisse-moi rester un peu :
Fi; comme mes os souffrent ! quel voyage ai-je eu ?
Jul. Je te voudrais mes os, moi tes nouvelles.
Mais, donc, je te prie parle ; chère, chère bonne, parle.
La Nour. Jésus, quelle hâte ! ne puis-tu pas attendre ?
Ne voies-tu pas que je suis hors d'haleine ?
Jul. Es-tu hors d'haleine quand tu as l'haleine
De me dire que tu es hors d'haleine ?
L'excuse que tu me fasses en ce délai
Est plus longue que l'histoire que tu t'excuses.
Sont tes nouvelles bonnes ou mauvaises ? dis-moi :
Dis l'un ou l'autre, je t'excuse les détails.

Satisfais moi, sont elles bonnes ou mauvaises?

La Nour. Bien donc, tu as fait un choix mauvais;
Vous ne savez pas comment choisir un homme.
Roméo, non, pas lui; même que sa figure soit meilleure que celle d'aucun homme, cependant sa jambe surpasse celle de tous les hommes; et quand a une main, un pied, et un corps —même qu'on n'en parle pas—ils sont au-delà de la comparaison: il n'est pas la fleur de la courtoisie—mais, je le garantis, aussi doux comme un agneau. Va donc, fillette; sert Dieu. Quoi, as-tu dîné chez toi?

Jul. Non, non, mais je savais ceci avant.
Que dit-il de mon mariage? quoi donc?

La Nour. Dieu, comme j'ai mal à la tête! oh quelle tête!
Elle bat comme si elle ira en vingt pièces.
Mon dos de l'autre côté!—Oh, mon dos!
Maudit sois tu m'envoyer ici et là,
Attraper la mort faisant tes messages.

Jul. Vraiment, je m'afflige que tu n'es pas bien.
Douce, douce, douce bonne, dis moi que dit mon cher?

La Nour. Votre cher dit, comme un honnête homme,
Comme un homme bon, poli, et un bel homme,
Et, je parie, vertueux,—où est votre mère?

Jul. Où est ma mère?—pourquoi? elle est dedans;
Où serait-elle? comme tu réponds drôlement!
"Votre amant dit, comme honnête gentilhomme,
Où est votre mère?"

La Nour. O Dieu, chère demoiselle!
Es-tu si hâtive? Viens donc, maintenant;
Est ceci le cataplasme pour mes os?
Désormais fais tes messages pour toi-même.

Jul. Voilà une affaire! que dis Roméo?

La Nour. Puis tu aller à la confession aujourd'hui?

Jul. Je puis.

La Nour. Bien, va vite à la cellule du Moine Laurence,
Il y a là un mari qui t'attend:
Maintenant monte le sang chaud dans tes joues,
Elles seront écarlates à ces nouvelles.

Hâtes-toi à l'église; car je vais ailleurs
Chercher échelle par laquelle votre amour
Doit monter dans la nuit au nid d'oiseau.
Je suis l'esclave, et j'ai la peine dans votre joie.
Bientôt dans la nuit auras-tu le poids.
Va, je vais au dîner; à la cellule toi.
Jul. Je vais à la fortune! adieu à toi. [*Elles sortent.*

SCÈNE VI.—*La Cellule du* MOINE LAURENCE.

Le MOINE LAURENCE *et* ROMÉO *entrent.*

Le Moine. Que les cieux sourrissent sur cet acte bénit.
Que les heures suivantes ne nous reprochent pas.
Rom. Amen, amen! mais la plus grande douleur
Ne peut pas contrebalancer la joie
Qu'un moment court me donne dans sa présence;
Ne fais que nous unir par des saints mots,
Alors que la mort cruelle fasse son pire,
C'est assez je puis la nommer la mienne.
Le Moine. Ces joies violentes ont fins violentes,
Et meurent en triomphant, comme feu et poudre,
Qui en baisant se consument. La mielle
Est dégoutante même dans ses propres délices,
Et confonde l'appétit dans le goût.
Pour cela aime en modération.
Trop vite est aussi tardif que trop tard.

JULIETTE *entre.*

Voici la dame.—Oh, un pied si léger
N'usera pas la pierre adamantine:
Un amant peut enjamber les felandres
Qui flottent oisivement dans l'air de l'été,
Sans chute, si légère est vanité.
Jul. Bon soir à mon saint père spirituel.
Le Moine. Roméo te remerciera pour les deux.
Jul. Autant à lui-même, ou ce serait trop.

Rom. Ah, Juliette, si la mesure de ta joie
Soit comblée comme la mienne, et que tu puisse
Mieux la publier, alors de ton haleine
Parfume l'air voisin, et que la langue riche
De la musique dévoile le grand bonheur
Que tous deux reçoivent ici en chacun.
Jul. Un homme plus-riche en matière qu'en mots
Vante de sa substance, non pas d'ornement :
Ils sont mendiants qui peuvent compter leur prix,
Mais mon amour a donc cru tellement
Je ne puis compter la moitié de mes biens.
Le Moine. Venez, venez avec moi, tout sera fixé ;
D'un commun accord vous ne resterez seul. [*Ils sortent.*

ACTE III

SCÈNE I.—*Une Place Publique.*

MERCUTIO, BENVOLIO, *un* PAGE, *et des Domestiques entrent.*

Ben. Je te prie, bon Mercutio, retirons:
Le jour est chaud, les Capulets debout.
Si nous nous rencontrons, un combat suit;
Maintenant, ces jours chauds, le sang s'excite.

Mer. Tu ressembles à un de ces hommes qui quand il entre les confins d'une auberge me claque son épée sur la table et dit, "Que Dieu m'épargne le besoin de toi!" et par l'opération de la seconde tasse tire sur le tireur, quand, vraiment, il n'y a pas de besoin.

Ben. Suis-je semblable à un tel?

Mer. Viens, viens, tu es un aussi chaud Jack dans ta disposition qu'aucun en Italie; et aussi vite ému d'être chagriné, et aussi vite chagriné d'être ému.

Ben. Et encore quoi?

Mer. Eh bien donc, s'il y en avait deux tels, nous aurions bien vite nul, car un tuerait l'autre. Toi! quoi, tu querelleras avec un homme qui a un cheveu de plus ou moins dans sa barbe que toi: tu querelleras avec un homme pour craquer des noisettes, n'ayant aucune raison excepté que tu as des yeux noisettes: quel œil excepté un tel œil trouverait une telle querelle? Ta tête est aussi pleine de querelles qu'un œuf est plein de viande, mais cependant ta tête a été battue aussi couvie qu'un œuf pour quereller. Tu as querellé avec un homme pour tousser dans la rue, parce qu'il a éveillé ton

chien qui dormait dans le soleil. N'as-tu pas querellé avec un tailleur pour avoir porté son nouveau doublet avant Pâques? avec un autre pour avoir attaché ses nouveaux souliers avec de vieux rubans? Cependant tu veux me dissuader de quereller.

Ben. Et si je fus si prompt à quereller que tu es, aucun pourrait acheter le fief simple de ma vie pour une heure et quart.

Mer. Le fief simple? O simple!

Ben. Par ma tête, ici viennent les Capulets.

Mer. Par mon talon, je ne m'en soucies pas.

TYBALT *et les autres entrent.*

Tyb. Suis moi près, car je vais leur parler.
Gentilshommes, bon soir: un mot avec un de vous.

Mer. Ne veux tu qu'un mot avec un de nous?
Couples-le avec quelque chose; fais le mot et un coup.

Tyb. Vous me trouverez assez apte à cela, Monsieur, si vous me donnerez l'occasion.

Mer. Ne pourrais-tu pas prendre quelqu' occasion sans le donner?

Tyb. Mercutio, tu accompagnes Roméo,—

Mer. Accompagnes! quoi, nous fais-tu des ménestrels? Mais si tu nous en fais des ménestrels, attends entendre rien que des discordes: voici ma fadaise; voici ce que te fera danser. Pardieu, accompagne!

Ben. Nous parlons ici dans un lieu public:
Ou retires-toi dans un endroit privé,
Ou donc raisonne froidement de vos douleurs,
Ou pars tu; ici tout le mode nous voit.

Mer. Les yeux sont fait pour cela, qu'ils regardent;
Je ne bouge pas pour plaire a personne, moi.

Tyb. Bien, la paix soit avec toi: voici l'homme.

Mer. Mais, pends moi, Monsieur, s'il porte ta livrée:
Vraiment, va en avance, il te suivra;
En ce sens vous pouvez le nommer homme.

ROMÉO *entre.*

Tyb. Roméo, l'amour donc que je te porte
S'explique en ces mots—Tu es un vilain.
Rom. Tybalt, la raison j'ai à vous aimer
Excuse beaucoup la rage appartenant
A un tel salut: je ne suis pas vil;
Adieu; je vois tu ne me connais pas.
Tyb. Ceci n'excusera pas les injures
Que tu m'as faites; alors tourne-toi et tire.
Rom. Je proteste, je ne t'ai jamais fait tort,
Mais t'aime mieux que tu puisses imaginer,
Jusqu'à ce que tu sacheras la raison:
Ainsi, bon Capulet,—un nom je tiens
Aussi cher que le mien,—sois satisfait.
Mer. O soumission, vile, calme, déshonorable!
Je tire sur vous donc à la stoccata. [*Il tire.*
Tybalt, preneur de rats, marcherez-vous?
Tyb. Mais, que veux-tu donc avoir avec moi?
Mer. Bon roi des chats, rien qu'une de vos neuf vies; je vais être hardi avec cela, et comme vous me traiterez en futur, je vais battre à sec les huit autres. Voulez-vous arracher votre épée hors de son fourreau par les oreilles? dépêchez-vous, de peur que la mienne serait autour de tes oreilles avant que tu l'as arrachée.
Tyb. Je suis pour vous. [*Tirant.*
Rom. Gentil Mercutio, remets ton épée.
Mer. Viens, Monsieur, votre passado. [*Ils combattent.*
Rom. Tire donc, Benvolio; abats leurs épées.
Gentilshommes, honte sur vous, épargne cet outrage!
Tybalt, Mercutio, le prince défendit
Qu'on se battit dans les rues de Vérone:
Tiens, Tybalt! Mercutio. [TYBALT *sort avec ses partisans.*
Mer. Je suis blessé.
Maudit soient vos deux maisons! C'est fini.
Va-t-il sans blessure?
Ben. Quoi, es-tu blessé?

Mer. Oh, une raie, une raie ; vraiment c'est assez.
Où est mon page ? Appelle un chirurgien.

Rom. Courage ; le mal ne peut pas être beaucoup.

[*Le* PAGE *sort.*

Mer. Non, pas si profond qu'un puits, ni si large qu'une porte d'église ; mais c'est assez, cela servira : demande-moi demain, et vous me trouverez un homme grave.* Je suis poivré, je garantis, pour ce monde. Maudites soient vos deux maisons ! Parbleu, un chien, un rat, une souris, un chat, gratter un homme jusqu'à la mort ! un vantard, un fripon, un scélérat qui se bat par le livre d'arithmétic ! Pourquoi le diable nous séparais-tu ? Je fus blessé sous votre bras.

Rom. Je pensais que ce fut pour le mieux.

Mer. Aide-moi me refugier dans une maison :
Je m'évanouis ! Maudites soient tes maisons !
Elles m'ont tourné en viande pour les vers ;
Je l'ai bien rudement : vos maisons !

[MERCUTIO *et* BENVOLIO *sortent.*

Rom. Ce gentilhomme, l'allié proche du Prince,
Mon vrai ami, a reçu un coup mortel
En ma faveur ; mon nom est terni
Par la honte de Tybalt, depuis une heure
Mon cousin ! O, douce Juliette,
Ta beauté m'a rendu efféminé
Et a détruit l'acier de ma valeur.

BENVOLIO *entre.*

Ben. O Roméo, Roméo ; Mercutio est mort.
Cette âme vaillante désira le ciel,
Qui méprisa ici trop tôt le monde.

Rom. On commence par le sort noir de ce jour
Le malheur qui va suivre donc à son tour.

TYBALT *rentre.*

Ben. Voici furieux Tybalt qui revient.

* Ici le mot anglais " grave " veut dire "sérieux " et " un tombeau."

Rom. Vivant en triomphe ! Mercutio mort !
Va, va au ciel, oh douceur prudente,
Que la furie au jeux de feu soit donc mon guide !
Maintenant, Tybalt, reprends le vilain.
Que tu viens de me donner, car l'âme
De Mercutio est élevé en haut,
Attendant ton âme pour l'accompagner :
Ou toi, ou moi, ou tous, deux doivent aller.
Tyb. Et toi, misérable garçon, son ami,
Ira avec lui.
Rom. Nous verrons cela.
[*Ils le battent*; TYBALT *tombe.*
Ben. Roméo, sauve-toi, sauve-toi !
Les citoyens sont levés, Tybalt tué !
Ne t'étonne pas, le Prince te condamnera
À mort si tu es pris : va vite, donc, va !
Rom. Oh, je suis fou.
Ben. Pourquoi ne vas-tu pas ? [ROMÉO *sort.*

Les CITOYENS, *etc.*, *entrent.*

1e *Cit.* Où allait-il qui tua Mercutio ?
Tybalt, cet assassin, rompant la loi ?
Ben. Là couche ce Tybalt.
1e *Cit.* Va avec moi ;
Je te charge au nom du Prince, obéis.

Le PRINCE *entre*, *suivi de* MONTAGUE, CAPULET, *leurs femmes et d'autres personnes.*

Prin. Où sont les commenceurs du chemaillis ?
Ben. Oh, noble prince, je puis vous découvrir
Le régime malheureux de cette affaire.
Là reste l'homme, tué par jeune Roméo,
Qui tua ton cousin Mercutio.
Mad. Cap. Tybalt, mon cousin ! oh fils de mon frère !
O Prince ! O cousin ! mari ! c'est amer ;
Le sang de mon parent est donc versé !
Prince, comme tu es un homme plein de bonté,

Pour notre sang, verse le sang d'un Montague.
O cousin, cousin !

Prin. Dis-moi, est-ce su
Qui donc cette querelle sanglante commença ?

Ben. Tybalt ici, qui Roméo tua ;
Roméo qui le reponds bien doucement,
Disant comme la querelle fut légère,
Comme vous seriez fâché tout disant
D'un air amiable, d'un regard calme et humble,
Tachant vainement appaiser sa colère ;
Mais Tybalt, sourd à la paix, tire l'épée
Contre la poitrine de l'hardi Mercutio :
Qui, tout aussi ardent, tourne point à point,
Avec un dédain martial abat
La mort froide d'une main, et avec son autre
La renvoye à Tybalt, dont son addresse
La repousse : il crie, tout haut, Roméo,
" *Tenez, amis ! amis, séparez-vous !* "
Et plus vite que mots abats leurs épées
Et se jette entre eux ; et dessous son bras
Un coup envieux de Tybalt tua
Le brave Mercutio ; Tybalt fuya ;
Mais bientôt revient à Roméo fâché ;
Qui or entretenait la sainte vengeance,
Et comme l'éclair ils s'engagent, avant que
Je puisse les séparer, Tybalt est mort,
Et comme il tomba Roméo s'enfuit.
C'est vrai, ou que Benvolio périt.

Mad. Cap. Il est parent à Montague lui-même ;
L'amour le rend faux ; il parle comme il aime ;
Quelques vingtaine d'eux se battaient ici,
Et tout d'eux ne tua que celui-ci.
Je demande la justice, que tu dois rendre.
Roméo tua Tybalt ! sa vie prends.

Prince. Roméo le tua, lui Mercutio ;
Qui dois le prix du sang de Mercutio ?

Mon. Pas Roméo, Prince, il fut son ami ;

Et ne fait que doit faire la loi ici,
Prendre la vie de Tybalt.

Prince. Et pour cela
Sans doute exilé d'ici il sera.
Dans vos querelles j'ai un grand intérêt,
Car, n'est-ce donc pas mon sang qui est versé ?
Je vous punirai d'une si grande amende
Que vous vous repentirez toute la bande :
Je serai sourd à tous les arguments ;
Ni larmes ni prières les abus achetant :
Et pour cela ne vous en servez pas :
Que Roméo s'enva vite en tout cas,
Parceque, s'il est trouvé c'est son arrêt.
La clémence n'y sera qu'un meurtrier. [*Ils sortent.*

SCÈNE II.—*Une Chambre dans la Maison de* CAPULET.

JULIETTE *entre.*

Jul. Galopez vite, oh coursiers bien ardents,
Vers la chambre de Phébus ; un conducteur
Tel que Phaeton vous conduirant Ouest
Et enménerait vite la nuit obscure.
Étends ton rideau serré, oh belle nuit,
Que les yeux des chercheurs peuvent clignoter,
Et Roméo puisse sauter dans ses bras.
Les amants peuvent voir faire ses rits d'amour
Par leur propre beauté : si l'amour est aveugle,
Il convient mieux à la nuit. Viens nuit,
Toi sobre matrone toute habillée en noir,
Et apprends-moi perdre un jeu gagnant
Joué pour un paire de virginités :
Cache mon sang vierge, coulant dans mes joues,
Par ton manteau noir ; jusqu'à ce que l'amour
Etrange, devenu hardi, pense vraiment
Que l'amour sincère est la modestie.
Viens nuit ! viens Roméo ! jour dans la nuit !
Tu reposeras sur les ailes de la nuit

Plus blanc que neige sur le dos d'un corbeau.
Viens, gentille nuit; viens sombre et aimable nuit,
Donne-moi mon Roméo: quand il mourra
Prends-le, et coupe-le en petites étoiles,
Et il rendra la face du ciel si belle
Que tous s'amouracheront de la nuit
Et payeront plus d'hommage au soleil.
Oh, j'ai acheté la maison d'un amour,
Mais ne l'ai pas possédé, et, quoique
Vendu, je ne suis pas encore goutté.
Le jour traine doux avec autant d'ennui
Que le jour avant une fête pour l'enfant
Impatient de montrer ses beaux habits,
Qui ne peut pas les porter. O, Nourrice,
Tu apportes nouvelles de lui, et chaque langue
Qui ne dis que Roméo vient du ciel.

La NOURRICE *entre avec des cordes.*

Maintenant, Nourrice, quelles nouvelles? Qu'as-tu
Les cordes que Roméo te demanda?
La Nour. Oui, oui, les cordes. [*Elle les jette en bas.*
Jul. Hélas-moi? Quelles nouvelles?
La Nour. Hélas le jour, il est mort, il est mort!
Nous sommes perdus, Madame; nous sommes perdus!
Hélas le jour, il est parti, tué!
Jul. Le ciel peut-il être si envieux?
La Nour. Si le ciel ne peut pas, Roméo peut.
O Roméo, Roméo, qui le croirait?
Jul. Quel diable es tu, qui me tourmente si?
Cette torture serait usé aux enfers.
Roméo s'est il tué? dis que "Oui,"
Ce pauvre voyel "I"* empoisonnera
Plus que l'œil meurtrier du cocatrix:
I am not I if there be such an I
Or those eyes shut, that make thee answer "I."

* En anglais "aye" se prononce comme "i," et veut dire "oui."

If he be slain, say 'I'; or if not, no:*
Je ne suis pas moi s'il y a tel moi;
Ou ces yeux† fermés, qui font réponse oui.
S'il est tué, dis oui; ou non, dis non:
Les sons brefs déterminent mon bien ou mal.
La Nour. J'ai vu la blessure, je l'ai vue plainement,
Dieu sauve la marque, ici sur sa poitrine:
Un pauvre cadavre, un cadavre et sanglant,
Pâle, pâle comme les cendres, tout couvert de sang,
Tout couvert de sang; j'évanouie vite.
Jul. Oh, romps mon cœur! pauvre banqueroute, romps!
Yeux en prison! nie toi liberté!
Résigne terre à terre, à bas la motion:
Et toi et Roméo n'aient qu'un cercueil.
La Nour. O Tybalt, Tybalt, mon meilleur ami!
O courtois Tybalt, honnête gentilhomme!
O que je vivrais jamais te voir mort!
Jul. Quel orage que ceci qui souffle à tort?
Est Roméo tué, et Tybalt mort?
Mon cousin chéri, mon mari plus cher?
Puis terrible trompette, sonne l'arrêt de tout!
Car, qui dois vivre si ces deux sont allés?
La Nour. Tybalt est parti, Roméo bannit,
Roméo qui le tua est bannit.
Jul. Ciel! la main de Roméo le tua-t-elle?
La Nour. Il le tua! il le tua! Hélàs!
Jul. O cœur de serpent au regard d'un ange!
Gardait jamais un dragon tel visage?
Oh beau tyrant, oh diable angélique!
Corbeau vêtu en colomb, agneau loup?
Substance méprisable d'un aspect divin?
Le juste contraire de ce que tu parais,
Un saint damné, un vilain honorable.
Oh nature! Que fasais-tu dans l'enfer
Quand tu entretenais l'esprit d'un diable
Dans le paradis mortel d'un tel corps?

* Pas traduisable en Français. † "Eyes" en Angleterre.

Un livre contenant matière si ville
Fut-il jamais d'une si belle reliure?
Oh, que la déception aurait demeuré
Dans un tel paradis!

La Nour. Ni confiance,
Ni foi, ni honnêteté y a-t-il
Dans l'homme, tous parjurés, tous hypocrites.
Où est mon homme? donne-moi d'aqua vitæ.
Ces chagrins, ces douleurs me rendent donc vieille.
Que la honte vient à Roméo.

Jul. Phlyctènes
Viennent à ta langue pour une telle volonté!
Vraiment il ne fut pas né pour la honte:
La honte sur son front a honte de s'asseoir;
Car c'est un trôue où l'honneur se couronne
Seul monarque de la terre universelle.
Oh, que je fus une bête de le gronder!

La Nour. Louez-vous celui qui tua ton cousin?

Jul. Maudirai-je celui qui est mon mari?
Mon pauvre seigneur, quelle langue te bénira
Si ta femme de trois heures le mutilerai?
Pourquoi, coquin, tuais-tu mon cousin?
Ce cousin aurait tué mon mari.
Reculez, folles larmes, reculez aux sourci;
Vos gouttes tributaires appartiennent aux peines
Que vous, en erreur, présentez à la joie.
Mon mari vive, Tybalt le tuerait;
Tybalt est mort, qui voudrait le tuer:
Tout ceci me console; pourquoi pleurai-je?
Un mot bien pire que la mort de Tybalt,
Qui m'assassina; je l'oublierais;
Mais, oh, il presse loudement dans ma mémoire,
Comme des actions damnées aux âmes méchantes.
"Tybalt est mort, et Roméo—bannit";
Ce "bannit," ce seul mot "bannit,"
A tué dix mil Tybalts. Sa mort
Fut bien assez triste, s'il a fini là:

Ou, si la triste douleur cherche un ami
Et voulait un compagnon pour ses maux,
Étant rangé avec les autres malheurs,
Pourquoi ne suivit pas quand elle disait
"Tybalt est mort," ton père, ta mère, ou tous deux,
Qui pourrait causer une lamentation?
Mais avec un arrière mot qui dit,
"Roméo est bannit"; mais dire ce mot,
Est père, mère, Tybalt, Roméo, Juliette,
Tous tués, tous mort: Roméo bannit!
Il n'y a nul fin, nulle borne, nulle limite
À la mort de ce mot, car dans sa suite
Vient chaque malheur: où donc sont mes parents?

La Nour. Sur le cadavre de Tybalt lamentant:
Viendrez-vous donc. Je puis vous y mener.

Jul. Lavent-ils ses plaies avec des larmes pour moi:
J'en verserai, cher Roméo, pour toi.
Relève cette corde: pauvre corde, tu est rompée,
Toi et moi; Roméo est exilé,
Il t'a fait pour un chemin à mon lit;
Mais moi, une vierge, je meurs veuve-vierge.
Viens corde, viens bonne, j'irais au lit de noce.
La mort, pas Roméo, prendra ma virginité.

La Nour. Hâte chez-toi, je trouverai Roméo
Pour vous consoler: je sais où il est.
Ton Roméo sera ici ce soir.
Je vais chercher dans la cellule noire.

Jul. Oh, trouve-le! donne cette bague à mon amant,
De me faire ses chers adieux lui disant. [*Elles sortent.*

SCÈNE III.—*La Cellule du* MOINE LAURENCE.

Le Moine. Roméo, avance; avance, terrible homme:
L'affliction est amourachée de toi,
Et tu es marié à la misère.

Rom. Mon père, quelles nouvelles? Dis l'arrêt du Prince?
Quel malheur demande de moi la connaissance
Que je ne connais pas?

Le Moine. Oh, mon cher fils,
Or connais-tu trop bien de tels malheurs;
Voici les nouvelles de l'arrêt du Prince.
Rom. Quoi! moins que l'arrêt de la mort est-ce donc?
Le Moine. Un jugement plus doux tombe de ses lèvres;
Pas la mort du corps, mais son banissement.
Rom. Ha! banissement! aie compassion, dit "mort";
L'exil a plus de terreur dans son œil
Que la mort, mais ne dis pas "banissement."
Le Moine. Ici de Vérone es-tu donc bannit:
Soit patient, le monde est grande et large.
Rom. Il n'y a pas de monde hors de Vérone
Sauf purgatoire, torture, l'enfer lui-même.
Banni d'ici est banni du monde même,
Et le banissement du monde est la mort:
La mort nommé mal étant banissement:
Tu me coupes la tête avec une hâche d'or,
Et souris sur le coup qui me massacre.
Le Moine. Oh péché mortel, rude ingratitude,
Car notre loi demande la mort pour ta faute,
Mais le bon Prince, prenant ton parti, poussant
La loi à côté, détourne ce mot noir
La mort en banissement: rends grâce au ciel
Pour sa miséricorde, pauvre fou aveugle.
Rom. C'est la torture, et pas miséricorde;
Le ciel est ici, où est Juliette:
Et chaque chat, chaque chien, chaque petit souris
Peut la regarder, mais pas Roméo.
Il y a plus de valeur, plus d'état
Honorable, plus de la cour dans les mouches,
Qui mangent la chair putride, qu'en Roméo;
Qui peuvent saizir la main blanche de Juliette,
Voler la joie immortelle de ses lèvres;
Qui, même dans leur modestie pure et chaste,
Rougissent comme si elles pensaient leurs baisers
Un péché; les mouches peuvent en faire autant,
Mais pas Roméo, car j'en suis bannit.

Et dis-tu que l'exil n'est pas la mort?
N'eus-tu pas quelque potion poissonnée.
Quelque couteau affilé, quelque coup
Soudain pour me tuer d'aucune espèce,
Mais être "bannit"—me tuer; être "bannit?"
Oh moine, les damnés se servent de ce mot
Dans l'enfer: des hurlements l'accompagnent:
Comment as-tu le cœur, étant un prêtre,
Un confesseur spirituel, un qui
Absoud du péché, et mon vrai ami,
Me tourmenter avec ce mot "bannit"?

Le Moine. Toi, homme fou et passionné, écoute-moi.

Rom. Tu parleras encore de banissement.

Le Moine. Je te donnerai armure fuir ce mot;
Le lait doux du mal, la philosophie,
Pour te guérir même que tu es bannit.

Rom. Même "bannit"? Oh! pends la philosophie!
À moins que la philosophie peut faire
Une Juliette, peut enlever une ville,
Renverser l'arrêt d'un prince, que sert-elle?
Cela ne peut rien faire: n'en parle plus.

Le Moine. Alors vois-je que les fous n'ont pas oreilles.

Rom. Les auraient-ils quand les sages sont aveugles?

Le Moine. Laisse-moi raisonner avec toi un peu.

Rom. Peut-tu parler dont tu es ignorant?
Fus-tu si jeune, Juliette ton aimée,
Mariée qu'une heure, Tybalt massacré,
Aimant tant que moi, et comme moi bannit,
Tu pourrais alors parler, arracher
Tes cheveux, te jeter à terre comme moi,
Prenant la mesure d'un tombeau pas fait. [*Frappant en dedans.*

Le Moine. Lève-toi; quelqu'un frappe; Roméo, cache-toi.

Rom. Pas moi; si non l'haleine des gémissements,
Comme un nuage, me clichent des yeux curieux.

Le Moine. Écoute comme ils frappent? qui est là?
Tu seras pris. Attends un peu! Lève-toi; [*Frappant.*
Cours à ma chambre toute à l'heure. Dieu le veut!

Quelle sottise que celle-ci? Je viens, je viens. [*Frappant.*
Qui frappe si fort? d'où viens-tu? que veux-tu?
La Nour. [*En dedans.*] Laisse-moi entrer et apprends mon message :
Je viens de Mademoiselle Juliette.
Je vous souhaite alors la bienvenue.

La NOURRICE *entre.*

La Nour. Oh, saint moine, oh dis-moi, saint moine,
Où es le maître de mademoiselle, où?
Le Moine. Là, sur la terre, ivre même de ses propres larmes.
La Nour. Il est dans le même cas que ma maîtresse,
Justement comme elle!
Le Moine. Oh, triste sympathie!
Misérable position!
La Nour. Elle est de même.
Pleurant et criant, criant et pleurant.
Lève-toi, lève-toi; comme tu es un vrai homme :
A cause de Juliette, lève-toi, je dis;
Pourquoi tombes-tu dans un O si profond?
Rom. Bonne!
La Nour. Eh bien, eh bien, la mort finit tout.
Rom. Parles-tu de Juliette? comment va-t-elle?
Ne me penses-t-elle pas un vieil assassin;
Maintenant que j'ai souillé notre jeune joie
Avec du sang peu éloigné du sien?
Où est elle? comment va-t-elle? et que dit
Ma dame cachée à notre amour barré?
La Nour. Elle ne dit rien, Monsieur; elle pleure et pleure,
Et elle tombe sur son lit, or se lève-t-elle
Et demande Tybalt, alors Roméo,
Et tombe encore à terre.
Rom. Comme si ce nom,
Tiré du niveau mortel d'un fusil,
La tua; comme la main maudite de ce nom
Tua son parent. Dis-moi, moine, dis-moi
Dans quelle portion de mon anatomie

Loge mon nom ? dis-moi, que je puisse l'ôter
De cette demeure odieuse. [*Tirant son épée.*

Le Moine. Retiens-toi :
Es-tu un homme ? Ta forme me dit que tu l'es ;
Tes larmes sont d'une femme : mais tes actes sauvages
Montrent la furie immodérée d'une bête :
Femme inconvenante dans un homme semblant !
Oh bête inconvenant en forme des deux !
Tu m'as émerveillé : par mon saint ordre,
Je pensai ta nature mieux tempéré.
Tuas-tu Tybalt ? Tueras-tu toi-même ?
Tueras-tu ta femme qui vive en toi ?
En portant sur toi-même ton haîne damnée ?
Pourquoi injures-tu ta naissance, le ciel, le monde ?
Tout trois se rencontrent en toi en même temps
Que tu voudrais tout perdre dans un instant.
Fi, tu fais honte à ta forme, ton amour,
Ton esprit. Ta noble forme n'est faite que de cire,
S'écartant grandement de la valeur d'un homme.
Ton cher amour juré qu'un parjure creux,
Tuant cet amour que tu jures de chérir :
Ton esprit, cet ornement à ta forme,
Et ton amour les conduisant si mal,
Comme la poudre dans la flasque d'un soldat,
Est mis en feu par ta propre ignorance,
Et toi démembré dans ta propre défense.
Quoi, homme, réveille-toi ! ta Juliette vive,
A cause de qui tu fus récemment mort ;
Là es-tu heureux : Tybalt te tuerait,
Mais tu tuas Tybalt, bénit en cela.
La loi, prononcant la mort, devint propice,
La changea en exil : encore bénit ;
Une masse de bienfaits vous sont arrivés,
Et le bonheur te cherche d'une mine riante :
Mais, comme une fille maussade et malapprise,
Tu boudes sur ta fortune et ton amour :
Prends garde, car telles personnes meurent misérables.

Va, hâtes à ton bien-aimée, comme arrangé,
Monte sa chambre, va d'ici et console-la ;
Mais gardes-toi de rester jusqu'à le poste est mis,
Car tu ne peut pas passer à Mantoue ;
Alors, où tu demeureras jusqu'à
Nous trouverons un temps pour proclamer
Votre mariage, vous reconcilier
Avec vos amis, demander pardon
Au Prince, et pour vous rappeler avec
Vingt cent mille fois plus de joie, mon fils,
Que tu sortisses donc en lamentation.
Va en avant, bonne, et recommande-moi
À Madame ; dis-lui d'hâter la famille
Au lit, dont le triste chagrin les invite :
Roméo vient.

La Nour. Oh, mon Dieu, je pourrais
Rester la nuit entière y entendre
Le bon conseil : oh, ce que c'est qu'être sâge !
Milord, je dirai à Mademoiselle
Que tu viendras, tout à l'heure.

Rom. Fais cela,
Et dit à ma bien-aimée de gronder.

La Nour. Voici, Monsieur, une bague elle me donna
Pour toi. Hâte-toi, hâte-toi, parce que le temps avance.

Rom. Comment, mon bonheur en est ranimé !

Le Moine. Va d'ici ; bon soir, car toute votre fortune
Est contenue dans cette belle enterprise :
Ou va-tu avant que la garde est montée,
Ou au point du jour déguisé d'ici :
Va à Mantoue ; je vous trouverai homme,
Qui vous raconterai de temps en temps
Tout ce que vous arrive ici de bon :
Donne-moi ta main : c'est tard : bon soir : adieu.

Rom. Je m'affligerai vous quitter pour elle,
Excepté même qu'une plus grande joie m'appelle.

[*Ils sortent.*

SCÈNE IV.—*Une Chambre dans la Maison de* CAPULET.

CAPULET, MADAME CAPULET, *et* PARIS *entrent.*

Cap. Les choses sont si malheureusement arrivées,
Que nous n'avons pas eu le temps de parler
À notre fille : elle aima bien son cousin,
Moi aussi. Bien, nous sommes nés pour mourir.
C'est très tard, elle ne viendra pas ce soir :
Je vous promis, excepté pour votre présence
Je seriez au lit il y a une heure.
Par. Ces temps de douleur ne sont pas les temps
Pour courtiser : Madame, bon soir : salues
Pour moi ta fille.
Mad. Cap. Je le ferai demain
De bonne heure ; je saurai son goût, Monsieur.
Ce soir elle est absorbée en douleur.
Cap. Paris, je ferai une dernière offre
De l'amour de mon enfant : je pense bien
Qu'elle sera en toute chose réglée par moi :
Mais, encore plus, je ne la doute pas.
Ma femme, va-tu avant de te coucher
Lui apprendre l'amour de mon fils Paris :
Et dis lui, et marque moi, sur Mercredi—
Mais, doucement ! quel es ce jour-ci ?
Paris. Lundi.
Cap. Lundi ? ha ! bien, Mercredi est trop tôt,
Elle doit être Jeudi ; dis-lui c'est Jeudi
Qu'elle sera mariée à cet noble comte.
Seras-tu près ; n'aimes-tu pas cette grande hâte ?
Nous n'aurons pas grande fête,—quelques amis ;
Car, Tybalt étant récemment tué,
On pourrait dire nous pensons légèrement
De sa mort, et ne nous soucions pas,
Si nous nous réjouissons trop ; alors
Nous n'aurons que quelques peu d'amis,
Et c'est fini. Que dis-tu à Jeudi ?

Par. Sire, j'aimerai que Jeudi fut demain.
Cap. Eh bien, va-tu : cela sera Jeudi.
Va, ma femme, va à Juliette ce soir,
Prépare-la pour son jour de noce.
Adieu, milord. Une lumière ici !
Devant moi, il est si tard que bientôt
Nous l'appelons bien de bonne heure. Bon soir !

SCÈNE V.—*La Chambre de* JULIETTE.

ROMÉO *et* JULIETTE *entrent.*

Jul. Veux-tu partir ? il n'est pas encore jour.
Ce fut le rossignol, non l'alouette
Qui perçait la caverne de ton oreille.
Elle chante chaque nuit sur ce grenadier :
Crois moi, chéri, ce fut le rossignol.
Rom. Ce fut l'alouette, l'héraut du matin,
Nul rossignol : regarde, chère, quels rayons
Enlacent les nuages séparants dans l'est :
Les chandelles de la nuit sont consumées,
Et le jour joyeux se tint là debout
Sur les cimes brumeaux des sublimes montagnes.
Je te quitte et vive, ou je reste et meurs.
Jul. Je sais que cette lumière n'est pas jour :
C'est quelque météore que le soleil
Exhale pour te servir cette nuit comme torche
Et éclairer sur ton chemin à Mantoue :
Mais reste, tu ne dois pas encore partir.
Rom. Laisse-moi être pris, laisse-moi être mis a mort :
Je suis content, si tu le veux ainsi.
Je dirai ce gris n'est pas le matin,
Ce n'est que reflet du front de Cynthie ;
Ni ce n'est pas l'alouette dont les notes
Resonnent à travers la grande voute du ciel,
Je désire plus rester que vous quitter ;
Viens mort, si tu ne veux pas l'éviter.
Comment va-tu ? causons, ce n'est pas jour.

Jul. Il est, il est : va donc, Roméo, va ;
C'est l'alouette qui chante si en discord,
Forçant de rudes discords et des dièses.
On dis que l'alouette fais divisions
Douces, mais pas ici, car elle nous divise ;
On dit que l'alouette et le crapaud
Changent d'yeux ; oh, maintenant, je voudrais bien
Qu'ils pourraient donc changer leurs voix aussi !
Puisque cette voix nous divise l'un de l'autre,
Te chassant d'ici (hunting thee hence with hunt's-up to the day).*
Oh va, il devient de plus en plus clair.
Rom. Plus clair, mais plus sombre devient notre malheur.

La NOURRICE *entre.*

La Nour. Madame !
Jul. Ma bonne !
La Nour. Madame, ta mère vient à ta chambre :
Le jour poind; soit prudente et regarde bien. [*La* NOUR. *sort.*
Jul. Alors, fenêtre, la vie sort, le jour vient.
Rom. Adieu, adieu ! qu'un baisser, quel malheur !
Jul. Es-tu ainsi parti ? mari ! seigneur ! [ROMÉO *descends.*
Il faut que je reçoive de tes nouvelles
Chaque heure dans le jour, car dans une minute
Sont plusieurs jours. Oh, comptant ainsi,
Il y aura donc plusieurs années
Depuis que je verrai mon Roméo.
Rom. Adieu ! je manquerai nulle occasion
Qui peut te transmettre mes saluts, chérie.
Jul. Penses-tu nous nous rencontrions encore ?
Rom. Je n'en doute pas ; alors tous nos malheurs
Nous serviront que pour des doux discours.
Jul. O Dieu, j'ai une âme qui présage malheur !
Il me semble que je te vois, or si bas,
Comme un qui est mort au fond d'un tombeau :
Ou mes yeux me manquent, ou tu as l'air pâle.

* Pas traduisable en Français.

Rom. Et crois moi, chérie, tu es pâle aussi :
La douleur sèche boit notre sang: adieu, chère.
[ROMÉO *sort.*

Jul. O fortune, comment tu es inconstante !
Si inconstante que fais-tu avec lui,
Qui est renommé pour sa foi ? O fortune,
Soit inconstante, car alors j'espère bien
Tu ne le garderais pas là longtemps,
Mais le renverras.

Mad. Cap. [*De l'intérieure.*] Ma fille, es-tu là ?

Jul. Qui m'appelle là ? est-ce Madame ma mère ?
N'est-elle pas si tard, ou levée très tôt ?
Quelle cause inaccoutumée l'y amène ?

MADAME CAPULET *entre.*

Mad. Cap. Comment donc, Juliette ?

Jul. Je suis malade.

Mad. Cap. Toujours pleurant la mort de ton cousin.
Quoi ? le laveras-tu de son tombeau
Par tes larmes ? et si tu en pourrais donc,
Tu ne pourrais pas le ressusciter ;
Alors, cesse de lamenter : quelque peine
Montre toujours beaucoup d'amour ; cependant,
Mais trop de douleur montre un manque d'esprit.

Jul. Cependant, laisse-moi pleurer une telle perte.

Mad. Cap. Tu sentiras donc la perte, pas l'ami
Que tu lamentes.

Jul. Sentant aussi la perte,
Je ne puis choisir que pleurer l'ami.

Mad. Cap. Bien, fille, tu ne pleures tant pour sa mort
Que celui qui la tua vive encore.

Jul. Quel vilain, Madame ?

Mad. Cap. Ce vil Roméo.

Jul. Vilain et lui sont plusieurs mils à part ;
Dieu lui pardonne : je le fais de bon gré ;
Cependant nul homme comme lui me rends triste.

Mad. Cap. C'est parce que le traître meurtrier vit.

Jul. Oui, Madame, hors de l'atteinte de mes mains.
Que nulle que moi pourrait vengé sa mort !
Mad. Cap. Nous la vengeons, ne doute pas cela :
Ne pleure plus. J'enverrai un à Mantoue,
Où ce même fugitif bannit habite,
Qui lui donnera une drachme si puissante
Qu'il joignera donc votre cousin Tybalt :
J'espère, alors, que tu seras contente.
Jul. Vraiment, je ne serai jamais contente
Avec Roméo jusqu'à ce que je le vois
Mort. Mon pauvre cœur est donc si vexé
Par la mort d'un parent, que si tu trouves
Quelqu'un pour lui tempérer un poison,
J'entreprendrais que Roméo bientôt
Dormira en paix. Comme mon cœur abhorre
L'entendre nommer, et je ne puis le voir,
Pour venger l'amour j'eus pour mon cousin
Tybalt, sur son corps qui le massacra.
Mad. Cap. Toi trouves les moyens, je trouverai l'homme.
Maintenant je te dirai des nouvelles
Qui te rendront bien joyeuse, ma chère fille.
Jul. Et la joie vient à propos à cette heure :
Quelles sont elles, implorai-je à Madame ma mère ?
Mad. Cap. Bien, ma fille, tu as un père attentif,
Un qui, pour te soulager de tes peines,
T'a procuré un jour soudain de joie,
Que tu n'attendais pas, ni moi non plus.
Jul. Madame, quel jour dans l'an est celui-là ?
Mad. Cap. C'est, ma fille, Jeudi prochain, de bonne heure,
Le jeune, noble, bon, et gallant gentilhomme,
Le Comte de Paris, à l'église Saint Pierre,
Te fera là peut-être une femme joyeuse.
Jul. Maintenant, par l'église de Saint Pierre
Et Pierre lui-même, il ne le fera pas.
Cette hâte m'étonne : que je dois marier
Avant que celui qui doit être époux
Vient me solliciter. Je t'implore donc,

Dites à mon père et mon seigneur, Madame,
Je ne veux pas me marier encore ;
Et, quand je le ferai, je jure que
Ce sera Roméo plutôt que Paris,
Que vous savez que je haïs. Voici
Mes résolutions.

Mad. Cap. Voici votre père ;
Dis-lui cela, et voie comme il le prend.

CAPULET *et la* NOURRICE *entrent.*

Cap. Quand le soleil couche, la terre pleure rosée ;
Mais pour le couchant du fils de mon père
Il tombe des hallebardes.
Comment donc, un conduit, fille ? larmes encore ?
Quoi toujours pleurant ? Dans un petit corps
Tu feints un bateau, une mer, un vent :
Car tes yeux, que je puis nommer la mer,
Baissent et montent avec des larmes, et ton corps
Est le bateau voguant cette mer salée ;
Les vents, tes soupirs ; qui, avec tes larmes,
S'enrageant ; et ceux-ci donc avec elle,
Sans que vient un calme, renversera
Ton corps battu de la tempête. Ma femme,
L'as-tu délivrée notre décision ?

Mad. Cap. Oui, Monsieur ; mais elle ne le veut pas,
Elle nous rende grâces. Je voudrais que la folle
Vraiment fut épousée à son tombeau.

Cap. Doucement ! prends-moi avec toi, je te prie.
N'en veut-elle pas ? ne rende-elle nous pas grâces ?
N'est-elle pas fière ? ne comptes-elle pas bénite,
Indigne qu'elle est, que nous avons trouvé
Un gentilhomme si digne d'être son mari ?

Jul. Pas fière, que tu es ; mais reconnaissante ;
Reconnaissante pour haine bien entendue.

Cap. Comment donc, comment donc, raissonneur, quoi ?
" Fière," et " Je vous remerçie," aussi
" Je ne vous remerçie pas " ; et " pas fière,"

Oh toi, ma maîtresse et petite mignonne !
Ne me remerçie pas remerçiements,
Ne me superbe pas des superbes, je prie,
Mais prépare tes jeunes membres, Jeudi prochain,
Aller épouser Paris à l'église
De Saint Pierre, où je te trainerai là
Sur une claie. Oh, fi toi, maladie verte!
De charogne ! va donc, va donc, toi bagage !
Toi figure blême !

Mad. Cap. Quoi ? quoi ? es-tu donc fou ?

Jul. Mon bon père, je te prie, sur mes genoux,
Ecoute-moi avec patience dire un mot.

Cap. Pends-toi, jeune bagage ! être désobéissante !
C'est ce que je te dis : prépare-toi Jeudi
Aller à l'église, ou ne me regarde
Jamais encore ; mais ne me réponds pas ;
Mes doigts me démangent. Ma femme, nous ne nous
Pensions pas heureux qui Dieu ne nous
Donnait que ce seul enfant, mais je vois
Que maintenant celle-ci est une de trop,
Et que nous avons une malédiction
En l'ayant : va, caches-toi !

La Nour. Dieu la bénit !
Vous êtes blamable, mi lord, en la grondant.

Cap. Et pourquoi, Madame Sage ? Taisez-vous donc,
Bonne prudence ; babille avec tes commères.

La Nour. Je ne parle nul trahison.

Cap. Tais-toi, bonne !

La Nour. Ne puis-je pas parler ?

Cap. Pai, fille marmottante !
Dis tes bêtises à une bolle d'une commère,
Nous n'en voulons pas.

Mad. Cap. Vous êtes trop hâtif.

Cap. Pain de Dieu, et cela me rends hâtif :
Jour, nuit, heure, marée, travail, badinage ;
Seul, et en société, mon seul soin
A été de la voir bien marié,

Et l'ayant maintenant pourvu d'un homme
D'une noble naissance, de beaux domaines, jeune,
Bien élevé, et rempli, comme on dit,
Des qualités honorables, et doué
Comme on voudrait du cœur qu'un homme serait,
Et alors avoir une pauvre folle pleurante,
Une poupée pleurnichante de faire réponse
À une telle offre, "Je ne puis pas marier;
Je ne puis pas aimer; je suis trop jeune;
Je te prie, pardonnes-moi." Mais, restes sûre,
Si tu ne veux te marier, hâtes-toi
D'ici; mange où tu veux, assurément
Tu ne logeras pas avec moi: penses
Y bien, ma coutume n'est pas de plaisanter.
Jeudi est près; conseilles avec ton cœur:
Si tu m'appartiens, je te donnerais
A mon ami; si tu n'ai pas à moi,
Rends, mendes, meurs de faim, oui, meurs dans les rues,
Par Dieu, je ne te reconnaîtrai jamais,
Ni aucune chose qui m'appartient viendras
Te soutenir; crois-moi, cela est vrai. [*Il sort.*

Jul. N'y a-t-il de pitié au monde,
Qui voit au bout de mes terribles malheurs?
Oh, douce mère, ne me rejette pas de toi!
Arrête ce mariage pour une semaine,
Un jour; ou, si vous ne pouvez le faire,
Fais mon lit de noce où Tybalt se couche.

Mad. Cap. Ne me parles pas, je ne dirai nul mot:
Fais ce que tu veux, j'ai fini avec toi. [*Elle sort.*

Jul. O Dieu! oh bonne! comment puis-je l'empêcher?
Mon mari sur la terre, ma foi en haut;
Comment peut cette foi retourner à terre
Si ce mari ne me l'envoye du ciel
En quittant la terre? comforte, console-moi.
Hélàs, que le ciel même employerait
Des stratagèmes sur un sujet si tendre!
Que dis-tu? n'as-tu pas un mot de joie?

Quelque consolation, bonne?
La Nour. Le voilà.
Roméo est bannit, et je parie
Tout le monde à rien, qu'il n'osera pas
Retourner ici pour vous réclamer;
Ou, s'il le fasse, il faut être en secret.
Alors, comme il est ainsi arrivé,
Je vous conseille d'épouser Comte Paris.
Oh, il est un bien charmant gentilhomme!
Roméo est une lavette près de lui:
Un aigle, Madame, n'a pas un œil si vert,
Si beau, si vif que Paris a. Parbleu,
Je pense tu es heureuse en l'épousant,
Car il surpasse le premier, si non
Votre premier mari est mort, ou bien
Comme mort, car tu n'en as pas du profit.
Jul. Parles-tu de ton cœur?
La Nour. De mon âme aussi.
Jul. Amen!
La Nour. Quoi.
Jul. Vraiment tu m'as beaucoup consolé.
Va, dites à ma mère que je suis partie,
Ayant déplu à mon père, à la loge
Du moine Laurence, pour faire ma confession.
La Nour. Vraiment, je le fera, et c'est bien fait. [*Elle sort.*
Jul. Ancienne damnation! Oh quel diable!
Bien bien méchant. Est-ce un plus grand péché
Me vouloir ainsi parjurer que de
Blâmer mon seigneur avec la même langue
Qu'elle l'a si vivement loué autrefois?
Va, conseiller: toi et mon sein seront
Désormais inséparables. J'irai voir
Le moine, savoir son remède: si tout autre
Manque, il me reste le pouvoir de mourir. [*Elle sort.*

ACTE IV

SCÈNE I.—*La Cellule du* MOINE LAURENCE.

Le Moine. Jeudi, Monsieur? le temps est donc très court.
Par. Mon père, Capulet, veut l'avoir ainsi,
Et je ne me presse pas de l'ajourner.
Le Moine. Vous me dites donc que vous ne savez pas
Quelles sont les sentiments de Madame:
Inégale est la course, je ne l'aime pas.
Par. Elle déplore immodérément la mort
De Tybalt; pour cela j'ai peu parlé
D'amour, parce que Vénus ne sourit pas
Dans une maison de larmes, et maintenant
Monsieur son père le compte très dangereux
Qu'elle s'abandonne ainsi à sa douleur;
Et dans sa sagesse hâte notre mariage,
D'arrêter l'inondation de ses larmes;
Qui, étant trop nourrit en solitude,
Seront détournées par la société:
Maintenant sais-tu la cause de cette hâte.
Le Moine. Que je saurais nul raison de délai. [*A part.*
Voie, ici vient la dame vers ma cellule.

JULIETTE *entre.*

Heureusement rencontré Madame ma femme
Jul. Cela peut être quand je puis être une femme
Par. Cela peut être, doit être Jeudi prochain.
Jul. Que doit être arrivera.
Le Moine. C'est certain.
Par. Viens-tu faire confession à ce frère?

Jul. Répondre serait de vous faire confession.
Par. Ne nie pas à lui, chérie, que tu m'aimes.
Jul. Je vous confesserai donc que je l'aime.
Par. Tu confesseras aussi que tu m'aimes.
Jul. Si je le fasse, ce sera plus en prix,
Parlé derrière le dos qu'à ta face.
Par. Pauvre âme, ta figure est bien abusée
Par des larmes.
Jul. En cela les larmes n'ont que
Peu de victoire, car elle fut assez laide
Avant leur dépit.
Par. Tu la léses, chérie,
Plus même que les larmes en disant cela.
Jul. Ce qui est vrai n'est pas une calomnie;
Ce que j'ai dit, je l'ai dit à ta face.
Par. Ta figure est à moi, et tu la léses.
Jul. Cela peut être, car elle n'est pas à moi.
Es-tu à loisir, saint père, maintenant,
Ou te viendrai-je à la messe dans le soir?
Le Moine. Mon loisir me sert maintenant, fille triste.
Milord, nous vous supplions de nous laisser seuls.
Par. Dieu défend que je troublerais prières!
Juliette, Jeudi de bonne heure je viens.
Jusqu'alors garde ce saint baiser. [PARIS *sort.*
Jul. Oh, ferme la porte! et quand tu l'as fait,
Pleure avec moi, hors d'espoir, hors de cure!
Le Moine. Ah, Juliette, je sais déjà ton grief;
Il m'exerce au delà de ma raison:
J'entends, et rien ne peut le différer,
Qu'il faut que tu épouses demain ce comte.
Jul. On ne me dis pas, moine, que tu l'entends
Sans me dire comment je puis l'empêcher:
Si, dans ta sâgesse, tu puis m'aviser,
Tu n'as qu'applaudir ma résolution,
Et je l'aiderai avec ce couteau.
Dieu joignit nos deux cœurs, et toi nos mains;
Et avant que cette main, jointe par toi

À Roméo, se rendra à autrui,
Et que mon vrai cœur, comme un traître perfide,
Tournera à autrui, ce couteau-ci.
Alors, de ta vie longue et éprouvée,
Donne-moi quelque conseil, ou vois, entre moi
Et ces extrémités, ce couteau vif
Jouera comme arbitre, déterminant
Ce que ta sagesse et expérience
Ne pouvaient porter à un résultat
D'honneur. Ne tarde pas à parler, moine ;
Je veux bien mourir, si autre remède manque.

Le Moine. Voilà, retourne ; soie gaie, donne consentement
D'épouser Paris : Mercredi est demain ;
Demain soir prends garde de vous coucher seul ;
Ne laisse votre nourrice rester avec vous
Dans votre chambre : en couchant prends cette fiole,
Et bois d'un coup cette liqueur distillée ;
Quand bientôt une humeur lourde courrera
À travers tes veines entières, car nul pouls
Gardera son progrès, mais cessera :
Nul chaleur, nul souffle seront des témoins
De ta vie ; les roses sur tes joues et lèvres
Se faneront aux cendres, les fenêtres des yeux
Tomberont comme dans la mort, quand il ferme
Le jour de la vie ; chaque portion, privée
Du gouvernement souple, paraîtra raide et froide
Comme la mort, et dans cette forme empruntue
De la mort froide tu continueras
Pendant quarante-deux heures, après cela
Tu t'éveilleras comme d'un sommeil plaisant.
Ou, comme ton fiancé vient de bonne heure
T'éveiller de ton lit, là es-tu mort :
Alors, comme c'est la coutume dans notre pays,
Habillée dans tes meilleures robes sur la bière
Seras-tu portée à l'ancienne voûte,
Où réposent la famille des Capulets.
Au même temps, avant que tu t'éveillâsses,

Roméo saura par mes lettres notre but
À Mantoue, te livrant donc de cette honte,
Si nul caprice, nulle crainte, nulle peur de femme
Arrêtent ta valeur en l'accomplissant.
Jul. Donne-moi, donne-moi, ne me parle pas de crainte!
Le Moine. Tiens : va tu, soie fort et brave et prospère
Dans ta résolution : j'enverrai vite
Un moine à Mantoue avec ces nouvelles.
Jul. Amour, donne-moi force ! et la force aide-moi !
Adieu, cher Père ! [*Ils sortent.*

SCÈNE II.—*Une Chambre dans la Maison de* CAPULET.

CAPULET, MADAME CAPULET, *la* NOURRICE, *et des Domestiques.*

Cap. Invite tant d'hôtes qui sont ici écrits.
Coquin, va louer vingt cuisiniers. [*Le Domestique sort.*
2e *Dom.* Vous n'aurez nul mal, Monsieur, car je tacherai s'ils peuvent lécher leurs doigts.
Cap. Comment peut-tu les ainsi tâcher?
2e *Dom.* Vraiment, Monsieur, c'est un pauvre cuisinier qui ne peut pas lécher ses doigts; par conséquence, celui qui ne peut pas lécher ses doigts ne vient pas avec moi.
Cap. Va t'en. [*Le Domestique sort.*
Nous ne serons pas près pour ce festin.
Ma fille, est-elle allée au moine Laurence ?
La Nour. Oui, donc.
Cap. J'espère qu'il la rendra meilleure.
Une fille maussade et opiniâtrée !

JULIETTE *entre.*

La Nour. Regarde comme elle vient de la confession.
Cap. Comment donc, mon entété ? d'où viens-tu ?
Jul. D'où j'ai bien appris de me repentir
Du grand péché de l'opposition
À vous et vos ordres ; et je suis enjointe
Par le saint Laurence tomber à vos pieds
Demander pardon : pardon, je vous prie !
Désormaist suis-je toujours réglée par vous.

Cap. Cherche-le, comte, et va vite lui dire ceci;
J'aurai ce nœud lié serré demain.
Jul. Je rencontrai le jeune Paris chez le moine,
Et lui donnai donc l'amour convenable
À notre situation, mais pas de trop.
Cap. Bien, ma fille, j'en suis heureux; élève-toi:
Car, c'est comme il doit être. Je veux voir
Le comte; oui, vraiment, va, je dis, cherche-le.
Maintenant, par Dieu, je pense que nous sommes
Tous bien redevable à ce même saint moine;
Et la ville entière lui doit beaucoup.
Jul. Ma bonne, or viens avec moi dans ma chambre,
M'aider choiser les ornements qui sont
Convenables à porter demain aux noces?
Mad. Cap. Pas, jusqu'à Jeudi; le temps ne presse pas.
Cap. Va l'aider; allons demain à l'église.
[JULIETTE *et la* NOUR. *sortent.*
Mad. Cap. Nous manquerons dans nos provisions;
Il est près de midi.
Cap. Bah! j'aiderai,
Et tout sera bien, je te garantie:
Va, et aide Juliette à s'habiller;
Je ne me coucherai pas, laisse moi seul;
Je jouerai cette fois-ci la ménagère.
Quoi donc! Il sont tous levés. Quant à moi,
Je marcherai au Comte Paris lui dire
Ces bonnes nouvelles: mon cœur est si léger
Depuis que cette fille perverse est docile. [*Ils sortent.*

SCÈNE III.—*La Chambre de* JULIETTE.

JULIETTE *et la* NOURRICE *entrent.*

Jul. Oui, ma bonne, ces parures sont les meilleures,
Mais je vous prie, bonne, laisse-moi seule ce soir;
Car j'ai besoin de beaucoup d'oraisons
Émouvoir les cieux à compatir
Mon état, si tort et plein de péché.

MADAME CAPULET *entre*.

Mad. Cap. Quoi, es-tu occupée ? me désires-tu ?
Jul. Non, Madame, nous avons trouvés telles choses
Qui sont nécessaires pour faire notre toilette.
S'il te plait, laisse-moi seule pour le présent,
Que ma bonne cette nuit vous aide préparer ;
Car, bien sûr, vous avez assez à faire,
Dans ce mariage si soudain.
Mad. Cap. Bon soir !
Va au lit, et dors ; tu en as besoin.
Jul. Adieu ! [MAD. CAP. *et la* NOUR. *sortent.*
Dieu sait quand nous nous reverrons.
J'ai une crainte froide et faible qui me dévore,
Qui gèle presque la chaleur de ma vie :
Je les rappellerai me consoler :
Ma chère bonne ! Mais que ferait-elle ici ?
Il faut que je joue seule ma scène lugubre.
Viens, fiole.
Quoi si cette mixture n'opère pas du tout ?
Serai-je alors mariée demain matin ?
Non, non : ceci l'empêchera : reste là.
[*Mettant un poignard de côté.*
Quoi, si c'est donc un poison que le moine
M'a subtilement mélé pour me faire morte,
De peur qu'il en serait déshonoré
Parcequ'il m'a marié à Roméo ?
J'ai peur qu'il est : mais, cependant, je pense
Ce n'est pas possible, car ce moine toujours
A été renommé pour un homme saint.
Je n'entretiendrai pas une telle pensée.
Comment, si quand je suis mis au tombeau,
Je m'éveille avant l'heure que Roméo
Vient me sauver ? Voilà une fin terrible !
Ne serai-je pas certainement étouffé
Dans la voûte, de la bouche de laquelle sorte
Nul air sain, et y meurs avant qu'il vient ?

Ou si je survive, n'est-ce pas bien probable
Que la terrible conception de la mort
Et la nuit, avec l'horreur de l'endroit,
Comme dans une voûte un receptacle ancien,
Où, pendant plusieurs siècles, les os
De tous mes ancêtres enterrés se trouvent;
Où couche le sanglant Tybalt, tout fraichement
Mis à terre, y pourrant dans son linceuil;
Où, on dit, en certaines heures de la nuit
Les esprits viennent;—hélàs, hélàs, n'est-il
Pas probable que, me réveillant tôt,
Qu'avec les mauvaises odeurs, et des cries
Comme des mandragores* rongées de la terre,
Les mortels vivants, en les entendant,
Deviennent fous. Oh, pour sûr, si je m'éveille,
Éperdue, entouronnée des horreurs,
Ne jouerai-je pas follement avec les joints
De mes aïeux, et n'arracherai-je pas
Le corps sanglant de Tybalt du tombeau?
Et dans cette rage, armée d'un grand os
De mes parents, ne me tuerai-je pas?
Oh, regarde! il me semble je vois l'esprit
De mon cousin cherchant mon Roméo,
Qui embrocha vite son corps à la pointe
De l'épée: arrête-toi, Tybalt, arrête!
Roméo, je viens! en buvant à toi!

[*Elle se jette sur le lit.*

SCÈNE IV.—*La Salle de* CAPULET.

MADAME CAPULET *et la* NOURRICE *entrent.*

Mad. Cap. Tiens, prends ces clefs, et apporte plus d'épices.
La Nour. On demand donc des dates et des coinges
Dans la pâtisserie.

* Cette plante, nommée "mandragore," fut endouée par un degré de la vie et du sens, et quand cueillie de la terre poussa des cries si terribles qu'elles tuèrent les cueilleurs et tous qui l'entendaient.

CAPULET *entre.*

Viens, le temps presse.
Le deuxième coq, le couvre-feu sonne,
Il est trois heures : aie grande attention
Aux pièces de four, bon Angélica :
N'épargne pas le prix.

La Nour. Va, officieux,
Couche-toi vite ; parbleu, tu seras malade
À cause de ces veilles.

Cap. Pas le moins du monde :
Mais quoi ? n'ai-je pas veiller auparavant
La nuit entière pour une plus petite chose ?

Mad. Cap. Ah, oui, veillais-tu autrefois toute la nuit,
Mais ce soir te veillerai-je d'une telle veille.
[MAD. CAP. *et la* NOUR. *sortent.*

Cap. Une jalousie, une jalousie, or
Mon homme qu'y-a-t-il là ?

1e *Dom.* Des choses, Monsieur,
Pour le cuisinier ; je ne sais quoi.

Cap. Dépêche-toi, dépêche-toi, des bûches plus sèches.
Appelle Pierre, il te les montrera.

2e *Dom.* J'ai une tête, Monsieur, qui les trouvera,
Je ne demandrai pas Pierre pour cela. [*Il sort.*

Cap. Bien dit, un batard plaisant, celui-ci !
Tu seras sot. Par ma foi, il fait jour :
Le comte sera ici avec musique [*Musique d'en dedans.*
Immédiatement. Il a dit autant.
Je l'entends tout près. Bonne, femme, où êtes-vous ?

SCÈNE V.—*La Chambre de* JULIETTE ; JULIETTE *sur le lit.*

La NOURRICE *entre.*

La Nour. Maîtresse ! quoi, ma maîtresse ! Juliette ! Ho !
Profondément endormie, je parie :
Mon amour, je dis, Madame, ma chérie !
Quoi, fiancée, pas un mot ? éveilles-toi !

Dors pour une semaine ; car le soir prochain,
Je parie, que le Comte Paris parie
Que tu n'auras pas du repos ce soir.
Dieu pardonne-moi, mais vraiment elle dort bien.
Il faut que je t'éveille. Madame ! Madame !
Hélàs ! hélàs ! Au secours ! au secours !
Madame est morte ! Que j'étais jamais née !
Quelqu'eau forte, ho ! Milord, milord, Madame !

MADAME CAPULET *entre.*

Mad. Cap. Qu'est-ce que ce bruit ?
La Nour. Oh, jour bien malheureux !
Mad. Cap. Qu'y-a-t-il ?
La Nour. Regarde, regarde ! Oh, triste jour !
Mad. Cap. O Dieu, Dieu ! Mon enfant, ma seule vie !
Ranime-toi ; regarde, ou je mourrerai
Avec toi ! A l'aide ! Demande de l'aide vite.

CAPULET *entre.*

Cap. Fi donc, amène Juliette ; son seigneur est venu.
La Nour. Elle est morte, oh elle est morte.
Mad. Cap. Hélàs le jour ! elle est morte, elle est morte !
Cap. Ha ! laisse-moi la voir : hélàs, elle est froide :
Son sang est arrêté, et ses membres raides ;
La vie et ces lèvres ont été longtemps
Séparées. La mort couche sur elle comme glace
Sur la plus douce fleur de tout le champ.
La Nour. Oh, jour lamentable !
Mad. Cap. Oh, temps malheureux !
Cap. La mort, que l'a prise d'ici, me désole,
Tant que ma langue est liée, je suis muet.

Le MOINE LAURENCE *et* PARIS *entrent avec des Musiciens.*

Le Moine. Viens, la fiancée vient-elle à l'église ?
Cap. Prête à venir, jamais à retourner.
Oh fils, la nuit avant ton jour de noces
La Mort coucha avec ta fiancée.

Voie où elle reste là, fleur comme elle fut,
Or déflorée. La Mort est mon beau fils,
La Mort donc est mon seul héritier;
Il a épousé ma fille ! mourrerai-je
Et lui laisserai-je tout ; tout est à lui.
Désirai-je si longtemps voir ce matin,
Et me donne-t-il une si triste vision ?

Mad. Cap. Maudit, triste, malheureux, misérable jour !
Oh heure la plus maudite que le temps vit
Jamais dans le travail de son progrès !
Q'un seul, oh, qu'un seul pauvre enfant, aimant
Qu'une seule chose, me réjouir, me consoler,
Et la mort cruelle me la arrachée ?

La Nour. Oh malheur ! Jour malheureux, malheureux !
Oh jour le plus lamentable, le plus triste.
Que j'ai jamais, jamais, jamais véçu !
Oh jour, oh jour, oh jour, oh cruel jour !
Oh, on n'a jamais vu un jour si noir !
Oh jour malheureux, oh jour malheureux !

Par. Trompée, divorcée, lésée et tuée !
Par cruelle toi, tout à fait renversée !
Oh amour ! oh vie !—pas vie, mais l'amour
Dans la mort !

Cap. Méprisée, haie, tuée !
Misérable heure ! pourquoi venais-tu
Maintenant détruire notre solemnité ?
Oh, enfant, fille !—mon âme, pas mon enfant !
Tu es morte ! Hélàs ! mon enfant est morte ;
Et toutes mes joies sont mortes avec toi !

Le Moine. Le remède de ces confusions
Ne réside donc pas dans ces confusions !
Le ciel et vous-même eurent part dans cette fille ;
Vous ne pouvez pas garder de la mort
Votre portion en elle, mais le ciel
Garde son portion pour la vie éternelle.
Le plus que tu cherchasses fut son avance ;
Car ton ciel fut qu'elle serait avancée :

Et pleures-tu, voyant qu'elle est avancée
Au delà des nuages jusqu'au ciel même ?
Oh, dans cet amour, vous aimez si mal
Votre enfant, que vous êtes devenu fou.
Elle ne marie pas bien qui vive longtemps ;
Mais elle la mieux mariée que meurt
Mariée jeune. Mais sèche tes larmes et mets
Votre romarin sur ce beau jeune cadavre ;
Et, comme est la coutume, porte la bientôt
A l'église parée dans ses meilleurs robes :
Même que la nature vous dise lamenter,
La raison nous apprend de plaisanter.

Cap. Toutes les choses ordonnées pour ce festin
Tiendront des funérailles le triste maintien.
La musique tournant en cloches solennelles,
Et notre fête de noce en des sombres obsèques,
Nos hymnes si joyeux changent en chants funèbres,
Nos fleurs nuptiales servent couvrir un cadavre,
Et chaque chose se changera au contraire.

Le Moine. Monsieur, rentrez chez vous ; Madame aussi ;
Et rentrez-vous, Sire Paris ; préparez
Tous suivre ce beau cadavre à son tombeau :
S'assombrissent autour de vous les cieux ;
Pour quelque grave faute ne les excite plus.
[CAPULET, MAD. CAPULET, PARIS, *et le* MOINE *sortent.*

1e *Musicien.* Par ma foi, nous pouvons remettre nos flutes,
Et sortir.

La Nour. Honnêtes gens, remettez-les,
Remettez-les, car c'est une triste affaire. [*La* NOUR. *sort.*

1e *Mus.* Oui, par ma foi, l'affaire peut être meilleure.

PIERRE *entre.*

Pierre. Musiciens, oh musiciens, " Paix du cœur ;
Paix du cœur " ; si vous voulez que je vive,
Joue quelque chose gaie pour me consoler.

1e *Mus.* Pas une note nous, car il n'est pas le temps
De jouer.

Pierre. Alors vous ne voulez pas ?

Mus. Non.

Pierre. Je vous le donnerai vigoreusement.

1e *Mus.* Que nous donnerez-vous ?

Pierre. Pas d'argent, par ma foi ; mais la musique : Je vous donnerai donc le ménestrel.

1e *Mus.* Alors je vous donnerai le serviteur.

Pierre. Alors je mettrai l'épée du serviteur sur ta caboche. Je porterai nulles billevesées : je vous donnerez le *re* et le *fa* ; vous nous notez ?

2e *Mus.* Je vous prie, remettez votre épée, et déployez votre esprit.

Pierre. Alors te poursuivrai-je toi avec mon esprit ! je te battrai à sec avec un esprit de fer, et remettrai mon poignard de fer. Répondez-moi comme des hommes.

" *Quand la douleur poignante opprime*
Le cœur, et de rêveries tristes
Écrasent l'esprit, alors musique
Avec son doux son argentin——"

pourquoi, " son argentin " ? pourquoi " musique avec son argentin " ? Que dis-tu, Simon Catling ?

1e *Mus.* Vraiment, Monsieur, parce que l'argent a un son doux.

Pierre. Bien ! que dis-tu, Hugues Rebeck ?

2e *Mus.* Je dis " son argentin," car les musiciens sonnent pour l'argent.

Pierre. Bien aussi ! Que dis-tu, Jacques Sonne-poste ?

3e *Mus.* Ma fois, je ne sais quoi dire.

Pierre. Oh, je vous demande pardon ; vous êtes le chanteur : je parlerai pour vous. C'est la " musique avec son son d'argent," car de tels musiciens que vous n'ont rarement d'or pour jouer.

" Alors la musique par son son d'argent
Avec l'aide prompte peut donner du secours."

[*Il sort en chantant.*

1e *Mus.* Quel coquin pestilentiel est ceci !

2e *Mus.* Pends-le, Jean ! Viens, nous irons ici ; attendrons les pleureurs, et resterons pour le dîner. [*Ils sortent.*

ACTE V

Scène I.—*Mantoue. Une Rue.*

Roméo *entre.*

Rom. Si je puis croire l'œil flatteur du sommeil,
Mes rêves présagent quelques nouvelles joyeuses.
Le seigneur de mon sein s'assiège gaiment
Sur son trône, et toute cette journée l'esprit
M'élève donc avec des pensées heureuses.
Je songea que ma chère bien-aimée vint
Et me trouva mort (songe étrange, qui donne
À un homme mort le pouvoir de penser),
Et inspira une telle vie dans mes lèvres
Par ses baisées que je ressuscitai
Et fut un empereur. Ah moi ! que c'est
Doux de posséder l'amour lui-même quand
Même ses ombres sont si riches en allégresse !

Balthazar *entre.*

De nouvelles de Vérone ! Ho, Balthazar !
Ne me portes-tu pas des lettres du bon moine ?
Comment se porte Madame ? mon père aussi ?
Comment se trouve Mademoiselle Juliette ?
Car rien ne peut être mal si elle est bien.
Bal. Alors elle se porte bien, et rien n'est mal ;
Son corps dort au monument de Capel,
Sa part immortelle dort avec les anges.
Or je la vis mis à terre dans la voûte
De ses ancêtres, et maintenant je viens

Vite te le dire : oh, je demande pardon
Pour le message de nouvelles si mauvaises,
Puisque tu la laissais pour mon office.
Rom. Est-ce même ainsi ? Oh, astres, je te défie !
Tu connais mes logements : d'encre et du papier,
Loue-moi des chevaux, et j'irais ce soir.
Bal. Je te prie, Monsieur, aye donc patience :
Vos regards sont si pâles et si farouches,
Et importent quelque malheur.
Rom. Fi, fi, donc !
Tu te trompes ; laisse-moi, fais ce que je dis :
N'as-tu pas de lettres pour moi du bon moine ?
Bal. Non, mon bon seigneur.
Rom. N'importe ; et va vite,
Loue ces chevaux ; je te joindraix bientôt.
Bien, Juliette, je coucherai avec toi [BALTHAZAR *sort.*
Cette nuit ; voyons les moyens : oh malheur,
Tu es vite à entrer dans les pensées
Des hommes désespérants ! je me rappelle
D'un apothicaire, et c'est près d'ici
Qu'il demeure, je l'ai noté recemment
Vêtu d'haillons, d'un aspect sombre et noir,
Recueillant des simples : maigres furent ses regards
Et dans sa pauvre boutique fut une tortue,
Un alligator empaillé, d'autres peaux
Des poissons laids ; et, rangés sur ses planches
Furent un nombre de boites vides, des pots de terre
Verts, des vésicules, de vieilles graines,
Des débris de fils d'emballage, des blocs
De roses, furent dispersés par çi par là.
Remarquant cette penurie, je disais
" Si un homme voudrait maintenant poison
Dont la vente est la mort sûre en Mantoue,
Ici vit un être vil, qui le vendra."
Cette même pensée ne fit que présager
Mon besoin, et ce même homme indigent
Devrait me le vendre. C'est ici, je pense,

Que doit être la maison. Mais étant fête,
La boutique du misérable est fermée.
Quoi, ho ! apothicaire !

*L'*APOTHICAIRE *entre.*

Apoth. Qui appelle là ?
Rom. Viens ici, mon homme. Je vois tu es pauvre :
Tiens, voici quarante ducats : donnez-moi
Une drachme de poison fort, quelqu'eau rapide
Qui se dispersera par toutes les veines
Que le preneur, fatigué de sa vie,
Tombât mort, que le corps peut se vider
D'haleine aussi violemment que poudre
Tirée se hâte du sein fatal du canon.
Apoth. J'ai de telles drogues mortelles ; mais dans la loi
De Mantoue les vendre c'est la mort certaine.
Rom. Es-tu donc si pauvre et plein de misère,
Et crains mourir ? la faim est dans tes joues,
La famine et la misère s'asseyent
Sur tes joues, le besoin et l'oppression
Regardent dans tes yeux, la mendicité
Et le mépris sont posés sur ton dos ;
Le monde n'est pas ton ami ni ses lois ;
Le monde n'a pas de loi pour te faire riche ;
Ne soie pas pauvre, rompe-le, et prends ceci.
Apoth. Ma pauvreté, et pas ma volonté,
Consente.
Rom. Je paye ta pauvreté, et pas
Ta volonté.
Apoth. Mets-le dans un liquide
D'aucune sorte, et bois-le ; et, si tu eus
La force de vingt hommes, il te tuerait.
Rom. Voilà ton or ; un poison pire aux âmes
Des hommes, et tuant plus dans ce vil monde,
Que ces mélanges que tu es défendu
De vendre. Je te vends du poison ; mais tu
Ne me l'as pas vendu. Adieu : achête

De la nourriture, couvre-toi de chair.
Viens, cordial et pas poison, oh viens
Avec moi au tombeau de Juliette. [*Ils sortent.*

SCÈNE II.—*La Cellule du* MOINE LAURENCE.

Le MOINE JEAN *entre.*

Jean. Saint Moine Franciscan ! Holà, mon frère, ho !

Le MOINE LAURENCE *entre.*

Lau. Ce même devrait être la voix du Moine Jean.
Je te salue à Mantoue : Roméo,
Que dit-il ? S'il écrit, donne-moi sa lettre.
Jean. Y allant chercher un frère aux pieds nus
Pour m'accompagner ici dans cette ville,
Visiter les malades, quand je le trouve
La police de la ville, soupçonnant que
Nous venions tous les deux d'une maison
Où la peste contagieuse sévit,
Nous ferma les portes et nous empêchaient
De sortir, que nous n'y arrivons pas.
Lau. Mais qui porta ma lettre à Roméo ?
Jean. Je ne pouvais l'envoyer,—la voici,—
Ni pouvais-je trouver un autre messager
La porter, si peur eurent-ils de la peste.
Lau. Malheureuse fortune ! par ma confrérie,
La lettre ne fut pas triviale, mais pleine
D'importance, et sa négligence peut faire
Beaucoup de mal : Moine Jean, hâte-toi d'ici ;
Procure-moi vite un levier de fer,
Et porte-le immédiatement jusqu'à
Ma cellule.
Jean. Mon frère, je vais l'apporter. [*Il sort.*
Lau. Maintenant, je vais seul au monument ;
Car la belle Juliette s'éveillera
En trois heures, et elle me grondera donc

Que Roméo n'a pas été instruit
De ces accidents ; mais je vais écrire
Encore à Mantoue, et la gardera
À la cellule jusqu'à Roméo
Vient ; pauvre cadavre vivant dans un tombeau ! [*Il sort.*

SCÈNE III.—*Un Cimetière ; en dedans un Monument appartenant aux* CAPULETS.

PARIS *entre*, *et son* PAGE *portant des fleurs et un torche.*

Par. Donne-moi ta torche, garçon ; va, reste à part :
Cependant éteint-la, je ne veux pas
Etre vû. Couche-toi tout au long de ces ifs,
Tenant ton oreil tout près de la terre ;
Que nul pied marchera sur la cimetière
(Étant détachée avec la déblai
Des tombeaux) à moins que tu l'entendrais :
Siffle alors à moi, pour un signal
Que tu entendes quelqu'un qui nous approche.
Donne-moi ces fleurs. Fais ce que je te dis.
Le Page. J'ai presque peur de rester seul ici,
Dans le cimetière ; cependant j'irai.
Par. Douce fleur, je couvre de fleurs ton lit nuptial,—
Oh malheur ! ton daïs est cendre et pierre : [*Il se retire.*
Qu'avec l'eau douce ta beauté royale
Je lamente, ou si cela manque, je pleure
Des larmes distillées par des gémissements :
Les obsèques que je garderai pour toi
Seront chaque nuit dire mes tristes sentiments,
Versant des larmes, ainsi gardant ma foi.
[*Le Garçon siffle.*
Le garçon nous prévient quelqu'un approche.
Quel pied maudit erre cette nuit par ici,
Pour barrer mes obsèques à mon amie,
Si chère ? Quoi, avec une torche !—cache-moi, nuit.
[*Il se retire.*

ROMÉO *entre et* BALTHAZAR *avec un torche et un hoyau, etc.*

Rom. Donne-moi ce hoyau, ceci, mon seigneur.
Tiens, prends cette lettre ; ce matin de bonne heure
Voie que tu la délivres à mon bon père.
Donne-moi la lumière : je te charge donc,
Quoi que ce soit, que tu entendes ou voies,
Tiens toi à part, et ne m'interrompe pas
Pour me demander pourquoi je descends
Dans ce lit de mort, car c'est en partie
Pour voir la figure de ma bien-aimée,
Mais avant tout de prendre une bague précieuse
De son doigt mort, une bague qu'il faut que j'use
Dans un emploi cher : alors va vite, part
D'ici : mais si tu, suspect, revient voir
Ce que je ferai encore, par le ciel
Je t'arracherai pour sûr joint de joint,
Et couvrirai ce cimetière de tes membres :
Le temps et mes intentions sont sauvages ;
Plus farouches et plus inexorables que
Des tigres cruels ou la mer rugissante.
Bal. J'irai, et je ne vous troublerai pas.
Rom. Tu me montreras ainsi l'amitié,
Prends ceci : vis et prospères : et adieu.
Bal. Néanmoins tout ceci, je me cacherai
Près d'ici : je crains ses regards, doute ses buts. [*Il se retire.*
Rom. Toi détestable jabot, sein de la mort,
Gorgé du morçeau le plus chèr du monde,
C'est ainsi je force tes mâchoires putrides,
[*Forçant la porte du monument.*
Et, en grand dépit, je te bourrerai.
Paris. Celui-ci est ce Montague bannit
Et arragant, qui tua ma chère cousine,
Dont la grande douleur causa vite sa mort,
Et vient ici pour faire honte aux cadavris :
Je l'appréhendrai. [*Il avance.*] Arrête ton ouvrage
Impie, vil Montague ! Est-ce possible suivre

Donc la vengeance au delà de la mort?
Scélérat condamné, je t'appréhende :
Viens avec moi, parceque tu dois mourir.
Rom. Je dois en vérité; je suis ici
Pour cette raison. Mon bon gentil jeune homme,
Oh, ne tente pas un homme désespérant;
Fuis d'ici, et laisse-moi; pense à ces morts
Qu'ils t'effrayent. Et je te prie, bon jeune homme,
Ne comble pas encore un péché sur moi
En me pressant à la furie : Oh, fuis !
Par le ciel, je t'aime mieux que moi-même ;
Car je viens ici armé contre moi-même :
Ne reste pas, va; vis, dis dans l'avenir,
La merci d'un fou te disait de fuir.
Par. Je défie tes conjurations; pour moi,
Je t'appréhende ici pour un vilain.
Rom. Me provoques-tu? alors je viens, garçon. [*Ils se battent.*
Le Page. Oh ! ils se battent : je chercherai la veille.
[*Le* PAGE *sort.*
Par. Oh, je suis tué. [*Il tombe.*] Par grâce, ouvre le tombe,
Et mets-moi avec ma chère Juliette. [*Il meurt.*
Rom. Par ma foi, je le ferai. Que je voie
Bien ces traits. Le parent de Mercutio,
Le noble Comte de Paris ! Que disait
Mon homme, quand mon âme triste et ballottée
Ne l'entendit pas pendant notre promenade
A cheval? Je pense qu'il me disait que
Paris aurait du épouser Juliette.
Ne dit-il pas ainsi? ou le rêvai-je?
Ou suis-je fou en l'entendant parler d'elle,
Que je pense que ce fut ainsi? Hélàs;
Oh donne-moi ta main ! une associée avec moi
Dans le livre du malheur, je te mettrai
Dans un tombeau triomphant; un tombeau?
Oh non ! une lanterne, jeune homme massacré,
Car ici couche Juliette, sa beauté
Rende cette voûte une présence de festin pleine

De lumière. Mort, couche là avec moi.
[*Plaçant* PARIS *dans le monument.*
Que les hommes ont souvent été gais au point
De la mort ! que leurs gardiens appellent
Éclair avant la mort : Oh, comme je puis
Nommer ceci un éclair ?—Mon amour !
La mort, qui a sucé tout le miel
De ton haleine, n'a pas eu de puissance
Sur ta beauté : Oh, tu n'es pas vaincue ;
Le drapeau de la beauté est encore
Cramoisie sur tes lèvres et sur tes joues,
Et le triste pavillon pâle de la mort
N'est pas encore avancé jusque là.
Tybalt, couches-toi là dans ton drap sanglant ?
Oh, quelle plus grande faveur puis je te donc faire,
Qu'avec la même main qui coupa en deux
Ta jeunesse, de rompre celle de ton ennemi ?
Pardonne-moi, cousin ! Ah, chère Juliette,
Pourquoi es-tu encore si belle ? Croirai-je
Que la mort incorporelle peut aimer ?
Et que le maigre monstre abhorré te garde
Ici dans cette voûte être son paramour ?
De crainte de cela, je ne te laisse pas ;
Et je ne partirai jamais d'ici,
Ici, ici je veux rester toujours
Avec les vers qui sont tes filles de chambre ;
Oh, ici établirai-je mon repos
Eternel, et secouerai le joug
Des funestes étoiles de ce cher indigne.
Yeux, regardent ton dernier, et bras,
Prennent ton dernier embrassement, et lèvres,
Oh vous, portes de l'haleine et de la vie,
Scellez avec un baiser juste un pacte
Sans date pour la mort, qui absorbe toute chose
Viens, guide amer ; viens, conducteur austère !
Toi pilote désespéré, tout de suite
Jette ta barque fatiguée sur les rochers !

Je bois à ma bien-aimée ! Oh médecin [*Il boit.*
Sage ! tes drogues sont promptes. Avec un baiser je meurs !
[*Il meurt.*

Le MOINE LAURENCE *entre de l'autre côté du Cimetière avec une lanterne, pince, et bêche.*

Le Moine. Saint François, donne-moi hâte ! comme j'ai souvent
Trébuché aux tombeaux !— Qui donc est là ?
Bal. C'est un ami, et un qui te connait.
Le Moine. Bonheur soit à toi, et dis-moi, ami,
Quelle torche est celle-là qui prête, mais vainement,
La lumière aux vers et crânes sans yeux ?
Que je vois brûlant dans le monument.
Bal. C'est vrai, Saint Monsieur ; et voilà mon maître,
Un qui tu aimes.
Le Moine. Qui est-il ?
Bal. Roméo.
Le Moine. Combien de temps a-t-il été là ?
Bal. Une demi-heure.
Le Moine. Viens avec moi au voûte.
Bal. Je n'ose pas, Monsieur, car mon maître pense bien
Que je suis parti d'ici, et vraiment
Me ménaça avec la mort si j'y
Resteriez pour voir ses intentions.
Le Moine. Reste y alors ; j'irai seul. La crainte me
Saisit : je crains beaucoup quelque malheur.
Bal. Comme je dormais sous l'abri de cet if,
Je rêvai que mon maître et un autre homme
Battaient ensemble, et que mon maître le tua.
Le Moine. Roméo ! [*Il avance.*] Hélàs, hélàs, qu'y a-t-i ?
Quel est ce sang qui tache l'entrée pierreuse
De ce sépulcre ? Que veut dire ces épées,
Sans maîtres et sanglantes, qui restent ici
Dans cet endroit paisible ? Oh Roméo !
Tout pâle ! Qui encore ? quoi ! Paris aussi ?
Et couvert de sang ? Ah, quelle heure malheureuse

Est coupable de cette chance si lamentable !
Madame se remue. [JULIETTE *s'éveille.*

Jul. Où est Roméo ?
Je me rappelle très bien où je dois être,
Et là je suis. Mais où est mon seigneur ?
[*Bruit en dedans.*

Le Moine. J'entends de bruit. Madame, viens de ce nid
De mort, de contagion et d'un sommeil
Pas naturel : car une plus grande puissance
Que nous pouvons contredire a détruit
Nos intentions. Viens, viens vite d'ici.
Ton mari se couche là mort dans ton sein ;
Et Paris aussi. Viens, tu iras
Dans une communauté de saintes moinesses :
Ne reste pas questionner, voici la garde ;
Viens, bonne Juliette—[*Encore de bruit*]—je n'ose plus rester. [*Il sort.*

Jul. Va d'ici, car je ne vais pas aller.
Qu'y a-t-il ici ? une tasse dans sa main ?
Je vois c'est du poison qui le tua :
Ah, méchant ! boire tout, ne me laissant pas
Une seule goute m'aider après. Baisserai-je
Tes lèvres, car par hasard quelque poison
Encore les environne me tuerant
Avec un analeptique. [*Elle le baisse.*] Ah, tes lèvres
Sont chaudes !

1e *Veille.* [*En dedans.*] Conduis, garçon ; quelle est la route ?

Jul Ah, du bruit, alors soit vite. Oh, poignard !
Voici ton étui [*Elle se poignarde.*] ; rouille là et meurt.
[*Elle tombe sur le corps de* ROMÉO *et meurt.*

Le VEILLE *entre avec le* PAGE *de* PARIS.

Page. Ceci c'est l'endroit ; là où la torche brûle.

1e *Garde.* La terre est sanguinaire ; cherche le cimetière.
Allez, quelques-uns de vous, arrêtez
Aucu'un que tu trouves. Oh vue pitoyable,
Ici le Comte Paris tué ; Juliette

Saignante, encore chaude, et nouvellement morte,
Qui a été enterrée ces deux jours.
Va, dis-le au Prince : cours aux Capulets :
Lève les Montagues : et que les autres cherchent.
[*D'autres* GARDES *sortent.*
Nous voyons le fond où couchent ces malheurs,
Mais le vrai fond de ces misères terribles
Nous ne sondons pas quoique pitoyables.

Quelques-uns de la GARDE *avec* BALTHAZAR.

2e *Garde.* Voici l'homme de Roméo, juste trouvé
Dans le cimetière.
1e *Garde.* Tiens-le en sûreté jusqu'à ce que
Le Prince vient par ici.

Une autre SENTINELLE *rentre avec la* MOINE LAURENCE.

3e *Garde.* Voici un moine
Que tremble, soupire, pleure, et gémit beaucoup :
Nous prenions ce hoyau et cette bêche
De lui, comme il sortit du cimetière :
1e *Garde.* Un grand soupçon : arrête le moine aussi.

Le PRINCE *et les* SUIVANTS *entrent.*

Cap. Que doit-il être qu'on crie partout ?
Mad. Cap. Les personnes dans la rue crient " Roméo,"
" Paris " ; et tous couren ite au monument.
Le Prince. Quelle est cette grande terreur qui nous alarment ?
1e *Garde.* Souverain, voici Comte Paris tué ;
Et Roméo mort ; et Juliette, morte
Auparavant, chaude et récemment tuée.
Regarde et cherche comme vient ce meurtre infâme.
1e *Garde.* Voici un moine et l'homme de Roméo,
Avec des instruments qui peuvent ouvrir
Les tombeaux des morts.
Cap. Oh ciel ! Oh femme,
Voie comme notre fille saigne ! et que ce poignard

S'est trompé; regarde, sa maison est vide
Sur le dos d'un Montague; n'est-il pas
Mal enfoncé dans le sein de ma fille?

Mad. Cap. Oh, cette vue de la mort est comme une cloche
Qui avertit ma vieillesse à un sépulcre.

MONTAGUE *et d'autres entrent.*

Le Prince. Viens, Montague, tu es levé de bonne heure,
Voir ton fils et héritier tombé
Encore de plus bonne heure.

Mon. Hélàs, Prince,
Ma femme est morte ce soir; sa grande douleur
En apprenant l'exil de Roméo
Le tua: quel malheur encore m'afflige?

Le Prince. Regarde, et tu verras.

Mon. Oh, toi, enfant,
Malhonnête, pourquoi hâtes-tu au tombeau
Avant ton père?

Le Prince. Scèle la bouche du clameur
Pour le présent, jusqu'à ce que nous pouvons
Eclairir donc ces ambiguités,
Et connaître leurs sources, leurs vrais origines;
Et alors serai-je de vos grands malheurs
Le général, et vous conduirai même
Jusqu'à la mort: en attendant abstins,
Et que tes malheurs servent à ta patience.
Amène sur le champ les personnes suspectes.

Le Moine. Je suis le principal, capable de peu,
Mais le plus suspecte, comme l'heure et l'endroit
Semblent bien m'accuser de ce meurtre affreux.
Et je viens ici pour me dénoncer
Et pour me purger de cet acte cruel.

Le Prince. Alors dis brièvement ce que tu sais.

Le Moine. Je serais court, car mon vieil haleine
Ne me servirait pas pour un long conte.
Ce Roméo, mort là, fut le mari
De cette Juliette: et elle, femme fidèle

À ce Roméo ; je les mariais ;
Et leur jour de mariage fut l'arrêt
De Tybalt, dont le mort prématurée
Bannit le nouveau marié d'ici :
Pour qui, et non pour Tybalt, Juliette
Soupirait. Désirant la consoler,
Vous la fiançates, voulant la forcer,
Malgré bongré, se marier à Paris :
Elle vient alors s'aviser avec moi,
M'implorant inventer quelque projet
Pour la délivrer de ces secondes noces,
Ou dans ma cellule elle se tuerait.
Alors je lui donnai, ainsi instruit
Par mon art, un narcotique qui causa
Comme je voulais le semblant de la mort.
En même temps j'écrivis à Roméo,
Qu'il viendrait ici la prendre du tombeau
Quand la force de la potion cesserait.
Mais celui qui prit ma lettre, le Moine Jean,
Était retenu par accident, et hier
Il me rendit encore ma lettre, alors
Je venais à l'heure fixée de sa veille
Pour la prendre de la vôute de sa famille ;
Ayant le dessein de la garder bien
À ma cellule jusqu'à ce que je pourrais
Chercher Roméo convenablement.
Mais quand je vins quelques minutes plus tôt
Que le temps de son reveil, ici les corps
Du noble Paris et du vrai Roméo
Se trouvaient donc morts prématurément.
Elle s'éveille, et je la suppliai venir
Et de supporter cette œuvre du ciel
Avec patience : mais alors un bruit
M'effrayait du tombeau ; et elle, une proie
Au désespoir, ne voudrait pas venir,
Mais, comme il parait, se suicidait.
Je sais tout ceci moi-même, et sa bonne

Est également instruite du mariage ;
Si, par ma faute, aucune chose en ceci
À échouée, que ma vielle vie soit
Sacrifiée une heure avant son temps
À la plus sévère rigueur de la loi.
Le Prince. Cependant nous vous avons toujours connu
Comme homme saint. Où est l'homme de Roméo ?
Bal. Je lui portai les nouvelles de la mort
De Juliette, et il vint alors prompt
À Mantoue, à cet endroit même, ici
Au monument : il me pria donner
Cette lettre à son père, en me ménaçant
De la mort, en entrant dans le tombeau,
Si je n'allais pas, et je le quittais.
Le Prince. Donnez-moi la lettre, que je la regarde.
Où est donc le Page qui leva la veille ?
Coquin, que fit ton maître dans cet endroit ?
Le Page. Il vint pour couvrir de fleurs le tombeau
De Madame ma maîtresse, et il m'ordonna
De me tenir de côté que je fis :
Bientôt un vient avec une lumière
Pour ouvrir le tombeau ; et tout à l'heure
Mon maître tirait sur lui ; et à ce signe
Je m'en allais pour appeler la garde.
Le Prince. Les contenus de cette lettre s'accordent bien
Avec le dire du moine, le cours cruel
De leur amour, et le bruit de sa mort :
Et ici il écrit qu'il achetait
Un poison d'un apothicaire, et vint
À cette voûte pour mourir et se coucher
Avec Juliette. Où sont ses ennemis ?
Capulet ! Montague ! Voient comme ici
Un châtiment est placé sur vos haines,
Que le ciel tue tes joies avec l'amour !
Et parce que j'ai aussi toléré
Vos discordes j'ai perdu deux jeunes parents.
Cap. Oh, mon frère Montague ! donne-moi ta main :

Celle-ci c'est la seule douaire de ma fille;
Je ne demande plus.
Mon. Je te donnerai
Encore : Car je leverai sa statue
En or pur, que tant que Vérone aura
Ce nom, nulle statue sera tant prisée
Que celle de la vraie et fidèle Juliette.
Cap. Roméo aussi riche avec sa bien-aimée
S'y couchent ; pauvres victimes de notre hostilité !
Le Prince. Ce matin commence avec une triste paix ;
Le soleil ne veut plus luire par douleur ;
Partons d'ici parler de ses tristes choses ;
Les uns seront pardonnés, d'autres punis ;
Y'aura-t-il sort plus triste tard ou tôt
Que celle de Juliette et son Roméo.

[*Ils sortent.*

Printed by BALLANTYNE, HANSON, & Co.
London & Edinburgh


BOUND BY
HNM
10-92